

**Et vous trouvez ça
drôle ?**

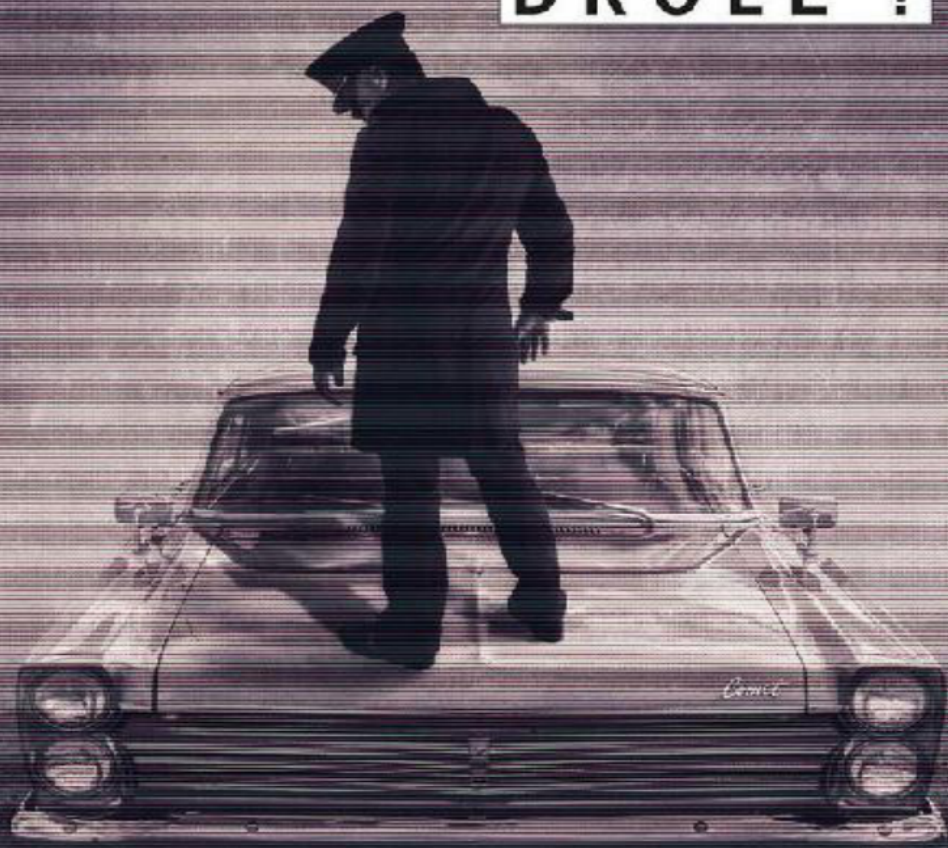
Westlake, Donald

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UNE AVENTURE
DE DORTMUNDER

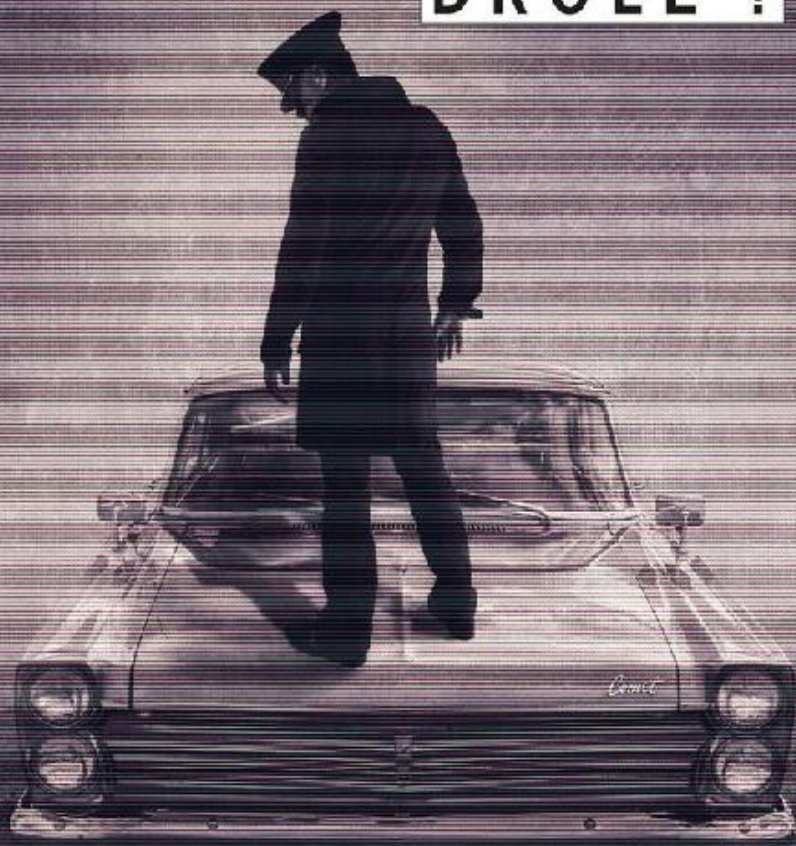
DONALD
WESTLAKE
ET VOUS
TROUVEZ ÇA
DRÔLE ?



RIVAGES/NOIR

UNE AVENTURE
DE DORTMUNDER

DONALD
WESTLAKE
ET VOUS
TROUVEZ ÇA
DRÔLE ?



RIVAGES/NOIR

Certains cambriolages sont tellement impossibles que même le légendaire John Dortmunder n'y croit pas. Celui que projette Eppick, un ancien flic tenace, appartient à cette catégorie : voler un jeu d'échecs en or de 500 kilos, barricadé dans la chambre forte souterraine d'une banque inexpugnable. Evidemment, personne ne veut tenter un coup pareil, qui s'apparente à un suicide. Malheureusement pour Dortmunder, sa réputation parle pour lui et Eppick a les moyens de le faire chanter. Résigné, il est condamné à l'exploit.

« Westlake, c'est LA valeur sûre du polar : on n'est jamais déçu. »

(La Voix du Nord)

Donald Westlake

Et vous trouvez ça drôle ?

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Bondil

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES, PARIS

payot-rivages.fr

Titre original : *What's so funny ?*

Couverture : © David et Myrtille

© 2017, Donald Werstlake

© 2015, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2015
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3424-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gracieux ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

À Larry Kirshbaum : bienvenue à bord.

SOMMAIRE

Titre

Présentation

Copyright

Dédicace

Première partie - La quête du cavalier

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Deuxième partie - La revanche du pion

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Chapitre 62](#)

[Chapitre 63](#)

[Chapitre 64](#)

[Chapitre 65](#)

[Chapitre 66](#)

[Chapitre 67](#)

[Du même auteur chez le même éditeur](#)

[À propos de cette édition](#)

PREMIÈRE PARTIE

LA QUÊTE DU CAVALIER



Un peu après 22 heures en ce mercredi de novembre, quand John Dortmunder, soulagé, sortit de REX pour regagner la salle du O.J. Bar & Grill d'Amsterdam Avenue, il y régnait un silence incroyable, surtout par contraste avec le raffut ambiant au moment où il l'avait quittée. Mais maintenant, fini. Pas un mot, pas un souffle, pas un mot. Les clients réguliers, la tête courbée vers le bar, gardaient la main crispée sur leur verre en s'appliquant à fixer la ligne d'horizon, alors que les belles irrégulières semblaient surtout s'efforcer de la boucler. Même Andy Kelp, qui buvait du bourbon avec Dortmunder à l'autre bout du comptoir en attendant l'arrivée des membres de la bande, donnait maintenant l'impression d'être profondément plongé dans la recherche d'une rime au mot « argent ». L'atmosphère globale était celle d'un grand nombre de monologues intérieurs se déroulant simultanément.

Il fallut à peu près une seconde et trente-cinq centièmes à Dortmunder pour comprendre ce qui avait changé durant son absence. Dans un des box latéraux rarement occupés, le plus proche de la porte d'entrée, était maintenant installé quelqu'un qui sirotait un liquide dans un grand verre transparent révélant glace et bulles, sans doute une boisson pétillante et, sans doute, non alcoolisée. Ce quelqu'un, de sexe masculin et d'environ quarante-cinq ans, qui laissait encore, semblait-il, sa grand-mère couper ses épais cheveux bruns, présentait, sur les traits boudinés du visage, le genre d'attitude détachée qui ne suggérait pas tant le monologue intérieur que l'écoute attentive.

Un flic, donc, mais en plus, un flic qui portait, assurément, ce qu'il considérait comme une tenue vestimentaire civile, à savoir une vieille veste de costume noire, lustrée et informe, un polo vert émeraude et un pantalon de toile, marron clair et informe. Il semblait par ailleurs souscrire à cette croyance, généralement répandue chez les policiers,

que le corps masculin se doit de présenter des bourrelets autour de la taille, comme un sac de patates, afin que le ceinturon tienne mieux avec tout son équipement, si bien que l'agent de police lambda chargé de faire respecter l'ordre offre au public l'image de quelqu'un dont la silhouette rappelle énormément celle de l'État de l'Idaho.

Lorsque Dortmund contourna l'extrémité du comptoir pour passer derrière l'échine crispée des adeptes du monologue intérieur, il se produisit deux choses qu'il jugea inquiétantes. D'abord, les traits boudinés du flic, assis là-bas, se firent encore plus détachés, son regard encore plus vague, le geste de son bras, quand il portait l'eau pétillante à sa bouche, encore plus naturel et plus naturellement décontracté.

C'est pour *moi* ! hurla la voix intérieure de Dortmund sans rien laisser transparaître à la surface (espérait-il), c'est après moi qu'il en a, c'est moi qu'il cherche, c'est pour moi qu'il a enfilé ces fringues griffées soldes.

Et la deuxième chose qui se produisit fut qu'Andy Kelp, avec une nonchalance si affectée qu'il avait tout du pickpocket le jour de la semaine où il ne travaille pas, se leva de son tabouret, prit son verre (et la bouteille ! la bouteille qu'ils buvaient ensemble !) et se tourna, sans croiser le regard de quiconque, pour prendre place dans le plus proche des box latéraux comme s'il voulait s'installer plus confortablement. Qui plus est, une fois assis, il imagina de soulever les pieds, sous la table, et de les poser sur la banquette en face de lui, de telle sorte qu'en plus d'être plus confortablement installé, il était *seul*.

Ils savent tous que c'est pour moi, dut s'avouer Dortmund. Même Rollo, le barman corpulent qui, dos tourné à la salle, scotchait sur le miroir du bar un panneau aux lettres artisanales passées au crayon rouge sur une chemise en carton : NOUS N'ACCEPTONS PAS LES TICKETS-RESTAURANT, même Rollo, à en juger par l'aspect inhabituellement figé de ses épaules massives, exprimait à l'évidence que lui aussi savait pourquoi le Capitaine Eau Pétillante était là, en l'occurrence pour l'individu qui venait de pénétrer dans l'arène, Dortmund soi-même.

Dont la première pensée fut : fuir. Et la deuxième : impossible. L'unique issue se trouvait juste derrière le coude gauche du flic vêtu de laine noire ; hors de portée, en d'autres termes. Peut-être devrait-il exécuter un demi-tour pour reprendre la direction de REX, s'installer confortablement sur le siège et attendre que le type soit parti. Non ; le

flic pouvait tout simplement le suivre et se mettre à parler.

Et s'il se cachait dans LASSIE ? Non, ça ne marcherait pas non plus ; une des belles irrégulières ne manquerait pas d'y entrer, de pousser les hauts cris et de faire un esclandre.

De toute façon, se dit Dortmund, je suis obligé d'en passer par là. Mais pas sans mon verre.

Et donc, presque sans marquer de rupture de rythme dans sa marche en dépit de son propre monologue intérieur, il suivit le bar vers ce breuvage lointain qui n'en valait pas moins le détour. Et pendant ce trajet, le flic lui adressa un signe. Pas un regard autoritaire, pas un index pointé ni un *hé, vous, là*, rien de semblable. Il se contenta de lever son verre, de diriger un sourire appréciateur vers le liquide contenu à l'intérieur, puis de le reposer sur la table sans regarder nulle part en particulier. Il ne fit rien d'autre, mais avec plus de clarté qu'une invitation encadrée de noir, cela signifiait : viens t'asseoir un peu ici qu'on fasse connaissance.

Commençons par le commencement. Dortmund tendit la main vers son bourbon, s'aperçut qu'il n'en restait plus assez, dans le fond, pour éteindre une luciole, le vida et se dirigea d'un pas funèbre vers les box en emportant son verre. En chemin, sans regarder Kelp qui ne le regardait pas non plus, il fit une pause à côté de cette première table pour remplir son verre avec leur bouteille (*leur* bouteille !), puis il s'avança d'un pas lourd le long de la rangée de box pour s'arrêter près de celui de monsieur Destin Funeste et marmonner :

« C'est libre ?

– Posez-vous », lui dit le flic. Il avait une voix grave et douce, un léger accent du terroir, avec des sonorités rocailleuses comme si, peut-être, il chantait la parole du Seigneur dans un chœur d'église, quelque part.

Dortmund s'insinua donc en face du flic, prenant bien soin de garder ses propres genoux à bonne distance de ces genoux étrangers, et il rejeta la tête en arrière pour écluser un peu de bourbon. Quand il baissa le verre et la tête, le flic glissait un rectangle de carton vers lui, sur la table, en disant : « Je me présente. » Il ne se fendit pas franchement d'un sourire, d'une mine amusée ni rien de ce genre, mais on voyait bien qu'il était content de lui.

Dortmund se pencha pour examiner le rectangle de carton sans le toucher. Une carte de visite, d'un blanc cassé proche de l'ivoire, dont la

graphie recherchée, bleu clair, annonçait, en plein milieu :

JOHNNY EPPICK
Offres de Services

et dans le coin en bas à droite, une adresse et un numéro de téléphone :

598 E. 3rd St.
New York, NY 10009
917-555-3585

Troisième Rue Est ? Près du fleuve, là-bas ? Qui avait jamais eu une raison d'aller aussi loin ? C'était un quartier de Manhattan si éloigné qu'il fallait pratiquement un visa pour s'y rendre, et de raison, il n'en existait pas.

Par ailleurs, c'était un numéro de portable, l'indicatif correspondait aux appareils cellulaires de la zone de New York. En conséquence, ce Johnny Eppick pouvait bien vous *dire* que son adresse se situait au 598 Troisième Rue Est, si on appelait ce numéro et qu'il répondait, rien ne l'empêchait d'être à Omaha, dans le Nebraska. Qui pourrait affirmer le contraire ?

Mais plus importante que l'adresse et le numéro de téléphone, il y avait cette ligne sous son nom : *Offres de Services*. Dortmund contempla cette information un certain temps, sourcils froncés, puis la tête toujours inclinée au-dessus de la table, il releva vivement les yeux pour les braquer sur Johnny Eppick, si tel était bien son nom, et dire :

« Vous n'êtes pas flic ?

– Plus depuis dix-sept mois », lui répondit son interlocuteur qui eut alors un sourire satisfait. « J'ai fait mes vingt ans, j'ai déposé mon dossier et j'ai décidé de travailler en indépendant.

– *Hmm* », fit Dortmund. On pouvait donc apparemment extraire un flic du NYPD, mais on ne pouvait pas extraire le NYPD d'un flic.

Et ce flic qui n'était plus un flic fit un vrai truc de flic : d'une poche intérieure de sa veste de costume noire, il sortit une photo, en couleurs, à peu près deux fois plus grande que la carte de visite, et la glissa juste à côté d'elle en disant :

« Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Elle semblait avoir été prise dans une ruelle quelconque, crade et laissée à l'abandon comme toutes les ruelles qu'on peut voir n'importe où, avec ce qui donnait l'impression d'être les accès arrière d'une rangée de magasins dans un alignement irrégulier de bâtiments en brique. On voyait un individu en mouvement près d'une de ces entrées, un ordinateur dans les bras. Intégralement vêtu de noir, courbé sur la machine comme si elle pesait très lourd.

Dortmunder n'étudia pas vraiment le cliché, il l'effleura du regard avant de secouer la tête et de dire, sur un ton de regret : « Désolé, je n'ai jamais vu ce type.

– Vous le voyez chaque matin quand vous vous rasez », lui rétorqua Eppick.

Dortmunder fronça les sourcils. C'était quoi, un piège ? C'était *lui*, sur la photo ? Pendant qu'il tentait de se reconnaître dans cette silhouette ployant sous le fardeau, incurvée telle une virgule noire sur fond de briques, il demanda :

« C'est quoi cette histoire ?

– Ça, c'est l'arrière d'une agence H & R Block¹. On est dimanche après-midi, hors période de déclarations fiscales, les bureaux sont fermés. Vous leur avez volé quatre ordinateurs, vous ne vous souvenez pas ? »

Si, vaguement. Bien sûr, quand on est au boulot, les tâches ont tendance à se confondre au bout d'un certain temps. D'un ton prudent, il avança :

« Je suis quasiment sûr et certain que ce n'est pas moi.

– Écoutez, John », dit Eppick qui s'interrompit pour feindre la politesse : « Ça ne vous ennuie pas si je vous appelle John ?

– Pas trop.

– Très bien. John, ce que je veux dire, c'est que si je tenais à fournir à d'anciens collègues à moi des preuves à charge contre vous, vous seriez déjà dans un lieu où le bruit qu'on entend sans arrêt c'est *cling-clang*, vous voyez ce que je veux dire ?

– Non, répondit Dortmunder.

– Moi, ça me paraît assez clair. C'est un prêt pour un rendu. »

Dortmunder hocha la tête. Il pointa le menton vers la photo.

« C'est quoi, le rendu, là ?

– Ce que vous voulez, John...

– Ben, le négatif, je suppose. »

Eppick secoua tristement la tête. « Désolé, John. Numérique. C'est dans l'ordinateur, définitivement. Un ordinateur que vous n'emporterez nulle part, même pas chez votre receleur, cet Arnie Albright. »

De surprise, Dortmund leva un sourcil. « Vous en savez trop. »

Eppick prit un air mécontent. « C'était une menace, ça, John ?

– Non ! » Pris de court, presque gêné, Dortmund bredouilla : « Je voulais juste dire, vous savez *tellement* de choses, je ne vois pas comment vous pouvez en savoir autant, je veux dire, en quoi ça peut vous intéresser d'en savoir autant sur *moi*, c'est tout. Pas vous en savez *trop*. Mais *tellement*. Vous en savez tellement, euh, monsieur Eppick.

– Dans ce cas, ça va. »

Il y eut alors une légère interruption au moment où la porte qui donnait sur la rue, à côté de leur box, s'ouvrit pour laisser entrer deux hommes et, dans leur sillage, un peu de l'air vivifiant du dehors. Dortmund était assis face à la porte tandis qu'Eppick regardait en direction du bar, mais si le voleur reconnut l'un ou l'autre des nouveaux clients, il n'en montra rien. Pas plus que l'ex-policier ne sembla remarquer que du sang frais passait à hauteur de son coude.

Le premier des nouveaux venus était un type aux cheveux poil de carotte qui marchait d'un air obstiné et déterminé comme s'il avait un vieux compte à régler, tandis que l'autre, un gars plus jeune, parvenait à donner l'impression d'être enthousiaste et prudent à la fois, comme s'il était impatient de dîner même s'il ne savait pas bien ce qu'il devait penser du bruit qu'il venait d'entendre dans la cuisine.

Tous deux ne s'aperçurent de la présence d'Eppick qu'après avoir pénétré dans le bar, alors que la porte se refermait derrière eux, et ils marquèrent alors l'un et l'autre une hésitation d'environ un dixième de seconde avant de reprendre leur progression régulière, sans se précipiter mais en couvrant quand même du terrain, dépassèrent Andy Kelp sans que le moindre signe de reconnaissance soit échangé, poursuivirent leur marche exempte de hâte déplacée et contournèrent l'extrémité du bar avant de disparaître en direction de REX et de LASSIE, du téléphone mural et de la petite pièce sur l'arrière.

Espérant qu'Eppick n'avait tiré aucun enseignement de cette sortie consécutive à cette entrée, et essayant de ne pas prêter attention aux nuées frémissantes qui investissaient jusqu'au moindre recoin de son estomac, Dortmund s'efforça de maintenir la conversation sur ses rails

et de conserver une voix qui, elle, ne frémissait pas : « Je veux dire, c'est un vrai problème. Le fait d'en savoir autant sur moi, d'avoir cette photo, tout ça. À quoi ça peut servir ?

– Ce à quoi ça sert, John, c'est que j'ai un client qui a requis mes services pour procéder à une certaine récupération à sa place.

– Une récupération.

– Précisément. Alors j'ai regardé un peu partout, j'ai consulté les archives d'arrestations anciennes, vous savez, le *modus operandi* de tel ou tel autre, j'ai gardé l'accès aux dossiers que je veux, là-bas, et j'ai eu le sentiment que vous êtes le gars que je cherche pour m'aider à régler ce problème de récupération.

– Je me suis *repenti*.

– Une petite récidive, ça n'engage à rien. Récidivez. »

Il reprit le cliché, le rangea dans sa poche de veste, poussa la carte de visite en direction de Dortmunder et ajouta :

« Venez à mon bureau demain matin à 10 heures, vous ferez la connaissance de mon employeur, il vous exposera la situation en détail. Si vous ne venez pas, attendez-vous à entendre des coups frappés à votre porte.

– *Hmm* », fit Dortmunder.

Eppick se leva et s'extirpa du box avec un hochement de tête pour prendre congé, sourit avec amabilité et déclara : « Bien le bonjour à votre ami Andy Kelp. Mais c'est vous que je veux voir, seul, demain matin. »

Il pivota sur place et regagna le trottoir en laissant derrière lui un torchon détrempé en lieu et place de ce qui avait été un homme.

1. Cabinet de conseillers fiscaux. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Quand sa respiration eut repris un rythme normal, il se tourna pour regarder Kelp qui s'était déjà éclipsé dans l'arrière-salle. Dortmund savait qu'il était maintenant censé y rejoindre les autres, et qu'alors, au lieu de se conformer à l'ordre du jour prévu, il devait s'attendre à répondre à quantité de questions. Il n'avait pas l'impression qu'il allait apprécier.

Il tourna la tête de l'autre côté, vers la rue, en essayant de prendre une décision, et ce, juste à temps pour voir un nouvel arrivant, singulier à tous égards, pousser la porte et franchir le seuil. S'il fallait ranger les gens par la taille, celui-ci s'inscrirait dans la classe pachydermique. Voire colossale. Ce à quoi il ressemblait surtout, c'était à cet étage de fusée qui finit largué dans l'océan Indien, chapeauté en prime d'un feutre noir. Outre ce homburg, il portait des mètres et des mètres linéaires de pardessus en laine noire sur un pull à col roulé noir, ce qui donnait l'impression que sa tête massive dépassait au sommet d'une colline.

Ce personnage s'immobilisa à peine franchie la porte qui se refermait, et il inclina dans la direction de Dortmund un grand front aux sourcils broussailleux.

« Tu parlais à un flic, lui dit-il.

– Salut Tiny¹ », répondit Dortmund car c'était là, quoique de façon très improbable, le surnom de ce monstre. « Il n'est plus flic, plus depuis dix-sept mois. Il a fait ses vingt ans, il a déposé son dossier et décidé de travailler en indépendant.

– Les flics travaillent pas en indépendants, Dortmund. Ils font partie du système. Et le système accepte pas les indépendants. Les indépendants, c'est *nous*.

– Tiens, c'est sa carte », dit Dortmund en la lui tendant.

Tiny la posa sur sa paume gigantesque et lut à haute voix : « Offres

de Services. *Hmm*. Les agents de sécurité, ça existe, mais pas lui, hein ?

– Je ne crois pas, non. »

Avec une grande délicatesse, Tiny lui rendit la carte. « Eh bien, Dortmund, t'es un gars intéressant, je l'ai toujours dit.

– Ce n'est pas *moi* qui suis allé le chercher, Tiny, fit remarquer Dortmund. C'est lui qui est venu me trouver.

– Mais c'est bien le problème, non ? Il est venu te trouver *toi*. Pas Andy, ni moi, seulement toi.

– Mon jour de chance, déclara Dortmund sans parvenir à dissimuler son amertume.

– Un flic qu'est pas un flic, reprit Tiny d'un air songeur, même que tu pourrais louer ses services comme tu loues une bagnole. Et avec toi, il voulait juste avoir une conversation sympathique.

– Pas si sympathique que ça, Tiny.

– J'étais dehors, dans la limousine. » C'était son moyen de transport préféré, vu son volume. « Je t'ai repéré dans ce box, je me suis dit, peut-être que Dortmund et ce flic, ils veulent être tranquilles, mais après j'ai vu Stan et le gamin entrer, pas de présentations, pas de geste de bienvenue, et après voilà le flic qui sort et j'apprends que ce qu'il te voulait, c'était te laisser sa nouvelle carte de visite, qu'il s'est mis à son compte et qu'il est flic à gages.

– Pas flic, Tiny, corrigea Dortmund. Pas depuis dix-sept mois.

– À mon avis, cette transition-là dure un peu plus longtemps. Dans les trois générations.

– Tu n'as peut-être pas tort.

– Bon, acquiesça Tiny. Tu veux m'en parler, Dortmund ?

– Pas avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir. Et je n'ai pas vraiment envie d'y réfléchir, pas tout de suite.

– Bon, ce sera pour une autre fois, alors.

– Oh, je sais, dit Dortmund avec un soupir. Je sais, il y aura toujours une autre fois. »

Des yeux, Tiny fit le tour du bar. « On dirait que tous les autres sont dans l'arrière-salle.

– Ouais, ils y sont allés.

– Peut-être qu'on devrait faire pareil. Voir ce que Stan a dans le crâne. C'est pas si souvent qu'un chauffeur a une idée. » Il observa Dortmund. « Tu viens ? »

Avec un soupir, ce qui en faisait deux dans la même journée,

Dortmunder secoua la tête. « Je ne crois pas que j'en sois capable, Tiny. Ce type m'a fait perdre toute mon énergie, tu vois ce que je veux dire ?

– Pas encore.

– Ce que je crois, c'est que je ferais mieux de rentrer chez moi. Tu comprends, juste rentrer chez moi.

– Tu vas nous manquer. »

1. Tiny : tout petit, minuscule.

« Alors, John, lui dit May qui était assise en face de lui à la table du petit déjeuner, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Après une nuit agitée, Dortmunder avait raconté à sa fidèle compagne, May, la rencontre avec Johnny Eppick Offres de Services tout en prenant son petit déjeuner habituel composé à parts égales de céréales, de lait et de sucre, et elle l'avait écouté, les yeux écarquillés, sans toucher à son demi-pamplemousse ni à son café noir. Et maintenant, elle voulait savoir ce qu'il allait faire.

« Eh bien, May, je crois que je n'ai pas le choix.

– Tu dis qu'il n'est plus flic.

– Il a toujours ses contacts chez les flics, lui expliqua-t-il. Il peut encore pointer l'index et la foudre jaillit.

– Donc tu es obligé d'y aller.

– Je ne sais même pas *comment*, se lamenta-t-il. Suivre toute la Troisième Rue vers l'est ? Comment j'y arrive, là-bas, il faut que je prenne un ferry pour faire le tour de l'île ?

– Il y a sûrement des bus. Tu traverses par la Quatorzième Rue. Je peux te prêter ma carte de transport.

– Ça laisse quand même un sacré trajet à pied, protesta-t-il. De la Quatorzième jusqu'à la Troisième, tout en bas.

– Écoute, John, ça ne vaut pas la peine de voler une voiture pour ça.

– Non, sans doute pas.

– Surtout si c'est pour aller voir un flic.

– Plus depuis dix-sept mois.

– Bon », fit-elle.

*
* *
*

Le voyage en bus ne se passa pas trop mal une fois que le

conducteur et lui eurent compris comment il devait insérer la carte de transport de May dans la petite fente. Comme c'était un véhicule articulé, il trouva une place assise près d'une vitre dans la partie arrière, au-delà du soufflet. Il s'y installa, le bus s'écarta du trottoir dans un gémissement et il observa ce nouveau monde par la fenêtre.

Il n'était jamais allé aussi loin vers l'est dans la Quatorzième Rue. New York ne possède pas de quartiers à proprement parler, contrairement à la majorité des villes. Ça ressemble plus à des petits villages distincts, séparés, dont certains existent sur des continents différents, certains dans des siècles différents et beaucoup sont en guerre avec leurs voisins. L'anglais n'est pas la langue principale dans nombre d'entre eux, mais l'alphabet romain possède quand même encore une légère avance.

En regardant par la vitre, Dortmund essaya de comprendre quelque chose à ce village précis. Il n'était jamais allé en Bulgarie, il faut dire qu'on ne l'y avait jamais invité, mais il avait l'impression que ce coin devait ressembler à une petite ville de ce pays, d'un côté ou de l'autre des montagnes. S'ils avaient des montagnes.

Au bout d'un moment, il remarqua que le paysage ne défilait plus au rythme des cahots de l'autre côté de la vitre, mais qu'il restait immobile, et quand il regarda autour de lui pour voir ce qui ne tournait pas rond, les autres sièges étaient tous vides et le conducteur, tout là-bas à l'avant, était à demi tourné sur son fauteuil et lui criait quelque chose. Il se concentra et déchiffra les mots :

« Terminus, tout le monde descend !

– Oh, ouais. D'accord. » Il adressa un signe au chauffeur et sortit du bus. Le trajet pour descendre jusqu'à la Troisième Rue fut aussi long qu'il l'avait redouté, mais arrivé là-bas il n'était même pas au bout de ses peines. Ignorant combien de temps il allait lui falloir pour parvenir en un lieu aussi reculé, il s'était donné une heure, ce qui correspondait en fait à quinze minutes de trop, et il fut contraint de tourner deux fois autour du pâté d'immeubles afin de ne pas se présenter ridiculement en avance.

Mais au moins, cela lui fournit la possibilité d'inspecter les lieux. C'était un immeuble d'angle étroit, en briques sombres, un peu crasseux, de cinq étages de haut. Au rez-de-chaussée se trouvait un espace dédié à l'encaissement des chèques où des enseignes au néon annonçaient précisément cette activité dans de nombreuses langues

derrière des vitrines renforcées par le genre de barreaux de fer qu'on utilise pour les cages des gorilles, au zoo.

Du côté qui donnait sur la Troisième Rue, il y avait une porte métallique verte, équipée d'une série de boutons verticaux près de noms inscrits sur des cartes insérées dans des compartiments étroits. Certains de ces noms semblaient correspondre à des particuliers, d'autres à des entreprises. Il y avait deux appartements ou espaces bureaux par étage, signalés par un « G » ou un « D ». EPPICK, la seule mention indiquée sur la carte, se trouvait au 3D.

Dortmunder se recula pour lever les yeux vers les fenêtres qui devaient correspondre au 3D, mais elles étaient masquées par des stores vénitiens inclinés de façon à pouvoir contempler le ciel, pas la rue. Bon. Quinze minutes. Il partit se promener.

Il lui restait cinq minutes à attendre quand il eut bouclé son circuit pour la deuxième fois en se demandant quel était le mot approprié pour désigner une bodega mongole, mais ça suffisait comme ça et il appuya sur le bouton voisin de EPPICK. Presque aussitôt, la porte fit entendre le vrombissement habituel. Il la poussa et pénétra dans une entrée exiguë, avec une volée de marches raides juste en face de lui et un ascenseur extrêmement exigü sur la droite. Il prit l'ascenseur et, quand il en sortit au troisième, il vit à nouveau les marches, flanquées de deux portes, ces dernières en bois sombre et identifiées par les caractères 3G et 3D en cuivre.

Un nouveau bouton. Il appuya dessus et la nouvelle porte émit un *prout*. Il fallait la tirer à soi, conclut-il bientôt, mais le vrombissement avait tout son temps et continua de vrombir jusqu'à ce qu'il comprenne.

L'intérieur était plus vaste qu'il ne s'y était attendu, ayant naturellement considéré que, dans un bâtiment comme celui-ci, il serait divisé en un lot de pièces étriquées que les gens appelleraient un « labyrinthe de bureaux ». Mais non. Beaucoup des murs intérieurs de ce labyrinthe avaient été supprimés, une épaisse moquette lie-de-vin posée pour unifier l'ensemble et, sur cette moquette, diverses zones étaient délimitées non par des cloisons mais par le mobilier.

À peine franchie la porte que Dortmunder refermait se trouvait un petit bureau en bois bien encaustiqué, placé de biais afin d'observer à la fois la porte et la pièce. À côté du meuble, Eppick arborait son sourire de vainqueur et, ce matin, un polo de la même couleur que la moquette, un pantalon gris en toile avec taille extensible plutôt qu'une

ceinture, et des chaussures de golf bicolores, sans aller toutefois jusqu'aux crampons.

« Juste à l'heure, John, déclara-t-il en lui présentant une main noueuse. Je vais vous serrer la main car nous allons être associés. »

Dortmunder haussa les épaules et tendit le bras. « O.K. », dit-il en fixant des limites à cette association.

« Je vais vous présenter à notre mandant », poursuivit Eppick en se détournant sans lâcher la main de Dortmunder, une expérience désagréable.

Dortmunder fut sur le point de répondre qu'il ignorait tout des tribus indiennes, mais décida de n'en rien faire car le reste de la pièce s'ouvrait devant lui. Sur la droite, le long du mur, en dessous des fenêtres dont les stores vénitiens orientés vers l'éther dévoilaient des bandes de ciel bleu pâle en cette fin d'automne, une table de conférences en chêne clair aux extrémités arrondies, flanquée de huit fauteuils assortis tapissés de bleu. À gauche, là où il n'y avait pas de fenêtres à cause de l'immeuble mitoyen, un espace conversation, deux canapés bleu foncé disposés à angle droit autour d'une table basse carrée en verre, et deux fauteuils assortis, juste derrière les canapés, pour absorber un trop-plein. Dans le fond, derrière l'espace conversation, un coin cuisine doté d'une table toute simple et de six chaises, et dans le quart restant, au-delà de la table de conférences, un appareil imitant des marches d'escalier ainsi que d'autres machines de musculation. Pas ce à quoi Dortmunder se serait attendu de la part d'un ex-flic. Pas d'un ex-flic nommé Eppick, en tout cas.

« Par ici, John. » Il lui fit décrire une orbite autour du bureau d'accueil en visant l'angle de gauche, sur le devant de la pièce, où un fauteuil roulant haute technologie, qui donnait l'impression d'être prêt à effectuer des sorties dans l'espace, était tapi devant la table basse, en face d'un des deux canapés bleus, l'autre touchant le mur sur sa gauche.

Quelqu'un ou quelque chose était ramassé sur lui-même dans le fauteuil, entièrement dissimulé par des chaussures montantes noires, un pantalon noir, une couverture aux motifs navajo drapée sur les épaules, et un béret écarlate pour couronner l'édifice. Cette entité semblait assez volumineuse et moelleuse, insérée de justesse dans la place disponible, et ça semblait ruminer des pensées en regardant droit devant soi sans prêter attention à Eppick qui guidait Dortmunder en le tenant par la main.

« Monsieur Hemlow », dit l'ex-policier qui, tout à coup, parut respectueux, plus du tout le flic sûr de lui. « Monsieur Hemlow, le spécialiste est ici.

– Dites-lui de s'asseoir. Là. »

La voix donnait l'impression de sortir d'un pneu de bicyclette qui aurait présenté une légère fuite d'air, et au début Dortmunder pensa que M. Hemlow avait montré le canapé qui était à sa gauche en pointant une patte de poulet, mais non, c'était sa main.

À propos de main, Eppick finit par relâcher celle de Dortmunder et lui fit signe de s'approcher du canapé en question en contournant le fauteuil de M. Hemlow par l'arrière, ce dont Dortmunder s'acquitta pendant qu'Eppick s'éloignait pour investir une grande partie de l'autre canapé et croisait les jambes comme pour montrer à quel point il était décontracté, mais sans succès.

Dortmunder s'installa sur la gauche de M. Hemlow, se pencha, posa ses avant-bras sur ses cuisses, regarda M. Hemlow droit dans les yeux et demanda : « Çavabien ?

– Ç'a été mieux », crissa le pneu de bicyclette.

Dortmunder avait une certitude. Vu de près, M. Hemlow était un ensemble de sept ou huit catastrophes différentes. Il avait un petit tuyau en plastique transparent qui suivait le pourtour de son oreille et s'insinuait dans ses narines pour lui apporter de l'oxygène. Son visage, son cou et tout le reste apparemment, à l'exception de ses mains qui ressemblaient à des pattes de poulet, étaient bouffis, boursoufflés d'aspect comme si on les avait gonflés à l'aide d'une pompe de bicyclette en tentant de résoudre le problème du pneu qui fuyait. Ses yeux étaient petits et mauvais, leurs pupilles d'un bleu extrêmement délavé de telle sorte que, sous le béret rouge, il ressemblait à un oiseau de proie plus meurtrier que n'est généralement l'espèce. Ce que l'on apercevait de sa peau avait le rouge des chairs à vif, comme si, à l'origine, c'était quelqu'un de très pâle qui était resté trop longtemps exposé au soleil. Il était mal foutu de partout, assis sur les omoplates, la caroncule reposant sur le torse qui semblait avoir plus ou moins la forme d'un médecine-ball. Son genou droit était en permanence agité d'un tremblement, comme s'il gardait le souvenir d'une vie antérieure où il était batteur dans un orchestre de danse.

Pendant que Dortmunder observait de son siège ces détails peu plaisants, les yeux délavés de M. Hemlow l'étudiaient également,

jusqu'à ce que leur propriétaire déclare tout à coup :

« Qu'est-ce que vous savez sur la Première Guerre mondiale ? »

Dortmunder réfléchit. « On a gagné, répondit-il au hasard.

– Qui a perdu ?

– Les autres. Je ne sais pas, je n'y étais pas.

– Moi non plus », dit M. Hemlow en émettant un gargouillis qui pouvait être soit un rire soit un dernier râle, mais vraisemblablement un rire car il continua à vivre, puis ajouta : « Mais mon père y était. Il était là-bas. Il m'a tout raconté.

– Ça a dû être sympa.

– Ça m'a beaucoup éclairé. Deux ans après qu'elle a pris fin, mon père continuait à se battre dans cette guerre, qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Ben, il faut croire qu'il était du genre sacrément teigneux.

– Non, il obéissait aux ordres. Et vous savez contre *qui* il se battait ?

– Alors que la guerre était terminée ? demanda Dortmunder en secouant la tête. Je ne crois pas qu'on ait le droit d'agir ainsi.

– En 1917, les États-Unis sont entrés dans le conflit armé. En Europe, il durait déjà depuis trois ans. Ça s'est produit la même année que la révolution russe. Le tsar a été renversé, les communistes ont pris le pouvoir.

– Une année agitée, commenta Dortmunder.

– Les Anglais... » débuta M. Hemlow qui cracha, apparemment, sans que rien soit expulsé. « Les Anglais avaient d'énormes réserves de munitions à Mourmansk, un port maritime sur la côte russe de la mer de Barents, au nord du cercle arctique.

– Froid, là-haut, commenta Dortmunder.

– Ça ne comptait pas. Tout ce qui comptait, après la révolution, c'était qu'ils devaient empêcher l'Armée Rouge de s'emparer de ces munitions. C'est pourquoi, et il n'y a pas eu de déclaration de guerre, pour ça, rien qui soit conforme au droit, mon père et plusieurs centaines d'autres soldats de l'armée de terre et de la marine de guerre des États-Unis y sont allés pour combattre aux côtés des Anglais et empêcher cette fichue Armée Rouge de faire main basse sur ces armes. Ils y sont restés deux ans alors que la guerre était censée être finie. Ils ont perdu trois cents hommes. Finalement, vers la fin 1920, les Américains sont revenus au pays. La seule fois où des troupes américaines ont affronté des troupes russes sur le sol russe.

– Je n'en avais même jamais entendu parler.
– La majorité des gens non plus.
– Pour moi aussi, c'était nouveau, intervint Eppick, et je croyais m'y connaître un peu en histoire.

– Les militaires américains », reprit M. Hemlow sur un ton d'apparente satisfaction, peut-être même de fierté, « aiment se servir, ç'a toujours été le cas. Sur les manteaux de maintes cheminées américaines sont exposés des objets volés.

– Butin de guerre, explicita Eppick.

– C'est le nom qu'on attribue à ça. Bien, vers la fin de cette violation de territoire, un peloton de soldats américains, neuf hommes dont mon père, plus leur sergent, Alfred X. Northwood, ont trouvé un objet surprenant dans un des entrepôts du port de Mourmansk. C'était un jeu d'échecs, un cadeau destiné au tsar, envoyé par je ne sais qui, par la voie des mers, juste au bon moment pour tomber en pleine révolution bolchévique, et c'était ce que ces soldats avaient vu de plus précieux dans toute leur vie.

– Un jeu d'échecs, répéta Dortmunder.

– Les pièces étaient en or incrusté de pierres précieuses. Il était trop lourd pour qu'un homme seul puisse le soulever.

– Oh, fit Dortmunder. Ce genre de jeu d'échecs-là.

– Exactement. Il valait des millions. Dans le chaos de la guerre et de la révolution, personne ne savait même qu'il existait, enfermé dans sa caisse en bois.

– Sympa, dit Dortmunder.

– Comme la plupart des soldats de ce corps expéditionnaire venaient de l'Ohio ou du Missouri, ils ont conclu un accord. Ils ont décidé de ramener le jeu aux États-Unis et de s'en servir pour financer un rêve qu'ils partageaient, lancer une chaîne de stations de radio dans tout le Midwest. S'ils l'avaient fait, ils seraient morts riches.

– *Hmm hmm* », fit Dortmunder pour qui ce « si » n'était pas passé inaperçu.

« Le sergent Northwood, poursuivit M. Hemlow, a pris le plateau de jeu, en ébène et ivoire. L'un des gars a pris la boîte en teck dans laquelle les pièces étaient rangées, les huit autres, mon père y compris, ont pris quatre pièces chacun, sachant qu'individuellement ils pouvaient en faire entrer ce nombre au pays.

– Ça paraît une bonne idée, acquiesça Dortmunder.

– De retour aux États-Unis, enfin démobilisés, ils se sont retrouvés à Chicago avec l'ancien sergent Northwood et ils lui ont tous remis leur part du butin afin qu'il le convertisse en ces prêts dont ils avaient besoin.

– *Hmm hmm.*

– Ils n'ont jamais revu Northwood, pas plus que le jeu d'échecs.

– Vous savez, dit Dortmund, je m'y attendais bien un peu.

– Ils ont mené des recherches pour retrouver Northwood, longtemps. De moins en moins nombreux au fil des ans. À la fin, il n'est plus resté que mon père et trois de ses amis. Ils ont raconté l'histoire à leurs fils et, quand nous, les sept fils que nous étions, sommes devenus adultes, nous avons consacré le temps que nous pouvions prendre sur nos activités courantes à chercher Northwood et le jeu d'échecs. Mais nous n'avons jamais retrouvé ni l'un ni l'autre. » M. Hemlow eut un haussement d'épaules qui ressembla davantage à une secousse sismique généralisée. « La génération suivante ne s'y est pas du tout intéressée, c'était juste de l'histoire ancienne. Deux des garçons de ma génération sont encore vivants, mais aucun de nous n'est en assez bon état physique pour continuer les recherches.

– Ce sergent Northwood, commença Dortmund en s'exprimant avec une certaine prudence, n'est probablement plus là lui non plus.

– Le jeu d'échecs y est, lui. Les soldats du peloton voulaient appeler leur entreprise La Radiodiffusion du Roi d'Échecs. L'un d'eux avait dessiné un très beau logo.

– *Hmm hmm* », fit Dortmund en espérant que M. Hemlow ne s'apprêtait pas à le lui montrer.

Mais non. À la place, il inclina la tête, ses yeux délavés devinrent de glace et il déclara : « Je suis un homme riche. Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, là-dedans. Ces soldats ont été spoliés de leurs rêves.

– Ouais, j'ai bien compris, acquiesça Dortmund.

– Et voilà que tout d'un coup, il semble que j'aie l'occasion, si je vis assez longtemps pour ça, de réparer le tort qui leur a été fait.

– Vous savez où se trouve le jeu, suggéra Dortmund.

– C'est probable », déclara M. Hemlow en se radossant à son fauteuil roulant pour croiser ses pattes de poulet sur sa panse. « Mais d'abord, parlons de vous. Comment m'avez-vous dit que vous vous appelez ? »

« Diddums », répondit Dortmunder, qui frémit intérieurement car c'était un pseudonyme qu'il exérait et qui surgissait néanmoins aux moments les plus malencontreux comme s'il s'agissait de son TOC Gilles de la Tourette personnel.

M. Hemlow l'observa fixement. « Diddums ?

– C'est gallois.

– Oh. »

D'un ton suave, Eppick intervint : « John utilise quantité de noms différents, c'est indissociable de sa spécialité. »

Est-ce qu'une calebasse posée sur un médecine-ball peut avoir l'air ronchon ? Oui. « Je vois, dit M. Hemlow. Par conséquent, tout ce que nous savons actuellement c'est que ce gentleman ne s'appelle *pas* Diddums.

– Ça n'a vraisemblablement rien de gallois non plus, ajouta Eppick.

– Mais je m'appelle John, ça, c'est sûr. »

Eppick sourit et opina. « C'est vrai. Presque comme moi. Vous n'avez jamais adopté Johnny ?

– Non, confirma Dortmunder.

– Ça fait plus classe. Vous avez vu, sur ma carte de visite. "John Eppick", ça n'aurait pas eu le même effet et de loin.

– C'est clair, acquiesça Dortmunder.

– Bien sûr que ça l'est. Johnny Eppick. Quelque chose à quoi on aspire. Johnny Guitare.

– Ouais.

– Johnny Cool. Johnny Holiday. Johnny Trouble.

– Johnny Belinda », avança M. Hemlow d'une manière qui avait de quoi surprendre.

Eppick ne voulait pas marquer son désaccord avec son employeur, mais il ne voulait pas non plus de Johnny Belinda. « C'est un cas

particulier, monsieur Hemlow », dit-il en se hâtant de s'adresser à nouveau à Dortmunder : « Johnny Rocco, Johnny Tremain, Johnny Reno.

– Johnny Mnemonic », suggéra M. Hemlow en homme qui ne devait sûrement pas aller autant au cinéma que le cinéma devait venir à lui.

« Je ne pense pas qu'il se situe sur le même plan que les autres, monsieur Hemlow », objecta Eppick.

Dortmunder, qui ne fréquentait pas les cinémas à moins que sa fidèle compagne, May, n'insiste, possédait néanmoins une culture un peu fourre-tout qui recélait, s'aperçut-il alors, un titre de film apparenté : « *Johnny Got His Gun.* »

Eppick et M. Hemlow n'apprécièrent pas plus l'un que l'autre cette référence. Eppick souligna : « John, nous nous situons au niveau des Johnny Yuma, Johnny Midnight, Johnny Jupiter, Johnny Ringo.

– Johnny Appleseed, ajouta M. Hemlow.

– Euh, fit observer Eppick, nous battons un peu la campagne, là, monsieur Hemlow.

– Johnny Cash ? proposa Dortmunder.

– Johnny Walker », déclara M. Hemlow.

Dortmunder se tourna vers lui. « Étiquette rouge ou noire ?

– Oh, noire. Incontestablement noire. Mais nous nous éloignons de notre sujet. » Il orienta sa masse indifférenciée dans la direction approximative d'Eppick pour dire : « Lequel est : que vous vous portez vraiment garant de cet homme.

– Oh, absolument. Je dispose des ressources illimitées du NYPD pour rechercher le genre de spécialiste dont nous avons besoin et, parmi ceux qui, actuellement, ne comptent pas les jours à l'ombre, John, ici présent, est pratiquement le meilleur que vous puissiez trouver. Il est voleur dès le matin à son réveil et il l'est encore le soir quand il va se coucher. Jamais une pensée honnête ne lui a traversé la tête. S'il avait une tournure d'esprit plus tortueuse encore, vous pourriez vous servir de lui comme d'un tire-bouchon. Au début de sa carrière il a fait de la prison, mais depuis il a appris à l'éviter. Je garantis qu'il est le plus fieffé coquin, le criminel en qui on peut le moins avoir confiance que vous rencontrerez jamais.

– Euh, intervint Dortmunder, y a peut-être là une légère exagération. »

Eppick continuait de s'adresser à M. Hemlow. « Ayez confiance en

moi et moi j'ai confiance en John, mais ça va plus loin que ça. Vous savez où vous pouvez me trouver et je sais où je peux trouver John. Il nous trahirait sur-le-champ s'il...

– Hé là.

– ... pensait pouvoir le faire impunément, mais il sait qu'il ne peut pas, par conséquent nous pouvons tous avoir une confiance mutuelle absolue.

– Parfait », conclut M. Hemlow qui hocha la tête un moment à l'intention de Dortmund, mais pas en rythme avec son genou agité de soubresauts, ce qui était déstabilisant. « Jusque-là, j'apprécie ce que je vois. Il semble que Johnny ait bien choisi. Vous vous en tenez à ce que vous pensez. Vous ne fanfaronnez pas, mais vous défendez vos positions. »

Dortmund ne se souvenait pas de s'être jamais trouvé au centre de toutes les attentions d'une manière aussi épouvantable, pas même dans l'enceinte d'un tribunal, et cela commençait à l'irriter. À le démanger. À lui déplaire de plus en plus. Dans une tentative pour abréger cette rencontre, si pareille chose était possible, il dit : « Par conséquent vous voulez que moi et un autre, on vous rapporte ce jeu d'échecs, pour que...

– Un autre ? interrogea M. Hemlow.

– Vous avez dit qu'il était trop lourd pour qu'un homme seul puisse le soulever.

– Oh, c'est vrai. » M. Hemlow effectua à nouveau ce mouvement affirmatif. « C'est ce que mon père m'a dit et ce qui m'a impressionné à l'époque. Je n'en avais pas envisagé les implications, mais vous avez raison. À moins que vous n'effectuiez plusieurs visites dans les lieux.

– Quand on est cambrioleur de métier, le reprit Dortmund en mettant un peu en avant son expertise, on n'effectue jamais plus d'une visite dans les lieux.

– Oui, bien sûr, je le conçois parfaitement. » Il se tourna vers Eppick. « Combien de temps vous faudra-t-il pour trouver un deuxième intervenant ?

– Oh, je pense que John pourrait nous trouver quelqu'un, répondit Eppick avec un sourire entendu pour Dortmund. Votre ami Andy, peut-être.

– Euh, répondit Dortmund, il faudrait sûrement qu'il consulte son carnet de rendez-vous, mais ouais, je pourrais m'en occuper. » À

M. Hemlow, il dit : « Il me semble donc qu'il ne reste plus que deux questions à régler.

– Oui ? » fit le commanditaire en inclinant sur le côté sa tête bouffie. « Et de quoi s'agit-il ?

– Eh bien, la première, c'est, où est-il ?

– Oui, bien sûr, dit M. Hemlow d'un ton quelque peu impatient. Et la deuxième ?

– Eh bien, vous ne vous en rendez peut-être pas compte au premier regard, mais il y a des armoiries, dans ma famille.

– Ah bon ?

– Ouais. Et il y a une devise qui y figure.

– J'ai hâte de la connaître.

– *Quid lucrum istic mihi est ?* »

M. Hemlow ferma à demi les yeux ; l'oiseau de proie à tête rouge en vol. « Je crains que mon latin ne soit trop limité pour comprendre.

– Qu'est-ce que j'ai à y gagner ? » traduisit Dortmund.

1. Au milieu de tous ces personnages souvent ambivalents de films hollywoodiens, possédant parfois des homonymes dans le monde de la chanson populaire, se singularisent Johnny Belinda, bébé né d'un viol, et Johnny Mnemonic, issu d'un film d'anticipation canadien. La liste dérape ensuite vers le film antimilitariste de Dalton Trumbo, *Johnny s'en va-t-en guerre*, des personnages de séries télé, un authentique pistolero du XIX^e siècle, un autre Américain devenu, lui, légendaire (Johnny Pépin de pomme), etc.

M. Hemlow hurla de rire, ou tout au moins il essaya, émettant des sons variés qui provenaient plus ou moins de sa tête et auraient pu, après remastérisation, constituer un hurlement de rire.

« Eh bien, dit-il alors, ce que ça pourrait vous rapporter se chiffrerait peut-être par millions, je suppose, à condition que vous parveniez à échapper à notre ami Johnny. Une somme assurément plus modeste si vous remplissez votre rôle comme un bon petit garçon.

– Sans oublier une existence ininterrompue dans le monde libre », ajouta Eppick.

C'étaient des radins, ces deux-là, tous les indices pointaient en ce sens. Ce n'était pas la première fois qu'il en rencontrait, des types qui nourrissaient de grands projets et qui ne requéraient qu'un peu d'aide de sa part, un peu de savoir-faire, un peu d'expérience, mais qui ne voulaient pas payer pour ça. Ou ne voulaient pas payer assez.

En revanche, s'il annonçait à ces lascars qu'il ne marchait pas avec eux, le cliché pris dans la ruelle pourrait très bien revenir lui planter ses crocs dans les fesses. Par conséquent, au moins dans l'immédiat, il allait suivre le conseil de M. Hemlow et remplir son rôle comme un bon petit garçon.

« Sans savoir où ce truc se trouve, reprit-il donc, comment il est gardé ni aucun autre détail, je ne sais pas quelles difficultés je vais rencontrer pour mettre la main dessus, à combien vont s'élever mes dépenses, s'il ne faudra pas plutôt disposer de plus que de deux personnes pour y arriver, etc. Alors à l'instant présent, je marche avec vous, mais je suis obligé de vous avertir que, comme notre ami Johnny Eppick l'affirme, je suis le spécialiste que vous cherchez, et si je décide, en tant que spécialiste, que le travail ne peut être exécuté, ou qu'il ne peut l'être sans que ça représente trop de danger pour *moi*, dans ce cas je me vois dans l'obligation de vous dire maintenant que je vais compter

sur vous pour vous en remettre à ma manière de voir les choses. »

Eppick fronça les sourcils, n'appréciant visiblement pas l'ampleur de cette échappatoire, mais M. Hemlow déclara : « Cela me paraît normal. Je suis convaincu que vous jugerez cette tâche tout à fait digne de vos compétences, cela sans inclure un niveau de péril qui puisse vous priver de ce qui, sinon, ne saurait manquer d'être une entreprise extrêmement profitable.

– Dans ce cas, c'est bien. Alors, où est-il ?

– Je crains de ne pas être la personne la mieux placée pour répondre à cette question. »

Dortmunder n'apprécia pas du tout. « Vous voulez dire qu'il y a quelqu'un d'autre que vous sur le coup ? Je croyais qu'ils étaient tous morts, trop vieux, ou qu'ils s'en fichaient.

– À l'exception de ma petite-fille.

– Une petite-fille, maintenant, se récria Dortmunder.

– C'est un fait que les représentants de la génération qui a succédé à la mienne ne se sont nullement intéressés à ce jeu d'échecs volé, ni aux rêves brisés de leurs grands-parents. Pour eux, c'était de l'histoire ancienne. Cependant, Fiona, la fille de mon troisième fils, Floyd, manifeste un *vif* intérêt pour cette histoire de jeu d'échecs, précisément parce que, pour elle, c'est de l'histoire, et qu'elle est passionnée d'histoire. »

Dortmunder, dont la compréhension de l'histoire était habituellement éclipsée par les exigences du moment présent, n'avait rien à répondre à ça et se contenta donc de présenter un aspect aussi éveillé que possible.

Ce qui suffisait apparemment car M. Hemlow enchaîna presque aussitôt. « Fiona, ma petite-fille, est juriste, surtout dans le domaine de la planification urbaine, dans un cabinet proche du centre. C'est elle qui s'est intéressée à l'histoire de ce jeu d'échecs, qui est venue me voir pour obtenir le peu de précisions que mon père avait pu me fournir, qui a mené des recherches et a découvert, ou en tout cas croit avoir découvert, le jeu.

– Croit, releva Dortmunder.

– Eh bien, elle ne l'a pas vu personnellement, bien sûr. Aucun d'entre nous ne le verra avant que vous l'ayez récupéré.

– La petite-fille en question, intervint Eppick, était simplement heureuse de pouvoir se dire qu'elle avait résolu le mystère, voilà, c'est

fait, affaire classée. C'est M. Hemlow qui lui a expliqué les rêves brisés et tout ça.

– Elle a fini par adhérer à l'idée de la récupération du jeu d'échecs, pour le bien futur de la famille, afin de compenser les spoliations du passé.

– Pigé, dit Dortmund.

– Mais elle a imposé ses conditions », avertit M. Hemlow.

Dans quoi est-ce que j'ai mis les pieds ? se demanda Dortmund qui redoutait d'être sur le point de découvrir la réponse.

« Ses conditions, répéta-t-il.

– Pas de violence.

– Ça me convient très bien, affirma Dortmund. Pas de violence, c'est ce que je préconise chaque jour.

– Une des raisons pour lesquelles je vous ai choisi, John, lui dit Eppick, c'est que vous n'êtes pas très partisan de la manière forte à l'encontre des personnes.

– Ou des biens, ajouta M. Hemlow.

– Des biens ? répéta Dortmund. Allons, vous savez bien que, parfois, il faut casser une vitre, ce n'est pas de la *violence*, ça.

– Je suis persuadé, concéda M. Hemlow, que Fiona accepterait une manifestation de violence ne dépassant pas ce niveau-là. Vous pourrez en discuter avec elle si vous le souhaitez.

– Ou ne pas l'ennuyer avec ça, suggéra Eppick.

– Je vais donc rencontrer cette Fiona, conclut Dortmund en jetant un regard autour de lui. Comment se fait-il que je ne la voie pas maintenant ?

– M. Hemlow voulait vous soumettre à un examen approfondi, il souhaitait obtenir l'assurance que j'avais fait le bon choix, avant de vous envoyer à sa petite-fille.

– Ah ouais ? » Puis Dortmund se tourna vers M. Hemlow : « Alors comment je suis ? Comment je m'en tire, de cet examen ?

– Le fait que j'aie mentionné le nom de ma petite-fille signifie que le jugement de Johnny a mon approbation.

– Ah, c'est sympa.

– Johnny, dit M. Hemlow, vous voulez bien lui téléphoner ?

– Bien sûr. » Eppick se leva, marqua un temps d'arrêt pour demander à Dortmund : « Vous êtes disponible cet après-midi, si elle peut se libérer ?

– Pas de problème. Je suis entre deux engagements.

– Plus maintenant, peut-être, dit Eppick en grimaçant un sourire avant d'ajouter : Vous voulez noter l'adresse ?

– Absolument, sauf que je n'ai rien sur quoi ni avec quoi écrire.

– Oh, pas d'importance, je vais le faire. »

Il se dirigea vers le bureau proche de la porte d'entrée, s'assit, joua un moment avec un répertoire rotatif puis composa un numéro. Pendant qu'il attendait, il commença à écrire au dos d'une de ses cartes de visite, s'interrompit pour appuyer sur quatre nouvelles touches, finit d'écrire et dit : « Fiona Hemlow, je vous prie. Johnny Eppick. » Un nouveau temps de silence, puis : « Bonjour, Fiona, c'est Johnny Eppick. Très bien. Je suis avec votre grand-père et nous avons avec nous le gars qui peut nous aider, à notre avis, pour cette histoire de famille. Je sais que vous souhaitez lui parler. Eh bien, cet après-midi, si vous disposez d'un peu de temps. » Il couvrit le téléphone de sa main, s'adressa à Dormunder : « Elle consulte son agenda.

– Pour cet après-midi ? »

Eppick leva l'index à la verticale et prêta l'oreille au téléphone avant de dire : « Ouais, ça devrait suffire. Ne raccrochez pas, je vais voir s'il est libre. » Il remit la main sur le micro, annonça à Dormunder : « Cet après-midi, elle peut vous insérer entre 16 h 15 et 16 h 45, elle peut trouver le temps.

– Ça me convient, alors. Il se trouve que pour moi, ce créneau est disponible. » En réalité, il ne menait pas, lui, une vie aussi structurée, mais il comprenait qu'il n'en allait pas de même pour tout le monde.

Dans l'appareil, Eppick dit : « C'est très bien. Il... ne quittez pas. » Sa main couvrit à nouveau l'appareil et il s'adressa à Dormunder. « Vous voulez absolument continuer à vous appeler Diddums ?

– Non, utilisez mon vrai nom. Le seul à qui je voulais le cacher, c'était vous, alors c'est trop tard, vous pouvez y aller.

– Très bien. Fiona, il s'appelle John Dormunder et il sera là à 16 h 15. Passez-moi un coup de fil après lui avoir parlé, d'accord ? Merci, Fiona. »

Il raccrocha, se leva et apporta à Dormunder la carte au dos de laquelle il avait écrit et où on pouvait maintenant lire :

« Vingt-sept ? interrogea Dortmunder.

– Ils ont tout l'étage, expliqua Eppick. Il y a des centaines de juristes, là-dedans.

– Nous sommes tous très fiers de Fiona, affirma M. Hemlow. Intégrer un cabinet d'avocats aussi prestigieux. »

À une ou deux reprises, dans sa vie, Dortmunder avait été en relation avec des avocats, mais en général ils ne s'accompagnaient pas du terme « prestigieux ».

« Je suis très impatient », dit-il.

En discutant avec sa maman pendant le petit déjeuner, avant qu'elle s'en aille pour sa journée de chauffeur de taxi au service d'ingrats, Stan Murch arriva progressivement à la conclusion qu'il n'était pas seulement irrité par ce qui s'était passé la veille au soir, ou par ce qui, en réalité, ne s'était pas passé, mais franchement furieux, et cela ne faisait qu'empirer de minute en minute. Celui qu'il rendait responsable de cette situation était John Dortmund.

Au début, sa maman ne comprit pas : « Il n'était même pas là.

– C'est bien à cause de ça. »

Il dut lui expliquer environ sept fois avant qu'elle voie où il voulait en venir, mais à la fin elle y parvint, et c'était très simple, net et précis. La veille au soir, au O.J., ils s'étaient retrouvés à un petit groupe d'hommes qui se réunissaient comme ça de temps en temps pour ce qui déboucherait, espéraient-ils, sur des expéditions et des boulots profitables, et il y avait toujours au moins ce premier échange préliminaire pour enclencher le mouvement, pour voir si le nouveau projet semblait susceptible de pouvoir marcher, pour voir si tout le monde voulait être de la partie. Chacun des membres du groupe avait sa spécialité : celle de Tiny Bulcher, par exemple, consistait à soulever des objets lourds et volumineux alors que la sienne à lui, Stan Murch, était de tenir le volant, et la spécialité de John Dortmund, c'était d'élaborer le plan.

Bon, il n'arrivait pas souvent que ce soit Stan qui soumette l'idée de départ au groupe, mais cette fois il en avait une, elle était bonne, et si Dortmund avait été là, il aurait sans l'ombre d'un doute saisi le concept et aurait commencé à concevoir comment il pouvait se concrétiser, et tout et tout, et l'affaire serait déjà sur les rails. Au lieu de quoi, Dortmund n'est même pas présent à la réunion, il est à côté, dans le bar, avec un flic.

Mais tout le monde veut connaître son idée. Stan leur expose et elle leur déplaît profondément. Et comme Dortmund n'est pas là pour leur expliquer comment ça pourrait marcher, l'idée se fait abattre comme un canard en plein vol. C'est donc entièrement la faute de Dortmund.

Une fois sa maman partie au volant de son taxi, Stan continua de ruminer un moment, puis il décida que la chose à faire consistait à appeler John pour voir s'il était prêt à participer à une réunion *tout de suite*, seulement eux deux, et après ils pourraient faire rappliquer tous les autres. Il téléphona donc à John, mais obtint May qui lui dit : « Oh, tu l'as raté de peu, et moi j'ai un pied dehors, il faut que je parte au boulot.

– Tu sais où il est allé ?

– Il avait une réunion à 10 heures ce matin...

– Avec le flic ?

– Oh, il te l'a dit ?

– Pas encore. Où elle a lieu, la réunion, tu sais ?

– Dans le Lower East Side, une drôle d'adresse. John n'était jamais allé par là-bas avant, et de loin, il s'apprêtait à monter dans un bus.

– Tu as l'adresse ?

– Il l'a notée à un ou deux endroits pour ne pas l'oublier. Je vais regarder, Stan, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je ne veux pas arriver en retard. Ils n'ont déjà pas assez de caissières comme ça, au Safeway. Ne quitte pas. »

Il ne quitta pas et, trois minutes plus tard environ, elle revint en ligne : « C'est au 598 Troisième Rue Est, et le flic s'appelle Eppick. Il dit qu'il est à la retraite.

– Alors pourquoi est-ce qu'il veut lui parler, à John ?

– Il va falloir que tu lui demandes.

– J'en ai bien l'intention. »

*
* *

Quand on a besoin d'une voiture pour quelques heures seulement, il n'y a rien de tel, après avoir pris le métro pour quitter Canarsie en direction du nord, que de se rendre dans le parking en sous-sol d'un des grands immeubles de bureaux de Manhattan où il existe des sections réservées aux employés des diverses sociétés qui occupent les étages, de telle sorte que la voiture choisie ne manquera pas à son propriétaire

avant 17 heures, heure à laquelle vous l'aurez remise à son emplacement. Par ailleurs, dans la mesure où ces gens ont un emploi de col blanc, ils ont tendance à rouler dans de sacrées bagnoles. Tout ce qu'il faut, c'est en trouver un qui laisse sa carte d'utilisateur du parking dans la voiture, ce qui arrive souvent.

Ce fut dans une Audi 9000 récente, vert foncé, vingt-sept mille kilomètres au compteur, que Stan se rendit dans les parages du 598 Troisième Rue Est, un quartier qui n'avait pas pour habitude de voir passer dans ses rues des voitures de ce standing. Mais comme on était à New York, tous les habitants du coin prenaient ça très bien.

May lui avait dit que la réunion était prévue à 10 heures, et comme Stan arriva à 10 h 15, elle devait se poursuivre. Dans l'espace dédié à l'encaissement des chèques ? Peu probable ; plus vraisemblablement quelque part dans les étages. Sans couper le moteur ni éteindre les feux de détresse, pour affirmer haut et fort qu'il n'abandonnait pas cette belle voiture, Stan la laissa à côté d'une bouche à incendie placée là fort à propos, juste le temps de courir jeter un coup d'œil aux noms des gens qui occupaient les étages, et il le trouva aussitôt : EPPICK. Il ignorait que ça s'écrivait comme ça.

Elle durait drôlement longtemps, cette réunion qu'avait John avec le flic tandis que Stan attendait dans la voiture, à côté de la bouche à incendie, feux de détresse allumés mais moteur désormais arrêté. La très belle horloge du tableau de bord indiquait 10 h 52 quand John sortit enfin et commença à s'éloigner. Stan klaxonna mais John continua de marcher, ce qui obligea Stan à démarrer, abaisser sa vitre, tourner au coin de la rue sur les traces de son ami et lui crier : « Hé ! »

Rien. John cheminait toujours à pas pesants, tête baissée, bras et jambes s'activant comme si la machinerie était un peu rouillée, apparemment privé d'oreilles en état de fonctionner.

« Hé ! » cria Stan à nouveau, et il klaxonna, le tout pour le même résultat. Zéro.

« John ! Bon Dieu de merde ! »

Cette fois, John s'arrêta. Lair aux aguets. Il leva les yeux vers le ciel. Il inspecta l'immeuble devant lequel il se trouvait. Il se retourna sur le trajet qu'il venait de parcourir.

C'est quoi, ça ? T'entends un klaxon et tu regardes pas du côté de la chaussée ? Stan écrasa la paume de sa main sur l'avertisseur sonore et l'y laissa jusqu'à ce que John se tourne enfin avec un air estomaqué puis

pointe le doigt sur Stan comme pour dire à quelqu'un : « Je le connais, ce gars-là ! »

Ayant réussi à attirer l'attention de celui qu'il visait, Stan relâcha le klaxon et appela : « Viens. Monte. »

John reprit ses esprits et s'installa sur le siège du passager.

« Qu'est-ce que tu fabriques par ici ? C'est sur un de tes trajets habituels ?

– Je voulais te parler, répondit Stan en redémarrant. Où tu vas ?

– Tu voulais... Tu veux dire... Comment tu as...

– J'ai appelé et j'ai eu May au téléphone. Où tu vas ?

– Oh. Euh, j'ai une réunion dans le centre de Manhattan cet après-midi, c'est tout.

– T'en as plein, brusquement, des réunions.

– Ce n'est pas moi qui le veux. »

Stan se dit que tôt ou tard, il finirait par découvrir ce qui se passait. En attendant, il y avait son petit projet à lui à prendre en considération.

« Qu'est-ce que t'en dirais, si je te conduisais là-bas, si je remettais cette voiture où je l'ai prise et si on se bouffait quelque chose ?

– Oh, d'accord. Pourquoi pas ? »

*
* *

Il n'y avait pas un seul endroit où manger sur Park Avenue. Pas un seul endroit où manger sur la Cinquième Avenue. Dans la Sixième et la Septième Avenue, les trottoirs étaient bondés de touristes qui faisaient la queue pour manger dans des restaurants exactement semblables à ceux où ils auraient mangé chez eux, à Akron², Stuttgart ou Osaka, sauf que là-bas ils n'auraient pas été obligés de faire la queue.

Dans une rue transversale située entre la Huitième et la Neuvième Avenue, Stan et John réussirent à dénicher un bar sombre qui servait des repas et où la serveuse, dodue mais pas douce, leur lança : « Comment vous allez, les gars ?

– On a faim, dit Stan. On vient de traverser Manhattan à pied.

– Paraît qu'y a des bus, maintenant, fit-elle en distribuant les menus. Vous voulez un verre pendant que vous lisez ? »

Tous deux voulaient de la bière. Elle partit et ils étudièrent le menu.

« Tu fais une différence, toi, entre le burger à l'autruche et le burger au bison ? demanda John.

– Le bison a quatre pattes.

– Je te parle du *burger*.

– Oh, non. Le burger à la dinde, je le reconnais. Tous les autres, je crois qu'ils sortent de la même marmite, là-bas, dans la cuisine.

– Je me souviens d'une époque où le mot "burger" signifiait une seule chose, et le seul mot qu'il fallait parfois que tu rajoutes, c'était "fromage".

– Ça trahit ton âge, John.

– Ouais ? C'est une bonne chose. D'habitude, on me donne le double. »

La serveuse étant de retour, Stan commanda le burger au bison et John celui à l'autruche.

« Tu voulais me parler, dit John.

– Ben, avec toutes ces réunions que t'as, t'es pas venu à notre petite réunion à nous, hier soir.

– Non, ce flic a pointé son nez.

– Et il le pointe toujours, on dirait.

– J'ai l'impression que ça risque de durer longtemps, mais je n'en suis pas sûr. Je sais que tu veux savoir de quoi il s'agit.

– Nan, John, je fourre pas mon nez et je fouille pas dans les affaires des autres.

– N'empêche, pour rattraper le coup, mon absence à la réunion d'hier soir, je vais te raconter où on en est de cette histoire. Cet ex-flic travaille pour un type riche qui veut, comme il dit, "récupérer" un truc qui a été volé à son père il y a quatre-vingts ans.

– Bon sang. Ça fait un bail.

– Oui. Et donc, cet après-midi, je dois rencontrer la petite-fille du richard parce que c'est elle qui sait où est le truc. Par conséquent je ne suis même pas sûr que ce soit faisable, ou que le truc existe vraiment, mais tu ne dis pas non à un flic. Même si c'est un ancien flic.

– Non, ça, je comprends.

– Bon, à ton tour de parler.

– Ce que je veux faire... »

La serveuse revint avec deux assiettes.

« Le burger à l'autruche, c'est pour qui ? »

Ils étaient incapables de s'en souvenir. Elle se contenta de poser les assiettes, prit leur nouvelle commande de bières et s'éloigna, ce qui voulait dire qu'ils ne savaient pas exactement ce qu'ils mangeaient,

mais ça ne faisait rien.

Tout en mâchant une bouchée d'autruche, ou de bison, John dit :

« Tu t'apprêtais à me dire ce que tu voulais faire.

– Je veux te soumettre... »

Stan se tut, le temps de la livraison des bières, puis reprit :

« ... l'idée que j'ai proposée à tout le monde, toi excepté, hier soir.

– Bien sûr. Je veux l'entendre.

– C'est en dehors de l'île, à Brooklyn. »

John prit un air affligé. « Je ne sais pas, Stan. Cet endroit où je suis allé, aujourd'hui, ça me suffit, dans le style Brooklyn.

– C'est le problème que vous avez tous, vous autres. Vous êtes des Manhattanocentriques. »

John l'observa. « Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ?

– Un mot qui sort des journaux. Et, par conséquent, authentique.

– D'accord.

– Il n'y a pas que Manhattan, tu sais. Il y a quatre autres divisions administratives.

– Peut-être trois.

– Hein ? Qui est-ce que tu rejettes ?

– Staten Island. C'est par là-bas, dans le New Jersey. Tu ne peux même pas y aller en métro. Un endroit où tu ne peux accéder qu'en *bateau*, ça ne fait pas partie de la ville de New York.

– Et Governors Island ? objecta Stan.

– Ben quoi ? C'est une île.

– Staten Island aussi. »

Lair exaspéré, John répondit : « Tu emménages à Staten Island ? C'est ça la nouvelle que tu voulais me communiquer ?

– Non, je suis très heureux à Canarsie.

– Juste un peu sur la défensive. Bon, expose-moi ton idée. Est-ce qu'elle a plu aux autres ?

– Laisse-moi t'en parler, d'accord ?

– Vas-y.

– Vu que j'habite à Canarsie, je roule beaucoup, ce que les habitants de Manhattan font pas. Et je vois des choses que les habitants de Manhattan voient pas. Et donc, le long du Belt Parkway, ils construisent cette mosquée, tu l'aperçois de la voie rapide.

– Une mosquée.

– Ouais, tu sais, c'est un édifice religieux que...

– Je sais ce que c’est, Stan.

– D’accord. Bon, ils la construisent. Je l’ai lu dans le journal...

– Le journal manhattanocentrique.

– C’était peut-être le même, j’en sais rien. Ça disait qu’ils recevaient beaucoup d’argent qui vient du pétrole, pour cette mosquée, ils en construisent une qui sera comme la grande mosquée de Londres avec le dôme doré, sauf que, comme ici c’est la ville de New York, ils ont rencontré des problèmes.

– Naturellement.

– Des surcoûts de construction, des autorisations supplémentaires dont ils ignoraient tout, des syndicats dont ils avaient jamais entendu parler, et tout s’est retrouvé bloqué en l’état.

– Bien sûr que ça se passe comme ça. Ils ne le savaient pas ?

– Ben, ce sont des religieux, expliqua Stan, et des immigrants, et personne *explique* jamais à personne comment ça marche à New York, tout le monde le sait et en tient compte.

– J’ai presque envie de les plaindre, ces gens, dit John.

– Oh, les plains pas *trop*. Ils ont fermé le chantier pour l’instant mais ils redémarreront au printemps, ils auront fait rentrer plus de fric qui vient du pétrole, et maintenant ils connaissent un peu mieux le système, alors c’est rien qu’un délai, pas davantage.

– Je suis content pour eux. Mais jusque-là, je ne vois pas où est ton idée.

– Le dôme », dit Stan.

John restait là à le regarder, la bouche ouverte, de l’autruche ou du bison visible à l’intérieur.

« Le dôme a été livré avant que le chantier ferme, reprit Stan, et il est en or. Pas de l’or massif, tu sais, mais c’est pas de la peinture dorée non plus. Du vrai or. Plaqué ou je sais pas quoi. Il est posé là-bas sur le chantier désert, il a été livré alors que les murs auraient dû être montés, mais bien sûr, ils l’étaient *pas*, alors le dôme est posé là, avec la grue juste à côté.

– Je crois que je comprends. C’est ça ton idée, on utilise la grue, on soulève le dôme... Il est gros comment ?

– Quatre mètres et demi de diamètre, trois et demi de haut.

– Quatre mètres et demi de diamètre, trois et demi de haut. Tu veux le soulever et l’embarquer.

– Avec la grue, comme t’as dit.

– Et où tu vas le planquer, ce truc ?
– C’est une des choses qu’on doit régler.
– Tu peux peut-être l’emmener en Alaska, le peindre en blanc et faire croire à tout le monde que c’est un igloo.

– Je pense pas qu’on réussirait à l’emporter aussi loin. Avec tous les ponts. Sans parler des tunnels.

– Et tu le fourguerais à qui, à l’Association des Dentistes Américains ?

– John, c’est de l’or. Ça doit forcément valoir je sais pas combien.

– Tu n’as pas d’endroit où le cacher. Si tu le trimballes dans la rue suspendu à cette grue, tu n’as aucun moyen de dissimuler ce que c’est, de le camoufler. Tu n’as personne à qui le vendre. Alors qui, hier soir au O.J., l’a aimée, ton idée ?

– Certains ont exprimé un avis négatif, reconnu Stan.

– Combien ?

– Ben, tous. Mais j’ai pensé que *toi*, tu saurais en voir le potentiel.

– Oh, oui. Pas plus tard que ce matin, le flic que j’ai vu, qui, à propos, n’est plus flic, plus depuis dix-sept mois, pas plus tard que ce matin, il parlait de moi au richard, il lui disait que j’avais fait de la taule une ou deux fois au début, mais que j’avais appris à faire en sorte que ça ne se reproduise plus, et ça, ça s’inscrit dans ce que j’ai appris. Je ne me balade pas dans la rue avec un dôme doré volé qui fait quatre mètres et demi de diamètre sur trois et demi de haut, suspendu devant moi. » Il fit non de la tête. « Je suis désolé, Stan. Je comprends que tu aies réagi comme ça, tu as vu cet énorme truc en or en bordure de la voie express, tu as lu des machins dessus dans le journal et tu as uniquement pensé à l’or. C’est mon boulot à moi d’envisager les problèmes, et ce dôme, c’est cent pour cent de problèmes.

– Peut-être que je vais m’en occuper de mon côté », déclara Stan. Il avait vraiment l’impression d’en prendre plein la figure de façon imméritée.

« Juste une chose, ajouta John. Si tu t’en occupes de ton côté, va pas impliquer ta maman là-dedans. »

C’était la seule, parmi les membres de la bande, à qui Stan pouvait penser.

« Pourquoi ? demanda-t-il.

– Parce qu’elle préfère conduire son taxi que de faire la lessive pour le compte de l’État. Il faut que j’y aille. » Il se leva et dit : « Si tu veux

me soumettre une idée pareille, c'est toi qui payes la bouffe. À plus tard. »

1. Au sud-est de Brooklyn.

2. Ville de l'Ohio.

Il s'avéra que l'immeuble de la Banque Internationale C & I, dans la Cinquième Avenue, près de Saks, se présentait sous un autre nom, ou du moins une modification de l'appellation d'origine que l'on pouvait lire dans le hall d'entrée. Sur une cloison latérale en marbre, il y avait un grand panneau noir dans un cadre en or où figurait la liste de tous les occupants de l'immeuble, rangés par ordre alphabétique en lettres majuscules blanches, et au sommet de ce tableau figurait la mention Crédit des Capitalistes et Immigrants. Par conséquent, à un moment ou à un autre, quelqu'un avait cessé d'apprécier ce nom et décidé que l'Internationale C & I passerait mieux, même si c'était moins éloquent. Peut-être les capitalistes et les immigrants ne créditaient-ils plus la banque de leur confiance.

Feinberg, Kleinberg, Rhineberg, Steinberg, Weinberg & Klatsch se trouvaient effectivement, si l'on en croyait ce panneau, au vingt-septième étage. Dortmund monta en compagnie de deux coursiers dans un ascenseur qui desservait les étages 16-31, et il observa la salle d'accueil tandis qu'ils s'acquittaient de leur mission auprès de la réceptionniste.

C'était un vaste espace en dépit de son plafond bas, avec une moquette grise et des meubles gris dans les deux sections dédiées à l'attente, plus un ensemble de meubles noirs, bureau devant la réceptionniste, rangements derrière elle. Les murs étaient d'un vert poudreux apaisant, abondamment recouverts d'imposantes œuvres abstraites aux motifs tourbillonnants et aux couleurs non-agressives qui vous donnaient l'impression d'être tendance sans devoir prendre des mesures pour y remédier.

La réceptionniste, quand les livreurs eurent libéré les lieux et que Dortmund put s'approcher à son tour, était à tous égards trop belle pour être vraie, même si elle paraissait peu à même ou peu désireuse

d'imprimer un mouvement à une quelconque partie de son visage. Elle orienta son regard vers les mains de Dortmunder, en quête du paquet, n'en vit pas et finit par consentir un contact oculaire qui permit à Dortmunder de dire : « Fiona Hemlow. »

Elle tendit la main vers un stylo : « Et vous êtes ?

– John Dortmunder. »

Elle nota le nom sur un bloc de papier, se consacra à sa batterie de téléphones, murmura un court instant, puis dit : « Elle arrive tout de suite. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

– Merci. »

Le coin salle d'attente comportait des tables basses grises en verre au milieu de canapés gris, mais comme il n'y avait rien à lire, il s'installa sur un siège et contempla les tableaux en essayant de déterminer ce qu'ils représentaient. Il en était à peu près parvenu à la conclusion qu'ils évoquaient surtout la coupe dans laquelle la glace avait été présentée avant d'être mangée, quand une femme de très petite taille portant une veste noire, un chemisier blanc uni à col haut, une jupe noire et des chaussures noires à talons plats déboucha d'un pas décidé d'un couloir latéral, fit du regard le tour de la pièce, adressa un sourire d'agent immobilier à Dortmunder et s'avança à grandes enjambées en lui tendant la main : « Monsieur Dortmunder ?

– Lui-même », dit-il en se levant.

Elle avait une poignée de main ferme mais osseuse. Ses cheveux noirs et courts bouclaient autour d'oreilles menues bien dessinées et elle avait le visage étroit ; jolie, dans le style efficacité d'abord. Elle semblait avoir entre vingt-cinq et trente ans, et il ne servait à rien de chercher ne serait-ce qu'une infime ressemblance familiale avec le médecine-ball dans son fauteuil roulant.

« Je suis Fiona. Vous avez rencontré mon grand-père.

– Ce matin, ouais. Il m'a exposé la situation dans ses grandes lignes. Enfin, un peu.

– Et moi », dit-elle avec une animation quelque peu maîtrisée qui correspondait peut-être à la manière dont les juristes de sexe féminin exprimaient leur enthousiasme, « je vais compléter. Venez, je vous montre le chemin. »

Il la suivit dans un couloir bordé de portes sur un côté, toutes ouvertes sur des petits bureaux encombrés, dans chacun desquels un homme ou une femme d'une quarantaine d'années, la mise soignée,

assis devant un meuble de travail, se concentrait sur le téléphone, l'ordinateur ou un monceau de feuillets. Elle franchit ensuite une entrée béante qui donnait, au bout de ce couloir, sur un espace beaucoup plus vaste entièrement divisé en petits compartiments, comme une boîte d'œufs, avec des cloisons en tous sens qui montaient à hauteur de poitrine de telle sorte qu'on pouvait surveiller ce que chacun faisait. Les gens installés devant les machines, dans ces petits box, étaient généralement plus jeunes que ceux des bureaux individuels, et Dortmund en était déjà à soupçonner que l'environnement de travail de Fiona Hemlow se situait en quelque endroit de ce décor collectif quand elle déclara : « Je nous ai réservé une petite salle de conférences. Nous y serons beaucoup plus tranquilles. Sans rien pour détourner notre attention.

– Très bien. »

Pour atteindre cette petite salle de conférences, elle dut lui faire décrire des zigzags à travers les cellules du labeur et il fut surpris que le sol aux motifs noirs ne soit pas parsemé de miettes de pain abandonnées précédemment par des gens qui craignaient de ne pouvoir retrouver leur chemin.

Ils atteignirent la limite des box et Fiona le précéda le long d'une cloison, sur leur gauche, qui présentait tour à tour porte fermée et paroi vitrée par où on apercevait les salles de conférences dont certaines étaient occupées par deux personnes ou plus, lancées tête en avant dans des conversations intenses, et d'autres inoccupées.

Elle le précéda dans l'une de celles qui étaient vides, referma la porte et dit en souriant : « Prenez place où vous voulez. Un rafraîchissement ? Coca ? Eau de Seltz ? »

Dortmund comprit que, dans l'environnement de l'entreprise, on considérait comme un geste civilisé de proposer au visiteur une boisson ne contenant pas d'alcool, et sans doute comme un geste hostile de refuser, aussi répondit-il : « De l'eau de Seltz, ouais, ça serait une bonne idée. »

Elle s'éloigna vers une structure de taille importante, contre le mur opposé, qui contenait tout ce qui est nécessaire à la vie : réfrigérateur, étagère avec des verres, TV, DVD, bloc-notes, stylos-billes et serviettes en papier. Elle lui versa une eau de Seltz sur un lit de glace, prit un Pepsi Light sur un lit de glace, lui apporta son verre ainsi qu'une serviette en papier, et, enfin, ils purent s'installer pour parler.

« Vous avez donc trouvé ce truc, entama Dortmund. Ce jeu d'échecs. »

Elle rit.

« Oh, monsieur Dortmund, c'est une histoire beaucoup trop belle pour arriver directement à la fin. »

Il détestait les histoires qui étaient aussi bonnes que ça, mais d'accord, il n'avait pas le choix une fois de plus. « Certes, dit-il. Je vous écoute.

– Quand j'étais petite, il y avait de temps en temps une discussion, dans ma famille, sur un jeu d'échecs qui semblait rendre tout le monde triste, mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi. Il avait disparu, il avait été perdu ou je ne sais quoi, mais je ne savais pas pourquoi ça revêtait une telle importance. »

Elle but du Pepsi Light et agita le doigt dans sa direction pour le mettre en garde. « N'allez pas croire que la famille ne faisait que parler de ce mystérieux jeu d'échecs, pas du tout. C'était juste un sujet qui revenait de loin en loin.

– D'accord.

– Et l'été dernier, il en a été à nouveau question alors que j'étais en visite chez mon père, à Cape Cod, et je lui ai demandé de bien vouloir me dire de quoi il s'agissait, mais il m'a répondu qu'il ne savait pas vraiment. S'il l'avait su un jour, il avait oublié. Il m'a dit que je devrais demander ça à mon grand-père, alors quand je suis rentrée en ville, c'est ce que j'ai fait. Il ne voulait pas en parler, je me suis aperçue que le sujet le rendait très amer, mais j'ai finalement réussi à le convaincre que je désirais vraiment savoir ce que ce jeu d'échecs représentait pour notre famille et il me l'a dit.

– Ce qui vous a permis de le trouver alors que personne n'avait réussi avant, compléta Dortmund.

– C'est exact. L'histoire m'a toujours fascinée, et c'était de l'histoire, mais elle touchait directement ma famille, la Première Guerre mondiale, nos soldats en Russie et le reste. J'ai donc relevé les noms de tous ceux qui avaient fait partie de ce peloton et qui avaient rapporté le jeu d'échecs en Amérique, ainsi que les autres noms, comme celui de la compagnie radiophonique qu'ils voulaient lancer, la Radiodiffusion du Roi d'Échecs, tout ce qui me semblait pouvoir servir, et j'ai tout rentré dans Google. »

Dortmund en avait entendu parler ; une nouvelle manière

inquisitrice d'aller coller son nez dans les affaires de tout un chacun. Il préférerait un monde dans lequel les gens s'en tenaient à leurs propres affaires, mais ce monde-là avait disparu depuis longtemps. « Vous avez retrouvé certains de ces hommes dans Google, dit-il.

– Et j'ai cherché les noms d'entreprises qui comportent des mots associés au vocabulaire des échecs, car qu'est-ce qui empêchait Alfred Northwood d'utiliser lui aussi ce genre de noms ? Beaucoup des choses que j'ai trouvées n'ont débouché sur rien, mais comme j'ai l'habitude de mener des recherches, j'ai insisté, et j'ai fini par trouver l'Immobilière de la Tour d'Or, fondée ici même, à New York, en 1921, et je me suis ensuite rendu compte qu'ils s'étaient construit l'immeuble Castlewood en 1948. J'ai donc recherché qui étaient les propriétaires de la Tour d'Or, qui composait son conseil d'administration, et il y avait des Northwood partout.

– Les fils.

– Et les filles. Mais surtout, maintenant, les petits-fils et les petites-filles. C'était forcément le Northwood qui était venu ici de Chicago quand il avait volé le jeu d'échecs, qui s'en était servi pour réunir des fonds afin de se lancer dans l'immobilier, et qui avait connu une immense réussite. C'est une *très grosse* entreprise new-yorkaise, monsieur Dortmund. Pas aussi célèbre que certaines parce qu'ils n'ont pas envie de l'être, mais très grosse.

– Très bien. Et donc, je suppose qu'ils ont le jeu d'échecs.

– Eh bien, c'est là que l'histoire devient encore plus intéressante », annonça-t-elle. Elle l'appréciait tellement qu'elle ne pouvait plus s'empêcher d'afficher un grand sourire. « Le Alfred X. Northwood du début a épousé la fille d'une famille new-yorkaise très aisée...

– On ne prête qu'aux riches. On ne peut pas dire qu'il a été poursuivi par la malchance.

– Toute sa vie, ça s'est passé comme ça. Il est mort riche et respectable, aimé et admiré par le monde entier. Vous devriez voir sa notice nécrologique dans le *Times*. Quoi qu'il en soit, il est décédé en 1955, à l'âge de soixante-dix ans, en laissant six enfants qui ont grandi et engendré d'autres enfants, et à ce jour il y a dix-sept prétendants à la succession de la Tour d'Or.

– Des prétendants, reprit Dortmund.

– Les héritiers s'assignent mutuellement en justice. C'est très mesquin, ils se haïssent tous, mais ils obtiennent le secret de la part de

toutes les instances judiciaires auxquelles ils s'adressent et, par conséquent, rien ne transpire de ces démarches.

– Mais vous avez trouvé cette information », commenta Dortmund qui aurait bien voulu qu'elle cesse de s'amuser et qu'elle lui dise où était ce fichu jeu d'échecs.

« Au fil de mes recherches, reprit-elle, j'ai trouvé des indices concernant certaines de ces actions en justice, et j'ai découvert que c'est précisément ce cabinet-ci qui représente Livia Northwood Wheeler, la fille cadette d'Alfred, qui poursuit *tout le monde* en justice, dans sa famille, elle n'a absolument aucun allié parmi eux. » Elle se pencha davantage au-dessus de la table de conférences et reprit : « N'est-ce pas délicieux ? Je cherche les Northwood, et tout ce qu'on peut rêver de savoir sur leurs affaires au cours des quatre-vingts dernières années se trouve archivé dans ces locaux. Oh, j'y ai consacré beaucoup de temps après l'heure de fermeture des bureaux, monsieur Dortmund, je peux vous l'assurer.

– J'en suis certain. Bon, si nous en revenions à ce jeu d'échecs.

– Il est longtemps resté exposé derrière une vitrine blindée, au siège social de l'Immobilière de la Tour d'Or, dans le hall d'entrée du trente-huitième étage de l'immeuble Castlewood. Mais il s'agit d'un bien familial d'une immense valeur, objet de luttes très violentes, et par conséquent il en a été retiré il y a trois ans pour être placé sous la garde de plusieurs des cabinets juridiques qui représentent différents membres de la famille. Quatre d'entre eux ont leur siège dans ce bâtiment. Ces trois dernières années, le jeu d'échecs a été entreposé dans les coffres du deuxième sous-sol, en ce lieu même, plus précisément dans ceux de la Banque Internationale C & I. N'est-ce pas merveilleux ? Qu'en pensez-vous, monsieur Dortmund ?

– Je pense que je retourne en prison », dit-il.

« Je vous demande pardon ? demanda-t-elle en clignant des yeux.

– Vous n’avez pas à demander pardon. Moi, j’aurai largement à le faire pour deux.

– Je ne comprends pas, avoua-t-elle. Qu’est-ce qui se passe ?

– Je m’y connais, en banques. Quand il s’agit d’argent, elles sont d’un sérieux extrême. Elles n’ont absolument aucun sens de l’humour. Vous êtes déjà descendue dans ce deuxième sous-sol ?

– Oh non. Je ne suis pas accréditée.

– Voilà, vous avez tout compris. Vous connaissez quelqu’un qui est accrédité ?

– Les actionnaires principaux, je suppose.

– Feinberg et compagnie.

– Eh bien, M. Feinberg n’est plus de ce monde, mais les autres, oui.

– Par conséquent, si... Attendez une minute. Son nom figure en tête de liste, et il est *mort* ?

– Oh, c’est très fréquent. Il y a des cabinets, pas uniquement juridiques, où pas un seul des patronymes qui composent le nom de l’entreprise ne correspond à quelqu’un de vivant.

– Ça permet des économies de papier à en-tête, il faut croire.

– Je crois que c’est une question de réputation. Si un cabinet changeait brusquement de nom, ce ne serait plus le même cabinet et il ne conserverait pas sa réputation. »

Dortmunder se préparait à poser une autre question (comment un nom pouvait-il incarner une réputation s’il n’y avait pas un corps derrière ?) quand il se rendit compte qu’il s’écartait trop du sujet qui l’intéressait, et donc il respira bien à fond et dit :

« Cette salle des coffres.

– Oui, réagit-elle avec la vivacité d’un chien qui vient de vous voir ramasser une balle.

– Vous savez à quoi elle ressemble ? Vous savez comment on y entre ? Est-ce qu'elle a un ascenseur rien que pour elle ?

– Je l'ignore. Je suppose que ça pourrait être le cas.

– Moi aussi. Ces actionnaires principaux qui peuvent descendre là en bas, est-ce que vous pouvez leur en parler ? Leur demander comment c'est ?

– Oh, non. C'est même à peine si j'en ai *vu* une fois.

– Un de ceux qui sont vivants, vous voulez dire.

– Attendez. Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Elle se leva, s'approcha de la structure qui renfermait toutes choses et revint avec une feuille de papier. Elle la poussa vers lui sur la table : c'était un papier à lettres à en-tête de la société. Elle pointa le doigt.

« Ces noms, là, dans le haut, c'est le nom du cabinet.

– Ouais, j'avais compris. Jusqu'au dernier, Klatsch.

– Exactement. Bon, et ceux qui sont sur la gauche, ce sont les actuels actionnaires principaux et associés.

– Ceux qui sont vivants.

– Oui, bien sûr. »

Il regarda et, comme les noms ne figuraient pas par ordre alphabétique, ils devaient être classés par ordre d'importance décroissante.

« Vous n'y figurez pas, lui dit-il.

– Oh, non, je n'y figure pas... Ce sont les actionnaires principaux et les associés, moi... » Elle rit, avec une certaine nervosité, et ajouta : « Je ne suis qu'une minuscule bestiole. »

Dortmunder agita l'index dans la direction de la colonne de noms décroissante sur la gauche. « Et donc ces hommes...

– Et ces femmes.

– Oui. Ce sont eux qui peuvent descendre aux coffres, s'ils ont une raison de le faire.

– Eh bien, ceux d'en haut, oui.

– Ah, même pas tous, alors. » Il s'efforçait de ne pas se laisser exaspérer par cette jeune personne bien intentionnée, mais avec tous les ennuis qu'il voyait maintenant se dresser devant lui, ce n'était pas facile. « Alors dites-moi, le fait que ce jeu d'échecs soit en bas, dans la chambre forte, en quoi est-ce une bonne nouvelle ?

– Eh bien, nous savons où il est. Pendant toutes ces années, personne ne savait où il était, personne ne savait ce qu'il était devenu.

Maintenant nous le savons.

– Et vous adorez l’histoire. »

Du ton de quelqu’un qui ne comprend pas bien, elle répondit :
« Oui, c’est vrai.

– Par conséquent, le simple fait de savoir où il est, ça vous suffit.

– Je... je suppose que oui.

– Votre grand-père, lui, voudrait mettre la main dessus.

– Oh, nous aimerions tous pouvoir le faire. Naturellement.

– Votre grand-père s’est adjoint les services d’un ancien policier pour qu’il l’aide à y parvenir, et cet ancien policier va me faire arrêter pour cambriolage si je ne lui rapporte pas ce jeu d’échecs.

– Si vous ne lui rapportez *pas* ? » Son incompréhension empirait.
« Comment peut-il y avoir cambriolage si vous ne le lui rapportez *pas* ?

– Il s’agit d’un autre cambriolage, expliqua-t-il. Un cambriolage commis dans le passé.

– Oh ! » Elle paraissait affreusement gênée, comme si elle avait trébuché sur un objet qu’elle n’aurait pas dû voir.

« Par conséquent, reprit-il, l’idée c’est que je vienne ici, que vous me disiez où se trouve le jeu, que j’y aille, que je m’en empare, que je le donne à votre grand-père et là, son ancien policier me laisse partir libre.

– Je vois.

– Cette salle des coffres sous... Combien il y a d’étages, dans cet immeuble, soixante ?

– Je crois, quelque chose comme ça.

– Cette salle des coffres donc, profondément enfouie sous cet immeuble de soixante étages, disposant probablement de son propre ascenseur, avec une liste d’utilisateurs exclusifs sur laquelle votre nom doit figurer sans quoi vous ne pouvez même pas monter dans la cabine, dans un immeuble qui appartient à une banque autrefois appelée Crédit des Capitalistes et Immigrants, deux groupes humains *vraiment* dénués de sens de l’humour, n’est pas un endroit dont j’ai des chances de ressortir en embarquant un jeu d’échecs dont il paraît qu’il est trop lourd pour être soulevé par un seul homme.

– Je suis désolée. » À l’entendre, elle donnait réellement l’impression de l’être.

« Je suppose que vous ne pouvez pas m’obtenir les plans de l’immeuble. Les plans de l’architecte avec la chambre forte et tout.

– Je n'en ai aucune idée.

– Ce serait un travail de recherche.

– Oui, mais... » Elle eut une expression extrêmement dubitative.
« Je pourrais sans doute essayer. Le problème, c'est qu'il ne faudrait pas que quiconque apprenne ce que je recherche.

– C'est ça.

– Et en réalité, je ne vois pas en quoi ça pourrait vous aider. Je veux dire, je ne pense pas que vous pourriez, disons, creuser un tunnel aboutissant à la salle des coffres. À ma connaissance, il n'y a pas vraiment de terre sous la partie centrale de la ville, il n'y a que des sous-sols, des tunnels d'eau, des tuyaux de vapeur, des réseaux d'égouts et des tunnels de métro.

– Je crois, compléta Dortmund, qu'il y a aussi des gaines électriques là-dessous.

– Exactement.

– Ça ne se présente pas bien, suggéra-t-il.

– Non, on ne peut pas dire. »

Ils ruminèrent tous les deux une minute en silence, puis elle dit :
« Si j'avais su, je n'en aurais jamais parlé à Grand-père.

– Ce n'est pas de sa faute, c'est à cause de l'ancien flic qu'il a recruté.

– Je suis désolée de lui en avoir parlé. »

Ce qui signifiait qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Avec un long rejet d'air que certains auraient pu être tentés d'appeler un soupir, il bougea les bras en se préparant à se lever et dit : « Bon...

– Attendez une seconde. » Elle sortit bloc-notes et stylo. « Donnez-moi un numéro où je peux vous appeler. Donnez-moi votre cellulaire.

– Je n'ai pas de cellulaire. » Mais ça ne va pas tarder, pensa-t-il.

« Votre fixe, alors. Vous avez bien un fixe, non ?

– Vous voulez dire un téléphone ? J'ai un téléphone. »

Il lui donna le numéro. Elle le nota rapidement et dit : « Et ce serait bien que vous ayez le mien. » Elle lui tendit une jolie petite carte de visite qu'il rangea docilement dans sa poche de chemise. Elle étudia le numéro de fixe qu'il lui avait donné, comme si, d'une certaine manière, il attestait son existence, puis elle hocha la tête et ajouta : « Je ne vous promets rien, monsieur Dortmund, mais je vais faire de mon mieux pour trouver quelque chose qui puisse vous aider.

– Bien. C'est bien.

– Je vous appelle si j'ai quoi que ce soit.

– Ouais, bonne idée. »

Cette fois il se leva pour de bon et elle dit : « Je vais vous reconduire à la sortie. »

Il essaya donc de plaisanter, juste pour le plaisir de dire une bêtise : « Ce n'est pas la peine, j'ai semé des petits bouts de pain en venant. »

Elle avait encore l'air éberlué quand, arrivés à l'ascenseur, elle lui serra la main pour prendre congé ; les plaisanteries, ce n'était pas gagné.

En redescendant, seul dans la cabine cette fois, il se dit que ce qu'il avait de mieux à faire consistait à foncer directement à la gare de Grand Central et à prendre le premier train à destination de Chicago. Il paraît que ce n'est pas mal, que ça ressemble assez à une ville. Ça pourrait même bien se passer. Il rencontrerait des types, se ferait des contacts, apprendrait à connaître tous ces nouveaux quartiers. Il s'installerait, ferait parvenir un message à May lui disant qu'elle pourrait lui apporter ses vêtements d'hiver. Chicago avait la réputation d'être un endroit glacial.

En quittant l'immeuble de l'Internationale C & I, il songea qu'il aurait aussi vite fait de se rendre à la gare à pied, quand là, sur le trottoir, il vit Eppick qui affichait un grand sourire et qui lui dit :

« Alors, je parie que vous avez trouvé comment vous allez vous y prendre. »

« Pas complètement, objecta Dortmund.

– Mais vous y travaillez.

– Oh, pas de problème.

– Et, bien entendu, vous allez devoir en discuter avec vos copains, quel que soit celui que vous allez faire intervenir sur ce boulot. Avec qui pensez-vous travailler cette fois ? »

Dortmund le regarda. « Vous avez expliqué à ce grand-père que j'avais appris un certain nombre de choses au fil des ans.

– Vous avez raison, vous avez raison. » Eppick haussa les épaules, afficha un sourire, nullement agacé, et abandonna complètement le sujet. « Bon, prenons un taxi », dit-il et il s'approcha du bord du trottoir.

Réduit à l'impuissance, Dortmund suivit. « Pour aller où ? »

Eppick avait désormais le bras levé, mais il ne se donnait pas le mal de surveiller les voitures qui arrivaient, continuait plutôt de diriger son sourire réjoui vers Dortmund : « M. Hemlow veut vous voir.

– Il m'a déjà vu.

– Eh bien, maintenant, il veut vous revoir. » Un taxi s'arrêta dans les environs immédiats. Eppick en ouvrit la portière en disant : « Grimpez, je vais vous expliquer. »

Dortmund grimpa donc et s'écarta sur le siège pour que l'ancien policier puisse l'imiter. Eppick claqua la portière et déclara au chauffeur enturbanné : « 211 Riverside Drive.

– Pas votre bureau, remarqua Dortmund.

– Chez M. Hemlow, répondit Eppick tandis que le taxi prenait la direction de l'ouest. M. Hemlow est un homme distingué, vous savez.

– Je ne sais rien de lui.

– Il est à la retraite, là, surtout à cause de cette maladie dont il souffre. Il était chimiste, il a inventé deux ou trois trucs, a fondé deux ou trois entreprises, est devenu très riche, a tout revendu et il distribue

des millions à des œuvres de charité.

– Pas mal.

– L'important, c'est que M. Hemlow n'a pas l'habitude d'être en contact avec des durs. Il ne savait pas comment il allait vous trouver, et c'est pour ça que la première rencontre s'est déroulée dans mon bureau. Nous n'ignorons pas qu'il nous faudrait savoir où vous en étiez après votre entretien avec sa petite-fille, mais M. Hemlow a décidé que vous étiez digne de confiance, ou assez digne de confiance, et comme il n'est pas facile pour lui de se déplacer en ville, cette fois nous nous rendons chez lui.

– Je suppose que je dois me considérer comme honoré.

– Honoré, vous le serez quand M. Hemlow aura le jeu d'échecs en sa possession. »

C'était un étroit bâtiment en pierre de dix étages, situé entre deux immeubles plus larges et plus hauts que lui, au milieu d'un block. Toutes les fenêtres étaient ouvragées, ce qui paraissait logique car elles donnaient sur un parc parsemé d'arbres qui descendait en pente douce vers le fleuve Hudson tandis que le West Side Highway et sa circulation traçaient une frontière entre l'herbe et l'eau, et que de l'autre côté, à cette distance, le New Jersey paraissait sympathique.

Eppick régla la course puis ils mirent pied à terre et montèrent les deux larges marches de pierre pour arriver à l'endroit où un portier en uniforme vert foncé tenait ouverte devant eux une énorme porte rehaussée de cuivre jaune.

« Oui, messieurs ? dit-il.

– M. Hemlow. Je suis M. Eppick.

– Bien, monsieur. »

L'entrée était petite, sombre, et avait l'air d'une salle de vente de tapis à l'intérieur d'un mausolée. Eppick et Dortmunder attendirent pendant que le portier passait son coup de fil puis leur annonçait :

« Vous pouvez monter.

– Merci. »

Il y avait un garçon d'ascenseur, vêtu d'un uniforme de la même armée que le portier, même si Dortmunder remarqua qu'il n'y avait pas de commandes susceptibles de nécessiter la présence d'un opérateur, juste les boutons habituels sur lesquels, dans les autres ascenseurs, l'utilisateur doit comprendre seul où il doit appuyer. Mais le garçon d'ascenseur s'en chargea et, adoptant une posture très raide devant le

panneau de commandes, il s'assura que nul ne pouvait s'approcher des boutons.

« Quel étage, monsieur ? »

– M. Hemlow, l'appartement en terrasse.

– Bien, monsieur. »

L'opérateur appuya sur le bouton du haut et ils montèrent puis, quand ils furent au sommet, il maintint le bouton *Ouverture de porte* appuyé pendant qu'ils sortaient, ce qui signifiait que soit il était consciencieux, soit il espérait que personne n'allait s'apercevoir que sa présence n'était pas nécessaire.

Apparemment, M. Hemlow disposait de l'étage supérieur entier car l'ascenseur donnait sur son salon, un vaste espace feutré avec un mur composé de fenêtres à l'ancienne qui dominaient le fleuve, mais trop haut pour que l'on ait vue sur le parc ou sur la voie express. M. Hemlow lui-même les attendait dans son fauteuil roulant : « Ah, dit-il, Johnny, à en croire le sourire qui éclaire votre visage, les choses ont l'air de bien se passer.

– Oh, tout à fait, monsieur Hemlow. Mais je souris surtout parce que j'adore cette pièce. Chaque fois que je la vois.

– Ma défunte épouse vous remercie, répondit M. Hemlow d'un air légèrement maussade. C'est elle qui l'a décorée entièrement. Venez vous asseoir. »

Son fauteuil motorisé pivota sur place et s'éloigna à une vitesse fort respectable, c'était vraisemblablement pour cela qu'il n'y avait pas de tapis sur le beau plancher.

Eppick et Dortmund le suivirent et s'approchèrent de la vue où M. Hemlow exécuta à nouveau son petit virage sur place et leur fit signe de s'installer dans des fauteuils entre lesquels se trouvait une table ancienne très décorée et d'où ils avaient une belle vue sur la vue. Toutefois, il fit avancer son fauteuil au milieu de cette vue et déclara : « Alors, dites-moi où nous nous trouvons, maintenant. »

Sur l'aile de l'avion, eut envie de lui répondre Dortmund qui se rabattit sur : « Pourrais-je vous demander si votre petite-fille vous a confié à quel endroit ils gardent ce jeu d'échecs ? »

– Elle m'a dit qu'un ensemble de cabinets juridiques le détient pendant qu'une action en justice est en cours. Avant, déjà, il semblait se trouver dans un lieu extrêmement bien surveillé.

– Voilà une bonne nouvelle, intervint Eppick qui adressa un sourire

à Dortmund. Il ne devrait pas être trop ardu de pénétrer par effraction dans un cabinet juridique, n'est-ce pas ?

– Il n'est pas dans un cabinet juridique, contesta Dortmund. Pas dans leurs bureaux.

– Mais ma petite-fille m'a affirmé que si, assura M. Hemlow.

– Ils en ont, comment on dit pour ça, la garde. Le cabinet pour lequel travaille votre petite-fille, Feinberg et compagnie, sauf que Feinberg n'est plus au nombre des vivants, mais ça ne fait rien, c'est la réputation qui compte. Feinberg et compagnie, et d'autres cabinets juridiques aussi, sont tous concernés par ces actions en justice, par conséquent ils ont tous la garde collective du jeu d'échecs. Feinberg ainsi que trois autres cabinets juridiques ont tous leur siège dans le bâtiment de la Banque Internationale C & I, par conséquent, l'endroit où se trouve le jeu d'échecs, c'est dans les coffres de la banque, genre au troisième sous-sol et tout, sous l'immeuble, gardés comme une salle des coffres souterraine dans n'importe quelle banque.

– Ça n'a pas l'air simple », commenta M. Hemlow.

Dortmunder s'apprêtait à acquiescer du fond du cœur en apportant des précisions supplémentaires, mais Eppick fut le plus prompt : « Ce n'est pas ça qui arrêtera John et ses copains. Ils ont surmonté des obstacles bien pires, pas vrai, John ?

– Heu... », commença Dortmund.

Mais Eppick ne l'écoutait pas. « Il me semble à moi, monsieur Hemlow, que le plus dur a été fait, en l'occurrence. Au début, vous ne saviez même pas où il se trouvait. Il aurait pu être n'importe où dans le monde. Il aurait pu être réparti en différents endroits.

– Exact, confirma M. Hemlow.

– Maintenant nous savons où il est, poursuivit Eppick, et nous savons qu'il n'est pas plus loin qu'ici, à New York, dans la chambre forte d'une banque. Et nous avons quelqu'un de notre côté, John, qui s'est déjà introduit dans des chambres fortes d'établissements bancaires. N'est-ce pas, John ?

– Une fois ou deux, reconnut-il.

– Par conséquent, dit M. Hemlow, la seule chose dont nous ayons à discuter, c'est de l'endroit où vous livrerez le jeu d'échecs une fois que vous aurez mis la main dessus. Il sera probablement dans une fourgonnette ou quelque chose comme ça, non ?

– Probablement. »

Si tout le monde voulait s'inventer des histoires, il ne voyait pas d'inconvénient à faire pareil. Mais bon ; Chicago.

« Je pense que le meilleur endroit pour l'entreposer, au début au moins, reprit M. Hemlow, serait notre domaine dans les Berkshires. Il est fermé depuis plusieurs années, depuis la mort d'Elaine, mais je peux prendre mes dispositions pour le faire ouvrir et pour qu'il y ait du personnel sur place afin de vous recevoir.

– Monsieur Hemlow ? s'étonna Eppick. Une maison de campagne, c'est ça ? Êtes-vous certain que ce soit suffisamment sûr ?

– Ceinte de murs et close par un portail. Invisible de la route. Elaine et moi allions assister aux concerts à Tanglewood en été, alors nous avons construit là-bas, c'était notre retraite rustique. Après le décès d'Elaine, quand j'ai perdu de ma... mobilité, j'ai cessé de m'y rendre. Le reste de ma famille semble préférer l'océan, pour une raison que j'ignore, même si l'intérêt que les gens peuvent trouver à se plonger à longueur d'été dans de l'eau salée me dépasse. En tout cas, il y a cette maison, personne n'y a jamais rien dégradé ni ne s'y est introduit, et c'est l'endroit le plus sécurisé qui me vienne à l'esprit.

– Si cela ne vous ennuie pas, monsieur Hemlow, John et moi devrions peut-être aller y jeter un coup d'œil. Juste pour voir s'il y a de légères modifications à apporter, pour simplifier les choses. Il vaut mieux prévenir que guérir. »

M. Hemlow réfléchit. « Quand iriez-vous ?

– Demain, à la première heure. Je suis persuadé que John n'a pas grand-chose de prévu, dans la journée. »

Si ce n'est de prendre la fuite pour Chicago. « Nan. Ça me convient, confirma Dortmund.

– Avec votre permission, reprit l'ex-policier, je vais louer un véhicule et je vous transmettrai la facture plus tard.

– Prenez ma voiture. Je n'avais pas l'intention de m'en servir demain. Pembroke connaît le chemin du domaine et il aura les clefs.

– Vous êtes sûr ? demanda Eppick qui ne paraissait pas très convaincu.

– Absolument. » Il déplaça le médecine-ball qui lui servait de corps en émettant des petits grognements, sortit un téléphone du bras gauche du fauteuil roulant, appuya lentement sur les touches et dit :

« Je vais laisser un message à Pembroke, lui... Oh, vous êtes là. Très bien. J'aurai besoin de la voiture en bas, à... » Dans la mesure du

possible, la tête qui surmontait le médecine-ball s'inclina sur le côté d'une manière interrogative. « ... 9 heures ?

– Parfait, acquiesça Eppick.

– Bon. Oui. Ce ne sera pas moi, vous conduirez M. Eppick ainsi qu'un autre gentleman au domaine. Vous avez toujours les clefs ? Excellent. » Il coupa la communication. « Vous devriez être de retour en fin d'après-midi. Montez me faire part de votre sentiment.

– Entendu.

– Merci d'être venus. »

Eppick se leva donc, et donc Dortmund se leva. Il y eut un échange d'au revoir et ils repartirent vers l'ascenseur pendant que M. Hemlow les suivait du regard depuis l'endroit où il était, près de la vue. Ni l'un ni l'autre ne parla avant qu'ils soient sur Riverside Drive, où Eppick dit : « Vous serez donc ici à 9 heures du matin.

– Pas de problème », confirma Dortmund.

Eppick se livra à une inclinaison de la tête plus réussie. « Mes antennes captent des petits signes venant de vous, John, ils suggèrent que vous n'êtes pas aussi enthousiaste que vous pourriez l'être, pour ce travail.

– Ce n'est pas facile, cette chambre forte.

– Mais c'est comme ça, fit remarquer Eppick. Si vous envisagez de vous absenter peut-être un certain temps de la ville jusqu'à ce que la situation se tasse, laissez-moi vous dire qu'elle ne va *pas* se tasser. M. Hemlow a ses raisons sentimentales, mais pour moi, c'est une question d'argent et il vaudrait mieux pour vous qu'il en aille de même.

– Oh, pas de problème.

– Les forces de police de tout le pays sont en progrès constants point de vue coopération entre elles, avec internet et le reste. Tout le monde aide tout le monde, et personne ne peut disparaître. » Il entremêla ses doigts pour montrer ce qu'il voulait dire dans un geste qui ressemblait beaucoup à un étranglement, et il ajouta : « Nous sommes tous liés les uns aux autres, désormais. À demain 9 heures. »

Quand May rentra de son travail au Safeway avec le sac rempli de provisions dont elle avait le sentiment qu'elles représentaient l'avantage en nature quotidien que ses employeurs lui auraient consenti si seulement ils y avaient pensé, l'appartement était plongé dans la pénombre. Il n'était pas tout à fait 18 heures mais, dans ce logement dont les fenêtres donnaient essentiellement sur des murs de briques distants d'un mètre vingt à un mètre quatre-vingts, minuit, en novembre, arrivait vers 3 heures de l'après-midi.

Elle alluma dans l'entrée, alla à la cuisine, rangea la récolte du jour, revint dans l'entrée, tourna à droite dans le salon pour voir si les informations locales abordaient un sujet qu'elle pourrait supporter d'écouter, alluma la lumière dans la pièce et découvrit John, assis dans son fauteuil habituel, dans le noir, le regard maussade fixé sur le poste de télévision. Enfin, non ; le regard maussade *tourné vers* le poste de télévision.

Elle fit un bond dans les airs, poussa un petit cri, referma la main sur sa poitrine et s'exclama : « John !

– Bonjour, May. »

Elle le dévisagea. « John ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Ben, fit-il. Je suis foutu. »

Pour la première fois depuis des années, elle regretta de ne plus fumer. Elle prit place dans l'autre fauteuil, fit tomber les cendres de cette cigarette révolue sur la table basse où se trouvait autrefois le cendrier et dit : « C'était ce flic ?

– Absolument.

– Et Stan, il t'a trouvé ? »

Avec un rire faux, sardonique, il répondit :

« Oh, ouais. Il m'a trouvé.

– Il ne peut pas t'aider ?

– Stan n’aide pas. Il a *besoin* d’aide, lui et son dôme en or. Si mon unique problème, c’était Stan Murch et son dôme en or, j’aurais la belle vie, May. Je serais peinard.

– Bon, c’est *quoi*, le problème ?

– Le truc que le flic veut que je vole. C’est un jeu d’échecs en or, encore de l’or, et il paraît qu’il est trop lourd pour qu’un seul homme puisse le soulever.

– Trouve quelqu’un pour t’aider.

– En plus, il est dans une chambre forte en sous-sol, sous l’immeuble d’une banque du centre-ville.

– Oh, fit-elle.

– Et ce type, ce flic-qui-ne-l’est-plus-depuis-dix-sept-mois, il m’a fait comprendre que si je quitte la ville, il a des millions et des millions de copains flics sur internet qui me traqueront. Et il le ferait, en plus, c’est un enfant de salaud, ça se voit à son front.

– Alors qu’est-ce que tu vas faire ?

– Ben, je me dis que je vais rester assis là jusqu’à ce qu’ils viennent m’arrêter.

– Tu ne penses pas ce que tu dis, John », réagit-elle tout en redoutant que ce soit véritablement ce qu’il pensait.

« J’ai déjà fait de la prison, May, lui rappela-t-il. Ce n’était pas si terrible que ça. J’ai survécu.

– Tu étais moins ancré dans tes habitudes, à l’époque.

– C’est tout à fait possible de reprendre ses habitudes passées. Y a sûrement quelques gars que j’ai connus dans le temps qui y sont toujours.

– Ou qui y sont à nouveau.

– Ouais. Ce n’est pas exclu. Le retour aux sources. »

May savait que John avait cette tendance très néfaste, lorsque les choses tournaient anormalement mal, à s’enfoncer avec un plaisir presque sensuel dans un bain chaud de désespoir. Une fois qu’on a abandonné les rênes au désespoir, pour modifier un tant soit peu une célèbre métaphore, il n’y a plus rien à faire. On n’a plus à s’inquiéter de rien, on n’est plus dans la partie. Le désespoir, c’est le banc de touche, et on le réchauffe.

May savait qu’il lui incombait, dans ces circonstances-là, de l’arracher aux griffes du désespoir et de lui procurer la petite impulsion qui le ferait repartir de l’avant. Après tout, ce n’est pas la question de

gagner ou de perdre, c'est juste qu'il faut y participer, à ce fichu match.

« John, dit-elle en adoptant soudain un ton très sévère, arrête d'être aussi égoïste. »

Il la regarda en clignant des yeux, émergeant lentement d'un rêve dans lequel la prison était une sorte de fraternité. « Hein ?

– Et *moi*, alors ? s'insurgea-t-elle. Est-ce que ça t'arrive, de penser à *moi* ? Je ne peux pas aller en prison *avec* toi, tu sais.

– Ouais, mais...

– Qu'est-ce que je vais faire de mon temps, John, si tu dois passer entre dix et quinze ans derrière les barreaux ? Je me suis engagée, moi, tu le sais, j'espère.

– May, ce n'est pas moi, c'est ce flic.

– C'est toi qui restes assis là comme si tu attendais un bus. Et c'est bien ce que tu fais. Un bus à destination de la prison ! Qu'est-ce que tu as, John ? »

Il fit une tentative, quoique faible, pour lutter. « May ? Tu *veux* que j'*essaye* de m'introduire dans cette chambre forte ? Oublions la chambre forte, tu veux que j'*essaye* de monter dans l'ascenseur qui permet d'accéder aux coffres ? Il y a aussi *l'argent* de la banque, en bas, May, ils vont être complètement sur les dents en ce qui concerne ce sous-sol. Et même si j'étais suffisamment cinglé pour tenter le coup, qui est-ce que je pourrais trouver pour m'aider à porter ce truc ? Qui d'autre serait prêt à se risquer dans une combine aussi délirante ?

– Appelle Andy », lui conseilla-t-elle.

De nuit, le dôme n'avait pas l'air en or. Il y avait des projecteurs de chantier sur le pourtour du site alors qu'aucun travail n'était en cours, cela pour prévenir tout pillage qui, habituellement, visait des panneaux de placo, pas des dômes dorés de trois mètres et demi de haut, et sous cette lumière artificielle, si on voulait son avis à lui, Andy Kelp, le dôme ressemblait surtout à un abricot géant. Pas à une pêche, il n'en avait pas l'aspect duveteux, le ton chaud, mais à un abricot, à l'exception de cette raie qui leur donne l'air de porter un string.

Andy Kelp, un gars osseux au nez pointu vêtu d'habits d'un noir terne, se fondait facilement dans les ombres de la nuit quand il passait d'un endroit à un autre. L'endroit où il se déplaçait, pour l'heure, se situait juste à l'extérieur de la clôture grillagée qui entourait le chantier de la mosquée, laissé temporairement en attente pendant que cette communauté récemment transplantée montait en régime au sein de la culture et de la philosophie new-yorkaises.

Et la raison pour laquelle Andy Kelp se mouvait là de nuit était que, s'il considérait toujours que l'idée de voler un objet de cette taille et de ce poids, particulièrement à des gens qui, par le passé, ont parfois démontré une certaine exaltation, était stupide, la seule chose dont il ne disposait pas, c'était de l'avis de John Dortmund. Il était pratiquement certain qu'il considérerait ce plan comme ils l'avaient tous fait, mais John, malheureusement, n'était pas là pour la réunion dans l'arrière-salle du O.J. et n'avait pu personnellement apposer le sceau de sa désapprobation sur ce projet car un flic l'avait intercepté au passage.

Et donc, en raison de cette lacune dans la chaîne des certitudes avérées, et dans la mesure où il n'avait pas grand-chose à faire dans l'immédiat, Andy Kelp avait emprunté une voiture dans la Trentième Rue Est de Manhattan et était venu ici, à Brooklyn, pour inspecter attentivement ce dôme en or. Il en arrivait à la conclusion que sa

première impression avait été la bonne dès le début, comme il s'y attendait, lorsque son portable vibra contre sa jambe (le silence peut être d'or plus encore que n'importe quel dôme). Il le sortit et dit : « Ouais.

– Tu es occupé, là ? » John Dortmunder en personne, lui dont l'absence, la veille au soir, avait causé son actuelle présence en ce lieu.

« Pas vraiment, répondit Kelp. Et toi ?

– On pourrait parler, tu crois ? »

Surpris, Kelp répondit : « Du plan ? »

John, avec de la surprise dans la voix, fit : « Ouais. »

Kelp recula d'un pas pour étudier le dôme selon un angle légèrement différent, mais il continuait de lui paraître trop volumineux, trop difficile à manipuler et, en un mot, trop extravagant. « Tu veux dire que tu es partant ?

– Ben, j'ai pas le choix. »

John se sentait donc dans l'obligation de chercher à s'emparer de tout cet or ; incroyable, non ?

« Pour t'avouer la vérité, je me disais que si on en découpait un bout, ça pourrait se faire », répondit Kelp alors qu'il n'y avait pas pensé du tout. Mais si John croyait que cette montagne d'or pouvait avoir du potentiel, cela engendrerait peut-être un flot d'idées créatrices sous son crâne. « C'est aussi ton idée, ou quoi ? demanda-t-il.

– Prélever un morceau de *quoi* ?

– Du dôme. Tu ne pourras jamais embarquer le dôme entier, John, je le regarde, là, et...

– Le dôme ? Tu veux parler du dôme islamique de Stan ?

– Ce n'est pas de ça que tu parles ?

– Et tu es *là-bas*, à l'endroit où il est ? Tu en prélèves des *bouts* à grands coups de masse ?

– Non, je me contente de bien l'étudier, histoire de soupeser le problème, pour quand on envisagera cette idée.

– Stan est là ?

– Non, je suis venu seul, le genre de truc que tu fais au moment où ça te passe par la tête. Je ne veux pas encourager Stan, lui donner de l'espoir. John, tu ne parles pas du dôme, alors ?

– Tu me prends pour un demeuré ?

– Non, John, mais tu as dit...

– Tu veux qu'on se voie ? Qu'on cause ? Ou tu veux rester là-bas à

trancher des escalopes dans ce dôme ?

– J'arrive, John. Où et quand ?

– Au O.J., à 22 heures. Il n'y aura que nous deux, par conséquent on n'aura pas besoin de la salle du fond.

– Ce n'est pas encore un projet en béton, alors.

– Oh, pour être en béton, il l'est. Et je suis dessous. »

Quand Dortmund entra au O.J. à 22 heures ce soir-là, Andy Kelp n'y était pas encore, et les habitués, libérés de leur paralysie verbale induite par la présence d'Eppick, parlaient des films de James Bond.

« C'était celui où le méchant visait ses bijoux de famille avec un laser.

– Là, tu te trompes, objecta le deuxième habitué. Tu confonds juste avec ce type, George Laserby, qu'a incarné 007 une seule fois... comment ça s'appelait ? »

Dortmund se dirigea vers l'angle opposé du bar où Rollo le barman frottait un endroit du comptoir avec insistance comme s'il était persuadé que le génie habitait là, tandis qu'un troisième habitué déclarait : « *Dans la police secrète de sa majesté.* »

Le deuxième habitué fronça les sourcils au moment où Dortmund avait presque atteint le bar : « Ce n'était pas Timothy Danton, dans celui-là ? »

Avec un froncement de sourcils identique, le troisième lui rétorqua : « Timothy qui ?

– Danton. Celui qui était poli.

– Non, non, reprit le premier. Ça, c'était bien avant et c'est un laser, pas un laserby, un rayon de lumière qui te coupe en deux. »

Le troisième demeurait perplexe : « C'est une *lumière* ?

– Elle est verte.

– C'est à *La Guerre des étoiles* que tu penses, objecta le deuxième.

– Rollo, appela Dortmund.

– *La Guerre des étoiles* mon œil, insista le premier. C'était un laser et il était vert. Le méchant, c'était pas le Dr No ?

– Le Docteur Peut-être-que-non », affirma le clown. Dans tout groupe, il y en a un.

« Rollo », réitéra Dortmund et le barman sortit lentement de son

sommeil paradoxal, cessa d'essuyer avec son torchon et concentra son attention sur John Dortmund. « Deux soirs de suite, constata-t-il. Tu pourrais devenir un habitué.

– Peut-être que non », répondit Dortmund en faisant écho au clown, même si ce n'était pas voulu. « Mais ce soir, ouais. Seulement moi et l'autre bourbon. » Rollo connaissait en effet ses clients d'après la boisson qu'ils commandaient car pour lui, c'était ainsi qu'on incitait les consommateurs à la loyauté.

« Ça fait plaisir de vous voir tous les deux.

– Comme il n'y a que nous, on ne va pas avoir besoin de la salle du fond.

– Woody Allen a incarné James Bond ? voulut absolument clarifier le troisième habitué qui ne se départait jamais de sa perplexité.

– Je crois que c'était lui », répondit le deuxième en témoignant d'un inhabituel moment de doute pour un habitué.

« Très bien », dit Rollo qui s'éloigna afin de préparer un plateau avec deux verres, des glaçons et une bouteille pleine dont l'étiquette annonçait *Amsterdam Liquor Store — Bourbon maison*. « À votre bonne santé, ajouta-t-il en faisant glisser le plateau sur le génie.

– Merci. »

Dortmund se retourna, le plateau dans les mains, chercha du regard quel était le bon box au moment où Kelp faisait son apparition sur le seuil. Il entra, vit Dortmund, inspecta la pièce du regard et désigna du doigt le box situé près de lui, celui où, la veille au soir (la veille au soir, seulement !), Dortmund avait rencontré son propre destin funeste fait ex-flic.

Le même box ? Ben, plus ils seraient loin des fanas de 007, mieux ça vaudrait. Dortmund eut un haussement d'épaules : d'accord.

Quand ils furent assis l'un en face de l'autre et que leurs verres ne furent plus vides, Kelp déclara :

« Il s'agit de ce flic.

– Tu le sais. Johnny Eppick Offres de Services.

– Son vrai nom, c'est tout ça ?

– La première moitié.

– Alors comme ça c'est un ancien flic et maintenant il est détective privé ?

– Ça ou autre chose. Il travaille pour un type riche qui veut un jeu d'échecs en or, très lourd et très précieux, qui se trouve juste être dans

la chambre forte au deuxième sous-sol d'une banque en centre-ville.

– Laisse tomber, conseilla Kelp.

– J'aimerais bien. Sauf qu'il détient des photos de moi dans une attitude compromettante.

– Ah ouais ? fit Kelp qui semblait très intéressé. Et quoi, il va les montrer à May ?

– Pas ce genre-là. Le genre qu'il pourrait montrer aux flics qui n'ont pas encore pris leur retraite, eux.

– Oh, fit Kelp qui hocha la tête. Ça pourrait être sympa, Miami, en cette saison.

– Je pensais à Chicago. sauf qu'Eppick y a pensé aussi. Il dit que lui, internet et ses copains flics, ils me retrouveraient où que j'aille, et je le crois.

– Combien de temps tu as devant toi ?

– Avant l'arrestation, la lecture de l'acte d'accusation, la négociation avec le ministère public et le trajet en car vers le nord de l'État ? demanda Dortmund avec un haussement d'épaules. Je peux sans doute faire traîner un peu en longueur. Mais Eppick me met la pression et le type pour qui il bosse est vieux, malade, et les plans à long terme, ça ne risque pas de l'intéresser.

– Pffffttt, fit Kelp en secouant la tête. Je suis désolé d'avoir à te le dire, mais je préfère que ça t'arrive à toi plutôt qu'à moi.

– Tu n'as pas à être désolé parce que tu es déjà plus ou moins concerné. »

Cela ne plut pas du tout à Kelp.

« Vous avez parlé de *moi* entre vous ?

– Il te connaît déjà. Il a fait sa recherche sur moi, ou c'est du pareil au même. Hier soir, quand il est parti d'ici, il a regardé dans ta direction et il m'a dit : "Bien le bonjour à Andy Kelp." Il sait, pour Arnie Albright. Il nous connaît tous.

– Je n'aime pas ça. Je n'aime pas que ton ami Eppick fasse ne serait-ce que *penser* à moi.

– Oh, c'est comme ça ? voulut savoir Dortmund. C'est mon ami, maintenant ?

– Tu sais ce que je veux dire.

– Je n'en suis pas si sûr. »

Kelp fit des yeux le tour de la pièce, comme pour graver plus sûrement les lieux dans son esprit. « Tu m'as demandé de te retrouver

ici ce soir. Maintenant, je comprends, tu m'as demandé de venir parce que tu veux que je t'aide. Alors tu vas me le demander quand, de t'aider ?

– Il n'y a pas d'aide possible. »

Kelp but un peu de bourbon lentement tout en fixant Dortmund du regard au-dessus de son verre. Il le reposa ensuite et continua d'étudier son ami.

« D'accord, dit celui-ci. Aide-moi.

– Ça marche. Où elle est, cette chambre forte ?

– L'Internationale C & I, dans la Cinquième Avenue.

– C'est une grande banque, remarqua Kelp qui paraissait un peu inquiet.

– C'est un grand immeuble, confirma Dortmund. En dessous, il y a un deuxième sous-sol, et c'est dans ce deuxième sous-sol que se trouve le jeu d'échecs qui essaye de me bousiller l'existence.

– Je pourrais aller jeter un coup d'œil demain.

– Euh, demain, je voudrais que tu fasses autre chose. »

L'air plein d'espoir, Kelp s'enquit : « T'as déjà un plan ?

– Non, j'ai déjà un désastre. » Dortmund but un peu de son propre bourbon, d'une manière plus copieuse que ne l'avait fait Kelp, et reprit : « Laisse-moi t'annoncer d'abord que cet Eppick considère déjà que tu es dans le coup. Aujourd'hui, il m'a dit : "Je suppose que vous allez travailler avec votre ami Andy Kelp."

– Des conversations où il est question de moi, releva Kelp avec un frisson.

– Je sais. Ça me fait pareil. Mais ce qui compte, le voilà : c'est tout aussi important que tu aies vu cet Eppick que ça l'est que tu aies vu la banque.

– Ah ouais ?

– Demain matin, dans la limousine de ce richard, on va quelque part dans le nord de l'État, Eppick et moi, voir si ce que le richard a appelé son domaine est assez sûr pour qu'on y planque le jeu d'échecs une fois qu'on l'aura, ah-ah, soulevé.

– Tu veux que j'aille dans le nord de l'État demain, dans une limousine, avec toi et Eppick.

– Et un chauffeur. »

Kelp réfléchit tandis que, au bar, le clown susurrant : « Secoué, pas givré. »

Kelp contempla son verre, mais ne but pas. « Et pourquoi, exigea-t-il de savoir, est-ce que je fais ça ?

– Peut-être que nous apprendrons quelque chose.

– Rien qu'on ait vraiment besoin de savoir, je parie. » Cette fois, Kelp avala un peu plus de bourbon. « À quelle heure on se livre à cette occupation idiote ? »

Le fait d'être une minuscule bestiole dans un immense cabinet juridique privé du centre de Manhattan signifiait qu'on n'avait pas beaucoup d'heures de jour à soi. Ce soir encore, il était plus de 22 heures quand Fiona put appeler son copain Brian pour lui dire : « Je pars maintenant.

– Ça sera prêt quand tu arriveras.

– Tu veux que je m'arrête pour acheter quelque chose ? » Dans son esprit, elle voulait dire du vin.

« Non, j'ai tout ce qu'il nous faut. » Dans son esprit, il voulait dire qu'il en avait acheté en rentrant du studio.

« À tout de suite, chéri.

– À tout de suite, chérie. »

Dans les locaux de Feinberg et compagnie régnait le même éclairage électrique vingt-quatre heures sur vingt-quatre car seuls les actionnaires principaux et leurs associés avaient des bureaux situés en façade de l'immeuble, et donc des fenêtres. Dans le reste du bâtiment, on aurait aussi bien pu se trouver à l'intérieur d'un vaisseau spatial aux confins du vide sidéral. Les seules différences, à 22 heures, quand Fiona s'avança entre les box en direction de la batterie d'ascenseurs, étaient qu'il n'y avait plus personne au bureau de la réception, la plus récente des Beautés Botuliques étant partie à 17 heures, et que Fiona avait besoin de sa carte de membre du cabinet juridique pour appeler la cabine et lui indiquer sa destination. En fait, ce ne fut pas avant d'avoir quitté l'ascenseur, le grand hall et l'immeuble lui-même qu'elle se retrouva les pieds sur la planète Terre où il faisait nuit et où une circulation dense passait dans un bruit de tonnerre sur la Cinquième Avenue.

Itinéraire pour rentrer chez elle était aussi balisé qu'une gouttière le long d'une piste de bowling. Il lui fallait traverser la Cinquième

Avenue puis suivre le grand pâté d'immeubles jusqu'à la Sixième Avenue, le grand pâté d'immeubles jusqu'à la Septième Avenue et le petit pâté d'immeubles jusqu'à Broadway. Remonter sur deux pâtés d'immeubles jusqu'au métro dans lequel elle descendait, insérerait d'un geste vif sa carte de transport collectif urbain jusqu'à ce que la carte se reconnaisse elle-même, continuait de descendre un peu et attendait l'omnibus à destination du nord de la ville jusqu'à la Quatre-vingt-sixième Rue. À pied à nouveau, elle longeait vers le nord un pâté d'immeubles puis tournait à angle droit pour en parcourir un demi, après quoi elle arrivait à son immeuble d'habitation où elle choisissait une carte différente dans son porte-cartes rebondi (ça faisait trois cartes pour un seul voyage) afin d'obtenir le droit d'entrer, puis montait dans l'ascenseur jusqu'au troisième étage et suivait le long couloir jusqu'à la porte 3-D. Cette même troisième carte lui donnait également accès à son appartement où un parfum de nourriture orientale (cuisine thaï ? odeur de cacahuètes ?) constituait le meilleur accueil de sa journée.

« Chéri, je suis de retour ! » lança-t-elle. Ils considéraient cette routine comme une plaisanterie bien à eux, et il sortit de la kitchenette avec un large sourire aux lèvres, un torchon à vaisselle glissé sous la ceinture de son pantalon en guise de tablier, un verre de vin rouge dans chaque main. Aussi grand qu'elle était petite, les cheveux aussi blonds qu'elle les avait d'un noir de jais, Brian avait de larges épaules osseuses et, pour le reste, était aussi maigre qu'un chat abandonné, avec un beau visage taillé à coups de serpe qui affectait toujours une certaine prudence derrière la bonne humeur affichée.

« Le retour de la chasseresse ! » C'était le deuxième volet de leur plaisanterie bien à eux, et il lui tendit un verre.

Ils s'embrassèrent, firent tinter leurs verres, goûtèrent le vin que, dans leur ignorance, ils trouvèrent fort bon, puis il retourna dans la cuisine pour servir le dîner sur des assiettes pendant qu'elle s'appuyait au chambranle et demandait :

« Comment s'est passée ta journée ?

– Comme d'hab, comme d'hab », dit-il, sa réponse coutumière, même si parfois il se passait des petites choses intéressantes qu'il partageait avec elle, exactement comme elle le faisait avec lui.

Étant donné qu'il travaillait pour une chaîne câblée, c'était lui qui avait en fait plus de petites choses intéressantes à raconter. Il était illustrateur, réalisait des collages et, de temps en temps, des œuvres

originales, le tout pour servir de décor aux différentes émissions que la station diffusait. Il était membre d'une sorte de syndicat des écrivains des arts du spectacle, même s'il ne voyait pas franchement comment ce qu'il faisait pouvait s'assimiler à de l'écriture, mais cela signifiait que, si ses revenus ne correspondaient qu'à une fraction de ceux de Fiona, ses horaires de travail étaient beaucoup plus prévisibles, et plus courts. Elle pensait parfois avec regret que ce serait agréable d'être membre d'un syndicat et de rentrer à 18 heures au lieu de 22 h 30, mais elle savait que c'était un principe de classe : les juristes ne s'abaisseraient jamais à défendre leurs propres intérêts.

Brian apporta la nourriture dans ce qu'ils appelaient la grande pièce, même si elle n'était pas si grande que ça. Néanmoins, ils y avaient entassé un sofa, deux fauteuils, une petite table pour manger et deux chaises de stylistes sans accoudoirs, un meuble gris sans style qui renfermait tous les appareils de leur « espace détente », deux petites bibliothèques où s'entassaient ses livres d'histoire à elle, et ses livres d'art à lui, et une petite table basse noire sur laquelle ils jouaient au Scrabble et au Cribbage.

Cela faisait trois ans maintenant qu'ils vivaient en couple. Après s'être séparé de sa petite amie précédente, il était venu s'installer dans ce qui était alors le logement de Fiona. Ils n'avaient aucune intention de se marier, aucun désir d'avoir des enfants, aucune envie de planter leurs racines quelque part en banlieue. Ils s'aimaient bien, aimaient bien vivre ensemble, ne se tapaient pas souvent sur les nerfs, et ne se voyaient pas trop à cause de la nature de son travail à elle. Tout se passait donc dans le calme et la bonne humeur.

Et il était excellent cuisinier ! Il avait eu un petit boulot dans un restaurant quand il était adolescent, et il avait adhéré au concept associant, d'une certaine façon, l'art culinaire à son travail d'artiste. Il appréciait de creuser son sillon dans des cuisines exotiques, et elle se délectait presque toujours du résultat. Pas si mal.

Ce soir, ainsi que son nez le lui avait suggéré, c'était de la cuisine thaïlandaise, délicieuse, et en mangeant elle déclara :

« Ma journée à moi, ça n'a pas été franchement comme d'hab. »

Intéressé, il la regarda au-dessus de sa fourchette. (On n'utilise pas de baguettes pour la cuisine thaïe.) « Ah bon ?

– C'est un homme avec qui j'ai parlé. De tous ceux que j'ai rencontrés dans ma vie, c'est lui qui avait le plus l'air d'un chien battu.

Tu ne peux pas t'imaginer son expression quand il a dit : « Je retourne en prison. » »

Elle rit à ce souvenir tandis que, curieux, il la regardait en fronçant les sourcils.

« En prison ? Vous n'assurez pas la défense d'escrocs, maintenant, quand même ? Ça ne s'inscrit pas dans vos activités, au cabinet.

– Non, non, ça n'a rien à voir avec le cabinet. Ça concerne mon grand-père.

– Daddy Big Bucks². »

Elle lui sourit. Si ça l'amuse...

« Oui, je sais que si tu es avec moi, c'est uniquement pour mon héritage. En fait, il n'y a que l'argent qui t'intéresse, je le sais bien. »

Il lui rendit un sourire appuyé, mais ce fut avec un soupçon d'agacement qu'il lui dit : « Tu devrais essayer de t'en passer un peu, pour voir.

– Je sais, je sais, tu es né du mauvais côté de la barrière.

– Nous étions trop pauvres pour avoir l'usage d'une barrière. Ma solution, c'est de m'installer chez mieux lotie que moi. Parle-moi donc de ce chien battu. »

Elle lui raconta donc la saga du jeu d'échecs dont, à ce jour, il ne savait rien. Il posa quelques questions, rattrapa le temps perdu, puis dit : « Est-ce que ce type va vraiment dévaliser la chambre forte d'une banque ?

– Oh, bien sûr que non, répondit-elle. C'est complètement idiot. Ils vont tous se rendre compte que c'est impossible et ça sera la fin de l'histoire.

– Mais s'il essaye ?

– Le pauvre », fit-elle, mais en accompagnant ces mots d'un grand sourire. « Dans ce cas, je pense qu'il va probablement retourner en prison. »

1. Allusion à *Home is the Hunter*, célèbre vers de Robert Louis Stevenson, mais aussi roman de la série Star Trek.

2. Mot à mot, « Papy les gros billets », personnage fortuné du jeu vidéo *The Sims*.

Dans le rêve de Dortmunder, ce n'était pas du tout sa vieille cellule mais une autre beaucoup plus ancienne, plus petite, très rouillée, inondée d'eau jusqu'à hauteur de genoux. Son compagnon de détention, un mastodonte qu'il n'avait jamais rencontré auparavant mais qui ressemblait beaucoup à Hannibal Lecter, lorgnait vers lui avec concupiscence et disait : « C'est comme ça qu'on aime. »

Dortmunder ouvrait la bouche pour répondre que lui, il n'aimait pas ça du tout, mais d'entre ses lèvres jaillissait soudain le vacarme discordant d'un réveil qui l'arracha au sommeil.

Il n'était pas du genre à mettre un réveil. Il préférait sortir du lit quand l'envie lui en prenait, ce qui se produisait en général quand pointait midi. Mais avec l'obligation qui lui était imposée ce matin d'être à 9 heures tout là-haut, dans le nord du West Side, il savait qu'il devait consentir cette exception. Deux jours de suite avec des rendez-vous le matin ! Sous quelles sortes de nuées ténébreuses se trouvait-il donc soudain ?

La veille au soir, May l'avait aidé à régler le réveil sur 8 heures et, maintenant qu'il était 8 heures, elle l'aida du pied à bondir du lit, à frapper comme un malade sur le réveil jusqu'à ce qu'il la ferme puis à se traîner dans la salle de bains.

Vingt minutes plus tard, lesté d'un mélange de céréales, de lait et de sucre ingéré à la hâte, il sortit dans la froidure matinale (il faisait bien plus froid dehors le matin, ici) et au bout d'un certain temps, il trouva un taxi pour le conduire à Riverside Drive où une limousine noire attendait devant l'immeuble de M. Hemlow en rejetant de petites bouffées blanches par son tuyau d'échappement. L'amer maigrichon installé au volant, avec ses cheveux blancs qui dépassaient sous sa casquette de chauffeur, devait être Pembroke, et l'autre, l'air content de lui sur la banquette arrière orientée dans le sens de la marche, serré

comme une saucisse dans son pardessus noir, ne pouvait être que Johnny Eppick en personne, lequel ouvrit la portière extra-large, afficha un grand sourire dans l'atmosphère froide et déclara : « Juste à l'heure. Nous sommes tous là, montez.

– Il en reste un », annonça Dortmund.

Eppick ne donnait pas l'impression d'apprécier. « Vous voulez amener quelqu'un ?

– Vous le connaissez, alors j'ai pensé qu'il devrait vous connaître aussi.

– Et ce serait...

– Andy Kelp. »

Le sourire de Johnny Eppick réapparut, plus grand qu'auparavant. « Excellente initiative. Vous commencez à vous investir, John, c'est bien. » Petit froncement de sourcils. « Mais où est-il ?

– Il arrive », répondit Dortmund avec un hochement de tête pour désigner l'endroit où son ami venait vers eux dans Riverside Drive.

Kelp adoptait une démarche désinvolte quand il mettait les pieds dans une situation qu'il n'était pas certain de maîtriser, et sa désinvolture était plus marquée que jamais lorsqu'il approcha de la limousine, regarda la tête souriante penchée par la portière ouverte, et dit : « Je parierais que vous êtes Johnny Eppick.

– Vous avez deviné du premier coup. Et vous êtes assurément Andrew Octavian Kelp.

– Oh, Octavian, c'est seulement quand je suis en vacances.

– Eh bien, montez, montez, nous ferions aussi bien de partir. »

L'intérieur de la limousine avait été aménagé spécialement pour recevoir le fauteuil roulant de M. Hemlow, de telle sorte qu'une banquette, derrière le compartiment du chauffeur, tournait le dos à la route, et le reste du sol était recouvert d'une moquette bouclée noire où se voyaient des lignes indiquant l'endroit où la plate-forme s'avancait par l'ouverture de la portière quand le moment venait de hisser M. Hemlow à bord. La banquette ne pouvait vraiment accueillir que deux personnes de manière confortable, et Eppick y était déjà assis, mais quand Dortmund se pencha pour monter dans le véhicule, Kelp avait trouvé moyen de s'y installer, sur la droite d'Eppick, avec l'expression innocente d'un empoisonneur.

Cela laissait juste le sol à Dortmund, à moins qu'il ne veuille s'asseoir devant la cloison de séparation, à côté du chauffeur, sans

pouvoir prendre part à la conversation. Il entra à quatre pattes avant de se tourner en position assise au moment où Eppick claquait la portière. Sous la fenêtre, à l'intérieur, la carrosserie était également recouverte de moquette noire et n'avait en fait rien d'inconfortable, au début tout du moins. Par conséquent, Dortmunder était peut-être par terre, mais il était dans le sens de la marche.

« C'est bon, Pembroke », annonça Eppick et ils démarrèrent.

« John me dit que vous savez tout sur nous, commença Kelp avec son sourire affable.

– Oh, j'en doute. Je ne connais que l'infime partie de vos activités qui soit consignée dans le système d'archivage des dossiers. La partie non immergée de l'iceberg, pourrait-on dire.

– Et pourtant, moi, je n'ai pas l'impression de posséder le moindre dossier sur vous. John dit que vous avez pris votre retraite du NYPD.

– Ça fait dix-sept mois.

– Félicitations.

– Merci.

– Et dans quel service, au sein du NYPD, faisaient-ils appel à vos talents ?

– Les sept dernières années, répondit Eppick qui ne semblait s'offusquer en rien de cet interrogatoire, j'étais dans la brigade des filous.

– On utilise encore ce mot-là ? *“Dites, ça ne serait pas vous qui venez de perdre ce portefeuille ?”* Ce genre de truc ? »

Eppick rit. « Oh, ces arnaques dans la rue, il y en a toujours, mais pas autant qu'avant. Vous passez une demi-heure à regarder la télé et vous connaissez toutes les escroqueries qui ont cours.

– Pas toutes.

– Non, pas toutes, concéda Eppick. Mais maintenant, ça concerne surtout les téléphones portables et internet.

– Les Nigériens.

– Avec tout ce fric qu'ils tentent de faire sortir de Lagos et qu'ils veulent déposer sur votre compte bancaire, acquiesça Eppick. C'est stupéfiant le nombre de fois où on découvre que l'expéditeur se trouve à Brooklyn.

– C'est stupéfiant le nombre de fois où vous découvrez l'expéditeur, persifla Kelp.

– Oh, allons. Nous avons aussi nos petits succès.

– C’est bien. Mais maintenant vous travaillez seul. John me dit que vous avez une carte de visite et tout.

– Oh, mes excuses. J’aurais dû vous en donner une. » Et, glissant deux doigts sous le revers de son pardessus, Eppick sortit une autre de ses cartes qu’il tendit à Kelp.

Lequel l’étudia avec intérêt.

« Offres de Services, lut-il. Le champ est vaste.

– Je voulais éviter que mes clients se sentent gênés aux entournures.

– Vous en avez eu beaucoup ?

– M. Hemlow est mon premier et, bien entendu, le plus important.

– Bien entendu.

– Je ne veux pas le décevoir.

– Non, bien sûr que non, acquiesça Kelp. Pas au début de votre seconde carrière.

– Exactement.

– Pourtant, John me dit que ce petit truc que vous l’avez chargé de récupérer, il me dit que ça ne va pas être facile.

– Si ça devait l’être, j’aurais confié ça à un gamin.

– C’est pas faux.

– J’ai toute confiance en votre ami John », affirma Eppick. Il regarda Dortmunder qui, à l’instant présent, changeait de position, un coup de ce côté-ci, un coup de ce côté-là, car au bout d’un petit moment et après quelques arrêts aux feux rouges, le sol et la cloison arrière de la voiture n’étaient plus aussi confortables qu’ils lui en avaient donné l’impression de prime abord. « Je crois aussi que John a toute confiance en moi.

– Absolument », confirma Dortmunder. Quand il se fut recroquevillé dans l’angle, ça alla un peu mieux.

Judson Blint rentrait noms et adresses dans l'ordinateur. Et voilà, il était presque 10 heures du matin et il n'en avait pas encore terminé avec Super Star Music, tandis qu'entassés près de son coude gauche se trouvaient les lettres, les candidatures et les chèques, les merveilleux chèques, pour le Fin Limier et le Service de Recherches Interthérapeutiques. Il était loin d'en avoir fini.

Pour une raison inconnue, le courrier était toujours plus abondant le vendredi. Peut-être la poste désirait-elle effectuer le vide complet avant le week-end. Quoi qu'il en soit, le vendredi était invariablement le jour où son boulot ressemblait le plus à un boulot, au lieu de ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire trois arnaques extrêmement profitables.

Considérons Super Star Music, sur laquelle il travaillait encore à 10 heures du matin. Régie publicitaire dans des magazines susceptibles d'attirer les jeunes et les crédules, Super Star Music promettait de vous rendre riche et célèbre en mettant vos paroles de chansons en musique. Et réciproquement, si c'était de la musique que vous aviez, on vous fournissait les paroles. Bon, la plupart des amateurs inventent surtout des textes simples et minables sur des rythmes cadencés, par conséquent il y a quantité de musiques disponibles qui peuvent correspondre à ça. Quant aux paroles, les *Citations* de Bartlett¹ en offrent de tout à fait convaincantes, et on peut toujours se rabattre sur ce qui se trouve dans l'enveloppe posée juste là, à portée de main.

Le Fin Limier, en revanche, vous enseignait tout ce qu'il fallait savoir pour bien gagner sa vie en devenant détective ; ben voyons. Et si le manuel cochon du Service de Recherches Interthérapeutiques n'améliore pas votre vie sexuelle, vérifiez votre tension : vous êtes peut-être mort.

La tâche de Judson Blint dans cette triple entreprise destinée à effectuer des prélèvements sur la maigre pitance des inadaptés à la vie

réelle n'avait rien de compliqué. Chaque jour, il ouvrait les enveloppes, entrait les adresses des expéditeurs dans l'ordinateur et fixait les étiquettes sur les paquets correspondants. Puis il portait le courrier en partance sur un grand chariot jusqu'au bureau de poste situé dans le hall de l'immeuble, remontait le lot suivant de gogos et emportait les chèques sur l'arrière, dans le bureau de J.C. Taylor, qui était l'instigatrice de toutes ces arnaques et qui lui donnerait vingt pour cent des rentrées d'argent, juste pour s'être chargé du travail de bureau : généralement entre sept et onze cents dollars par semaine.

Il se livrait à ces fraudes depuis le mois de juillet, date à laquelle il était arrivé à Manhattan, en provenance directe de Long Island et de son école secondaire, convaincu qu'il était le meilleur escroc de tous les temps, jusqu'à ce que J.C. le perce à jour en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire mais lui confie néanmoins ce travail, ce dont il lui serait à jamais reconnaissant. Par ailleurs, cela avait déjà commencé à déboucher sur des choses plus intéressantes.

Il réfléchissait à ces choses plus intéressantes, navré une fois de plus que l'idée de Stan Murch, l'autre soir au O.J., ait si mal marché, parce que le moment était arrivé de ramasser un peu d'espèces sonnantes et trébuchantes supplémentaires ici et là avant que l'hiver ne s'installe, lorsque la porte donnant sur le couloir s'ouvrit et, avant que Judson puisse y aller de son baratin (« J.C. Taylor ne se trouve pas dans son bureau à l'instant présent, avez-vous rendez-vous, je suis profondément désolé »), Stan Murch en personne entra. Il referma la porte derrière lui, adressa un signe de tête à Judson et dit : « Ça va ?

– Salut.

– J'étais dans le coin. »

Du vingt-septième étage de l'immeuble de l'Avalon State Bank située dans la Cinquième Avenue près de la cathédrale St. Patrick ? Ben voyons. « Sympa d'avoir trouvé le temps de venir dire un petit bonjour », répondit Judson.

Il y avait des chaises dans cette petite pièce encombrée, en plus de celle sur laquelle il était assis, derrière le bureau, mais de hautes piles de livres s'y entassaient, qu'ils traitent de sexe ou de détection. Stan engloba la pièce du regard, accepta la réalité et prit appui derrière lui contre une étroite portion de mur dégagé à côté de la porte. Il croisa les bras et dit :

« C'est vraiment dommage, ce qui s'est passé l'autre soir.

– Ouais, je trouve aussi.

– J’ai eu le sentiment, tu sais, que les gars ne saisissaient pas bien le concept.

– J’ai eu le même sentiment, moi aussi.

– Toi en particulier, poursuivit Stan. Un petit jeune intelligent qu’est pas limité par des façons de réfléchir dépassées.

– Eh bien, j’ai eu le sentiment », répondit Judson qui souhaitait se dépatouiller de cette situation sans reconnaître qu’il y avait des raisons de se dépatouiller de quelque situation que ce soit, « que les autres ayant beaucoup plus d’expertise que moi, je devais aller dans le même sens qu’eux.

– J’ai une certaine expertise moi aussi, tu sais, répondit Stan avec l’air d’envisager de se mettre en colère.

– Une expertise *du volant*, Stan, précisa Judson. Je n’ai jamais vu quelqu’un de ma vie qui ait une telle expertise du volant.

– Ouais, bon », concéda Stan qui refusait néanmoins de se laisser amadouer. « Pourtant », reprit-il au moment où la porte de communication intérieure s’ouvrait.

Ils se tournèrent tous deux pour voir J.C. en personne sortir de son bureau en disant : « J’ai entendu des voix. Bonjour, Stan. Tu empêches mes employés de travailler ? » J.C., une brune d’une trentaine d’années à la beauté saisissante même si elle avait l’air peu commode, dont les mouvements, quand elle pénétrait dans une pièce, se situaient quelque part entre le déhanchement exhibitionniste de la top model et la démarche souple d’une panthère, surtout habillée comme c’était précisément le cas d’un corsage de paysanne traditionnel rose, d’une jupe courte en cuir noir et d’escarpins à hauts talons découvrant le pied et pourvus de lanières en cuir noir qui s’enroulaient autour de sa jambe jusqu’à mi-mollet, était une femme dont il était impossible de détourner le regard.

Stan n’essaya même pas. « On faisait qu’échanger un mot ou deux, J.C., dit-il. Ça fait travailler la mâchoire.

– Vous discutiez du dôme en or ? lui demanda-t-elle.

– Oh, Tiny t’en a parlé », devina Stan qui n’appréciait pas du tout. Tiny Bulcher faisait lit commun avec elle quelque part en ville, un couple qui, aux yeux de ceux qui les connaissaient, semblait avoir été conçu sinon au Paradis, du moins dans l’univers des Marvel Comics.

« Tiny m’en a parlé, acquiesça-t-elle. Il m’a dit que c’était l’idée la

plus stupide dont il ait eu connaissance depuis le jour où Lucky Finnegan a décidé de se rendre du Bronx à Brooklyn en ne posant les pieds que sur le rail du milieu. » Elle s'adressa à Judson pour lui expliquer : « Lucky était très fier de son sens de l'équilibre.

– Même si c'était l'unique bon sens qu'il avait, compléta Stan.

– Je ne sais pas pourquoi, avança Judson, mais j'ai l'impression qu'il n'a pas réussi.

– On essaye de lui trouver un autre surnom, reconnut J.C. Un truc avec "barbecue" dedans.

– Le dôme en or, reprit Stan qui ne voulait pas lâcher l'affaire, c'est pas une idée aussi stupide que certains veulent bien le croire. »

J.C. lui adressa un regard de grande franchise. « Qui sont ces gens, Stan, qui ne croient pas qu'il s'agit d'une idée stupide ?

– Moi, pour commencer. Maman, pour continuer. »

J.C. pointa sur lui un index à l'ongle écarlate. « Ne va pas impliquer ta maman là-dedans.

– C'était juste pour dire.

– Dommage que John n'ait pas pu être là pour écouter ton idée », intervint Judson.

Le silence qui suivit cette remarque fut si exagéré que Judson et J.-C. tournèrent l'un et l'autre un froncement de sourcils soupçonneux vers Stan dont le visage s'était empourpré et qui cherchait désespérément un commentaire susceptible de détourner leur attention.

« Tu lui en as parlé, l'accusa J.C.

– Nous avons eu une conversation préliminaire sur le sujet, c'est exact.

– Et il a détesté l'idée.

– C'est vrai qu'il en saisit pas encore le potentiel. Alors tout ce que je voulais suggérer à Judson, c'était de prendre la voiture, de passer par le Belt, d'y jeter un coup d'œil, tout brillant qu'il est à côté de la voie express. C'est comme le dôme d'or de l'arc-en-ciel.

– Je crois que, dans la légende, c'était une marmite remplie d'or.

– Un dôme, c'est une marmite, objecta Stan. Posée à l'envers.

– Il faut reconnaître, dit J.C., que Judson est un petit jeune homme imberbe...

– Hein ? Je me rase !

– ... mais ça ne veut pas dire qu'il soit tombé de la dernière pluie.

– Merci, J.C. »

Pendant qu'elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire, elle posa une fesse sur le coin du bureau. « Vous savez comment ça se passe, parfois, vous voyez une femme très belle, très désirable, et bon sang, ce que vous voudriez pouvoir lui mettre la main dessus ? »

Ils hochèrent la tête de concert.

« Et, reprit J.C., vous vous apercevez qu'elle est inaccessible. C'est tout, simplement inaccessible. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Ils hochèrent la tête de concert.

« Alors vous êtes tristes un petit moment », poursuivit-elle et ils hochèrent la tête de concert, « mais après vous passez à autre chose, il y a autre chose qui attire votre attention et tout ce qui reste, c'est un petit sentiment de nostalgie pour ce qui ne s'est pas produit. » Ils hochèrent la tête de concert et elle conclut : « Stan, ce dôme, c'est exactement pareil. Tu l'as vu, il a attisé ta convoitise, tu as essayé de trouver comment tu pourrais mettre la main dessus, mais il est tout simplement inaccessible. Essaye de penser à autre chose. »

Le silence, cette fois, fut plus méditatif, et Judson détourna délibérément les yeux pendant que Stan franchissait successivement les sept paliers du deuil, s'il y en a bien sept.

« Bon », dit enfin Stan, et Judson osa alors observer son visage. Il semblait indiquer qu'il était guéri. « Je suppose que pendant un temps, je vais emprunter un itinéraire différent. »

1. John Bartlett (1820-1905), éditeur et écrivain américain.

En réalité, le domaine de M. Hemlow ne se trouvait pas dans le nord de l'État, mais plus au nord encore, ce qui voulait dire qu'après être sortis de la ville et avoir roulé plein nord pendant plus de deux heures à travers l'État de New York, ils avaient brusquement bifurqué sur la droite, en diagonale, comme un joueur de basket qui entre dans la raquette pour tenter un tir en suspension, et là, ils étaient dans le Massachusetts. Et toujours pas arrivés.

Bien avant le Massachusetts, Dortmunder avait atteint la conclusion que la seule façon pour lui de survivre à ce voyage était de ne pas rester assis sur le plancher, car il était plus tanne-cul qu'il n'en avait donné l'impression au début, et qu'il n'était pas non plus sans transmettre à-coups et secousses divers, ce que remarquaient moins les passagers assis là-haut sur la banquette confortable. L'unique solution pour lui, après plusieurs expériences malheureuses, consistait à s'étendre sur le dos et à allonger les jambes de telle sorte que ses chevilles se trouvent plus ou moins entre celles d'Eppick et celles de Kelp. Dans cette position, le bras gauche sous la tête en guise d'oreiller, il se sentait ridicule mais se disait aussi qu'il allait quand même réussir à sortir vivant de cette épreuve.

Allongé ainsi sur le sol, il n'eut pas beaucoup l'occasion de voir le paysage défiler, ni de participer activement à la conversation qui se poursuivait au-dessus de lui, même s'il pouvait tout à fait entendre ce que ces deux-là avaient à se dire. Au terme d'une période initiale de feintes et de parades, au cours de laquelle Eppick avait essayé d'interroger Kelp tout en prétendant que ce n'était pas du tout ce qu'il faisait, et au cours de laquelle Kelp avait fait semblant de répondre à toutes les questions sans jamais formuler une seule information concrète, à la manière d'un politicien lors d'une conférence de presse, ils s'étaient rabattus sur l'anecdotique, chacun relatant à l'autre des

incidents mineurs ayant émaillé la vie de tiers, en aucun cas la leur. « Un gars que j'ai connu à une époque... » et ainsi de suite. Les petits récits d'Eppick se terminaient souvent avec le vaurien qui se retrouvait les menottes aux poignets, alors que ceux de Kelp décrivaient le gredin qui se carapatait sur les toits et s'en sortait, mais visiblement ils appréciaient tous les deux cet échange et ils s'entendaient très bien.

De temps en temps, afin de permettre à son bras gauche ankylosé de se désengourdir, Dortmund roulait sur le côté droit, repliait son bras droit pour s'en servir d'oreiller et laissait le gauche, envahi de fourmis, étendu sur ses côtes. Dans ces moments-là, il avait encore moins de contact avec le reste du monde, au point que, lors d'un de ces épisodes, il s'endormit pour de bon, même s'il aurait cru pareille chose impossible. En tout cas, avant...

« Rrrr... ? Hein ?

– On y est, John », lui signala Eppick en cessant de lui enfoncer le bout de sa chaussure dans les tibias.

Dortmunder se redressa, sans prendre de précautions, prit douloureusement conscience de nombreuses composantes de son anatomie, et s'appuya sur le plancher qui ne vibrait plus.

La limousine était arrêtée. Il cligna des paupières sur ses yeux chassieux, regarda derrière les silhouettes d'Eppick et de Kelp dressées au-dessus de lui, et vit le volant. Où était passé le chauffeur ?

Ben alors, Pembroke.

Oh. Dehors, dans le bois.

Ils se trouvaient sur une route de terre, environnés d'énormes arbres de Noël, et quand Dortmund pivota sur lui-même (aïe) il vit par la vitre arrière qu'ils étaient non loin d'une sorte de route goudronnée sur laquelle, pendant qu'il regardait, passa un camion chargé de grumes gigantesques.

La route de terre les avait conduits à une barrière métallique, insérée dans une clôture toute simple constituée de trois fils de fer horizontaux qui s'en allaient sur la droite et sur la gauche pour disparaître dans les branches inférieures recourbées des conifères. Et Pembroke se démenait, en réalité, avec deux cadenas qui maintenaient solidaires les panneaux de la barrière.

En regardant Pembroke s'escrimer, Dortmund se dit : Ça ne me paraît pas particulièrement à la pointe de la technique, à moi.

« Ça ne me paraît pas particulièrement à la pointe de la technique, à

moi, dit Kelp.

– Ce n'est pas nécessaire, répondit Eppick en pointant l'index. Vous voyez ces plaques métalliques blanches carrées, sur chaque poteau ? Ça doit être des mises en garde. C'est une clôture électrifiée.

– Oh, fit Kelp.

– Ça ne vous tue pas, précisa Eppick, mais on change d'avis hyper vite. »

Pembroke ouvrait maintenant les deux moitiés de barrière, d'abord vers la droite, puis vers la gauche. Au-delà, la route de terre s'orientait côté droit et disparaissait presque tout de suite au milieu de ces grosses branches foncées.

Pembroke reprit place au volant, roula jusqu'à ce qu'il ait dépassé la barrière, mit pied à terre, referma les deux panneaux derrière lui, mais sans remettre les cadenas en place, remonta dans la limousine et s'avança à vitesse réduite sur cette propriété privée.

Pendant qu'ils progressaient, Eppick se tourna vers l'avant pour dire : « Pembroke, une question.

– Oui, monsieur. » Le chauffeur garda les yeux fixés sur la route qui serpentait devant eux en ne laissant plus rien voir d'autre que ces longues branches incurvées avec leurs aiguilles vertes et cette route de terre bien entretenue.

Eppick reprit : « Hier, M. Hemlow a utilisé le terme de domaine. C'est grand comment ?

– En foncier, monsieur ?

– Ben, oui, en foncier.

– Je crois, monsieur », répondit Pembroke qui donnait d'amples coups de volant sur la droite suivis d'amples coups de volant sur la gauche tout en s'aidant de la partie supérieure de son buste comme s'il glissait sur une pente couverte de neige fraîche, « que le domaine possède une superficie d'un peu moins de cinq cent trente hectares.

– Et il est intégralement entouré d'une clôture électrifiée ?

– Et reliée à une alarme, oui, monsieur.

– Une alarme ? répéta Eppick qui semblait impressionné. Elle se déclenche où ?

– À Boston, monsieur. »

Moins impressionné, Eppick s'étonna : « À Boston ? C'est à l'autre bout de l'État.

– C'est la capitale du Massachusetts, monsieur. Les ordres reçus de

Boston, par e-mail ou par fax, sont beaucoup plus rapidement suivis d'effet que ceux qui proviennent de Great Barrington.

– Oh, je comprends. Et l'entrée d'où nous venons, c'est la seule ?

– Oh, non, monsieur. L'entrée de service se trouve de l'autre côté de la colline.

– L'entrée de service, reprit Eppick en écho. L'entrée de service de cette... forêt.

– Absolument, monsieur.

– Merci, Pembroke.

– À votre service, monsieur. »

Eppick se retourna vers ses compagnons. « Pas mal du tout », commenta-t-il.

Dortmunder avait pris la décision de ne plus s'allonger, quoi qu'il arrive. Assis par terre, à demi adossé à la portière de droite, la main gauche plaquée, bras tendu, sur le plancher, il sentait la limousine qui s'inclinait d'un côté puis de l'autre tandis qu'ils poursuivaient leur lent et régulier trajet reptilien à travers la forêt sur la route de terre qui grimpait désormais une pente plus ou moins régulière.

Tous ces résineux, et tous si gigantesques. C'était comme de s'avancer dans la forêt magique d'un conte de fées. Dortmunder venait d'avoir cette extravagante pensée quand la voiture contourna un nouvel arbre qui étalait ses grandes branches et, devant eux, apparut ce qui leur donna d'abord l'impression d'être plusieurs chargements de bardeaux marron foncé déposés par des camions en un immense tas dans une clairière au milieu de la forêt, mais qui, après une étude plus poussée, s'avéra correspondre à une grande maison de bardeaux de bois sur trois niveaux, aux encadrements de fenêtres vert foncé et au toit de bardeaux vert foncé, comme s'il s'agissait davantage d'une plante que d'une construction qui avait poussé en ce lieu. Une vaste véranda entourait l'habitation, accueillante et secrète à la fois.

Sur la droite de cette structure se trouvait une version miniature d'elle-même, un garage, en fait, avec trois portes en bois de couleur verte, et c'était là que la route de terre devenait goudron, s'évasait pour desservir les trois portes et s'arrêtait. Sur la gauche et sur la droite, parmi les arbres, on apercevait deux bâtisses supplémentaires qui, elles aussi, voulaient ressembler à des tas de bardeaux abandonnés, toutes deux plus petites que la maison principale, mais plus grandes que le garage.

Quand Pembroke dirigea la limousine vers la porte du garage la plus proche de l'habitation principale, Eppick lui demanda : « Ces autres constructions, c'est pour les invités ?

– Celle de gauche, monsieur. Le personnel loge dans celle de droite.

– Qui habite ici, en ce moment ?

– Oh, personne, monsieur. » Pembroke immobilisa la voiture et coupa le moteur. « Il n'y a plus eu personne sur le domaine, monsieur, depuis la dernière fois où M. et Mme Hemlow ont assisté à un concert à Tanglewood, il y a plus de trois ans. Ce devait être au mois d'août, monsieur. »

Brady essayait de trouver où ça se trouvait, dans le Kama Sutra, alors que Nessa maintenait, sous lui, la vitesse du guépard au galop, ce qui le mettait dans une situation similaire à celle de quelqu'un qui doit se frapper sur le front avec une main tout en se caressant le ventre avec l'autre. Trouvé ; cette page-là ! Il se concentra sur son apprentissage et Nessa s'immobilisa brutalement.

Brady se redressa. « Déjà ? Non ! »

Une main urgente se tendit en arrière pour agripper le garçon par la hanche. « Une voiture ! » s'écria-t-elle, les mots seulement à demi étouffés par l'oreiller.

Lui aussi l'entendait maintenant, le ronronnement de gorge d'une automobile haut de gamme qui s'approchait de la maison. Il envoya valdinguer le Kama Sutra à l'autre bout de la pièce, sauta du lit et traversa au pas de course la vaste chambre de maître en direction des fenêtres de façade, tandis que, dans son dos, Nessa se hâtait d'enfiler ses vêtements.

Une longue limousine noire profilée vint s'arrêter à la porte du garage derrière laquelle dormait la Honda Civic cabossée de Brady qui, lui, glissait un œil derrière les rideaux. Les portières de la limousine s'ouvrirent et quatre hommes en descendirent, d'abord un, à quatre pattes, jusqu'à ce que deux des autres l'aident à se redresser. Celui qui se trouvait sur le siège du conducteur, avec la casquette de chauffeur, devait être le chauffeur, et c'est lui qui précéda les autres vers la maison en sortant un trousseau de clefs de sa poche.

La porte n'était pas fermée au verrou ! À toute vitesse il traversa la pièce en sens inverse, s'empara de son jean qui traînait par terre mais de rien d'autre, siffla dans un murmure : « Cache tout ! », et s'arracha pour foncer vers le vestibule pendant que, derrière lui, Nessa dissimulait déjà le Kama Sutra sous un oreiller en se lamentant : « Oh,

Brady ! »

Pas le temps. Dehors il fonçait déjà, dévalait quatre à quatre les marches du grand escalier menant au séjour, entièrement nu comme il l'était généralement en compagnie de Nessa, le jean fouettant l'air dans son sillage. À mi-chemin du vestibule il fonçait toujours, la main qui tenait le jean derrière lui, celle qui était libre tendue devant lui, il atteignait la porte et enclenchait le verrou au moment où il perçut l'écho du premier pas sur la véranda à l'extérieur.

Il s'octroya une pause d'un millième de seconde, le dos collé à la porte, pour enfiler le jean et étudier le séjour, ne repéra rien, dans un premier temps, qui ne soit pas à sa place, mais ensuite, si, là, une bouteille de bière qu'il avait laissée derrière la table basse après le dîner de la veille.

Il reprit sa course, contourna la table basse, se saisit de la bouteille au passage, entendit la clef dans la serrure de la porte d'entrée et la poignée qui tournait. La porte commença à s'ouvrir, et déjà il passait le seuil, négociait à toute allure le large couloir menant à la cuisine, la seule autre pièce du rez-de-chaussée qui puisse présenter des traces de leur intrusion.

Une voix, dans son dos, là-bas dans le séjour : « Eh bien, drôle de rustique. »

Qui *étaient* ces gens ? Ils débarquent, ils ont un chauffeur, ils ont les clefs, mais ils n'ont jamais vu cet incroyable séjour ?

Le séjour en question qui était, comme Brady aurait pu le confirmer, d'un drôle de rustique, de même que le reste de la maison. Le séjour, neuf mètres de long sur six de large, avec une cheminée de pierre colossale sur un des murs latéraux, avait un plafond cathédrale deux fois plus haut que la normale, entièrement en bois brut, avec des poutres qui avaient gardé leur écorce, des murs composés de planches non rabotées, un plancher de lattes parsemé de couvertures navajo, un mobilier ample, profond, confortable, ce que Dieu s'offrirait pour y passer ses week-ends. Suspendu au-dessus de tout cela, un énorme lustre qui donnait l'impression d'être constitué d'une quantité de lampes à pétrole avec leurs cheminées de verre, mais qui, en réalité, était électrifié et équipé d'un régulateur d'intensité.

Brady s'était précipité dans la cuisine pour tenter de nettoyer avant qu'ils ne viennent jusque-là, mais maintenant sa curiosité était en éveil. Il s'immobilisa un moment, sans savoir s'il devait rebrousser chemin en

se cachant pour écouter, ou continuer et nettoyer la cuisine, lorsque la porte latérale s'ouvrit et Nessa apparut, habillée, par l'escalier de derrière.

Parfait. « Nettoie ! » lui souffla-t-il en désignant du geste la cuisine qui n'était pas rangée (ils avaient tendance à monter se mettre au lit tout de suite après les repas, même s'ils savaient qu'ils ne devraient pas) et il repartit dans le couloir sur la pointe des pieds, entendit une deuxième voix qui disait, avec une sorte d'intonation lasse et blasée : « Je suppose que c'est ce que vous appelez le domaine. »

Une troisième voix, vive, directive, déclara : « L'étage, ce serait le meilleur endroit pour planquer quelque chose. »

Hein ? Brady s'approcha encore, à la limite de leur champ de vision. Pendant ce temps, la deuxième voix répondit : « Non, pas d'accord. »

Il y eut alors un léger silence, peut-être un silence gêné, et la troisième voix suggéra : « Pembroke, si vous alliez nous attendre dans la voiture ? »

– À vos ordres, monsieur. »

Personne ne prononça une parole jusqu'à ce que la porte ait été ouverte et refermée, puis la troisième voix aux accents directifs maintint : « À l'étage. Plus loin des portes et des fenêtres. Davantage de cachettes possibles.

– Trop lourd, objecta la deuxième voix lasse, pour qu'un homme seul puisse le soulever.

– Oh.

– Pas d'inquiétude à avoir, Johnny », intervint la première voix qui était, et de loin, la plus énergique des trois, « nous trouverons un endroit qui conviendra très bien ici, en bas.

– Dans ce cas, reprit la troisième voix comme si elle tentait de reprendre la direction des opérations, je suggère que nous ferions aussi bien de nous asseoir quelques minutes là-bas, près de la cheminée, pour y réfléchir.

– Bonne idée.

– Ça me va. »

Oh, très bien, se dit Brady, et il regagna à petites foulées la cuisine où Nessa se hâtait d'entasser assiettes, casseroles, couverts, tasses, verres et bols de céréales sales dans les meubles hauts, les tiroirs et le placard à balais. « Arrête ! » lui ordonna-t-il dans un murmure. « Pas là. »

Dans un murmure tout aussi agressif, elle répliqua : « Brady, il faut qu'on le *cache*, tout ça.

– À l'étage.

– *Quoi ?*

– Ils ne montent pas là-haut. Ils cherchent un endroit ici, en bas, pour planquer quelque chose, alors ils vont *tout* ouvrir et c'est sûr qu'ils vont les voir, ces trucs. Emmène tout en haut, juste assez pour qu'on le voie pas, et moi je les surveille, je te préviens quand ils arrivent.

– Comment ça se fait que c'est moi qui me tape le sale boulot ? » exigea-t-elle de savoir, mais il était déjà reparti de son pas aérien, et cette fois il glissa un œil depuis le seuil pour voir le trio confortablement installé dans les fauteuils à l'extrémité opposée du séjour, tout à fait dans le style tableau de genre représentant le jour où la populace a envahi le Palais d'Hiver.

Brady, populace à lui tout seul, était assis par terre, près du seuil, et tendait l'oreille pendant qu'ils tenaient leur petite conversation là-bas, ne disant strictement rien de plus d'intéressant, comme par exemple ce qu'ils voulaient cacher ou pourquoi ils voulaient le cacher. Mais ça n'avait pas d'importance. Il avait tout le temps devant lui.

Brady Hogan et Vanessa Arkdorp avaient tous deux dix-sept ans, ils étaient tous deux nés et avaient grandi au Nebraska, dans la ville de Nukumbuts (surnommée Numbnuts¹ par les esprits fins de l'établissement d'enseignement secondaire local), chacun sachant pertinemment que l'autre vivait seulement à trois rues de distance, mais sans y accorder aucune importance jusqu'au récent mois de juin où, à la baignade municipale, sur les rives de la Gillespie (appellation héritée d'un nom oublié, et généralement imprononçable, d'Indiens des Plaines), ils avaient pris réellement conscience de leur existence réciproque et su aussitôt de quoi leur avenir serait fait : l'un de l'autre.

Rien que de très facile durant les vacances d'été. Brady avait un boulot à temps partiel au supermarché Wal-Mart, ce qui ne requérait pas une grande attention de sa part, mais il était obligé de le garder parce que sa famille connaissait une passe difficile depuis que son père avait été licencié de l'entreprise de traitement et de conditionnement de graines, quatre ans auparavant. Personne ne rejetait sur lui la responsabilité de ce dont la cause n'était, tout compte fait, que l'index inconstant du destin économique, la roulette du hasard capitaliste qui dépasse votre numéro sans s'y arrêter, mais le père de Brady, lui,

endossait tellement cette responsabilité qu'au bout d'un certain temps tout le monde commença à se ranger à son avis, avec pour conséquences que nul n'envisagea plus de le recruter pour aucun des emplois qui se créaient, et que la vie avait été loin d'être paisible chez les Hogan, ces dernières années.

De plus, ni Brady ni Nessa n'étaient intéressés par les études ; une fois qu'on connaissait les chiffres et l'alphabet, l'école était, il fallait bien regarder les choses en face, profondément ennuyeuse. S'ils retournaient suivre leur dernière année à l'école secondaire d'enseignement général (vingt-sept minutes en bus, deux fois par jour) c'était uniquement parce que tous les parents qu'ils connaissaient avaient une horreur irrationnelle du mot « déscolarisé », comme s'il s'appliquait à une créature apparentée au « vampire ».

Le principal résultat concret de ce travail que Brady avait au Wal-Mart était la Honda Civic très fatiguée qu'il avait mise à contribution l'été durant pour se rendre à son boulot, en revenir, et sauter Nessa dans quasiment tous les petits recoins du nord-est de l'État où il y avait un peu d'espace non construit. Et donc, quand l'idée leur était venue (à tous les deux en même temps, semblait-il) qu'ils pourraient aussi bien s'en aller ailleurs en septembre, plutôt que de retourner dans cette chère vieille école d'enseignement général, le premier atout dont ils disposaient était la petite voiture rouge de Brady, et le deuxième, tout l'argent liquide sur lequel ils pouvaient faire main basse chez leurs parents respectifs, ce qui ne faisait pas lourd. D'autres atouts ?

Eh bien, principalement, l'habileté manuelle de Brady. Il n'avait jamais connu de problèmes, de graves problèmes, même si à plusieurs reprises il s'en était fallu de peu. Pour la première fois, à l'âge de dix ans, il s'était rendu compte qu'il était capable de se jouer de pratiquement n'importe quelle serrure à Numbnuts, ce qu'il avait fait, durant des années, en partie pour le plaisir et en partie pour le profit (CD, bonbons, bières, préservatifs). Avec sa dextérité, sa Honda, Nessa à ses côtés, il avait le monde à ses pieds, non ? À votre avis ?

Pour l'heure, personne, dans leurs familles, n'avait la moindre idée de l'endroit où ils étaient. En réalité, personne, dans le monde entier, n'avait la moindre idée de l'endroit où ils étaient. À partir de début septembre, ils étaient partis au hasard, d'abord vers le sud et l'est, puis vers le nord et l'est, et ils avaient fini par apprécier les paysages du Massachusetts avec leurs forêts de résineux. Ils auraient tout aussi bien

pu poursuivre leur route s'ils n'étaient tombés sur cette clôture électrifiée au milieu des bois.

Naturellement, comme vous l'auriez fait, comme je l'aurais fait, ils s'étaient demandé pourquoi quelqu'un irait installer une clôture électrique dans les bois. Ils l'avaient suivie jusqu'à une barrière, qui était, en fait, l'entrée de service, et avaient ensuite découvert la grande maison et les petites maisons alentour. Les bâtiments secondaires étaient fermés, branchements coupés, mais dans la grande maison il y avait l'eau, l'électricité, et même de la nourriture à disposition dans un congélateur comme si le propriétaire n'avait pas su qu'il ne reviendrait pas et ne le savait peut-être toujours pas. Ils avaient fait bon usage de cette nourriture qu'ils avaient complétée grâce à de petites visites nocturnes dans des villes situées à vingt-cinq et trente kilomètres de distance. Cela faisait maintenant trois semaines qu'ils étaient là, dans cette maison qui, d'après la poussière qui recouvrait tout à leur arrivée, n'était pas habitée depuis des années et ne présentait pas non plus d'indices d'une occupation potentielle dans le futur. Elle était tout à eux. Ils l'appelaient l'Éden, et ils avaient sûrement raison.

Mais maintenant, leur Éden était envahi par des individus extrêmement douteux qui prenaient leurs aises dans le vaste séjour, près de la vaste cheminée, et parlaient de l'endroit où ils allaient cacher Dieu sait quoi. Un Dieu sait quoi qu'ils n'avaient pas apporté avec eux, remarqua Brady. D'après leurs propos, ce voyage avait pour but de trouver une cachette, après quoi un autre voyage permettrait d'apporter l'objet en question. Une manière un peu détournée de procéder, songea-t-il, mais c'était leur affaire.

Qu'ils ne semblaient pas particulièrement pressés de régler une bonne fois pour toutes, pour que Nessa et lui puissent se remettre au lit. Ils n'arrêtaient pas de causer, puis celui qui commandait, à son avis, et que les autres appelaient Johnny, déclara enfin : « Ce que j'ai pensé, c'est que si on veut cacher quelque chose, pourquoi ne pas utiliser la cuisine ? Il y a plein d'endroits pour ça. »

Celui qui semblait las répondit : « On ignore encore la taille qu'il a, alors comment on peut déterminer l'espace qu'il nous faut pour le mettre ?

– On le choisit juste assez grand, répondit Johnny. Je veux dire, quelle taille il pourrait avoir ?

– *La lettre volée* », suggéra le plus vif des trois.

Les deux autres affichèrent une expression égarée. Johnny finit par demander : « C'était censé avoir un sens précis ?

– Une nouvelle d'Edgar Allan Poe, précisa le plus vif. Enfin quoi, Johnny, vous avez fait des études secondaires ?

– Ouais, bon, ça va. C'est quoi cette lettre ? Ce n'est pas d'une lettre qu'on parle, là. »

Alors, c'est de *quoi*, que vous parlez ? interrogea Brady.

« On parle d'un truc, reprit le plus vif, à l'endroit où tu le caches, personne ne peut le trouver. Dans la nouvelle, c'est une lettre. Et l'endroit où le type la cache, en fin de compte, c'est pas plus loin que sur la commode où personne ne va la voir parce que tout le monde cherche quelque chose qui est *caché*.

– Foutaises, décréta Johnny.

– Vous savez, Johnny, fit remarquer celui qui était las, peut-être pas. Quand on a un truc qu'on n'arrive pas à trouver, on finit par s'apercevoir qu'il est juste sous son nez. Ça arrive tout le temps.

– Personne ne va jamais poser les yeux sur ce jeu sans le remarquer », insista Johnny.

Un jeu ? Mais qu'est-ce que ça peut être, bon sang ? Brady était à deux doigts de se lever pour aller leur poser la question, il n'en pouvait plus d'attendre.

Mais à ce moment-là, le plus vif reprit : « Qu'est-ce que vous dites de ça ? On met la main dessus. En venant ici, on achète des bombes de peinture, de la laque rouge et de la noire. On les en recouvre, la moitié des pièces en rouge, l'autre moitié en noir, personne ne voit plus l'or, personne ne voit plus les pierres précieuses, ça ressemble à n'importe quel jeu d'échecs. On peut le laisser exposé comme ça, sur la grande table qui est là, par exemple, avec tout ce qu'il y a déjà dessus. »

De l'or. Des pierres précieuses. N'importe quel jeu d'échecs.

En marchant sur la pointe des pieds aussi vite que la première nuit où il s'était introduit dans la maison de Nessa, à Numbnuts, Brady grimpa à l'étage où, fatiguée et en sueur, elle achevait juste de monter toute leur vaisselle sale de la cuisine. « Mon amour ! murmura-t-il avec exultation. On est riches !

– Ils sont encore là ?

– Plus pour longtemps. Après, on pourra se remettre au lit et je te raconterai tout.

– *Oh*, non. »

Comme c'était la toute première fois que Nessa disait non à la perspective de retourner dans le lit, Brady fit un faux pas et s'immobilisa sur le chemin de la fenêtre où il voulait attendre pour assister au départ des intrus. Il se retourna et dit : « Quoi ? »

D'un grand geste, elle montra les vestiges de repas sales répartis partout sur le plancher du couloir. « La *première* chose qu'on va faire, c'est nettoyer tout ça. On peut pas continuer à vivre comme ça, Brady, il faut que ce soit plus propre autour de nous. »

Il y avait des signaux de danger dans cette phrase, mais il était trop obnubilé par deux péchés de convoitise différents pour les remarquer. « Tu as raison, mon amour », dit-il en reprenant le chemin de la fenêtre et en grimaçant un sourire. « Viens un peu là, je vais tout te raconter. On va nettoyer ce désordre parce qu'on va rester ici un certain temps. Et on va rester ici parce que la fortune nous tend les bras.

– Où ça ? »

Fronçant très fort les sourcils, elle le rejoignit à la fenêtre.

« Regarde, ça y est, ils partent. » Ils restèrent à la fenêtre à observer les trois hommes qui regagnaient la limousine en parlant tous en même temps.

« Ils vont revenir ? demanda-t-elle.

– Oh que oui, répondit-il avec un large sourire. Ils vont revenir. Ma chérie, leur retour, on va l'attendre avec *impatience*. »

1. Un équivalent de Couilles-molles.

Fiona n'avait vu Livia Northwood Wheeler qu'une seule fois dans sa vie, à sa connaissance, plus d'un an auparavant, peu après avoir été recrutée par Feinberg. À l'époque, bien évidemment, elle n'avait pas la moindre idée que le père de Mrs Wheeler ait pu voler un objet d'une immense valeur à son arrière-grand-père et ses amis, mais elle avait quand même remarqué cette femme parce que Dieu sait que Mrs Wheeler était quelqu'un qu'on remarquait, et à l'époque, Fiona avait demandé à sa copine de box, Imogen : « C'est *qui*, ça ? »

– Livia Northwood Wheeler, lui avait répondu Imogen. Elle est plus riche que Dieu. En réalité, elle n'est pas loin de considérer Dieu comme un parvenu. »

Fiona l'avait suivie du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la direction des bureaux des actionnaires principaux, sur les talons d'une des secrétaires qui, comme la plupart des secrétaires du cabinet, était bien plus élégamment vêtue que les jeunes avocates. Dans son sillage, cette Livia Northwood Wheeler laissait l'image de quelqu'un qui n'était peut-être pas vraiment plus riche que Dieu, mais qui paraissait assurément plus vieille que n'importe quelle déité dont on pourrait vouloir mentionner le nom. C'était une créature de très grande taille, d'une maigreur incroyable, droite comme un « i », avec un nez en bec d'aigle, des joues émaciées, des yeux semblables à des rayons laser, et un casque de cheveux blancs comme neige qui émettaient une sorte de radiation. Totalement habillée de noir, elle avait une démarche raide mais déterminée comme si elle se préparait à saisir vos biens et possessions et était heureuse de l'opportunité qui lui en était donnée.

Cette fois-là, Fiona l'avait regardée s'éloigner avec un léger frémissement de crainte et cette pensée : « Je suis contente qu'elle ne soit pas venue pour me voir moi », une opinion qui avait semblé trouver confirmation une demi-heure plus tard quand Mrs Wheeler, précédée

de la même secrétaire, était répartie en sens opposé avec la même démarche en donnant l'impression que l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son représentant légal ne l'avait pas plus amadouée qu'il n'avait intensifié sa rage ; une immanente présence, donc, comme un cierge dans un sanctuaire.

C'était vendredi matin, le lendemain de sa rencontre avec M. Dortmund, où elle lui avait communiqué l'histoire du jeu d'échecs volé, et Fiona avait l'honneur de voir Mrs Wheeler pour la deuxième fois, à tous égards identique à la première. La démarche déterminée elle venait d'entrer, sur les talons d'une secrétaire différente (le renouvellement des secrétaires était beaucoup plus rapide que celui des juristes), et elle donnait l'impression que le cierge du mécontentement brûlait aussi intensément que jamais dans le sanctuaire de son cœur.

Fiona, forte de connaître désormais le lien secret et surprenant qui les unissait, la regarda disparaître et, quand la visiteuse fut hors de vue, il lui fut impossible de se reconcentrer sur son travail. Ce lien *existait*, et Fiona le trouvait fascinant. C'était comme si un personnage réel sorti d'un manuel d'histoire, un George Washington ou un Henry Ford, venait à passer devant elle ; est-ce qu'elle ne serait pas tentée d'échanger une parole avec ce personnage, de toucher simplement, ne serait-ce que de manière tangentielle, l'histoire avec un grand « H » ? Oh, que si.

Durant les cinquante minutes qui suivirent, elle ne fit pas grand-chose pour justifier son salaire chez Feinberg car elle garda l'œil sur le trajet qui sinuait entre les box, sachant que Mrs Wheeler l'emprunterait forcément à un moment ou à un autre pour quitter l'immeuble. Quand, enfin, une éternité plus tard, cela se produisit effectivement, Mrs Wheeler à nouveau précédée par la secrétaire du jour, Fiona se leva aussitôt d'un bond et leur emboîta le pas.

Il y avait toujours une attente d'une minute ou deux dans le hall d'accueil avant que l'ascenseur n'arrive ; elle aurait alors sa chance. Elle savait pertinemment que ce qu'elle faisait là, adresser la parole à une cliente avec laquelle elle n'avait pas de contact légitime, était interdit : elle savait qu'en théorie elle pouvait même être renvoyée à cause de ce qu'elle s'apprêtait à faire, mais elle ne pouvait simplement pas s'en empêcher. Il fallait qu'elle intercepte son regard, il fallait qu'elle entende sa voix, il fallait que Mrs Wheeler reconnaisse, personnellement, l'existence de Fiona Hemlow.

Elles étaient là, devant les portes de l'ascenseur. La secrétaire, remarqua Fiona, n'essayait même pas de faire la conversation à cette gargouille, pas plus que la gargouille ne semblait attendre grand-chose dans le domaine de ce qui, en d'autres circonstances, pourrait mériter le nom de contact humain. Eh bien, elle ne perdait rien pour attendre.

À grandes enjambées et en masquant sa nervosité et son insécurité derrière un sourire éclatant et des manières vives, Fiona fixa résolument du regard Mrs Wheeler en traversant le hall d'accueil et, au moment où la visiteuse prenait conscience de cette approche, Fiona s'écria, sur un ton d'heureuse surprise : « Mrs Wheeler ? »

La méfiance émana de la dame comme les mouches sortent d'un camion à ordures. « Ou-iii ? » Une voix rauque de baryton fumeur non dénuée de puissance ; une voix de prédateur.

« Mrs Wheeler, se hâta de poursuivre Fiona, je suis Fiona Hemlow, une juriste très peu importante au sein de ce cabinet, mais j'ai quand même eu l'opportunité de travailler sur un aspect extrêmement minime de votre affaire et j'espérais tellement avoir un jour l'occasion de vous dire combien je vous admire. »

La secrétaire elle-même parut stupéfaite d'entendre pareille déclaration, et Mrs Wheeler, environnée de nuées de mouches, fit : « Ah bon ?

– La position que vous avez défendue est d'une telle fermeté, assura Fiona. Il y a tellement de gens qui abandonneraient simplement, qui se laisseraient fouler aux pieds, mais pas vous.

– Pas moi », acquiesça Mrs Wheeler dont la satisfaction empreinte de sévérité paraît sa voix éraillée d'accents presque mélodieux. Moins de mouches en vue.

« Si vous vouliez bien, ajouta Fiona, j'aimerais juste vous serrer la main.

– Me serrer la main.

– Je ne désire rien d'autre, affirma Fiona en s'essayant à un petit rire de complicité féminine. Je pourrais même m'attirer des ennuis seulement parce que je vous parle. Mais de tous les gens que j'ai appris à connaître depuis que j'ai commencé à travailler ici, vous êtes sans conteste celle que j'admire le plus. Voilà pourquoi, si ce n'est pas trop vous demander, si je n'abuse pas de votre gentillesse... si vous vouliez bien ? » Et elle lui présenta sa main droite toute menue en conservant ce sourire vif et plein d'espoir sur les lèvres et cette lueur respectueuse

dans les yeux.

Mrs Wheeler ne prit pas la main tendue. Elle ne lui consacra même pas un regard.

« Si, Miss...

– Fiona Hemlow.

– Si, Miss Hemlow, Tumbril vous a envoyée pour me passer de la pommade, je vous prie de lui faire savoir que cela n'a eu aucun effet.

– Oh, non, Mrs... »

Mais l'ascenseur était arrivé. Sans un coup d'œil supplémentaire en direction de Fiona ou de la secrétaire, Mrs Wheeler pénétra d'un pas martial dans la cabine comme s'il s'agissait du pont supérieur d'un bateau dont elle avait décidé d'usurper le commandement. En silence, la porte se referma.

« Je ne crois pas que vous devriez en parler à Jay, dit la secrétaire.

– Je ne crois pas que quiconque ait besoin de parler à... Jay... de quoi que ce soit », répondit Fiona qui partit de son côté, se retrouvant pour la première fois à ruminer sur le problème global des vendettas familiales qui perdurent de génération en génération, et à douter très fort que sa propre famille, opposée de la sorte à la famille Northwood, puisse un jour s'inscrire dans le camp des vainqueurs.

En adoptant, sans avoir l'air de rien, le pas de course pendant les derniers mètres qui le séparaient de la limousine, chose qui n'avait rien de facile, Dortmund parvint à s'octroyer la priorité incontestée et absolue dans le choix du siège. Avec le sentiment d'avoir triomphé, de haute lutte, il s'installa sur cette banquette confortable et moelleuse, dos à la route, tourna la tête pour voir Kelp se glisser à côté de lui et se sentit fort aise d'être dispensé de faire la conversation à Johnny Eppick pendant les plus de trois cents kilomètres à venir.

Eppick lui-même, arrivant à la limousine avec un pas de retard, adressa un sourire affable aux deux hommes assis sur la banquette, leur dit : « Je vous souhaite un agréable voyage », se tut le temps de refermer la portière et de prendre place sur le siège avant à côté de Pembroke : « Nous rentrons à New York.

– C'est bien ce que je pensais », répondit le chauffeur en démarrant.

Tandis que la voiture roulait sur la longue route de terre, Kelp, face au compartiment arrière vide du véhicule, déclara, sur le ton de la conversation : « Nous allons devoir nous arrêter quelque part pour manger, pas vrai, Johnny ? »

Pas de réponse. Dans le dos de Pembroke, la paroi de verre était à demi ouverte, mais cela n'était apparemment pas suffisant. Kelp adressa un clin d'œil à Dortmund et éleva un peu la voix : « C'est bien ça, Johnny ? »

Toujours rien. Kelp se tourna alors et parla directement à travers l'ouverture : « C'est bien ça, Johnny ? »

La tête d'Eppick pivota. « C'est bien ça quoi ?

– Que nous allons devoir nous arrêter pour déjeuner quelque part.

– Bien sûr. Pembroke connaît sûrement un endroit.

– Laissez-moi réfléchir », dit le chauffeur.

Kelp se tourna dans le bon sens, c'est-à-dire le sens contraire à celui

de la marche : « Donc, ils ne peuvent pas nous entendre, à moins qu'on le veuille. »

Devant, Pembroke et Eppick étaient en pleine conversation, vraisemblablement à propos du déjeuner, mais leurs paroles étaient inaudibles du siège arrière. « Tu as raison, dit Dortmund, ils ne peuvent pas. Il y a quelque chose que tu veux me dire ?

– À propos de l'idée que j'ai eue, pour le jeu d'échecs.

– Le jeu d'échecs volé comme la lettre, confirma Dortmund en hochant la tête. Très malin, je dois reconnaître.

– C'est même plus que malin, pour nous.

– Ah ? Comment ça ?

– Une fois que les pièces seront recouvertes de laque rouge et noire, qui pourra affirmer que telle pièce est la vraie ou une imitation par laquelle nous l'aurons remplacée, ce qui nous permettra d'empêcher que tout cet or passe par pertes et profits ? »

Dortmund fronça les sourcils en étudiant le profil de Kelp, puis, pour des raisons de sécurité car il ne voulait pas qu'on l'entende, il se tourna à nouveau vers l'arrière de la limousine et dit : « Tu te comportes comme si nous allions mettre la main sur ce truc un jour.

– Il ne faut jamais s'avouer vaincu, énonça Kelp.

– Jamais nous ne pourrions pénétrer dans cette chambre forte.

– Nous réglerons le problème quand nous y serons. En attendant, nous devons reparler à la petite-fille en question.

– Je lui ai déjà demandé les plans de l'immeuble. Elle ne pense pas qu'elle va pouvoir se les procurer.

– Ce serait bien de les avoir, c'est sûr, mais ce à quoi je pense, c'est à des photos du jeu d'échecs.

– Des photos ?

– Il a été exposé en public. Il s'inscrit dans une action en justice. Il y aura forcément des photos. Si on veut produire une ou deux copies conformes le jour voulu, il faut qu'on sache à quoi les pièces ressemblent.

– Elles ressemblent à des pièces de jeu d'échecs dans une chambre forte sous une banque, avança Dortmund.

– Bon, tu en parleras à la petite-fille, conclut Kelp. Ça ne peut pas faire de mal. »

La nourriture, en Nouvelle-Angleterre, était pour une part dure et noire et pour une part molle et blanche. Heureusement, dans le vague décor imitation Klondike, ou Yukon, avec verre feuilleté marron foncé, globes lumineux verts et serveuses en jupes à fronces noires où ils marquèrent un arrêt sur la route, il y avait des marques de bière qui étaient distribuées nationalement et, par conséquent, ils parvinrent à endiguer la famine.

« J'aime bien la banquette, je pense que je vais la conserver pendant le reste du voyage », annonça Dortmund d'un ton menaçant quand ils quittèrent ces lieux dus au talent d'un styliste, et comme nul ne se donna la peine de protester, il eut le droit de siéger au balcon, avec Kelp, pendant la fin du trajet.

Quand ils approchèrent de Riverside Drive, Eppick se tourna vers l'ouverture dans la paroi vitrée et annonça : « Vous deux, vous n'êtes pas obligés de monter voir M. Hemlow. Je vais lui faire mon rapport. »

Avec un grand sourire, Kelp rétorqua : « Vous allez lui dire que l'idée du jeu d'échecs recouvert de laque vient de vous ? »

Eppick lui retourna un sourire comparable. « Qu'est-ce que vous en pensez ? »

– Je pense que Pembroke pourra nous déposer en ville. »

Eppick fronça un peu les sourcils, pas très sûr que cela soit inclus dans le contrat de départ, mais le chauffeur, tout en gardant son regard de professionnel fixé sur la route, déclara : « Bien sûr, monsieur. » Tout allait donc bien.

Peu après, ils se rangèrent le long du trottoir devant l'immeuble de M. Hemlow, et si le portier en uniforme qui descendit les marches au petit trot pour venir ouvrir d'abord la portière arrière (« Pas nous, lui », indiqua Kelp), puis la portière avant, nourrissait la moindre réticence à l'égard de quiconque descendait de cette limousine bien précise, cela n'apparaissait pas sur son visage.

Eppick, avant de s'en aller, jeta un regard lourd de sens à Dortmund et déclara : « Vous restez en contact. Progrès et tout, hein ? »

– Oh, pas de problème. »

Le regard clément de Pembroke les observait dans le rétroviseur : « Messieurs ? »

– Je serai le premier à descendre, répondit Kelp. Entre la Trentième et la Quarantième Rue Ouest.

– À vos ordres, monsieur. »

Ils démarrèrent et Kelp commenta : « Pas si désagréable que ça, de rentrer chez soi en limousine.

– Ils vont sûrement augmenter mon loyer », remarqua Dortmunder.

Kelp hocha la tête en contemplant le plancher. « C'est aussi confortable que ça en a l'air, par terre ?

– Essaye », lui suggéra Dortmunder.

Quand le téléphone du box sonna à 19 h 30, Fiona pensa qu'il s'agissait d'un faux numéro ou d'une erreur quelconque. Qui l'appellerait à son bureau, surtout après les heures de travail ? Certainement pas Brian qui attendait toujours que ce soit elle qui appelle pour pouvoir servir le plat gastronomique du jour au bon moment. Ça ne pouvait pas davantage être un de ses amis ou de ses proches car ils ne téléphoneraient jamais à son bureau, même pendant la journée.

Dring, retentit à nouveau la sonnerie pendant qu'elle essayait d'arriver à une conclusion. Un faux numéro la détournerait de ses occupations, mais si elle se comportait comme si elle n'avait pas entendu et laissait le message s'enregistrer sur sa boîte vocale, ça ne ferait que repousser le problème. En réalité, ayant sonné une fois (deux maintenant), le téléphone la détournait déjà de ses occupations, l'empêchait de se concentrer sur les implications du statut de propriété inaliénable dans le cas précis de ce legs foncier au sein de la vénérable famille Patroon décimée du nord de l'État.

Dring. Ça faisait trois ; après la quatrième, la boîte vocale s'enclencherait.

Et si Brian avait été renversé par un taxi ou avait eu un accident ? Si c'était l'hôpital qui appelait parce qu'ils avaient besoin de connaître son groupe sanguin ou autre chose ? Non pas qu'elle le connaisse, et non pas qu'ils soient incapables, à l'hôpital, de le trouver par eux-mêmes, mais néanmoins, juste avant la quatrième sonnerie qui aurait irrévocablement précipité l'appel dans le gouffre vertical ténébreux et l'oubliette sans écho de la boîte vocale, Fiona décrocha l'appareil d'un geste vif de la main gauche, appuya sur la touche d'un geste vif de la main droite, et elle tendait déjà le bras vers un stylo quand elle dit : « Fiona Hemlow.

– Ah, vous êtes encore là. » La voix lui était vaguement familière, un peu rude, pas le genre de personne qui figurait au nombre de ses connaissances.

Stylo reposé, doigt suspendu au-dessus de la touche qui allait mettre un terme à cet appel, elle demanda : « Qui est à l'appareil ?

– John. Vous savez, nous nous sommes parlé hier. Ne coupez pas. » Hors communication, il dit : « Une minute, hein, si ça ne vous dérange pas ? J'ai mon correspondant en ligne. » S'adressant à nouveau à Fiona, il reprit : « Vous savez, hier, dans votre bureau.

– Oh, John, oui, bien sûr », répondit-elle tandis que revenait clairement, à son esprit, le visage pessimiste opiniâtre qui correspondait à la perfection à cette voix lasse. « Vous vouliez me parler ?

– Ben, pas au téléphone, vous savez, pas vraiment. Ça fait un moment que j'attends ici, dehors...

– Quoi ? Devant cet immeuble ?

– Ouais. C'est bien ici que vous êtes, hein ? Je me suis dit que quand vous alliez sortir, on pourrait discuter en marchant. Ne coupez pas. » Hors communication, il dit : « Je suis poli, *moi*. Soyez-le aussi, *vous*. » Il revint en ligne : « Je commençais à me dire que vous étiez peut-être rentrée chez vous tôt...

– Jamais.

– Alors vous rentrez tard.

– Toujours.

– C'est quoi, tard ? Je veux dire, au lieu de traîner ici, je pourrais revenir... Ne coupez pas. » Hors communication, il dit : « Vous avez une montre ? » Fiona perçut une sorte de protestation étouffée, puis il dit : « Je n'en *veux pas*, de votre montre, je veux savoir l'heure qu'il est.

– Il est 19 h 30, déclara Fiona.

– Vous voyez ? dit-il hors communication. Elle sait l'heure qu'il est, il est 19 h 30.

– Il y a combien de temps que vous attendez ? s'enquit Fiona.

– Depuis 17 heures. Vous seriez surprise, vous savez, du nombre de gens qui sortent de ces immeubles à cette heure-là. Alors finalement, je me suis dit que je ferais mieux de m'assurer de ce qui se passait et j'ai emprunté ce portable... » Hors communication : « Je l'ai *emprunté*, vous allez le récupérer.

– Je descends tout de suite », annonça Fiona.

La personne imprudente qui avait fourni le téléphone s'était éclipsée depuis longtemps quand Fiona sortit dans la rue où John Dortmund était appuyé contre la façade du bâtiment, telle une réfutation, grise et discrète, de toute l'éthique du travail qui s'appliquait derrière ses murs. En s'approchant, elle lui dit :

« Monsieur Dortmund, je...

– John, d'accord ? Monsieur Dortmund, ça me rend nerveux. Le seul moment où je suis monsieur Dortmund, c'est quand on me notifie les accusations retenues contre moi.

– Bon, d'accord. Vous êtes John, et moi Fiona.

– Entendu. Vous allez de quel côté ?

– Jusqu'à Broadway, et après, je remonte vers le métro.

– D'accord, on fait ça. »

Parvenus à l'angle de la rue, ils durent attendre que le feu passe au rouge et il en profita pour dire :

« Ce que je veux surtout c'est des photos. »

Elle ne voyait pas du tout de quoi. « Des photos ?

– Du truc. Le truc qui est dans la chambre forte.

– Oh. Du jeu d'échecs. »

Pour Dieu sait quelle raison, il n'eut pas l'air d'aimer que ces mots soient prononcés en public. « Ouais, ouais, c'est ça », dit-il, et il abaissa à plusieurs reprises ses paumes vers le sol, devant lui, comme s'il désirait lui faire comprendre qu'elle devait la fermer sans se montrer grossier pour autant. Tout à coup, elle prit conscience que d'autres gens, autour d'eux, se tenaient là à attendre que le feu passe au rouge, et elle la ferma.

Vert pour les piétons. Ils piétonnèrent.

« Bon, bien sûr, nous avons des photos qui *le* représentent, confirma-t-elle de manière plus discrète en traversant la Cinquième Avenue. La totalité du... Enfin, la totalité de vous-savez-quoi a été photographiée et mesurée quand les cabinets juridiques ont accepté d'en assurer la garde.

– Mesuré ; c'est très bien, ça aussi.

– Je pourrais vous faire parvenir l'ensemble par courrier électronique.

– Non, je ne crois pas. »

Ils avaient atteint le trottoir d'en face où Fiona fit halte, attendant que les piétons les plus proches aient poursuivi leur chemin et proposa :

« Je pourrais vous l'imprimer.

– C'est vrai ?

– C'est mieux de toute façon. Absolument aucune trace.

– Aucune trace, c'est très bien.

– Nous allons retourner au bureau », décida-t-elle, et ils firent demi-tour.

Rouge pour les piétons.

« Vous êtes donc décidé à passer à l'action, dit-elle, même si vous détestez tout ce qui concerne cette chambre forte ?

– Votre grand-père et l'autre type aiment constater que les choses avancent. Je fais ce que je peux pour que tout le monde continue d'être content. »

Vert pour les piétons.

Ne devait-il pas être en colère de se trouver dans cette situation ? Fiona pensa qu'il devait certainement être en colère contre *elle*, s'il ne l'était pas contre son grand-père, parce qu'elle était la cause de tout ça. Et pourtant, il paraissait seulement fataliste et fatigué, faisait son possible pour ne pas descendre dans cette chambre forte mais y glissait inexorablement, après cette toute petite impulsion qui était venue d'elle. « Je suis désolée, John.

– Ce n'est pas de votre faute. La prise de conscience à laquelle j'arrive », commença-t-il au moment où elle sortait de son portefeuille la carte qui allait lui permettre d'entrer dans l'immeuble de l'Internationale C & I, « c'est que tout ça découle des erreurs que j'ai accumulées dans ma vie passée et qui reviennent me hanter. Pour payer tous ces petits délits et ces petits écarts de conduite durant l'ensemble de la période qui a précédé le moment où je me suis *repenti*, il faut que je m'introduise de manière illicite dans la salle des coffres d'une banque où il est impossible d'accéder, et même si c'était possible, ce qui n'est pas le cas, d'où il serait doublement impossible de ressortir lesté de ce poids. De ce demi-poids. »

Durant ce discours, Fiona avait ouvert la porte du bâtiment à l'aide de sa carte et elle le précédait maintenant vers les ascenseurs, mais : « Une seconde », lui dit-il.

Surprise, elle se retourna et le vit qui se tenait immobile dans le hall d'entrée en marbre gris étincelant, très haut de plafond. « Vous vouliez

manger quelque chose ? La cafétéria est fermée.

– Je voulais regarder, dit-il.

– Oh. »

Ils regardèrent donc tous deux le hall d'entrée, Fiona en essayant de le voir à travers les yeux de John Dortmund qui le découvrait pour la première fois, et non avec ses propres yeux qui n'y avaient jamais vu autre chose qu'un élément neutre de ce décor vers lequel depuis un an elle exécutait sa navette quotidienne.

Les lieux étaient extrêmement différents, vus par lui. Sur leur gauche, l'enceinte du poste de sécurité montait à hauteur de torse avec, dans le fond, les écrans de télésurveillance fixés au mur, et avec les deux agents de sécurité de service, en uniforme gris, qu'elle avait à peine remarqués durant tout ce temps car ils savaient qui elle était et la reconnaissaient, de telle sorte que jamais, depuis sa première semaine chez Feinberg ou à peu près, elle n'avait dû leur présenter son passe. Mais ils étaient quand même bien là, le regard tourné vers elle et vers John avec un intérêt naturel car, à l'instant présent, ils ne transitaient pas par le hall, ils restaient simplement là, ce qui ne correspondait pas à une attitude normale en ces lieux.

Quoi d'autre ? Les trois commerces, sur leur droite, dont les vitrines donnaient sur le hall et qui vendaient (1) plateaux-repas et papier imprimé, (2) bagages, et (3) papier à lettres, fournitures de bureau et logiciels d'ordinateur, étaient fermés sans exception même si les lumières brillaient à l'intérieur.

Sur le mur opposé s'alignaient les portes en acier brossé des ascenseurs. À leur gauche, celle où figurait l'inscription « escalier », pour les urgences, et à leur droite, une autre porte en acier brossé que Fiona n'avait jamais remarquée. Deux fois par jour elle était passée devant sans jamais la remarquer.

Avec un clin d'œil à destination de Fiona, John s'éloigna vers le fond du hall. Elle le suivit, sachant où il allait. « J'appelle l'ascenseur.

– Bien. »

Ils obliquèrent un peu vers la porte située à droite, lui plus qu'elle, mais ni l'un ni l'autre ne se dirigea directement vers elle car, après tout, il y avait deux agents de sécurité derrière eux qui n'avaient rien de mieux à faire que de surveiller leurs mouvements. Néanmoins, Fiona en était suffisamment près pour distinguer, et ça devait donc être le cas pour lui aussi, que des lettres dorées, inscrites discrètement sur le

panneau, disaient ACCÈS INTERDIT, et qu'il y avait une fente permettant d'insérer une carte, semblable aux autres fentes à carte de sa vie, mais pas de poignée.

« *Hmm* », fit-il, et elle inséra sa carte pour appeler l'ascenseur.

En la rangeant dans son portefeuille, elle lui demanda : « Vous m'avez dit que vous vous étiez *repenti* ? »

– Absolument.

– Quand ça ?

– Quand j'ai rencontré votre grand-père.

– C'est bien ce que je pensais », répondit-elle alors que la porte de la cabine s'ouvrait.

*
* *

L'accès dont disposait Fiona sur le système informatique de Feinberg n'était pas total (il existait de lointains tunnels de données, concernant surtout des liens avec le monde monétaire ou avec l'étranger, qui nécessitaient des mots de passe sans commune mesure avec son statut), mais une grande partie des connaissances de Feinberg lui était accessible. N'étant dans ces bureaux qu'une minuscule bestiole, cela signifiait qu'elle jouait les utilités, comme un joueur polyvalent, toujours à la disposition des actionnaires principaux qui pouvaient avoir besoin que le terrain soit un peu déblayé et des recherches déjà effectuées, par conséquent son accès aux données se devait d'être large et détaillé, et d'intégrer logiquement les dossiers relatifs au jeu d'échecs, connu dans les archives judiciaires sous l'appellation de Jeu d'Échecs de Chicago, dont la provenance officielle ne remontait pas plus loin que le grand voyage en train qui avait autrefois conduit Alfred X. Northwood de cette ville-là à celle de New York, avec le jeu d'échecs dans le wagon à bagages.

« Jeu d'Échecs de Chicago, lut-elle sur l'écran. Oui, le voilà. Vous voulez quoi, exactement ? »

– L'intégralité », répondit-il en observant la page de couverture sur le moniteur. Elle présentait le jeu, brillamment éclairé sur fond de velours noir, chaque pièce disposée comme pour une partie, étincelant, tout à fait représentatif de ce que pouvait générer la soif de l'or chez un monarque.

« L'intégralité ? fit-elle en redressant le torse pour le regarder. Vous

ne pouvez pas avoir *l'intégralité*. Les audiences du tribunal ? À elles seules, les actions en justice relatives à cet objet représentent des centaines de pages, peut-être des milliers. Vous ne pourriez pas les lire toutes.

– Non, je ne veux pas les lire toutes. Je veux toutes les photos, les poids et mesures.

– D'accord, voyons... » Elle consulta la table des matières. « Il y a des photos individuelles des pièces...

– Ça me paraît bien.

– Des pages de poids et mesures pour chacune d'elles.

– Pas mal.

– Des clichés pris sous différents angles avec différents éclairages.

– Dites-moi tout.

– Au total, dit-elle, soixante-quatre pages.

– Je vais emprunter une enveloppe. »

*
* *

Plus tard, le même soir, en mangeant des burritos au riz et aux crevettes, très bons, à la table de la grande pièce éclairée à la bougie, elle raconta à Brian sa dernière rencontre avec John Dortmund, et il rit en disant : « Est-ce qu'il va vraiment essayer de descendre dans ce sous-sol et de le *voler*, ce machin ?

– Ben, il n'en a aucune envie, mais on dirait que mon grand-père et l'autre type lui mettent une sacrée pression. J'espère simplement qu'ils vont tous se rendre compte que c'est impossible et abandonner.

– Pas facile, de renoncer à tout cet or. *Moi*, je saurais comment y descendre, dans la salle des coffres.

– Ah bon ? Comment ?

– Je dirais que je tourne un documentaire. Les gens du cinéma peuvent entrer n'importe où. "Bonjour, nous tournons une émission spéciale pour le Discovery Channel, consacrée aux chambres fortes des banques. Comment ça s'épelle, votre nom, déjà ?" Et hop, nous voilà dans la place. »

Elle rit, la bouche pleine de burrito. « Oh, Brian, je ne pense pas que M. Dortmund arriverait à convaincre quiconque qu'il prépare un film pour le Discovery Channel.

– Non, vraisemblablement pas. » À la lumière des bougies, une

petite lueur brillait dans les yeux de Brian. « Dommage. »

Le samedi matin, après le départ de May pour le Safeway, Dortmund resta assis à la table de la cuisine et étala les photos et feuillets descriptifs donnés par Fiona Hemlow la veille au soir. Le jeu d'échecs s'avéra être un peu plus petit qu'il ne l'avait imaginé, mais également plus lourd : trois cents kilos. Pas de doute, il faudrait plus d'un homme pour le soulever.

Selon ce qui était indiqué sur les documents, les pièces n'étaient pas réellement en or massif intégral, ce qui les aurait rendues encore plus lourdes, mais se composaient d'or, versé dans des moules autour de goujons en bois et, serties dans chacune pour marquer les deux camps, entre trois et cinq pierres précieuses : perles pour les blancs, rubis pour les rouges. Rois et reines faisaient un peu plus de dix centimètres de haut, les autres pièces étaient plus petites. L'or avait été ciselé avec une précision et une finesse extrêmes, comme vous le feriez si vous travailliez pour un monarque absolu.

Dortmunder étudiait les photos et lisait les descriptions techniques depuis environ une demi-heure quand le téléphone sonna, là-bas, sur le mur à côté du réfrigérateur. Ça allait être Andy Kelp, évidemment, et quand il se leva pour s'approcher de l'appareil et dire : « Ça va ? », c'était bien lui.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

– J'ai les photos », répondit-il à contrecœur en jetant un regard vers les papiers étalés sur la table. Il savait qu'il était idiot de vouloir préserver ce petit trésor d'information pour lui tout seul, mais bon, c'était comme ça.

« Les photos ? Déjà ? »

– Et les spécifications techniques, les dimensions, tout ça.

– J'arrive tout de suite », annonça Kelp qui, joignant le geste à la parole, entra dans la cuisine en disant : « J'ai pas voulu te déranger

avec la sonnette.

– Je t'en remercie. Et mes serrures, elles tiennent le coup ?

– Oh, très bien, lui garantit Kelp. Voyons ce que nous avons là.

– Une petite énigme », répondit Dortmund.

Kelp avait pris sur la table une photo représentant le jeu d'échecs entier, mais il se tourna vers Dortmund. « Tu veux dire, à part la façon dont on met la main dessus ?

– Une des pièces est légère.

– Légère ? Comment ça, légère ? »

En se référant à la photo que tenait Kelp, Dortmund pointa l'index sur la tour du roi blanc : « Celle-ci pèse à peu près un kilo cinq de moins que celle-là », expliqua-t-il en pointant l'index sur la tour de la reine blanche, « mais celle-là pèse la même chose que les deux du camp d'en face. »

Pendant que Dortmund passait rapidement en revue d'autres clichés, Kelp scruta celui qui représentait le jeu dans sa globalité. « Tu veux dire que les autres qui sont de la même sorte pèsent le même poids ?

– Presque. Il y a de minuscules différences parce qu'il y a des pierres précieuses différentes dans chacune. Tiens, là, tu as les photos individuelles de ces deux-là. Celle qui est à droite, là, c'est celle qui est légère.

– Tour du roi », dit Kelp en lisant la légende écrite au bas de l'image, et il contempla ce donjon trapu, doré et décoré de quatre perles scintillantes. « Moi, je pensais que jouer un tour à quelqu'un ça voulait dire l'escroquer.

– L'escroquer d'un kilo cinq, oui. Sur une de ces pages, ils appellent ça une "tour", et après ils mettent un de ces machins, là, une para truc... » Il traça dans les airs le symbole correspondant à un sourire de Smiley incliné de quatre-vingt-dix degrés.

« Je vois ce que tu veux dire, dit Kelp.

– Bon, et ils ajoutent "(ou château)". C'est donc bien un mot pour désigner cette pièce. »

Kelp se pencha au-dessus de la photo qui représentait les deux tours blanches seules, puis il se redressa et secoua la tête. « Peut-être qu'on pourra en savoir davantage quand on les aura entre nos mains. Et qu'on les soupèsera. »

Dortmund le fusilla du regard. « Quand on les aura entre nos

mains ? Au cas où tu ne t'en souviendrais pas, elles sont toujours dans cette chambre forte. Ça, c'est juste pour que Hemlow et Eppick s'imaginent qu'il se passe des choses, mais Andy, il ne se passe rien.

– Je ne comprends pas pourquoi tu es aussi négatif. Regarde ces photos. Chaque jour, on se rapproche.

– Ouais, et je sais de quoi, dit Dortmund au moment où le téléphone sonna. C'est sûrement Eppick. » Il se leva. « Il veut savoir si c'est le moment d'envoyer les policiers pour procéder à l'arrestation.

– Accorde-lui un minimum de patience », suggéra Kelp.

Dortmund aboya dans le téléphone et la voix de Stan Murch dit : « Le gamin et moi, on vient de finir de petit-déjeuner dans un endroit qu'est près de chez lui.

– Chouette », commenta Dortmund qui relaya pour Kelp : « Stan et Judson viennent de prendre le petit déjeuner ensemble.

– Pourquoi il te dit ça à toi ?

– On n'en est pas encore arrivés là », répondit Dortmund qui revint au téléphone et demanda : « Pourquoi tu me dis ça à moi ? Ce n'est pas un nouveau truc à propos du dôme, hein ?

– Non, non. J'ai tiré un trait, sur ça.

– Très bien.

– Un peu comme sur un amour impossible.

– Ah ?

– J'emprunte seulement et strictement Flatbush Avenue, désormais.

– Ben, c'est quand même toujours à Brooklyn.

– Mais pas de dôme. Écoute, le gamin et moi, on se demandait, puisque le coup du dôme marche pas, peut-être que t'as un projet avec ce flic.

– C'est surtout lui, qui a un projet avec moi.

– Si on pouvait t'aider...

– Je suis au-delà de toute aide possible.

– Dis-leur de venir, dit Kelp. Plus on est de cerveaux, plus on s'amuse.

– Andy dit que vous devriez venir chez moi, et apporter vos cerveaux.

– On arrive tout de suite », dit Stan qui joignit le geste à la parole, mais ils utilisèrent, eux, la méthode classique pour entrer en appuyant sur le bouton d'appel de la porte d'en bas et, par pur hasard, le téléphone sonna à nouveau exactement au même moment.

« Tu t'occupes du téléphone, proposa Kelp en se levant, et moi je m'occupe de la porte.

– Très bien. » Dortmund retourna au téléphone et dit : « Ça va ? » dans l'appareil pendant que Kelp appuyait sur le bouton mural pour libérer la porte et sortait dans le couloir pour attendre que les nouveaux arrivants aient monté les deux volées de marches.

Une voix qui ne pouvait appartenir qu'à Tiny Bulcher déclara : « Dortmund, je me fais du souci à ton sujet.

– Très bien, répondit Dortmund. Je ne voudrais pas être le seul à m'en faire.

– Il te cause des ennuis, ce flic ?

– Oui. Écoute, Andy est ici et il y a Stan et Judson qui rappellent, là.

– Vous tenez une réunion sans moi ?

– Ça n'était pas prévu pour finir en réunion. Ils n'arrêtent pas de débouler, on se croirait à une veillée mortuaire. Tu veux venir ?

– J'arrive tout de suite », déclara Tiny et il joignit le geste à la parole.

Il y avait quatre chaises autour de la table de la cuisine, et Judson pouvait s'asseoir sur le radiateur, si bien que quand Tiny se fut joint à la combinaison, ils se retrouvèrent tous plus ou moins confortablement installés. Dans la mesure où Dortmund venait d'achever de décrire la situation présente à Stan et à Judson, Kelp se chargea de mettre Tiny au courant, incluant une description de la banque de données apparemment conséquente et totalement dépourvue de nécessité dont Eppick disposait sur tous ceux qui se trouvaient réunis dans la pièce.

« Il y a des gens, commenta Tiny, quand ils prennent leur retraite, ils feraient bien de la prendre.

– Tiny, dit Dortmund, l'impression que ça donne, c'est que je suis le seul sur qui il met vraiment la pression. Quand je serai incapable de m'emparer de ce jeu d'échecs, c'est sur moi qu'il va rejeter la responsabilité, sur personne d'autre.

– San Francisco, c'est pas une ville désagréable pour aller y tuer un peu de temps à l'occasion, avança Tiny.

– Moi, je pensais à Chicago, répondit Dortmund, et Andy a suggéré Miami, mais Eppick le sait bien. Il me dit qu'avec les millions de flics qui sont maintenant connectés sur internet, il me trouvera où que j'aille. »

Tiny hochâ la tête en réfléchissant. « C'est vrai, dit-il. C'est plus difficile qu'avant, de disparaître. Avant, il suffisait de te brûler le bout des doigts à l'acide et t'étais tranquille.

– Aïe, fit Judson. Ça doit faire mal, non ?

– Pas pendant vingt-cinq ans, objecta Tiny. De toute façon, tu peux pas brûler ton ADN. Tu peux pas et continuer à vivre.

– Tu sais, dit Kelp, on a une autre petite devinette à résoudre. Je sais que ce n'est pas aussi important que le problème principal...

– La chambre forte, précisa Dortmund.

– C'est bien ce à quoi je pensais, acquiesça Kelp. Enfin bon, dit-il en s'adressant aux autres, vous voyez ces photos qui représentent les deux tours.

– C'est des donjons, corrigea Stan.

– Oui, mais aux échecs, le nom qu'on leur donne, c'est "tours". Enfin bon, chaque pièce pèse exactement ce qu'elle doit peser à l'exception de cette unique tour, là, qui fait un kilo cinq de moins que les autres. »

Ils se penchèrent tous sur les photos, y compris Judson qui se leva du radiateur et vint se placer à côté de la table, le regard fixé dessus. « Elles ont l'air pareil, avança Stan.

– Mais tu vois le poids, objecta Kelp. Il est écrit juste là. »

Stan hochâ la tête. « C'est peut-être une faute de frappe.

– C'est drôlement soigné, comme document, dit Kelp.

– Moi, dit Dortmund, je ne trouve pas ça aussi captivant que le problème principal.

– Non, bien sûr que non, dit Kelp. C'est juste un mystère, ça ne va pas plus loin.

– Pas du tout, intervint Judson. Ça, c'est facile. »

Ils le regardèrent tous tandis qu'il retournait s'asseoir sur son radiateur. « Tu sais pourquoi cette pièce-là est différente ? demanda Kelp.

– Bien sûr, répondit Judson avec un haussement d'épaules. Il suffit de se mettre à la place de ce sergent, Northwood. Il est là-bas, à Chicago, avec ce truc qui vaut très cher mais qui pèse plus de trois cents kilos. Il est aussi fauché que les autres, mais il faut qu'il fiche le camp de là à toute vitesse avant que le peloton rapplique. Alors il charge un type, peut-être un bijoutier, quelqu'un, de fabriquer une fausse pièce qui ressemble exactement à la vraie. Comme ça il peut vendre les perles, vendre l'or, prendre le train, débarquer à New York en grande

pompe et se lancer dans ses manigances. »

Tout le monde trouva l'explication brillante. « Gamin, lui dit Tiny, tu représentes un vrai plus pour nous.

– Merci, Tiny. »

Judson était radieux. Et comme par ailleurs il donnait l'impression d'être sur le point de rougir, ils se remirent tous à étudier les photos et à discuter. Kelp dit : « Ça fait que quand on se livrera à notre petit tour de passe-passe à nous, il faudra qu'on fasse attention à ne pas la dupliquer, celle-là.

– Comment ça, notre petit tour de passe-passe, protesta Dortmund. Il y a une *chambre forte* qui nous sépare de ces pièces, tu te souviens ?

– Si je me place de mon propre point de vue, déclara Stan, je dois reconnaître que ça semble mériter qu'on tente le coup.

– Ce n'est pas une question de tentative. C'est une question de chambre forte.

– Dans ce cas, demandons au gamin, proposa Tiny. Dis donc, t'as résolu le mystère de la tour ; très bien. Maintenant, question numéro deux : comment on fait pour s'introduire dans la chambre forte ? »

Judson eut l'air surpris. « On ne peut pas », répondit-il.

Dortmunder, assis à la table, laissait la conversation déferler sur lui tel un ouragan au-dessus d'une digue. De s'entendre confirmer par Judson Blint (ce qui sort de la bouche des enfants, en quelque sorte) sa propre conviction quant au caractère inexpugnable de la chambre forte, c'était comme la mort-aux-rats sur le gâteau. Pour reprendre les mots immortels de Charles Willeford, tout était fini, sauf la paperasse.

Les autres, autour de la table, ne voulaient pas le croire. « Y a toujours un moyen d'arriver au résultat, insista Stan.

– Et s'il n'y en a pas, dit Kelp, tu en inventes un.

– Exactement.

– Alors vas-y, invente », l'encouragea Tiny.

Le silence qui s'ensuivit fut bref, mais éloquent, avant que Stan ne suggère : « Ben, on peut pas provoquer une alerte à la bombe.

– Personne a prétendu qu'on pouvait, fit remarquer Tiny.

– Le principe de l'alerte à la bombe, reprit Stan, c'est qu'ils évacuent l'immeuble, et après tu peux faire ce que t'as à faire, mais ça fonctionne pas comme ça. Si tu provoques une alerte à la bombe dans cette ville, l'immeuble, il est pas évacué, il se remplit à ras bord de flics, de pompiers, d'experts en sinistres, d'escrocs de petite envergure, de vendeurs de produits naturels et de cinéastes documentaristes. Alors tire un trait sur l'alerte à la bombe.

– Tu peux compter sur moi, affirma Tiny.

– Et tu ne peux pas neutraliser les agents de sécurité à l'accueil, ajouta Kelp, tu sais, avec des armes de poing, des cagoules, des menottes et le reste, à cause des caméras de surveillance.

– C'est vraiment dommage, commenta Tiny. À t'entendre, ça aurait pu être marrant.

– En tout cas, ça ne marchera pas comme ça.

– Alors la question, la voilà, reprit Tiny et tous parurent attentifs à

l'exception de Dortmund. On dirait que quelqu'un entrerait dans l'immeuble déguisé, il ressemblerait à ces gens qu'ont le feu vert pour descendre dans la salle des coffres. Pas moi, un de vous. En costume, chaussures cirées, ce genre de chose.

– Je pense qu'il faut leur présenter un passe, objecta Kelp.

– Un passe, ça a rien d'absolument impossible. Par exemple, tu suis un des responsables de la banque quand il rentre chez lui un soir, dans le Connecticut, tu reviens avec le passe, sa famille le retrouve le lendemain matin, en bonne santé mais saucissonné et bâillonné dans une voiture garée sur le parking d'une gare de banlieue. »

Ils réfléchirent avant de se tourner vers Dortmund. « John ? » dit Kelp.

Comme ils étaient dans sa maison, il ne pouvait même pas rentrer chez lui. Il s'arracha à sa léthargie : « Ascenseur spécial qui descend du hall d'entrée, carte spéciale à insérer dans la porte de l'ascenseur, je ne sais pas ce qu'ils ont comme dispositifs supplémentaires, en bas, mais les agents de sécurité du hall connaissent tous les cadres sinon on les fiche à la porte.

– D'autre part, ajouta Judson juste histoire de couler cette possibilité pour de bon, ça pèse dans les trois cents kilos. Vous allez avoir l'air bizarre à porter ce truc en costume. »

Dans le silence, Stan avança : « Et si... ? »

Ils se tournèrent tous vers lui, à l'exception de Dortmund. « Oui ? l'encouragea Kelp.

– Je réfléchissais. Aux coffres eux-mêmes, vous savez. Si un de nous ouvre un coffre, à partir de là on a une raison légitime de descendre dans la chambre forte.

– Je crois, répondit prudemment Kelp, qu'ils sont dans une autre chambre forte, ou dans une partie différente de la chambre forte. J'ai raison, John ?

– Oui.

– Dortmund, reprit Tiny, je l'ai pas vu, cet endroit, moi, je peux pas me le représenter dans ma tête. On a un grand hall, on a une banque, qu'est-ce qu'on a exactement ? Vas-y, fais-moi visiter les lieux.

– C'est un grand immeuble. Soixante étages de haut, un demi-block de large. La succursale bancaire est en angle, avec un accès spécial, pour y entrer et en sortir. Le hall d'accueil est au milieu, pas de porte, en tout cas pas de porte utilisable par le public pour passer de l'un à

l'autre. Du côté du hall opposé au mur de la banque, tu as des boutiques, des boutiques qui donnent sur l'intérieur, sans portes sur la rue. Au fond du hall, les ascenseurs normaux et cette cabine d'ascenseur spéciale.

– Les agents de sécurité ?

– Sur la gauche, à côté du mur qui sépare le hall de la banque. »

Tiny hocha la tête. « Un espace bien dégagé, commenta-t-il. Tu risques pas de traverser le hall en poussant ce truc sur un chariot.

– Comme je l'ai déjà dit, souligna Dortmund.

– Les conduits d'aération », intervint Stan.

Tiny le regarda. « Tu veux pousser un jeu d'échecs de trois cents kilos à l'intérieur des conduits d'aération d'un immeuble ? Et quand ils obliquent à la verticale ?

– Une équipe d'entretien de la voirie, proposa Kelp. Elle s'installe dehors, creuse, le tunnel passe sous le trottoir jusqu'à...

– Dans la Cinquième Avenue », objecta Judson.

Kelp se tut, plissa fort le front et secoua la tête. « Je n'ai rien dit. »

Stan : « Je sais où on peut se procurer un hélicoptère. »

Tiny : « Moi, je sais pas ce que tu vas en faire. »

Kelp : « Et si on mettait le feu, dans le grand hall. On arrive déguisés en pompiers... »

Dortmund : « Le marbre, ça ne brûle pas. »

Le silence, cette fois, fut tout de suite pesant car chacun comprit aussitôt que c'était le silence final, mais personne ne voulait être le premier à décréter que la séance était levée alors qu'aucune solution n'avait été trouvée. Finalement, Judson se racla la gorge et dit : « C'est un chouette radiateur bien chaud que vous avez là, mais peut-être que je devrais, je ne sais pas, c'est sûrement l'heure...

– Moi aussi », déclara Stan en s'étirant comme s'il dormait depuis un bon moment.

Tout le monde s'agita donc, se leva et se déplaça un peu dans la pièce, à l'exception de Dortmund à qui ils dirent tous au revoir comme si, par quelque extraordinaire circonstance, il était à la fois le cher disparu et celui qui est affligé par le deuil. Il les salua de la tête mais ne se leva pas.

Tiny, en sortant, posa sa patte de géant sur l'épaule de son ami, ajoutant encore au poids de son fardeau, et dit : « Si t'aimes pas San Francisco, j'ai une autre idée : Biloxi. »

Dortmunder secoua la tête : « Eppick...

– J'ai dit Biloxi, lui rappela Tiny. Biloxi, Mississippi. Fais-moi confiance, Dortmunder, là-bas dans le Sud, ils refusent toujours de parler à un flic venu du Nord. »

Le hall d'entrée de l'immeuble de l'Internationale C & I ne ressemblait pas à ce que Judson s'attendait à voir d'après la description de John. Sa grandeur, sa hauteur et son ampleur avaient été omises. L'espace devait correspondre à trois étages, gainé de marbre crème moucheté, avec un immense mur vitré qui donnait sur l'avenue. L'ensemble lui fit d'abord penser à une cathédrale, surtout par un dimanche matin sans nuages comme celui-ci, alors que mille rayons dardés par le soleil léger de novembre se reflétaient de partout à travers le hall, renvoyés par les nombreux immeubles de verre et d'acier qui bordaient l'avenue.

C'était comme de se tenir debout au milieu d'un halo de lumière. Comment quelqu'un pouvait-il jamais se convaincre de voler quelque chose en pareil endroit ? Sans même parler de la lumière, la sainteté des lieux vous en dissuadait.

Pourtant, il s'agissait d'une banque. Là-bas se tenaient les deux agents de sécurité derrière le comptoir qui leur arrivait à la poitrine, avec les écrans de télévision nichés dans le mur au-dessus d'eux.

Est-ce que l'un de ces écrans pouvait montrer la chambre forte, ou au moins l'accès à la chambre forte ? Pourquoi pas ?

Judson se rapprocha des moniteurs en observant les images en noir et blanc qui représentaient des couloirs et des ascenseurs vides, jusqu'à ce qu'il prenne conscience que les gardiens, à leur tour, l'observaient. Non pas parce qu'ils le soupçonnaient de quelque chose, mais parce qu'à part lui, il n'y avait rien, dans leur champ de vision, qui fût en mouvement. De l'autre côté du hall, les boutiques étaient fermées le dimanche et il en allait de même pour beaucoup des bureaux situés dans les étages.

Se disant, avec un temps de retard, que ce serait une erreur de trop attirer l'attention sur lui, Judson se détourna de la trajectoire qui le

menait droit aux moniteurs et se dirigea plutôt vers le répertoire des occupants affiché plus loin sur le mur. Ils penseraient qu'il cherchait juste une des sociétés dont le siège était là, non ?

Il n'avait aucune raison particulière d'être dans l'immeuble C & I, pas plus le dimanche que n'importe quel autre jour. Il se sentait juste tellement mal pour John depuis qu'il avait négligemment anéanti les espoirs de tous, la veille, en déclarant carrément qu'ils n'arriveraient jamais à pénétrer dans la salle des coffres de la banque, et qu'il avait vu le visage de John s'affaisser comme un morceau de fromage dans un four à micro-ondes.

Mais pourquoi croyaient-ils ce qu'il disait, *lui* ? Il n'était qu'un gosse, qu'est-ce qu'il y connaissait ? Bien sûr, c'était uniquement parce que les autres faisaient semblant d'entretenir l'espoir, pour remonter le moral de John, et il avait été trop stupide, lui, le gosse, pour les imiter, alors une fois qu'il avait fait éclater la bulle, personne n'avait plus rien eu à dire.

Mais est-ce qu'il avait raison ? Était-il exact que la chambre forte était inexpugnable ? En sortant du lit le matin même dans son appartement de Spanish Chelsea, il avait su que la seule chose qu'il pouvait faire, c'était de venir se rendre compte par lui-même, juste au cas (juste au cas, vous savez) où il y aurait, on ne sait jamais, une infime possibilité, que nul n'avait remarquée, qu'il puisse, en fin de compte, exister un moyen de s'insinuer dans la place.

Et d'en ressortir. C'était une des leçons de l'existence les plus importantes qu'il ait apprises à ce jour : c'est bien de pouvoir entrer quelque part, mais il est essentiel de pouvoir en ressortir.

Parvenu au grand rectangle noir du répertoire, avec toutes les lettres et les numéros blancs qui recensaient chaque entreprise selon son emplacement dans le bâtiment, Judson braqua son regard dessus, espérant que les agents de sécurité ne s'intéressaient plus à lui (mais il n'allait pas tourner la tête pour s'en assurer), et il s'étonna de constater le nombre de noms différents qui existe de par le monde. Tous uniques, prononçables dans leur majorité. Ça faisait réfléchir.

« Je peux vous aider ? »

Judson sursauta comme s'il avait le hoquet et se retourna pour voir l'un des agents de sécurité, juste là, à côté de lui, qui le regardait en fronçant les sourcils, poli, mais d'une manière extrêmement menaçante. « Oh non ! » parvint-il à dire. « Je... j'attends juste un ami à moi. Il n'est

pas encore descendu, c'est tout.

– Où travaille-t-il ? » demanda l'agent de sécurité en adoptant un ton serviable, puis plus brusque et plus agressif : « Regardez pas le tableau ! Où travaille-t-il ? »

Où travaille-t-il ? Judson chercha désespérément à tâtons dans sa mémoire à court terme, en quête de l'un de ces noms qu'il venait si récemment de lire avec étonnement, mais ils s'étaient évaporés jusqu'au dernier. Il avait la tête vide. « Heu..., fit-il. Ben...

– Ah, te voilà ! Désolé d'être en retard. »

Judson tourna des yeux de gibier-épinglé-par-les-phares et vit Andy Kelp qui s'approchait de lui à grandes enjambées, très sûr de lui sur le sol de marbre étincelant au soleil, tel le commandant en chef de la galaxie dans une saga de science-fiction. « Oh », fit Judson, à la fois soulagé et égaré. Quelles paroles se devait-il de prononcer ? « Je... j'avais oublié où tu travailles. C'est bête, non ?

– Moi, j'aimerais bien pouvoir l'oublier, répondit Andy d'humeur toujours aussi joyeuse. On ne va pas monter là-haut, il fait trop beau.

– Oh. D'accord. »

Andy fit un petit bonjour de la tête à l'agent de sécurité. « Ça va bien ?

– Ça va », répondit celui-ci, mais ça n'avait pas l'air.

Judson sentit le regard de l'agent rivé sur son dos jusqu'à ce qu'ils soient sortis sur la Cinquième Avenue. Une fois en sûreté à l'extérieur, environnés de touristes et de taxis, Andy déclara : « Descendons tranquillement vers le sud. » Et, pendant qu'ils marchaient, il ajouta : « T'essayais juste de graver les traits de ton visage dans la mémoire du personnel, c'est ça ?

– Pas du tout.

– Non ? Alors qu'est-ce que t'essayais de faire ?

– Je me sentais tellement mal pour John que je me suis dit, pourquoi je n'irais pas jeter un coup d'œil, voir si peut-être... »

Ils s'arrêtèrent pour laisser un feu passer au rouge, au milieu de touristes dont beaucoup semblaient avoir été gonflés à l'hélium au-delà des spécifications mentionnées par le fabricant, et Andy déclara : « C'est exactement ce que j'ai pensé. Je suis allé étudier ce dôme en or en détail, alors la moindre des choses c'est que j'aille faire une petite balade dans une banque. Et quand j'arrive, je vois tout de suite que t'as besoin d'un petit coup de main.

- Ce n'est pas faux, reconnu humblement Judson.
- Tu sais, gamin... C'est vert. »

Ils traversèrent au milieu de ces excès de rembourrage, et Andy reprit : « Tu sais, si tu veux inspecter un lieu, ce n'est pas une bonne idée de leur fournir ton portrait sur papier glacé. Ce qu'il faut faire, c'est entrer, marcher droit vers les ascenseurs, jeter un regard sur l'autre porte, à côté, consulter ta montre, secouer la tête et ressortir. Tu ne te tournes pas vers les gardiens, tu ne restes pas planté là sans bouger, tu ne traînes pas à ne rien faire, mais quand tu ressorts, tu as bien analysé la situation.

- Il est impossible de pénétrer dans cette chambre forte.
- Ça, tu l'as dit hier.
- Mais maintenant je le sais.
- Tu sais quoi ? Il fait beau, on est dehors de toute façon, allons voir si John a retrouvé le moral. »

Il ne regardait pas le match à la télé et May n'aimait pas ça du tout. On était en novembre, le milieu de la saison, toutes les équipes étaient encore théoriquement dans la course, et John ne s'assied même pas pour assister au match dominical. Pas même au spectacle d'avant match. Il y avait de quoi être inquiète.

Elle était dans la cuisine, à s'inquiéter, quand la sonnette d'en bas retentit, un bruit auquel elle n'était pas encore totalement habituée, car cette sonnette était restée en panne de nombreuses années, jusqu'à ce que le propriétaire décide brusquement de la réparer en prévision d'une augmentation de loyer. Et maintenant, sans qu'ils l'aient demandé ou qu'ils en aient l'usage, elle fonctionnait à nouveau, et May était déjà suffisamment dressée, quand elle en entendait le bruit, pour s'approcher automatiquement de la petite grille ronde insérée dans le mur de la cuisine et dire : « Oui ?

– C'est Andy », annonça une voix déformée qui aurait pu appartenir au premier Martien venu.

Andy ? Andy ne sonne pas aux portes, il crochète les serrures. Andy, on ne sait jamais qu'il vient vous voir avant de le trouver assis dans le séjour.

Qu'est-ce qui se passait, enfin ? John ne regarde pas le football américain à la télé, Andy ne crochète pas les serrures, c'est la fin du monde. « Monte », dit-elle d'un ton dubitatif en appuyant sur le bouton situé sous la grille.

Est-ce qu'il avait l'intention de sonner aussi en haut ? Enfin bon, nul n'est obligé de supporter ça, en plus. Elle sortit de la cuisine pour emprunter le couloir conduisant à la porte de l'appartement, passa en chemin devant la porte ouverte, à sa droite, qui donnait sur la pièce où John, assis, broyait du noir face au poste de télévision éteint, mais, elle ne l'ignorait pas, sans vraiment le voir.

Maintenant que la porte de l'appartement était ouverte, elle percevait le bruit de pas asymétriques qui grimpaient les escaliers ; pas ceux d'un unique visiteur, conclut-elle. Effectivement, sortant de la cage d'escalier apparut Andy et, avec lui, ce petit jeune sympathique nommé Judson qui depuis peu avait rejoint la bande.

« Ça va ? dit Andy en s'approchant. J'ai amené le gamin.

– Je vois bien. C'est pour ça que tu as sonné ? »

Lair un peu pris en faute, il eut un sourire gêné et dit : « C'est surtout pour ça, ouais. On ne tient pas à lui inculquer trop de mauvaises habitudes dès le début.

– Bonjour, Miss May, dit Judson.

– Bonjour, répondit-elle en libérant le seuil. Bon, entrez. John est dans le séjour, il ne regarde pas le football.

– Oh, fit Andy. Ce n'est pas bon signe.

– C'est aussi ce que je pense. »

Ils entrèrent comme s'ils lui rendaient visite dans une chambre de malade. Le ton enjoué, May annonça : « John, tu sais qui est là ? Andy et Judson. »

Il regarda plus ou moins dans leur direction. « Ça va ? » dit-il, et il cessa de regarder plus ou moins dans leur direction.

« Asseyez-vous », proposa May. Andy et Judson se perchèrent donc inconfortablement sur le sofa tandis qu'elle se tordait les mains, un peu, d'un geste qui n'était pas habituel chez elle. « Je vais vous chercher une bière ? »

Andy s'apprêtait visiblement à accepter, mais John, d'une voix sinistre, répondit : « Non, merci, May », et Andy referma la bouche.

« Bon », dit-elle en s'asseyant dans son fauteuil attitré, et tout le monde prit grand soin de ne pas regarder John.

« Quel temps, fit remarquer Andy. Pour un mois de novembre, vous savez, il fait vraiment très beau.

– Très ensoleillé, dehors, confirma Judson.

– C'est agréable, dit May qui désigna la fenêtre. Ici, dedans, on s'en rend à peine compte.

– Il y a vraiment beaucoup de soleil, reprit Andy.

– C'est bien », dit May.

Puis plus personne ne dit rien pendant un bon moment. Andy et Judson plissaient considérablement le front, ils se creusaient visiblement les méninges en quête de sujets de conversation mais rien

ne venait. Le silence s'éternisa dans la pièce, et tout le monde, à l'exception de John, s'enferma dans un mutisme et un désespoir de plus en plus marqués. John, de son côté, continuait de broyer du noir face au poste de télévision. Puis :

« Le problème c'est... » commença-t-il.

Tout le monde se tourna vers lui, l'attention en éveil. Mais il n'ajouta pas un mot, se contenta de secouer la tête.

Ils attendirent : rien. Finalement, May prit la parole. « Oui, John ? Le problème ?

– Eh bien, je prends les choses à rebours. C'est ça, qui ne va pas.

– À rebours ? répéta-t-elle. Je ne comprends pas.

– Hier, quand le gamin a dit qu'on ne pouvait pas pénétrer dans la chambre forte...

– Je suis désolé, pour ça. Je voulais vous le dire, je suis désolé.

– Non, tu avais raison. C'est ce que je dis depuis le début, il n'y a aucun moyen de s'introduire dans ce sous-sol.

– Je suis désolé.

– Tenfépapourça. Vous comprenez, ce qu'il faut que je fasse, c'est arrêter de réfléchir à la façon d'y entrer parce que je ne *peux pas* y entrer. C'est ça que je fais à rebours.

– Ah bon ? demanda Judson.

– La montagne, expliqua John, doit venir à, comment il s'appelle ? Mahomet.

– John ? demanda May qui craignait le pire.

– Vous savez, poursuivit John en s'accompagnant d'un vague geste des deux mains. "Il ne viendra pas à elle, alors elle doit venir à lui." C'est pareil pour la chambre forte. On ne peut pas entrer pour atteindre le jeu d'échecs, point final, affaire classée, ce qu'on doit faire, c'est s'arranger pour que le jeu d'échecs sorte pour venir à nous.

– C'est brillant, ça, John, dit Andy. Comment on fait ?

– Ben, répondit John, c'est à ça que je travaille. »

Si Fiona et Brian achevaient leur journée de travail à des heures radicalement différentes, ils la débutaient ensemble, se levaient à 8 heures au plus tard, étaient vite sortis de l'appartement, marquaient un arrêt au Starbucks pour s'acheter un café et un petit pain en guise de petit déjeuner dans le métro, puis ils voyageaient ensemble vers le centre jusqu'à ce que Fiona descende de la rame au milieu de l'île alors que Brian poursuivait jusqu'à Tribeca où se trouvait le studio de la chaîne de télé par câble qui l'employait.

Ce lundi matin-là ne faisait pas exception à la règle, avec le petit baiser hâtif sur les lèvres au moment où Fiona descendait du train, s'arrêtait le temps de jeter sa tasse à café vide dans la même poubelle que d'habitude, escaladait les marches en béton pour gagner la rue puis suivait Broadway jusqu'à la Cinquième Avenue où un pauvre mendiant recroquevillé sur lui-même luttait contre l'air glacial près de l'entrée de C & I.

Fiona plongeait la main dans la poche de son manteau à la recherche d'un dollar (elle donnait toujours un dollar à ces déshérités, sans se préoccuper de la façon dont ils allaient le dépenser) quand elle s'aperçut que ce n'était pas du tout un mendiant, c'était M. Dortmunder. Affreusement gênée, elle sentit son visage virer au cramoisi et, espérant qu'il ne l'avait pas vue mettre la main à sa poche ou, du moins, qu'il n'avait pas interprété ce geste pour ce qu'il était, elle se força à afficher un large sourire, s'arrêta devant lui et, d'un ton trop enjoué, s'écria : « Monsieur Dortmunder ! Content de vous revoir.

– J'ai pensé que nous ferions peut-être mieux de parler ici, dehors, pas tout le temps là-haut, chez Feinberg. Vous avez quelques minutes, assez pour faire le tour du pâté d'immeubles ? »

Elle vérifia sur sa montre et, en fait, elle avait un petit peu d'avance aujourd'hui, aussi répondit-elle : « Bien sûr. » Pour se dédouaner de

l'avoir pris pour un mendiant, elle ajouta : « J'en serais ravie.

– Parfait, dit-il. Marchons, alors. »

Ils marchèrent, alors, au milieu de la ruée matinale des employés de bureau. L'affluence du lundi, sur la Cinquième Avenue, était très différente de celle du dimanche ; les touristes, eux, étaient encore dans leurs chambres d'hôtel, ils comparaient l'éblouissement respectif procuré par un car panoramique qui fait le tour de Manhattan et par le trajet sur le ferry de Staten Island, tandis que les gens qui arpentaient les trottoirs, ce matin, étaient beaucoup plus rapides, beaucoup plus minces, et beaucoup plus concentrés sur leur destination et la raison pour laquelle ils y allaient. Fiona et M. Dortmunder éprouvaient des difficultés à se déplacer parmi eux au rythme plus lent qu'exige une conversation, mais ils essayaient, encaissant l'occasionnel et brutal coup d'épaule en chemin.

« La vérité, dit-il, c'est que nous rencontrons un vrai problème pour accéder à ce truc qui est dans cet endroit, en bas, comme je vous l'ai dit la dernière fois.

– Je suis désolée que toute cette histoire ait été lancée.

– Ben, moi aussi, mais c'est comme ça. » Il haussa les épaules. « Le problème, c'est que votre grand-père et le gars qui travaille pour lui, ils sont fermement décidés à mettre la main sur ce truc. Ou, plutôt, à ce que moi, je mette la main dessus. »

Elle éprouvait une immense culpabilité à cet égard, bien pire que celle de l'avoir pris pour un mendiant.

« Est-ce que ça servirait à quelque chose, si je parlais à mon grand-père ?

– Le défaitisme ne nous mènera pas loin avec lui. »

Ça, c'était tout le portrait de son grand-père. Avec un soupir, elle concéda : « Je suppose que non.

– Mais peut-être y aurait-il une autre solution. »

Surprise et disposée à lui faire plaisir, elle dit : « Oh, vraiment ?

– Seulement, ça veut dire que je vais devoir vous demander de m'aider. »

Elle fit halte, résista à deux coups du lapin assénés par la multitude pressée et dit : « Oh, *non*, monsieur Dortmunder ! »

Ils avaient atteint le coin de la rue et il lui suggéra : « Venez un peu par là avant qu'ils vous expédient au tapis pour le compte. »

La rue latérale était plus calme. Tout en marchant, elle lui expliqua :

« Il faut que vous compreniez, monsieur Dortmund, je suis avocate. Je suis assermentée. Je ne peux pas être impliquée dans une activité criminelle.

– C’est drôle, remarqua-t-il. J’ai entendu parler de deux ou trois avocats qui étaient impliqués dans des activités criminelles.

– Des avocats criminels, oui.

– Ce n’est pas ce que je veux dire. »

Un magasin de bagages dont l’entrée était en retrait par rapport à la rue n’avait pas encore ouvert. Elle l’attira dans cet espace où, environnés de valises présentées en vitrines, elle lui dit : « Laissez-moi vous expliquer.

– Allez-y.

– Feinberg est un cabinet juridique sérieux et respectable. S’ils savaient que je suis impliquée ne serait-ce *qu’autant que ça* dans... Monsieur Dortmund, il faut regarder honnêtement les choses en face.

– *Hmm*, fit-il.

– Ce dont nous parlons là, c’est d’un vol qualifié. D’un cambriolage. C’est un *crime grave*, monsieur Dortmund.

– C’est bien de ça qu’il s’agit.

– Vous ne pouvez tout simplement pas me demander de m’associer à un crime. Je veux dire, j’essaie de *bien* faire mon travail.

– Je ne vous demande pas de sortir ce truc en le cachant sous votre manteau ni rien. Laissez-moi vous exposer la situation, d’accord ?

– Il va falloir que je dise à mon grand-père que ni vous, ni lui, ni personne ne peut s’attendre à ce que je prête mon concours quel qu’il soit. Pas dans cette affaire.

– C’est très bien. J’aimerais lui dire la même chose, moi aussi. Vous voulez bien écouter ce que j’ai à dire ? »

Fiona était capable de se comporter en vraie tête de mule quand on la harcelait. Se sentant harcelée, les traits figés, elle répondit : « Faites.

– Ces photos et fiches techniques que vous m’avez données...

– *Déjà* me voilà profondément impliquée !

– Miss Hemlow, profondément, vous n’avez pas idée de ce que ça signifie. Voilà ce qui se passe, au niveau des spécifications. L’une des tours ne pèse pas le bon poids. »

Ces mots retinrent l’attention de Fiona. « Comment ça ?

– Elle pèse un kilo cinq de moins que les trois autres. Nous pensons que Northwood a fait exécuter une copie et qu’il a vendu la vraie pour

payer son voyage en train.

– Bonté divine.

– Oui, je sais. Mais bon, votre cabinet compte un des membres de la famille parmi ses clients, c'est ça ?

– Oui, bien sûr.

– Si nous pouvions faire savoir à cette personne qu'il y a un problème concernant une des pièces, et qu'en conséquence il y en a peut-être un concernant plus d'une d'entre elles, que peut-être quelqu'un de la famille s'est permis des petites entournures, à ce moment-là peut-être voudra-t-il...

– Elle.

– D'accord. Peut-être voudra-t-elle que le jeu d'échecs dans sa totalité soit expertisé. Vous savez... » Et une véritable lueur scintilla dans ses yeux. « Qu'il soit remonté de cette chambre forte, véhiculé jusqu'au laboratoire de l'expert ou ailleurs, qu'il reste *là-bas* durant un certain temps.

– Oh, mon Dieu.

– Je ne peux pas m'en charger, moi, fit-il remarquer. Vous comprenez bien que je ne peux pas aller parler à cette personne, comment je ferais pour être au courant de cette histoire ? Mais vous, vous pourriez lui en parler.

– Oh, mon Dieu », répéta-t-elle plus bas.

Il inclina la tête sur le côté et l'observa. « Vous voulez bien le faire ? Il faut que je vous dise que c'est la seule façon, pour votre grand-père, de récupérer ce truc.

– Il faut... bredouilla-t-elle. Il faut que je réfléchisse. » Et elle s'enfuit, l'abandonnant à l'entrée du magasin avec, plus que jamais, l'air d'être un mendiant.

1. Tri(ngle) Be(low) Ca(nal Street) : le triangle situé en dessous de Canal Street.

Quand Dortmunder regagna l'appartement, May était déjà partie au travail, mais elle avait laissé un message à l'aide d'un Post-it collé sur le pack de six bières, dans le réfrigérateur, où il ne pouvait manquer de le voir. « Appelle Eppick sur son téléphone cellulaire », suivi du numéro.

« C'est *dans* son fourgon cellulaire que je voudrais l'appeler », grommela-t-il, mais il transféra le message sur le mur à côté du téléphone et composa le numéro.

« Eppick !

– C'est, euh, John. Vous vouliez que je...

– Absolument. » Il avait l'air pressé. « Sautez dans un taxi, venez... »

Dortmunder attendait. « Ouais ?

– ... dans le hall.

– Hein ?

– J'y serai avant...

– Où ça ? »

Silence. Pas un silence menaçant, ni un silence prometteur, davantage un silence de grotte remplie de chauves-souris ; tout le monde dort, là-dedans. Suivi de l'indicatif de fin de communication. Il raccrocha.

Essayer encore ? Pourquoi ? Il se tourna à nouveau vers le réfrigérateur en se souvenant du pack de bières qui avait été utilisé avec autant d'efficacité comme moyen de communication, et le téléphone sonna.

Enfin bon, il y avait des choses par lesquelles on était bien obligé de passer. Il fit demi-tour, décrocha. « Ouais ?

– Je suis dans un taxi, la récep... immeubles renvoient... dès que vous... m'entendez ?

– Non. »

Un bref silence, suivi de : « ... de téléphones portables ! » Une

grossièreté semblait avoir été supprimée.

« À ce qu'on m'a dit, avançà Dortmund, ce sont les transmissions du futur.

– Dans ce cas, le futur se présente mal. Je veux que vous... »
Indicatif de fin de communication.

« Au revoir », dit Dortmund à la sonnerie. Il se saisit de l'une des six boîtes de bière et alla dans le séjour prendre le *Daily News* que May avait lu plus tôt dans la matinée. Il le rapporta à la table de la cuisine parce qu'il savait foutrement bien qu'Eppick n'était pas du genre à abandonner, et il resta assis là un moment à tourner les pages du journal. Comme il ne le lisait pas plus de deux fois par semaine, en général quand il en trouvait un sur un siège du métro, il ne comprenait jamais la signification des dessins humoristiques. Est-ce que c'était censé être des chutes amusantes, au bout sur la droite ?

Dans les pages sportives, les classements étaient à peu près ceux auxquels on pouvait s'attendre.

Il lui vint à l'idée que les sports pourraient être plus intéressants si les joueurs de foot américain portaient des tenues de basket et les joueurs de basket des tenues de foot, et à ce moment le téléphone sonna.

O.K. ; il s'en approcha et répondit : « Allô.

– Ah, c'est bien mieux. John, il faut que vous sautiez dans un taxi et que vous veniez tout de suite chez M. Hemlow.

– La réception est bien meilleure, là.

– J'ai demandé au taxi de s'arrêter à une cabine téléphonique. Venez tout de suite, John, M. Hemlow n'est pas content.

– Et pourquoi Hemlow devrait-il être content ?

– Non, il n'est pas content de vous. Je serai dans le hall. »

*

* *

Eppick était assis dans un fauteuil en corne de rhinocéros, dans le hall, et il se leva quand Dortmund fut introduit par le portier qui ne donnait pas l'impression d'être parfaitement sûr que cela fût opportun.

« Bon, déclara Eppick d'un ton toujours impatient. On y va. »

Dans l'ascenseur, Dortmund remarqua : « J'ai l'impression de dépenser des sommes folles en taxis.

– C'est parce que vous êtes un auto-entrepreneur.

– Oh. » La porte de l'ascenseur s'ouvrit et un médecin-ball pris de fureur les attendait dans son fauteuil roulant.

« Gentlemen », cracha-t-il. Dortmund ignorait que l'on pouvait cracher un mot comme « gentlemen », mais à écouter M. Hemlow, ça avait l'air très facile. « Asseyez-vous », ordonna-t-il, et le fauteuil roulant pivota pour se rapprocher de la vue.

Une fois tout le monde à sa place, Dortmund et Eppick côte à côte dans les fauteuils vénérables et M. Hemlow en face d'eux, au milieu de la vue, l'infirmier fulminant fusilla Dortmund du regard avant d'accuser : « J'ai appris que vous aviez parlé à ma petite-fille ce matin.

– Ouais, c'est vrai. Pas dans l'immeuble, devant, sur le trottoir. »

Eppick tourna un regard mauvais vers l'oreille et l'œil droits de Dortmund. « Vous l'avez *accostée* ? Dans la *rue* ?

– Je ne l'ai pas accostée. Il s'agissait d'une petite conversation. »

M. Hemlow, qui parvenait difficilement à contenir sa rage, lança : « Vous lui avez *demandé* de s'associer à une entreprise criminelle.

– Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Où est le crime ? Je ne lui ai même pas demandé de traverser en dehors des clous.

– Monsieur Hemlow, intervint Eppick, est-ce que vous pourriez revenir un peu en arrière ? Je ne sais même pas de quoi il s'agit. Qu'est-ce qu'il lui a demandé de faire ?

– J'ai seulement...

– Ce n'est pas à *vous* que je pose la question », cracha Eppick. Tout le monde crachait maintenant. « C'est à M. Hemlow.

– À ce que j'ai compris, votre associé que voici a décrété que ça exige un trop gros effort de sa part de s'introduire dans la chambre forte pour récupérer le jeu d'échecs, alors il veut... »

Effaré, Eppick se récria : « Que votre *petite-fille* y descende ?

– Non, ça ne va quand même pas jusque-là. Il veut que Fiona contacte Livia Northwood Wheeler pour...

– Veuillez m'excuser, monsieur Hemlow, l'interrompit Eppick. Qui ça ?

– La descendante du sergent Northwood qui est représentée par le cabinet juridique de Fiona dans ces litiges familiaux, expliqua M. Hemlow.

– Oh, merci.

– Le *cabinet juridique* de Fiona défend les intérêts de Livia Northwood Wheeler », reprit M. Hemlow dont les petits yeux rouges

fulgurants étaient braqués sur Dortmund. « Ce n'est pas *Fiona* qui défend ses intérêts, elle n'a aucune raison légitime de lui parler, même si elle était disposée à faire ce que vous lui avez demandé.

– S'il vous plaît, monsieur Hemlow. Qu'est-ce que... John lui a demandé ?

– Peut-être John devrait-il vous l'exposer en personne. »

D'un œil critique, Eppick scruta John qui haussa les épaules et répondit : « Ça me convient. Comme il nous est impossible de descendre dans ce sous-sol, je me suis dit qu'on pourrait peut-être s'arranger pour que ce soit plutôt le jeu qui en remonte. Les photos et données techniques qu'elle m'a fournies, ce qui, à propos et à mon avis, était plus contestable d'un point de vue légal que ce que je lui ai demandé aujourd'hui, ces données techniques ont établi qu'une des pièces est trop légère, et nous pensons que le sergent l'a remplacée par une fausse...

– Pour se procurer une mise de départ, compléta Eppick en hochant la tête pour abonder avec lui-même. Très malin.

– Nan. N'importe qui aurait compris ça.

– Je voulais dire, de sa part à lui. »

M. Hemlow prit la parole : « John a relayé cette information à Fiona et lui a demandé de la transmettre à Mrs Wheeler en lui recommandant de faire procéder à une expertise du jeu dans son intégralité.

– Ce qui, compléta Dortmund, ferait obligatoirement sortir le jeu de cette chambre forte.

– Si Fiona prenait la liberté d'adresser la parole à une des clientes du cabinet, souligna M. Hemlow, sans en avoir été chargée de manière spécifique par un des actionnaires principaux ou de leurs associés, elle serait immédiatement démise de ses fonctions.

– Fichue à la porte, vous voulez dire, traduisit Dortmund.

– “Démission de ses fonctions” véhicule la même information, précisa M. Hemlow.

– Puis-je échanger un mot avec John, monsieur Hemlow, si vous le voulez bien ? sollicita Eppick.

– Certainement. »

Eppick remercia de la tête avant de se tourner vers Dortmund.

« Je vois ce que vous avez essayé de faire, dit-il, et ce n'était pas condamnable en soi. Il m'apparaît que cette chambre forte présente peut-être une difficulté un peu plus grande que certains lieux auxquels

vous avez été confronté par le passé.

– Que *tous* les lieux auxquels j’ai été confronté par le passé.

– D’accord. Et l’idée de le faire sortir de la chambre forte et transférer dans un endroit où il sera peut-être un peu plus facile de l’atteindre est bonne, elle aussi.

– Merci, répondit Dortmund avec dignité.

– Le problème, néanmoins, c’est que vous ne pouvez pas passer par la petite-fille, pour quoi que ce soit. Elle a enclenché le mouvement, mais maintenant elle est en dehors du coup. Nous devons la protéger, nous devons protéger son emploi, nous devons protéger sa réputation.

– *Hmm hmm.*

– Elle n’est pas un joker », intervint M. Hemlow.

Dortmund fronça les sourcils car il ne comprenait pas, mais il décida de ne pas relever. Eppick comprenait, lui, apparemment, parce qu’il opina du chef et déclara : « Exactement. » Puis il s’adressa à Dortmund : « Mais l’idée est bonne. Il faut juste que nous trouvions un autre moyen afin qu’un autre membre de la famille demande à des experts d’analyser le jeu d’échecs.

– Dans ce cas, monsieur Hemlow, dit Dortmund, j’ai une requête à faire. Il faut que je demande une dernière chose à votre petite-fille et je pense que ça ne pose pas de problème, mais à vous de me le dire. »

Lair dubitatif, la tête roulant plus bas que jamais sur le médecine-ball, M. Hemlow darda un regard furibond à travers ses sourcils. « Et ce serait ?

– Selon elle, elle me l’a dit une fois, il y a dix-sept membres, dans la famille, chacun ayant porté plainte contre les autres, chacun avec ses propres conseillers juridiques. Est-ce qu’elle pourrait me fournir une liste de ces dix-sept personnes, avec le nom de l’avocat qui représente chacun d’eux ? »

M. Hemlow réfléchit une minute, mais sa tête oscillait de haut en bas pendant qu’il le faisait, pas du tout en rythme avec son genou métronomique.

« Ça, elle pourrait, dit-il enfin.

– Merci.

– Je vais faire en sorte qu’elle compile une telle liste et qu’elle me la remette. Je la transmettrai à Johnny qui pourra alors vous la donner.

– Super.

– Mais après, c’est terminé. Vous n’aurez plus jamais aucun contact

avec ma petite-fille.

– Oh, pas de problème », affirma Dortmund.

*
* *
*

Dans l'ascenseur qui descendait, il s'enquit : « Qu'est-ce que vous avez voulu dire quand vous avez parlé d'auto-entrepreneur ?

– C'est un des termes qui définissent les statuts socioprofessionnels. Vous savez, sur lesquels les autorités se basent. Comme par exemple, si votre travail vous rapporte une somme fixe, vous êtes un salarié, par conséquent vous pouvez faire partie d'un syndicat, mais si vous êtes auto-entrepreneur, vous ne pouvez pas devenir membre d'un syndicat.

– Je ne fais pas partie d'un syndicat, moi », dit Dortmund au moment où la porte de la cabine s'ouvrait sur le hall.

Quand ils sortirent du bâtiment, Eppick proposa : « Nous retournons tous les deux en ville. Venez jusqu'à l'angle de la rue, on va héler un taxi. Je suis même prêt à le payer.

– Mais vous n'êtes pas prêt à donner un dollar au portier pour qu'il en arrête un juste devant.

– Vous non plus », lui rétorqua Eppick.

Ils marchèrent donc jusqu'au carrefour et finirent par trouver un taxi sans aide extérieure.

« Dites-m'en davantage sur ce truc d'auto-entrepreneur, demanda Dortmund alors qu'ils roulaient vers le centre. Comment ça, c'est un statut socioprofessionnel ?

– Ça indique dans quelle catégorie de travailleurs on se situe. Il y a un certain nombre de critères qu'on doit remplir, et après on devient un auto-entrepreneur.

– Quoi, par exemple ?

– On ne reçoit pas un salaire fixe.

– C'est bon.

– On ne travaille pas tous les jours dans le même bureau, la même usine ou autre.

– C'est bon.

– On emporte ses outils personnels au travail.

– C'est mon cas.

– Il n'y a personne pour superviser ce qu'on fait.

– Vous le savez.

- Il n’y a pas d’impôt retenu à la base sur les sommes qu’on gagne.
- Ça ne m’est encore jamais arrivé.
- Votre employeur ou celui qui vous engage ne vous garantit pas une pension de retraite, ni le remboursement de vos frais médicaux.
- C’est mon profil dans ses moindres détails.
- Dans ce cas, vous l’êtes. Et maintenant, tâchez de vous activer, pour ce qui est des membres de la famille. Je crois que vous avez mis le doigt sur quelque chose, là.
- Dès que j’aurai la liste », promet Dortmund.

Quand May rentra ce soir-là, il l’aida en portant un des sacs de provisions. Une fois dans la cuisine, il lui dit : « J’ai découvert un truc, aujourd’hui.

– Ah bon ? »

Il sourit : « Je suis un auto-entrepreneur. »

Elle le regarda et rangea les céréales. « Ah », fit-elle.

Plus tard le même jour, Kelp se trouvait dans son propre appartement, entre la Trentième et la Quarantième Rue Ouest, il discutait avec Anne Marie Carpinaw, l'amie qu'il avait connue un jour lors d'un voyage à Washington, et qu'il avait ramenée chez lui pour la mettre à l'abri des dangers de la capitale. Désirant aborder un problème particulier, il déclara : « Tu es une femme.

– Je crois que c'est la première chose que tu as remarquée me concernant.

– Absolument », acquiesça-t-il pour marquer son accord avec leurs déclarations à tous les deux. « Et en ta qualité de femme, j'ai le sentiment que tu pourrais peut-être posséder une certaine expertise.

– Dans quel domaine ?

– Eh bien, dans le cas présent, les pierres précieuses.

– Oui, très bonne idée. Ce n'est jamais de mauvais goût, et ça ne passe jamais de mode.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Il s'agit d'un genre d'expertise différent. »

Le regard qu'elle lui décocha n'était pas dépourvu d'une certaine causticité. « Je pourrais te démontrer mon expertise dans le domaine de la bouderie, si tu veux.

– Allez, Anne Marie. Je veux mettre tes connaissances à contribution.

– Ah, si c'est ça, ça va. Je me demandais quand tu allais mentionner que j'en ai.

– Jusqu'ici, je n'en ai pas eu tellement besoin. »

Elle rit, mais le menaça de l'index. « Attention, l'ami, tu avances en terrain miné, là.

– Alors laisse-moi te poser ma question. Il y a toutes les chances que tu ne connaisses pas la réponse, mais moi, c'est sûr et certain que je ne

la connais pas et il faut bien que je commence quelque part.

– Je t'écoute. »

Ils étaient dans leur séjour où il avait préalablement pris soin de déposer une enveloppe en papier kraft sur la table basse. Il la prit et en sortit deux photos qui représentaient la reine rouge du jeu d'échecs, plus la feuille qui en spécifiait les dimensions et le poids. « Ce que je veux », lui dit-il en lui tendant les documents, « c'est en fabriquer une copie. Elle n'a pas besoin d'être parfaite à cent pour cent, parce que nous allons la recouvrir de laque rouge.

– C'est sur ça que John travaille, dit-elle en étudiant les photos.

– Eh bien, nous y travaillons tous les deux, précisa Kelp, à condition de résoudre deux ou trois petits problèmes. Et l'un d'eux est : comment peut-on réaliser une copie de cet objet, même taille, même forme, même poids approximativement.

– Ça, c'est facile, répondit-elle. Surtout si les pierres n'ont pas besoin d'être identiques.

– Non, elles seront recouvertes de peinture. Comment ça, c'est facile ?

– Tu as frappé à la bonne porte. Ce que je vais faire, c'est confier ça à Boucle d'Oreille.

– À qui ?

– Les femmes adorent les boucles d'oreilles, fit-elle remarquer. Tu le sais, ça.

– On en retrouve dans les taxis, confirma Kelp, on en retrouve à côté des téléphones, on en retrouve par terre le matin après la fête.

– Exactement. Donc voilà, tu avais une paire de boucles d'oreilles que tu adorais, et maintenant il ne t'en reste plus qu'une, et avec une boucle d'oreille tu ne peux rien faire du tout sauf si tu es un garçon pathétique qui veut se la jouer branché.

– J'en ai vu des gars comme ça, moi aussi. On croirait qu'ils sont sortis sans leur laisse.

– Alors, poursuivit Anne Marie, si tu es une femme à qui il ne reste qu'une seule boucle d'une paire que tu adorais, tu vas trouver ce bijoutier que tout le monde appelle Boucle d'Oreille parce qu'il t'en fabriquera une copie à l'identique.

– C'est drôlement chouette. Je l'ignorais complètement.

– Je pense qu'il y a sûrement un Boucle d'Oreille, ou peut-être plus d'un, dans tous les centres urbains du monde où les femmes ne sont pas

obligées de se mettre un foulard sur la tête. Celui que je connais est à Washington. Je portais beaucoup plus souvent des boucles d'oreilles, quand j'étais la fille d'un sénateur, que je n'en porte maintenant que je suis la poule d'un cambrioleur.

– Parce que c'est ce que tu es ? » interrogea Kelp, surpris.

Tout en regardant à nouveau les photos, elle demanda : « C'est vraiment très pressé ? »

– Eh bien, dans la mesure où John dit qu'on n'arrivera jamais à mettre la main sur les vraies pièces, je dirais que tu peux prendre ton temps. »

Elle hocha la tête, réfléchit. « Il me reste quelques amis, à Washington, qui n'ont pas encore été mis en examen. Je vais passer un ou deux coups de fil et sans doute y descendre en avion demain. Il exigera très vraisemblablement une quinzaine de jours.

– Il comprendra qu'une certaine discrétion est de mise.

– Oh, ne t'en fais pas. Jamais Boucle d'Oreille ne trahirait la confiance de quelqu'un. » Elle souriait à un souvenir. « La super histoire qu'on raconte sur lui, c'est la fois où une femme est venue le voir, très triste, avec une seule boucle d'oreille. Elle avait perdu l'autre dans un taxi, comme tu le disais tout à l'heure. Il s'est mis au travail et, deux ou trois jours plus tard, une *autre* femme est venue le voir, avec *l'autre* boucle d'oreille, et elle a prétendu qu'elle avait perdu celle qui manquait dans un taxi. Il n'a jamais relevé le mensonge auprès de l'une ni de l'autre, n'a jamais découvert laquelle mentait, ça lui était égal.

– Anne Marie, si c'est vrai, comment ça se fait que *toi*, tu sois au courant ? »

Elle ne comprenait pas comment il pouvait lui poser pareille question. « Andy, les gens n'arrêtent pas de *répéter des choses*. Ce n'est pas la même chose que de dire du mal. »

Parfois, on sait que l'explication qu'on nous donne est la seule qu'on aura jamais.

« Bon, dit Kelp. Comment tu vois le dîner ? »

Cela prit deux jours entiers à Fiona, jusqu'à la fin de l'après-midi du mercredi, pour fouiller dans les dossiers et archives de tiers afin de répondre à la requête de son grand-père en établissant la liste de tous les héritiers Northwood ayant intenté une action en justice. Durant ce temps, son propre travail souffrit, évidemment, si bien que lorsqu'elle eut enfin imprimé la liste et l'eut rangée bien à l'abri dans une enveloppe marron glissée à l'intérieur de son sac, sous son bureau, elle se consacra immédiatement aux soucis, désirs et rêves inassouvis d'une autre famille prise de fureur (dans le pétrole), mais elle n'y travaillait que depuis vingt minutes quand le téléphone sonna sur son bureau.

Oh, c'était quoi, cette fois ? Elle n'avait pas le *temps* de répondre à ça aussi, sinon elle serait encore là à minuit, et qu'adviendrait-il du dîner préparé par Brian, est-ce qu'il aurait choisi un plat exotique et devrait rester assis à le regarder se figer, heure après heure ? *Pourquoi* les gens lui téléphonaient-ils à une heure pareille ?

Pas le choix ; il lui fallait répondre. « Hemlow », dit-elle dans l'appareil, et une voix de femme à l'accent britannique très prononcé annonça : « M. Tumbril désire vous voir dans son bureau. Tout de suite. »

Clic. Abasourdie, Fiona reposa le téléphone. Pourquoi un des actionnaires principaux du cabinet juridique désirait-il la voir, elle, dans son bureau ? Et pourquoi M. Tumbril, entre tous ? À New York, ville réputée pour la férocité de ses conseillers juridiques, comme La Nouvelle-Orléans est célèbre pour ses chefs cuisiniers obèses et Los Angeles pour ses experts comptables excentriques, le nom de Jay Tumbril était, à lui tout seul, très souvent suffisant pour que les chiens enragés se calment et que les fous homicides s'enfuient en hurlant.

Enfin, elle allait bientôt savoir de quoi il s'agissait. Elle suivit le trajet contourné qui conduisait, à travers l'étage Feinberg, au bureau

d'angle, bien sûr, de M. Tumbril, à l'extérieur duquel sa secrétaire britannique, aussi maigre de corps et de tête qu'un lévrier de course, reçut le document d'identité qu'elle lui tendait, parla brièvement dans le téléphone et dit : « Entrez. »

Fiona entra, referma la porte derrière elle. Elle n'avait encore jamais mis les pieds dans le bureau de M. Tumbril, mais le lieu en lui-même ne fut pas ce qu'elle vit en premier et qui entraîna sa réaction ; ce fut Livia Northwood Wheeler qui, assise bien droite sur un sofa vert pâle le long du mur perpendiculaire dépourvu d'ouvertures sur l'extérieur, fixait Fiona avec, sur le visage, une expression extrêmement complexe qui semblait associer appréhension, espoir, doute, défiance, arrogance et, peut-être, quelques épices supplémentaires pour rehausser le goût.

« Ms¹ Hemlow. »

La voix de son maître. À regret, Fiona détourna le regard de cette bouillabaisse d'expressions pour le reporter sur l'expression beaucoup plus claire et beaucoup plus sévère peinte sur la figure de Jay Tumbril. La cinquantaine, grand, solidement bâti, avec un petit visage pointu de furet, il ne paraissait pas tout à fait aussi redoutable lorsqu'il était assis derrière son vaste bureau impeccablement rangé, flanqué de deux immenses fenêtres propres qui offraient des vues hétéroclites sur Manhattan, que quand il se tenait debout, marchant à grandes enjambées, de long en large, devant un jury, mais il avait l'air bien assez redoutable comme ça. D'une voix plus frêle que toutes celles dont elle se savait détentrice, Fiona dit : « Oui, monsieur.

– La dernière fois que Mrs Wheeler est venue dans nos bureaux, vous lui avez adressé la parole alors qu'elle attendait l'ascenseur. Vous lui avez dit que c'était moi qui vous envoyais. »

Choquée, Fiona se récria : « Oh, non, monsieur ! » Elle se tourna, horrifiée, vers Mrs Wheeler. « Je n'ai pas dit ça. Je n'ai pas dit ça du tout. »

Mrs Wheeler ne la regardait plus, elle regardait Tumbril et son expression n'était plus qu'une combinaison simple : offusquée et surprise. « Jay, intervint-elle, vous déformez mes propos. C'est *moi*, qui ai conclu que vous me l'aviez envoyée. Elle l'a aussitôt démenti. »

Tumbril n'appréciait pas vraiment. « Pourquoi vous l'aurais-je envoyée, moi ?

– Il y avait une certaine rancœur, dans cette pièce, au moment de ma dernière visite », déclara-t-elle, nullement impressionnée semblait-il

par Tumbril, quelle que soit la manière dont il la dévisageait. « J'ai pensé que vous essayiez peut-être de faire la paix.

– Pourquoi l'aurais-je fait ? » Sur un ton d'impatience plus que de curiosité, comme s'il ne s'attendait pas à recevoir une réponse.

Qu'il ne reçut d'ailleurs pas. « Je me suis trompée », déclara Mrs Wheeler.

Acceptant cette victoire comme lui étant due, Tumbril tourna à nouveau sa colère vers Fiona. « Puisque ce n'est pas moi qui vous ai envoyée parler à Mrs Wheeler, qui était-ce ?

– Personne, monsieur.

– L'idée venait de vous seule.

– Oui, monsieur.

– Miss Hemlow, connaissez-vous la règle en vigueur, dans notre cabinet, concernant les jeunes assistants tels que vous qui entrent en contact direct avec nos clients ?

– Oui, monsieur, dit encore Fiona d'une si petite voix qu'elle eut du mal à s'entendre elle-même.

– Et quelle est cette règle, Miss Hemlow ? »

C'était une chose d'étudier les techniques du contre-interrogatoire en cours de droit, c'en était une tout autre d'en subir un soi-même. « Nous ne sommes pas autorisés à entrer directement en contact avec un client à moins qu'un des actionnaires principaux ou des associés n'en ait exprimé la demande.

– Jay, intervint Mrs Wheeler, il n'était pas dans mon intention de causer des ennuis à cette jeune femme.

– C'est elle qui s'en est causé toute seule, Livia. » D'un petit geste désinvolte en direction de Fiona, il balaya l'air comme si elle était poussière et déclara : « Elle n'avait *aucune* raison valable de vous adresser la parole. Elle ne s'est même jamais vu assigner le moindre travail en liaison avec vos affaires. Pourquoi s'adresserait-elle à vous ?

– Eh bien, répondit Mrs Wheeler, elle m'a dit qu'elle m'admirait.

– Qu'elle vous admirait ? Pour quelle raison ?

– Pour la position que j'ai adoptée dans mon action en justice. »

Tumbril s'enfonça tout au fond de son grand fauteuil en cuir pour braquer un regard de désapprobation totale sur Fiona. « Vous avez consulté les dossiers ?

– Oui, monsieur.

– Concernant une affaire à l'égard de laquelle vous n'aviez aucune

responsabilité.

– Oui, monsieur.

– Vous avez fouillé dans des documents qui ne vous concernaient en rien, résuma Tumbril, après quoi vous êtes allée trouver la mandante de ce litige pour la flatter.

– Non, monsieur, j'ai seulement...

– *Oui*, monsieur ! Eh bien, jeune femme, si vous avez pensé que vous pourriez tirer bénéfice de cette ânerie exécutée en coulisses, vous avez obtenu le résultat complètement opposé. Partez, libérez votre bureau et attendez que les agents de sécurité vous escortent jusqu'à la sortie de l'immeuble.

– Jay !

– Je sais ce que je fais, Livia. Miss Hemlow, le cabinet vous enverra par la poste ce qui vous reste dû. Vous comprendrez que nous ne pourrions pas vous rédiger une lettre de recommandation.

– Oui, monsieur.

– Au revoir, Miss Hemlow. »

Accablée, incapable pour l'heure de réfléchir à ce qui lui arrivait, Fiona fit un pas vers la porte.

« Jeune fille », appela Mrs Wheeler et, quand Fiona tourna sa tête qui pesait une tonne, la vieille dame était penchée vers elle pour lui tendre une carte de visite. « Appelez-moi. »

Sans vraiment se rendre compte de ce qu'elle faisait, Fiona la prit. Elle ne parvint pas à articuler une parole.

Tumbril n'avait pas du tout le même problème. « Vous faites une erreur, Livia.

– Ce n'est pas la première que je fais dans ce bureau », lui répondit-elle.

Il jeta un dernier regard furieux sur Fiona. « Vous pouvez partir. »

Elle partit.

*
* *
*

L'enveloppe ! Si les agents de sécurité trouvaient cette enveloppe, avec toutes les informations qu'elle contenait sur tous les héritiers Northwood, ce serait bien pire pour elle que d'être fichue à la porte, elle se retrouverait accusée d'activités criminelles et sa réputation serait détruite à jamais.

En essayant de donner l'impression qu'elle ne se hâtait pas avec la dernière énergie, elle marcha plus vite qu'elle n'avait marché à ce jour à travers le labyrinthe de box pour regagner son bureau. Elle sortit l'enveloppe de son sac, colla d'un geste vif une étiquette d'expédition dessus, y inscrivit le nom et l'adresse de son grand-père, la prit et la déposa, sur le chemin des toilettes, dans le panier de courrier en partance sur le bureau de quelqu'un qui n'était pas là.

Parvenue à destination, elle s'aperçut qu'en fait elle avait besoin de se poser un petit moment, ce qui n'était pas plus mal car, quand elle sortit, l'agent de sécurité, une femme forte d'aspect austère dans un uniforme de couleur marron, était là et fixait sur elle un regard mauvais. « Fiona Hemlow ?

– Oui.

– Vous devriez être à votre poste.

– Quand on est viré, lui répondit Fiona, on a envie d'aller aux toilettes. Je prends juste le temps de me laver les mains. »

La femme du service de sécurité la suivit à son box où sa voisine, Imogen, ouvrit de grands yeux mais eut la sagesse de ne pas faire de commentaire. Fiona prit ses rares objets personnels sur le bureau, autorisa la femme en uniforme à fouiller son sac, puis elles se dirigèrent vers les ascenseurs.

Fiona contempla ce qui lui était si familier, qui représentait une partie si importante de sa vie. Tous ces dos courbés, ces ordinateurs, ces téléphones, ces piles de documents, toutes ces créatures qui ramenaient opiniâtrement à elles leurs rames, dans cette galère, tandis que ceux qui occupaient des fonctions supérieures étaient assis, invisibles, à côté de fenêtres.

Elle sourit. Soudain, elle se sentait libérée d'un poids qu'elle n'avait jamais eu conscience de porter. « Vous savez, dit-elle à l'agent de sécurité, j'ai beaucoup de chance. »

1. Prononcée « Miz », cette abréviation permet de ne plus faire la différence entre femme mariée (Mrs, « Missiz ») et femme célibataire (Miss).

Le vendredi après-midi, Anne Marie prit l'avion qui faisait la navette entre Washington D.C. et l'aéroport de LaGuardia. Venu de Manhattan, Kelp était arrivé en taxi un peu en avance afin d'avoir le temps de choisir la voiture idéale pour ramener Anne Marie jusqu'à leur nid d'amour. Sa priorité numéro un, comme toujours, était un véhicule équipé de plaques portant les lettres M.D. car il était fermement persuadé que les docteurs en médecine possèdent, par rapport à la moyenne des gens, une plus grande expérience des hauts et des bas de l'existence humaine, et qu'en conséquence, chaque fois qu'ils en ont la possibilité, ils gravitent vers le haut ; comme, par exemple, dans le choix de leur véhicule personnel.

Ce trajet, cependant, avait un caractère plus spécial encore que d'ordinaire car il marquait le retour d'Anne Marie après trois jours de voyage aller et retour à Washington et après ses tractations, là-bas, avec Boucle d'Oreille, le tout à sa demande à lui. Quand il commença donc sa randonnée à travers le parking longue durée, ouvrant l'œil pour repérer ces plaques de docteur en médecine et l'absence de poussière (en longue durée depuis peu), son second critère était qu'il voulait une voiture appartenant à *une femme* médecin. Dans le temps, il aurait recherché une conduite intérieure discrète affichant un kilométrage inférieur à la moyenne tout en présentant des creux et des bosses plus nombreux qu'à l'ordinaire, mais les temps avaient changé et les anciens signifiants ne signifiaient plus rien.

Bon, il fallait bien qu'il y en ait. Il déambula un moment parmi les véhicules disponibles, puis il vit une Lexus RX 400 h blanche, le moteur hybride à faible consommation de carburant, et oui, elle avait les plaques M.D. ; inhabituel pour une voiture de couleur blanche. Ce médecin conduit une voiture hybride, ce médecin pense donc à la préservation de la planète. Et l'autocollant, sur le pare-chocs, disait : *La*

Terre — Notre Maison — Gardez-la propre. Pas mal. Et quand il regarda à travers la vitre du conducteur, il découvrit l'argument massue : *deux* bouteilles d'eau minérale Poland Spring dans les porte-gobelets.

Un comparse de Kelp orienté électronique, un dénommé Wally Knurr, lui avait récemment vendu, à peine au-dessus du prix de revient, une télécommande universelle soigneusement restructurée. Conçu à l'origine pour s'y retrouver à travers les différents signaux électroniques individuels de tous les postes et lecteurs connus, TV, VCR et DVD, ce boîtier rendait désormais le même service pour les modèles automobiles les plus récents, permettant d'éviter la force brute utilisée naguère. Il lui fallut à peine une douzaine de *clic* sur la télécommande pour que la Lexus lui retourne son *bip* de bienvenue. Il s'assura que le ticket de parking était à son emplacement à l'intérieur, derrière le pare-soleil, constata que c'était le cas, reverrouilla les portières et partit à la rencontre d'Anne Marie.

Qui semblait être la seule de son groupe à descendre sans bagage à main le long plan incliné qui venait des portes d'embarquement. Ce qu'elle portait à la place était un volumineux sac noir en bandoulière qui rebondissait sur sa hanche droite et lui donnait l'apparence d'une hôtesse de l'air particulièrement appétissante en dehors de son uniforme et, s'il en jugeait d'après divers éléments de conversation surpris pendant que la horde arrivait, certains de ses compagnons de voyage avaient rêvé de se trouver en situation de lui ôter plus encore que ledit uniforme, mais bon, trop tard : le petit ami est là.

Ils s'embrassèrent, au grand écœurement des porteurs de mallettes, puis se dirigèrent vers le parking longue durée où Anne Marie posa un regard ravi sur la Lexus en disant : « Pour moi ? »

– Je l'ai choisie spécialement.

– Très attentionné de ta part », répondit Anne Marie tandis que, d'un *bip*, il les télécommandait dans la voiture.

Lorsqu'il eut reculé le siège qui touchait presque la cloison pare-feu du moteur, la Lexus était très bien. Kelp fut heureux de payer le montant correspondant à trois journées de parking et ils s'engagèrent sur Grand Central Parkway, vers l'ouest, à destination de Manhattan.

Tout en conduisant, il lui dit : « Je suppose que ça s'est bien passé, alors.

– Tu me dois quatre cents dollars.

– En plus du billet d'avion, tu veux dire. Qu'est-ce que j'ai fait pour

ça ?

– Boucle d'Oreille a exigé une avance. Il a flairé l'embrouille et il n'était pas prêt à risquer sa réputation pour moins que ça.

– Ça se comprend. Tu as bien fait de payer.

– Tu sais, Andy, je ne suis pas le banquier de la bande.

– Oh, je le sais, ça. Moi et John, ce week-end, on va aller piocher un peu à droite et à gauche.

– Bon.

– Mais autrement, il dit que ça ne lui pose pas de problème, hein ?

– Il ne voulait pas m'avouer que ça allait être très facile, pour lui, mais je m'en suis bien rendu compte. »

Le pont de la Cent-vingt-cinquième Rue approchait.

« Tu m'as manqué, lui dit-il.

– Très bien. Toi aussi, tu m'as manqué.

– On va sortir dîner dans un bon restaurant. »

Elle réfléchit un moment. « On va sortir tard dîner dans un bon restaurant », décida-t-elle.

Pour John, ses activités devaient rapporter, et il n'était pas ravi à l'idée que non seulement ce cambriolage bien précis était impossible, mais que maintenant ils étaient dans le rouge, sur ce projet, à hauteur de quatre cents dollars. Il comprenait bien qu'Anne Marie avait fait ce qu'elle devait faire, mais bon, quand même.

Pendant le week-end, pour rembourser cette dette, Dortmund et Kelp effectuèrent deux ou trois petites visites post heures d'ouverture chez divers fournisseurs de produits de luxe de Madison Avenue si haut de gamme et si raffinés que le petit panneau, affiché sur la porte, disait *Nous parlons anglais*, le tout engendrant une visite supplémentaire dans le West Side, chez un certain Arnie Albright, connu des autorités pour être receleur d'objets volés, mais de ses clients comme le gars qu'on allait trouver quand on avait sur les bras quelque chose qu'on ne voulait plus avoir sur les bras.

Les négociations avec Arnie se déroulaient généralement sur le mode grossier, désagréable, et bref, la brièveté étant due au fait qu'Arnie n'ignorait nullement l'existence de concurrents qui, s'ils sortaient peut-être un peu plus des sentiers battus que lui et avaient assurément pour réputation d'être extrêmement durs en affaires, l'emportaient néanmoins largement dans la catégorie de ce qui est supportable chez un être humain. Arnie savait que ses clients ne pouvaient supporter sa vue au-delà d'une certaine durée, surtout quand, comme c'était précisément le cas, son eczéma rouge chronique recommençait à suppurer et à envahir son visage boursoufflé de telle sorte qu'il donnait l'impression de s'être endormi la tête dans un saladier de *salsa* épicée. Quand enfin on avait l'argent entre ses doigts, on avait envie de rentrer chez soi pour le laver.

Quant à Johnny Eppick et son employeur, M. Hemlow, Dortmund pensait que la petite-fille rencontrait quelque difficulté à réunir les

informations qu'il avait demandées sur les autres héritiers, ce qui n'était pas non plus un problème puisqu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il ferait de ces renseignements quand il en disposerait. Et donc, il ne faut pas réveiller l'Eppick qui dort.

Ce qu'il se garda de faire jusqu'à la fin de la matinée du lundi, peu après le départ de May pour le Safeway. C'est à ce moment-là que le téléphone se décida à sonner, et Dortmunder posa le *Daily News* (il semblait ne rien y avoir sur des gens qu'il connaissait aujourd'hui), se leva, se rendit à la cuisine, décrocha et dit : « Ouais.

– M. Hemlow veut nous voir. Chez lui. »

Fataliste, Dortmunder répondit : « Je saute dans un nouveau taxi, c'est ça ?

– Je ne crois pas que vous ayez le temps de venir à pied », rétorqua Eppick avant de raccrocher.

*
* *

Visage impassible, le portier déclara : « L'autre gentleman est déjà arrivé.

– Ouais, je le vois », répondit Dortmunder. Il était de mauvaise humeur parce qu'il avait été obligé de dépenser une trop grande partie de l'argent d'Arnie Albright juste pour venir.

L'attitude d'Eppick n'avait rien de désagréable, en fait, elle était seulement réservée. Il s'extirpa du fauteuil en corne de rhinocéros pour annoncer :

« Il n'avait pas l'air content.

– Comme d'habitude, vous voulez dire.

– Peut-être pire. »

Pendant qu'ils montaient dans la cabine d'ascenseur avec son machiniste superflu, Eppick déclara :

« On va bien voir comment ça se passe.

– Ça me semble un plan raisonnable », abonda Dortmunder.

Ça n'allait pas bien se passer. M. Hemlow attendait à son endroit habituel dans son fauteuil roulant sur le plancher ciré de son appartement en terrasse, mais lorsqu'ils sortirent de la cabine, il ne pivota pas sur place, ne zooma pas sur la vue, ne les invita pas à prendre un siège. Non, il resta où il était, avec eux qui se tenaient debout devant lui, et quand l'ascenseur fut reparti il déclara : « Je

voulais vous le dire à tous les deux en personne. Je ne vous tiens ni l'un ni l'autre pour responsables de ce qui s'est passé.

– Il s'est passé quelque chose ? interrogea Eppick d'une voix inquiète.

– Mercredi dernier, ma petite-fille a été licenciée. Embêtée, elle n'a pas voulu m'en parler, mais ce matin, au courrier, est arrivée la liste des héritiers que vous lui aviez demandée.

– Vous voulez dire, que John lui avait demandée, corrigea Eppick pour ne pas rester sur la trajectoire de la balle.

– Oui, bien sûr. »

M. Hemlow paraissait rabougri, ce matin, comme si le médecine-ball avait perdu une partie de son rembourrage. Ses yeux, ses sourcils et son front présentaient une expression plus préoccupée que prédatrice, jusqu'au béret rouge, perché au sommet telle une cerise au marasquin, qui ne contribuait guère à atténuer les mauvaises vibrations émanant de sa personne.

« Je lui ai téléphoné quand j'ai reçu l'enveloppe, poursuivit-il, et elle m'a expliqué qu'elle avait été renvoyée, qu'une femme des services de sécurité armée l'avait escortée de son bureau à la rue, et qu'elle avait à peine eu le temps de m'expédier l'enveloppe avant que l'agent de sécurité fouille ses affaires.

– Ils ont fouillé ses affaires ! » s'offusqua Eppick qui semblait aussi stupéfait que révolté.

Le genou de M. Hemlow, celui qui donnait le rythme, vibrait deux fois plus vite que le déplacement latéral lent et triste de sa tête. « Il semble que ce soit la manière dont se déroulent les entretiens d'adieu dans le monde moderne de l'entreprise, surtout si l'employée a été prise en flagrant délit de violation des règles, comme c'est le cas pour Fiona, dans *mon* intérêt. C'est pour ça que je me considère comme responsable, moi et personne d'autre. »

Dortmunder, qui avait plutôt apprécié Fiona Hemlow, demanda : « Quel genre de règle a-t-elle violé ?

– Elle s'est imposée auprès de Livia Northwood Wheeler. Elle n'avait nul droit de lui adresser la parole, rien pour justifier une telle initiative. Une personne qui possède le statut de Fiona, le statut qu'avait Fiona, ne doit pas prendre les devants en adressant la parole à quelqu'un.

– Mais c'est affreux, monsieur Hemlow, dit Eppick qui paraissait sincèrement bouleversé par cette nouvelle.

– C'est mon égoïsme à moi seul qui en est cause. Mon égotisme. Qui en a *cure*, de ces vieilles rancunes, de ce passé révolu ? Qui peut remédier à une injustice vieille d'un siècle ? Personne. Les coupables ne sont plus là. Les gens qui sont là, eux, quoi qu'ils aient pu faire par ailleurs, ne m'ont jamais causé de préjudice. Et maintenant, tout ce que j'ai accompli, c'est de nuire à ma propre petite-fille.

– Nous allons rattraper ça, monsieur Hemlow, assura Eppick qui avait très vite retrouvé sa ferveur. Quand nous aurons récupéré ce...

– Non. »

Dortmunder l'avait vu venir, mais pas Eppick, apparemment. Il cligna des yeux, recula d'un pas mal assuré en direction de la porte de l'ascenseur. « Non ? Monsieur Hemlow, vous ne...

– Si. » Pour un tas de tripes avachies, il donnait une fichue impression de fermeté. « Le jeu d'échecs peut rester où il est. Il a fait suffisamment de mal en ce monde, qu'il pourrisse dans cette chambre forte. »

Fais-moi confiance, pensa Dortmunder.

Mais Eppick n'était pas du genre à capituler sans combattre. « Monsieur Hemlow, nous travaillons sur ce...

– J'en suis bien conscient, Johnny, et je vous en remercie, mais ce travail est terminé. Faites parvenir votre note finale à mon comptable, vous serez réglé aussitôt.

– Bon... dit Eppick. Si vous êtes décidé.

– Je le suis, Johnny. Par conséquent merci, et au revoir.

– Au revoir, monsieur Hemlow. »

Eppick se tourna pour appuyer sur le bouton d'appel de l'ascenseur, mais Dortmunder dit : « Hé. Et moi alors ?

– Monsieur Dortmunder, lui répondit M. Hemlow, vous n'étiez pas employé par moi. Johnny, oui.

– Ne vous tournez pas vers moi, John », dit Eppick même si c'était exactement ce que Dortmunder était en train de faire.

« Pourquoi ?

– Parce que, John, lui répondit Eppick comme s'il expliquait quelque chose à un crétin fini, vous n'avez rien fait. »

Dortmunder n'en croyait pas ses oreilles. « Je n'ai rien *fait* ? J'ai parcouru toute la Nouvelle-Angleterre assis sur le *plancher d'une voiture*. Je me suis creusé les méninges en essayant de trouver une manière de mettre la main sur ce fichu jeu d'échecs. J'ai passé plus de

temps en taxi qu'une hôtesse de charme. J'ai fait fonctionner mon *cerveau* sur ce projet.

– C'est une affaire entre vous, messieurs, dit M. Hemlow. Bonne journée. » Et cette fois, il fit pivoter le fauteuil roulant et s'éloigna rapidement, franchit le seuil d'une porte qui donnait sur un couloir.

Eppick appuya enfin sur le bouton d'appel en disant : « Bon, John, j'ai bien l'impression que vous allez devoir faire passer ça par profits et pertes. »

Dortmunder ne répondit rien. L'ascenseur arriva, ils le prirent de concert et il continua de ne rien dire. Absolument aucune expression ne se lisait sur son visage.

Dehors, sur le trottoir, Eppick lui dit : « Vous ne tenez pas à causer des difficultés, John. J'ai toujours les photos.

– Je sais.

– Le moins que je puisse faire, c'est nous trouver un taxi pour descendre en ville.

– Non, merci », répondit Dortmunder. Il avait besoin d'être seul, de réfléchir. À sa vengeance. « Je préfère marcher. »

Comme beaucoup de membres du NYPD, passés et présents, cela faisait de nombreuses années que Johnny Eppick n'habitait plus dans les limites des cinq quartiers de la ville ; plus, en fait, depuis sa deuxième année dans les forces de l'ordre, quand il s'était marié et était parti de chez ses parents, dans le Queens, pour fonder, sur Long Island, sa nouvelle famille à lui, deux garçons et une fille au bout du compte, qui aujourd'hui fondaient des familles à leur tour, et dont aucun n'avait suivi son exemple en entrant dans Le Métier.

Contrairement à certains de ses collègues, Eppick n'avait jamais conservé un petit appartement en ville, abritant une femme ou une succession de femmes de substitution, car il était du genre à se satisfaire d'une seule famille et d'un seul foyer qui devaient être complètement dissociés de son travail. Le bureau de la Troisième Rue Est était récent, postérieur à sa retraite, postérieur à leur prise de conscience, à Rosalie et à lui, que, s'ils s'aimaient toujours et n'éprouvaient aucun désir de changement, il était également vrai que ni l'un ni l'autre ne pouvait supporter qu'il soit à la maison en permanence. Il avait pris sa retraite du métier de policier. Dur : faut quand même y aller. Et donc, Johnny Eppick Offres de Services.

Il n'était pas le premier ancien policier à se lancer dans les enquêtes privées. La retraite que lui octroyait la ville était très convenable, mais il n'existe aucune pension de retraite, où que ce soit, qui ne puisse trouver l'utilité d'un petit supplément, même si ce n'est pas la raison principale pour laquelle de nombreux ex-policiers intègrent finalement des compagnies de sécurité privées, des sociétés de transports de fonds en camions blindés ou des banques. La raison principale en est l'ennui ; après les tensions, les horreurs et les plaisirs du Métier, c'est difficile de rester assis à longueur de journée avec la télécommande dans une main et une canette de bière dans l'autre. Une vie qu'il faut laisser aux jeunes

flemmards qui n'ont pas encore mis le nez hors de leur cocon.

Aux premiers jours de sa retraite, Eppick avait envisagé de proposer ses services quelque part, mais une existence de salarié, au terme de tant d'années dans Le Métier, lui avait trop fait l'effet d'une déchéance. Le moment était venu d'être son propre chef, pour changer, de voir comment ça se passerait. Il s'était donc procuré une licence de détective privé, ce qui n'avait rien de compliqué pour un ancien flic, et avait installé son bureau dans la Troisième Rue Est parce que ça ne coûtait pas cher et qu'il n'avait pas le sentiment qu'il allait devoir impressionner qui que ce soit. Tout ce dont il avait besoin, c'était de dossiers et d'un téléphone. D'autre part, les gens s'attendent à ce que les bureaux des détectives privés se situent dans des quartiers pourris.

Une fois détenteur d'une adresse et d'une plaque, il avait eu besoin de se faire imprimer du papier à en-tête et des cartes de visite. Il avait diffusé l'information grâce aux policiers, aux avocats et aux autres personnes qu'il avait rencontrées au cours de ses années dans Le Métier, et le premier poisson qu'il avait ramené dans son filet était M. Horace Hemlow.

Et quel poisson. Faisant largement la maille, avait pensé Eppick, riche, honnête et prêt à tout pour satisfaire son obsession. Il avait mis un autre client potentiel en attente, changé le message de son répondeur pour décliner toute éventuelle proposition de travail, s'était consacré entièrement à M. Hemlow, jusqu'à mener des recherches sur cette bande d'escrocs minables afin qu'ils assurent le sale boulot sans aucune possibilité de trahir.

Et tout ça pour quoi ? Son temps payé et ses frais remboursés. Autant distribuer des journaux à domicile, pour ce genre de paie ; ça aussi, ça éviterait qu'il soit tout le temps à la maison.

D'accord. Après la débâcle du jeu d'échecs, il modifia à nouveau le message de son répondeur, se livra à une nouvelle campagne pour solliciter ses contacts au téléphone, commença à recevoir des offres de travail plus modestes, certes, mais moins contrariantes. Ici une femme jalouse, là un forcené de la médecine douce et de la diététique qui, pour des raisons de génome, voulait retrouver son père biologique. De quoi rester sur la brèche.

Par un lundi où le vent soufflait en rafales, deux semaines après les adieux dans l'appartement de M. Hemlow, le premier lundi de décembre, Eppick se rendit en ville au volant de sa voiture, laissa la Prius sur son emplacement mensuel dans un parking situé à une rue de sa destination, acheva le trajet à pied, prit l'ascenseur pour monter à son bureau, entra et vit aussitôt que les lieux avaient été visités. Cambriolés. Complètement vidés.

Tout avait disparu ou presque. Téléphone, fax, imprimante, ordinateur, TV, DVD, mini four grille-pain, même la moitié la moins lourde de ses appareils de musculation.

Tout avait été mené avec une efficacité et un professionnalisme que, en dépit de sa fureur outragée, il était obligé de reconnaître et d'admirer. Il n'y avait quasiment aucune marque sur les serrures. Ses trois systèmes d'alarme, y compris celui qui aurait dû prévenir le poste de police local, avaient été démantelés ou court-circuités avec une assurance tranquille, naturelle, presque dédaigneuse. Tout avait disparu et aucune trace de pas n'avait été laissée pour signaler un passage.

Bien sûr, Eppick téléphona aussitôt au poste, avec son portable puisque le téléphone du bureau et le répondeur s'étaient envolés, même s'il n'avait pas le plus petit espoir que quelqu'un retrouve un jour la trace de ces malfaiteurs. Mais il avait besoin de la déclaration pour son assureur, et ce pillage allait certainement générer un chèque conséquent de la compagnie d'assurances.

Et bien des migraines entre le moment présent et ce moment à venir tandis qu'il remplacerait tout ce qui s'était évaporé, intégrerait les nouveaux systèmes, estimerait à quel degré son intimité personnelle et professionnelle avait été violée, et imaginerait les mesures de sécurité additionnelles qu'il lui faudrait prendre afin d'empêcher ces salopards de venir se servir une deuxième fois.

Les policiers qui vinrent procéder aux constatations lui étaient inconnus car il n'avait jamais travaillé au sein de ce *precinct*. Ils montrèrent compassion, professionnalisme et juste un soupçon de mépris, exactement comme il l'aurait fait si les rôles avaient été inversés. Il détesta répondre à leurs questions et grinça des dents de rage lorsque les représentants de la loi eurent pris congé.

Bon, la première chose qu'il devait faire maintenant consistait à cacher ce désastre à ses deux clients du moment. Il n'était pas acceptable, pour un détective privé professionnel, d'être lui-même

victime d'un crime ; toute crédibilité serait perdue à jamais. Par conséquent, après un rapide voyage dans un endroit situé au bas de la ville où il y avait beaucoup de magasins de matériel électronique, il rapporta un nouveau téléphone avec répondeur qu'il installa sur son bureau dévasté et dans lequel, d'une voix beaucoup plus discordante que la normale, il enregistra ce message :

« Bonjour. C'est Johnny Eppick qui vous parle. J'ai attrapé quelque chose ce week-end, j'espère que ce n'est pas la grippe, je ne suis donc pas au gouvernail aujourd'hui. Laissez-moi un message et j'espère que je serai là, frais et dispos, demain à la première heure. »

Le reste du matériel de remplacement, il allait l'acheter sur Long Island pour éviter de payer les taxes new-yorkaises, alors autant s'y atteler tout de suite. Il ne servait à rien de rester à traîner toute la journée dans son bureau pillé.

Ce fut pendant qu'il roulait sur la voie express de Long Island, juste à l'est des limites de la ville, que la vérité lui apparut enfin et un nom surgit, comme éclairé au néon : Dortmund.

Évidemment. En raison du choc initial, il n'avait pas réfléchi correctement, n'avait pas relié les pointillés, mais d'où cela pouvait-il venir autrement ? Dortmund. Il fallait qu'il rétablisse l'équilibre des comptes puisqu'il n'avait rien gagné sur le coup du jeu d'échecs. Et à l'entendre geindre en permanence pour quelque chose d'aussi ridicule que les frais de taxi, on avait une indication sur les limites du gaillard.

Cette espèce de salaud avait attendu exactement deux semaines, du lundi au lundi, juste assez longtemps pour qu'Eppick ne puisse rien prouver mais ait la certitude que c'était lui.

Et ce n'était pas tout. Les objets qui avaient été volés ne constituaient qu'un écran de fumée, la cerise sur le gâteau. Le seul vol qui revêtait une réelle importance, c'était celui de l'ordinateur. Ce petit boîtier dans lequel les images compromettantes de John Dortmund étaient conservées.

Oui, et quand il retournerait à son bureau le lendemain et vérifierait dans ses dossiers, un geste qui ne lui était pas venu à l'esprit avant cet instant, les copies de ces images qu'il avait imprimées auraient aussi disparu.

Je ne possède plus aucun moyen de pression sur John Dortmund, pensa-t-il. Il voulait à tout prix que ce moyen de pression n'existe plus. Pourquoi ? Parce qu'il prépare quelque chose. Mais quoi ?

Eppick roulait en direction de chez lui, vers l'est, en fronçant intensément les sourcils.

« Ils ne vont *jamaïs* revenir !

– Nessa », répondit Brady alors qu'ils mangeaient des bâtonnets de poisson surgelés micro-ondés, des frites surgelées micro-ondées et buvaient des canettes de bière, « bien sûr qu'ils vont revenir. Ils sont venus jusqu'ici rien que pour s'assurer que tout allait bien.

– Dans ce cas », objecta-t-elle d'une voix belliqueuse en se penchant au-dessus de ses bâtonnets de poisson dans cette vaste salle à manger décorée conçue pour plus de convives mais moins de volume, « ils ont dû s'assurer que tout allait mal parce qu'ils *ne vont pas revenir* !

– Écoute, Nessa, tu n'es pas obligée de hurler, je suis juste là, en face de toi.

– N'empêche que tu m'entends pas. Ces clowns ne vont pas revenir. »

Surpris, presque offensé pour eux, il déclara : « Pourquoi tu les traites de clowns ? Ce sont des gens très sérieux.

– Ah !

– Ils sont venus ici pour parler de dissimuler un jeu d'échecs de très grande valeur, lui rappela-t-il. Et c'est *ici* qu'ils avaient l'intention de le cacher. Ils ont même mentionné la table du séjour.

– Où ils allaient le cacher.

– Oui.

– Comme ça, là, sur une table dans le séjour.

– Je t'ai expliqué, Nessa, que c'était comme cette histoire de lettre. Tu t'en souviens, d'Edgar Allan Poe.

– On a étudié *Le Corbeau*, acquiesça-t-elle d'un ton boudeur. C'était hyper chiant.

– Eh bien, il a pas écrit que ça, et ceci dit, si tu veux cacher quelque chose, tu le poses à un endroit bien visible où personne s'attend à le voir.

– Tu le poses à un endroit bien visible où *moi*, je vais pas m’attendre à le voir, et devine ce qui arrive après.

– Eh bien, Edgar Allan Poe, c’est ça qu’il faisait, reprit Brady, et ils vont revenir, tu peux en être sûre.

– Brady », fit-elle la bouche pleine de bâtonnet de poisson en agitant un bras mélodramatique en direction des lointaines fenêtres, « *il neige*.

– Je sais bien.

– *À nouveau*.

– Je sais bien.

– Nous sommes dans les montagnes de la Nouvelle-Angleterre, en décembre. Brady, à la télé ils parlent de congères. Tu sais ce que c’est, des congères ?

– Écoute, Nessa...

– Tu veux attendre ici jusqu’au *printemps* ? Ici ? »

En réalité, cela ne dérangerait nullement Brady de devoir attendre ici indéfiniment. Il disposait de cette immense demeure pour lui tout seul, il n’avait aucune responsabilité, juste cette fille très mignonne avec qui il pouvait coucher tout le temps, quoique pas aussi souvent, ces derniers temps, hélas, et il avait la perspective de ce jeu d’échecs d’une valeur fabuleuse, au pied de l’arc-en-ciel. Alors, où était le problème ?

Bon, il ferait mieux de ne pas exprimer les choses ainsi, parce que en vérité, le problème, c’était Nessa. Elle devait souffrir d’irascibilité causée par la claustrophobie ou allez savoir quoi. Elle s’ennuyait trop facilement, ça se résumait à ça. Il la baisait aussi souvent qu’il pouvait ou, depuis quelques temps, aussi souvent qu’elle voulait bien, mais elle s’ennuyait quand même.

Il fallait juste qu’il garde son calme, point final. C’était une phase qu’elle traversait, et bientôt elle se sentirait bien à nouveau. Peut-être au printemps, quand les fleurs commenceraient à pousser, même s’il sentait que ce ne serait pas très malin de sa part de présenter les choses exactement ainsi.

« Chérie, lui dit-il, ces types, je les ai entendus parler, je sais qu’ils pensaient ce qu’ils disaient, je sais qu’ils vont revenir et je sais qu’ils étaient sérieux.

– Ce sont des clowns », répéta-t-elle avant de se remplir la bouche de frites.

Il observa un instant de silence, bâtonnet de poisson dans les airs.
« Pourquoi tu continues à répéter ça ?

– Ils sont venus la ramener ici, lui rappela-t-elle, tous les quatre, ils cherchaient le bon endroit où cacher leur précieux jeu d'échecs et ils nous ont même pas vus, nous.

– Ouais, pas plus que les gens chargés de l'entretien des lieux. On est trop malins pour eux, c'est tout. Les gens de l'entretien sont passés pas plus tard que la semaine dernière, et ça fait *des mois* qu'on est là, et ils savent *toujours pas* qu'on y est. »

Il s'agissait de deux employés qui arrivaient en voiture le premier vendredi du mois pour inspecter la maison, tirer la chasse dans les toilettes, inspecter les détecteurs de fumée, ce genre de choses. Il était facile de ne pas se faire voir, et donc Nessa et Brady ne s'étaient pas fait voir.

Précisément ce qu'elle souligna alors. « On le sait, qu'ils viennent. Ils fouillent pas la maison, ils effectuent juste leur ronde. Les autres clowns sont arrivés brusquement alors qu'on le savait pas, qu'ils venaient, ils ont arpenté toute la maison avec nous en plein milieu du passage...

– Ils sont pas montés à l'étage.

– Ils sont allés partout en bas, Brady, ils nous ont même pas *entrevus*, et tu dis qu'ils sont *sérieux* ?

– Ils vont revenir, répéta-t-il.

– Pas cet hiver, répéta-t-elle à son tour. Et j'ai pas envie d'être encore là au printemps.

– Et où est-ce que tu veux être, alors ? »

Elle le regarda. C'était un regard inquiétant, qui se prolongea vraiment longtemps, et durant lequel elle consumma la majeure partie de la nourriture riche en graisses qui traînait encore dans son assiette. Instinctivement, il comprit qu'il ne devait pas parler pendant cet examen, qu'il ne devait rien faire d'autre que de la laisser arriver au terme du processus mental qui se déroulait sous son crâne. Il n'avait aucune idée de ce qui la mécontentait dans leur paradis (au début, tout allait bien), mais s'il demeurerait très silencieux et très attentif, peut-être que ça passerait tout seul et que tout redeviendrait comme avant. Qu'ils s'amuseraient. Qu'ils ne s'inquiéteraient de rien. Que personne n'imposerait sa mauvaise humeur à l'autre.

Elle lécha ses doigts pleins de graisse. Ils oubliaient toujours les serviettes de table et elle se les essuya sur son jean. « Je veux rentrer,

dit-elle.

– *Quoi ?*

– Pas tout de suite.

– Que, qu'est-ce, on, tu, je...

– Mais je veux *voir* des choses avant, *aller* quelque part, je veux qu'il se passe des choses autour de moi.

– On, on...

– Je crois que j'ai envie d'aller d'abord au sud, peut-être jusqu'en Floride. Après on pourrait revenir par une autre route et rentrer chez nous.

– Au Nebraska ? Nessa ? À Numbnuts ?

– Les copains me manquent.

– Non, ce n'est pas vrai, lui dit-il. C'étaient *eux*, les clowns. Ils te manquent pas plus qu'à moi, ces débiles.

– Y a *quelque chose* qui me manque, insista-t-elle. Mais de toute façon, il faut qu'on parte d'ici. Je refuse d'être isolée par la neige sur cette montagne, il faut qu'on parte, c'est tout. »

Il fit preuve de compréhension et demanda : « Comment ? On a pas d'argent.

– On va voler des trucs qu'y a ici. Des trucs qu'on peut revendre chez des prêteurs sur gages. Des trucs du genre horloge de cheminée et... et mini four grille-pain. On va partir d'ici tant qu'on peut encore atteindre la grand-route, et rouler vers le sud jusqu'à ce qu'on ait chaud et peut-être qu'après, au printemps, on pourra passer par chez nous, juste pour *regarder*, juste pour voir comment c'est après qu'on est allé voir ailleurs.

– Dans le vaste monde, tu veux dire. »

Elle fit du regard le tour de la vaste salle à manger déserte. « Ce n'est pas le vaste monde, ça, Brady. »

Au printemps, se dit-il, je reviendrai, le jeu d'échecs sera posé sur la table, où ils l'ont dit, et moi, je le verrai parce que je connais le secret. Alors en attendant, on va juste faire plaisir à Nessa.

« D'accord, lui dit-il. On va partir pour le sud. On va descendre en Floride. On peut décoller demain matin.

– Très bien, dit-elle en posant un regard satisfait sur la table. Comme ça au moins, on sera pas obligés de laver ces assiettes-là. »

Ce fut au bord de la piscine d'un motel de Jacksonville, en Floride, qu'ils nouèrent conversation avec le responsable de tournée d'un groupe de rock alternatif qui devait se produire en ville le week-end suivant. « Passez me voir à ma chambre après le déjeuner de midi, je vous donnerai deux billets gratos », leur dit-il. Ils le remercièrent et il répondit par un large sourire avant de s'éloigner, les épaules velues, l'eau de la piscine luisant dans sa barbe et sur sa queue de cheval.

Un peu plus tard, Nessa était prête à partir de la piscine mais Brady s'amusait, il regardait surtout les étudiantes qui profitaient des vacances de printemps, et il lui répondit : « Je vais rester encore un petit peu. » S'il ne pouvait pas se faire Nessa aussi souvent qu'avant, il pouvait au moins mater ces étudiantes, peut-être s'éclipser avec une d'entre elles, à un moment ou à un autre.

Mais il ne se passa rien de tel, comme il avait plus ou moins compris que ce serait le cas, et une heure plus tard il retourna à leur chambre, mais Nessa n'y était pas. Pas plus que la petite valise qu'elle utilisait, ni l'argent liquide qu'il rangeait dans son portefeuille.

Brady ne la revit plus jamais. Sans elle, il effectua le trajet du retour à Numbnuts par une autre route, il obtint le pardon, obtint du travail au Starbucks et resta un brave petit gars honnête pendant le restant de ses jours. Vint une époque où il ne pensa plus du tout à Nessa, mais de loin en loin, il se demandait quand même : Qu'est-ce qu'il est devenu, ce jeu d'échecs ?

DEUXIÈME PARTIE

LA REVANCHE DU PION



Fiona disposait d'une fenêtre. Elle disposait d'une fenêtre juste sur la droite de son bureau reproduction Premier Empire, à l'étage supérieur de l'appartement en duplex de Livia Northwood Wheeler, sur la Cinquième Avenue, entre la Soixante-dixième et la Quatre-vingtième Rue, et elle ne se lassait jamais de contempler l'étendue de Central Park en contrebas, pas même quand il neigeait, ce qui était précisément le cas. Pas une grosse chute de neige comme celles de janvier et de février qui avaient déposé sur le monde une couche blanche, épaisse et difficile à négocier, mais une petite neige hésitante du mois de mars, celle d'une saison qui sait sa fin proche, un simple saupoudrage de couleur blanche destiné à redonner de la fraîcheur aux amas de vieille neige accumulés sous les arbres et contre le mur de pierre bas séparant le parc de la Cinquième Avenue.

Le rôle de Fiona en tant qu'assistante personnelle de Livia Northwood Wheeler était intéressant par sa diversité, mais il lui laissait quand même du temps pour observer le parc par la fenêtre, imaginer ce que deviendrait la vue lorsque arriverait le printemps, puis l'été. Quand elle ne s'abîmait pas dans la contemplation du parc, néanmoins, il y avait bien assez de travail pour la maintenir occupée avec les affaires de Mrs Wheeler qui étaient nombreuses, variées et, pour l'essentiel, dépourvues de coordination entre elles.

Mrs W (comme elle préférait être appelée par les gens de son équipe) siégeait, par exemple, au conseil d'administration de multiples organisations de la ville, en même temps qu'elle était directrice d'un éventail stupéfiant de sociétés privées. Par ailleurs, c'était une procédurière infatigable, qui menait de front beaucoup plus d'actions en justice que celles concernant uniquement sa famille proche. En solo, ou en élément très actif d'une action collective, elle était actuellement en procès contre des constructeurs d'automobiles, des fabricants

d'aspirine, des chaînes de télévision, des grands magasins, des compagnies aériennes, des cabinets juridiques qui l'avaient précédemment représentée et une panoplie d'anciens employés dont deux ex-assistants personnels.

Si elle s'investissait passionnément dans chacune de ces activités, Mrs W n'était pas du tout organisée ni méthodique et ne savait jamais exactement où elle en était de n'importe laquelle de ces affaires en cours, à qui elle devait de l'argent, qui lui en devait, où et quand la réunion devait se tenir. Elle avait réellement besoin d'une assistante attitrée.

Et Fiona était parfaite pour cette fonction. Elle était calme, n'avait de comptes à régler avec personne, et possédait un amour naturel du détail. En particulier, de tous les détails répréhensibles de l'existence hyperactive de sa patronne, les coups en douce et les ruses, les histoires derrière chaque action en justice, chaque querelle et chaque manifestation de loyauté fluctuante parmi les nombreuses amies riches de Mrs W. Et juste histoire de remplir davantage encore la vie de Fiona, Mrs W écrivait son autobiographie !

Si ce n'était pas l'histoire prise sur le vif ! Mrs W gardait en mémoire le moindre affront enduré un jour, la moindre humiliation, le moindre manquement, le moindre heurt dans lesquels la partie adverse s'était montrée encore plus avide, plus habile, plus indigne de confiance qu'elle. Elle dictait tous ces souvenirs courroucés dans un magnétophone avec des élans venimeux que Lucy Leebald, sa secrétaire en titre, devait ensuite taper sous forme de manuscrit bien présenté.

Le rôle de Fiona, dans tout ça, était de lire les parties achevées du manuscrit et d'établir la chronologie des événements, puisque Mrs W se remémorait les choses sans aucune suite logique et se fichait éperdument du moment où telle et telle chose s'était produite. Réorganiser son récit dans l'ordre chronologique en se basant purement sur des indices internes était, bien évidemment, impossible, mais c'était précisément le genre d'impossibilité dont sont dingues les dingues d'histoire.

Fiona, encore abasourdie, au bout de trois mois, par ce qui s'était passé, était aux anges. Le jour où elle avait été renvoyée de Feinberg par M. Tumbril avait été effrayant, libérateur d'une certaine façon mais surtout périlleux, la laissant sans avenir assuré en vue. Il avait bien fallu qu'elle en parle à Brian (sa réaction avait été de préparer du boudin

noir pour le dîner), mais elle n'en avait parlé à personne d'autre, pas même à son grand-père, jusqu'à la semaine suivante où il l'avait appelée parce qu'il avait reçu la liste des noms des héritiers Northwood qu'elle lui avait postée sur le chemin de la porte de chez Feinberg. À ce moment-là elle avait été contrainte d'avouer, en pleurant un peu, et il avait montré un tel repentir, une telle consternation, une telle conviction que tout était de sa faute à lui, qu'elle avait été forcée de lui remonter le moral juste afin que *lui* se sente un peu mieux.

Il était également responsable du fait qu'elle était ici, qu'elle avait cet emploi. Il était vrai que Mrs W lui avait dit « Appelez-moi », à la fin de cette épouvantable expérience, mais Fiona n'avait eu aucune intention de se livrer à pareille démarche jusqu'à ce que son grand-père, en écoutant son récit, insiste pour qu'elle décroche son téléphone : « Il faut toujours donner suite, Fiona, c'est un des principes qui régissent le monde. »

Elle avait donc donné suite, découvert que cette invitation à appeler avait été un acte de contrition de la part d'une femme qui n'était pas du tout habituée à être contrite. Elle n'avait pas hésité une seconde pour jeter à la figure de Jay Tumbril son exécutrice des basses œuvres, Fiona Hemlow, et s'était aussitôt aperçue (*mirabile dictu* !) qu'elle était innocente ! Et victime ! La victime de Mrs W autant que de Jay Tumbril, en fait.

Et donc elle était là, et si M. Tumbril savait qui décrochait le téléphone des bureaux de Mrs W, désormais, les rares fois où il avait laissé des messages, il n'en avait rien laissé paraître. Ni elle non plus, bien entendu.

Tink-tink.

Pas le téléphone fixe. Il y avait trois appareils posés sur le bureau de Fiona, chacun avec sa sonnerie distinctive : *blip-blip* pour la ligne extérieure, *bzzzork* pour les communications internes, et *tink-tink* pour la ligne privée de Mrs W, dans son propre bureau de l'autre côté du couloir. Et donc : « Bonjour, Mrs W. Il continue de neiger.

– Merci, ma petite, pour ça, j'ai la chaîne météo. Venez et apportez votre bloc-notes.

– Bien, madame. »

Fiona laissa le bureau qu'elle partageait avec Lucy Leebald, traversa le couloir avec son ascenseur à l'extrémité opposée et sa fenêtre, de ce côté-ci, offrant sur le parc une vue identique à la sienne, et elle entra

dans le bureau de Mrs W dans lequel les mêmes fenêtres parvenaient néanmoins à proposer plus de lumière, plus d'air et plus de parc, et où Mrs W en personne, assise derrière son meuble de travail plus ouvragé, hocha la tête à l'adresse de son assistante telle la reine des abeilles qu'elle était. « Bonjour, ma petite.

– Bonjour, Mrs W.

– Refermez la porte, ma petite, et venez vous asseoir ici sur le sofa. Vous avez votre bloc-notes : parfait. »

Le petit sofa placé juste à côté du bureau de Mrs W était beaucoup moins confortable qu'il n'y paraissait. Fiona s'y percha et adopta une attitude d'attente.

Mrs W semblait ruminer plus que de coutume, ce matin. Fronçant légèrement les sourcils, elle regardait ses mains qui déplaçaient de petites figurines sur son bureau, puis elle dit : « Si je me souviens bien, en plus de votre diplôme de droit, vous portez un intérêt prononcé à l'étude de l'histoire.

– Vous avez une mémoire stupéfiante, Mrs W.

– Bien sûr. Mais il s'agit d'une autre histoire à laquelle je veux que vous réfléchissiez maintenant.

– Oui, madame ?

– Est-ce que vous vous souvenez d'une discussion que nous avons eue, deux discussions, je crois, à propos du Jeu d'Échecs de Chicago ? »

Oh, mon Dieu. Fiona avait eu peur ne serait-ce que de mentionner ce jeu d'échecs, mais voulant venir en aide à son grand-père dans sa quête, même si elle pensait qu'il l'avait désormais abandonnée, elle avait opéré une tentative. Elle avait même, alors qu'elles regardaient ensemble les photos représentant les pièces, sur l'ordinateur de Mrs W, trouvé moyen de « découvrir » l'incohérence entre le poids des tours.

Mais cela remontait à un certain temps. Elle avait renoncé à cette tentative lorsqu'elle avait vu qu'elle ne débouchait sur rien et qu'elle courait même le risque de se mettre en danger. Mais maintenant, c'était Mrs W elle-même qui abordait le sujet ; pour le meilleur ou pour le pire. Le cœur battant fort, mais l'expression aussi innocente que toujours, Fiona répondit : « Oh, oui, madame. Ce superbe jeu d'échecs.

– Vous avez remarqué qu'une des pièces ne pesait pas le bon poids.

– Oh, je m'en souviens.

– Très observateur de votre part, commenta Mrs W en hochant la tête pour marquer son accord avec elle-même. Ce fait n'a cessé de me

tracasser, après nos discussions, et je me suis rapidement rendu compte qu'il y avait, entourant ce jeu d'échecs, beaucoup plus de mystères que celui d'une tour étonnamment plus légère. »

Lair attentif, intéressé, Fiona dit : « Oh, vraiment ? »

– D'où provient ce jeu d'échecs ? interrogea Mrs Wheeler en posant un regard sévère sur Fiona. Qui l'a fabriqué ? Où ? Durant quel siècle ? Il apparaît comme ça, brusquement, sans passé, dans une vitrine hermétique placée dans le hall de la compagnie de mon père, l'Immobilière de la Tour d'Or, quand ils se sont installés dans l'immeuble Castlewood en 1948. Où se trouvait-il avant 1948 ? Où mon père se l'est-il procuré, et quand ? Et maintenant, sachant que cette pièce est plus légère que les autres, et qu'il s'agit d'une tour, maintenant nous nous interrogeons sur l'origine du nom que mon père a donné à sa compagnie.

– La Tour d'Or, vous voulez dire.

– Exactement. »

Sachant quelle réponse donner à chacune des questions de Mrs W, sans exception, mais sachant aussi que le faire serait sans conteste l'initiative la pire qu'elle pourrait prendre, Fiona déclara : « Eh bien, je suppose qu'il devait l'avoir en sa possession avant de s'installer dans ce nouvel immeuble.

– Mais où ? insista Mrs Wheeler. Et depuis combien de temps l'avait-il en sa possession ? Et qui en était propriétaire avant lui ? » Elle secoua la tête. « Voyez-vous, Fiona, plus on étudie ce jeu d'échecs, plus le mystère s'épaissit.

– Oui, madame.

– Histoire et mystère, reprit Mrs Wheeler d'un air songeur. Ces mots vont bien ensemble, Fiona, je veux que vous me dénichiez l'histoire et le mystère qui entourent le Jeu d'Échecs de Chicago. »

On me confie le seul travail au monde, pensa Fiona, sur lequel il faut que j'échoue. Le mystère, c'est *moi*, Mrs Wheeler, médita-t-elle, je représente le mystère et l'histoire, moi et ma famille, et vous ne devez jamais l'apprendre.

Mrs Wheeler poursuivait : « Je ne dis pas que je veux que vous y consacriez votre vie, mais qu'au moins un petit moment chaque jour, vous travailliez à ce problème. Qu'est-ce que ce jeu d'échecs et d'où vient-il ?

– Oui, madame. » Avec la pensée soudaine qu'il y avait peut-être là

quelque chose d'utile, après tout, d'utile pour son grand-père, pour M. Eppick et pour M. Dortmund, elle demanda : « Est-ce que vous pensez que je devrais aller le voir ? »

Une idée qui ne plut pas du tout à Mrs Wheeler. « Comment ça, que vous alliez l'observer, vous, sous toutes ses coutures ? Nous le savons, à quoi il ressemble, Fiona.

– Oui, bien sûr.

– S'il y avait une étiquette dessous qui disait "Fabriqué en Chine", quelqu'un l'aurait remarquée depuis le temps.

– Oui, madame.

– S'il s'avérait un jour qu'il y ait effectivement besoin de l'examiner en détail, je suis certaine que nous pourrions organiser cela. Mais dans l'immédiat, Fiona, la question dont vous devez vous préoccuper, c'est celle de sa provenance. Quelle est l'histoire de ce jeu d'échecs ? Quel en est le mystère ?

– Je vais m'y atteler, Mrs Wheeler », promit-elle.

Par un dimanche de mars où le vent soufflait en rafales, Dortmund et Kelp rebroussaient péniblement chemin sur le toit envahi de neige d'un entrepôt, suivant leurs propres empreintes en sens inverse vers la lointaine échelle à incendie. Ils étaient vêtus de parkas noires, la capuche rabattue sur la tête, de pantalons de laine noirs, de gants noirs et de chaussures montantes noires, mais le vent parvenait néanmoins à s'insinuer au travers. Les sacs à dos en plastique qu'ils portaient, noirs également, étaient tout aussi vides que quand ils avaient grimpé sur ce toit, et ils allaient le rester, ce jour-là du moins.

C'était Kelp qui avait trouvé le client pour ces jeux vidéo qui étaient, paraît-il, entassés comme des barres chocolatées dans l'entrepôt, sous leurs semelles, et c'était ce client qui leur avait donné tous les renseignements dont ils avaient besoin pour effectuer leur entrée dans les lieux en arrivant par en haut. Tous, enfin, hormis la présence des deux pit-bulls, en bas, que l'éclairage de sécurité transformait en diables phosphorescents.

Au début, Kelp avait suggéré qu'il s'agissait peut-être d'hologrammes. « C'est un endroit où ils entreposent des jeux vidéo ; pourquoi pas ?

– Descends en caresser un », lui avait conseillé Dortmund, et ils en étaient restés là. Pendant que les pit-bulls gardaient les yeux rivés sur le toit et rêvaient de pouvoir démontrer toute leur affection, mais demeuraient incapables d'escalader les barreaux d'acier encastrés dans le mur, Dortmund et Kelp avaient silencieusement refermé la trappe et rebroussé chemin, bredouilles. Des journées comme celle-là avaient de quoi décourager.

Soudain, les premiers accords de la neuvième symphonie de Beethoven retentirent au milieu des coups de vent. Dortmund se jeta à plat ventre sur le toit enneigé, lança des regards paniqués autour de

lui pour chercher l'orchestre, puis il s'aperçut que Kelp farfouillait dans sa poche de pantalon en murmurant : « Désolé, désolé.

– Désolé ?

– C'est ma nouvelle sonnerie », expliqua-t-il tandis que, sans marquer la moindre pause, l'orchestre invisible revenait en arrière et redémarrait au début.

« Ta sonnerie.

– D'habitude, dit Kelp en parvenant enfin à extraire le téléphone portable de sa poche, je le règle sur vibreur.

– Je ne veux pas le savoir. »

Kelp fit le nécessaire pour faire taire ce vacarme, il porta l'appareil à son oreille et dit : « Allô ? »

Dortmunder se détourna, brossa avec la main la neige sale qui couvrait ses vêtements, et il reprenait ses repères par rapport à l'échelle d'incendie quand Kelp dit : « Ouais, une seconde, ne quittez pas », puis il tendit le téléphone à Dortmunder avec une mimique bizarre : « C'est pour toi. »

Dortmunder n'en croyait rien. « Pour moi ? Comment ça ? Les gens ne s'amusent pas à me téléphoner sur *les toits* !

– Il ne le sait pas, où tu es. C'est Eppick. Allez, c'est pour toi. »

Eppick. Dortmunder n'y avait plus pensé depuis trois mois, à ce type, il était tout disposé à ne plus jamais repenser à lui, mais bon, il y avait ce téléphone, là, sur le toit, avec un vent qui chassait la neige dans tous les sens, et il était censé parler à Johnny Eppick Offres de Services.

Si c'est comme ça. Il prit l'appareil : « Ouais ?

– Vous n'avez pas de cellulaire.

– Vous avez pourtant tout fait pour.

– Très drôle. Vous n'étiez pas chez vous, vous n'avez pas non plus de répondeur, vous n'avez peut-être même pas l'eau courante, pour ce que j'en sais. Je m'apprêtais à laisser un message à votre ami, pour que vous me rappeliez, et vous êtes là.

– J'ai l'eau courante.

– Je suis heureux de l'entendre. M. Hemlow est de retour.

– Non. Je ne veux pas le revoir.

– Mais ce sont de bonnes nouvelles. La petite-fille a peut-être abouti, finalement. Je n'ai pas encore les détails. M. Hemlow veut nous les exposer à tous les deux. »

Dortmunder était sur le point de dire non, qu'il n'avait pas franchement retiré de bénéfices de son association avec l'entreprise Hemlow & Eppick et que, par ailleurs, Eppick n'était plus en possession de ces clichés qui manquaient pas trop de pudeur, mais à ce moment-là il pensa aux pit-bulls avec lesquels il venait tout récemment de faire connaissance, et à ses autres perspectives actuelles, dont la somme s'arrondissait en un zéro bien net, et il se fit la réflexion qu'il y avait des voies pires à emprunter que celle qui le remettrait en présence de M. Hemlow, par qui, au moins, et avec un peu de chance, il ne risquait pas d'être mordu.

Mais il fallait imposer des conditions. « Plus de taxis.

– Je comprends, John. Vous savez quoi ? Dites-moi où vous êtes et je passe vous prendre. »

Dortmunder secoua la tête. Il y a des jours où rien ne se passe comme on voudrait. « Je vais prendre un taxi », répondit-il.

*
* *

Dortmunder entra dans le hall de Riverside Drive au moment où Eppick s'extirpait du fauteuil en corne de rhinocéros et laissait tomber sur le siège un *New York Post* qui ne lui appartenait pas. Le portier en uniforme vert accueillit Dortmunder comme un vieil inconnu : « L'autre gentleman...

– Je me souviens de lui. »

Eppick vint à sa rencontre, le visage grave, le bras tendu comme pour lui serrer la main, ce qui entraîna de l'indécision chez Dortmunder, mais fort heureusement il voulait seulement le prendre par le coude pour lui dire : « John, un mot avant qu'on monte.

– D'accord. »

Ils s'éloignèrent vers le fond de l'entrée, au milieu des tapis orientaux qui couvraient le sol et les murs. « En ce qui me concerne, reprit Eppick, vous savez, le passé, c'est le passé.

– C'est bien.

– Heureusement, mon assurance a presque intégralement couvert les pertes.

– C'est bien.

– Et ça a été une expérience qui m'a beaucoup appris, sur les aspects où je devais renforcer la sécurité.

– C'est bien. »

Eppick le dévisagea bien en face sans cesser de lui tenir le coude gauche, même si ce n'était pas très fort. « Vous savez de quoi je parle.

– Non.

– C'est très bien, alors », conclut Eppick en lâchant son coude pour lui donner une solide tape amicale peut-être empreinte d'un soupçon d'hostilité. « Montons afin que M. Hemlow nous communique la bonne nouvelle. »

Un nouveau machiniste superflu veillait sur les boutons de commande de l'ascenseur. Dortmund le salua de la tête. « Ça va ?

– Bonjour, monsieur.

– Votre prédécesseur est parti suivre une formation de pilote ?

– Je l'ignore, monsieur. Je débute ici.

– Vous allez très bien vous en tirer », assura Dortmund.

Le portier passa la tête dans la cabine pour annoncer au petit nouveau : « L'appartement en terrasse.

– Bien, monsieur. »

Et donc, ils montèrent à l'appartement en terrasse et là, dans son fauteuil roulant, les attendait M. Hemlow, dont le mieux que l'on puisse dire était qu'il n'avait probablement pas l'air en plus mauvais état. Ou pas beaucoup.

« Bienvenue à tous les deux », leur dit-il en hochant cette tête qui donnait à tout instant l'impression de devoir rouler et dégringoler du médecine-ball. Plus bas, la jambe frénétique dansait le tango.

« Heureux de vous voir, monsieur Hemlow », dit Eppick, et Dortmund se contenta d'un signe de tête en décidant de laisser les mots d'Eppick parler pour eux deux.

« Eh bien, entrez. »

Apparemment, tout le monde était redevenu copain parce que le fauteuil roulant prit de la vitesse pour leur indiquer le chemin menant à la vue et aux deux fauteuils situés côte à côte. Quand ils furent installés, M. Hemlow proposa :

« Puis-je vous proposer quelque chose à boire ? »

Voilà qui était nouveau, un seuil de sociabilité inédit à ce jour. Dortmund aurait peut-être tenté sa chance en suggérant du bourbon, mais Eppick répondit : « Oh, tout va bien, monsieur Hemlow. Alors, les choses se sont bien arrangées pour Fiona, c'est ça ?

– Très bien, en fait. » Peut-être la fierté grand-parentale illuminait-

elle cette tête. « Il semble que Mrs Livia Northwood Wheeler, la personne que Fiona avait abordée inconsidérément, s'en soit voulu de l'avoir fait renvoyer, qu'elle se soit mise à sa recherche pour s'assurer que ça allait et, en un mot, qu'elle l'ait engagée comme assistante personnelle.

– Sans blague ! » s'exclama Eppick qui trouvait ça trop fort.

M. Hemlow émit une sorte de petit rire étouffé. « Avec en prime une augmentation de salaire, précisa-t-il. Pas énorme, mais quand même.

– C'est magnifique, monsieur Hemlow.

– Mais ce n'est que le début. Même si j'avais bien dit à Fiona, et c'était la vérité, que le jeu d'échecs volé ne m'intéressait plus, elle s'est dit qu'elle était maintenant dans une position qui lui permettait de nous aider à mettre la main dessus.

– Ça ne serait pas rien, déclara Eppick.

– Certes. Comme elle ne voulait plus risquer sa réputation, Fiona a œuvré très lentement et avec beaucoup de prudence, elle a progressivement imprimé dans l'esprit de Mrs Wheeler l'idée qu'il y avait peut-être quelque chose de pas très orthodoxe dans ce jeu d'échecs. »

Intéressé, Eppick intervint : « Comment s'y est-elle prise pour y parvenir, monsieur Hemlow ?

– Il y avait la différence de poids entre les tours. Sans oublier sa mystérieuse apparition entre les mains d'Alfred Northwood. Northwood n'avait pas de famille, pas d'argent, pas d'antécédents identifiables, autant d'éléments très intéressants pour une femme comme Mrs Wheeler. D'où cet objet, d'une si grande valeur apparemment, venait-il ? »

Eppick, admiratif, remarqua : « Fiona a réussi à lui faire comprendre ça, alors ?

– Elle y a été aidée, je n'ai aucun doute à ce sujet, par la paranoïa naturelle de Mrs Wheeler. Mais effectivement, Mrs Wheeler a fini par acquérir la conviction qu'il y avait quelque chose de, disons, douteux dans ce jeu d'échecs, et maintenant elle a confié à Fiona la tâche d'établir les preuves de son authenticité. »

Eppick émit un seul éclat de rire bruyant. « Ces preuves ne vont pas être faciles à réunir.

– Je ne doute pas qu'un chercheur diligent parvienne à faire remonter l'histoire du jeu à l'arrivée du sergent Northwood dans notre

ville en 1921, par le train de Chicago. Il n'aurait pas proclamé haut et fort son existence à l'époque, ne l'aurait jamais exposé en public avant que vingt-sept années se soient écoulées et qu'il se sente suffisamment en sécurité, suffisamment respectable...

– ... suffisamment riche, suggéra Eppick.

– Oui, aussi, dit M. Hemlow en accompagnant ces mots d'un tremblement affirmatif. Suffisamment installé, disons, pour oser l'exposer dans le hall de sa société immobilière. Et annoncer sans tout à fait le dire vraiment que c'était ce jeu complexe où deux rois se combattent qui était à l'origine de la fortune Northwood.

– Et avant... quand était-ce ? 1921 ? demanda Eppick. L'année où il est arrivé avec le jeu par le train de Chicago ?

– Oui, en 1921. » Diverses parties du corps de M. Hemlow, comprimées qu'elles étaient dans le fauteuil roulant, furent agitées de tremblements, de frémissements, de secousses et peut-être même d'un haussement d'épaules. « Avant cette date, reprit-il, il n'existe pas de trace. Nous trois, qui sommes dans cette pièce, savons que le véritable *propriétaire*, un peu avant cette année-là, était assurément le tsar Nicolas II, mais même alors, les droits de propriété sont nébuleux puisque Nicolas n'aurait jamais concrètement réceptionné ce cadeau. Pas plus que nous ne pourrions jamais connaître l'identité de son auteur ni son intention finale.

– Tant mieux pour nous, commenta Eppick.

– Sans doute. » M. Hemlow hocha la tête et reprit : « Nous pouvons seulement penser que le jeu d'échecs est arrivé à Mourmansk dans le courant de l'année 1917, juste au moment de l'éclatement de la révolution russe, pendant la Première Guerre mondiale. Le jeu d'échecs ne pouvait aller plus loin puisque tout le territoire situé entre Mourmansk et Saint-Petersbourg était livré aux combats, et les traces le concernant, les documents écrits liés à son existence, jusqu'à l'identité de l'expéditeur, tout a été perdu dans le double chaos de la guerre et de l'insurrection. Avant la fin 1918, Nicolas et toute sa famille avaient été massacrés par les Bolcheviks, laissant la question de l'appartenance, si elle devait jamais être soulevée, marquée de plus en plus profondément au sceau du doute. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut imaginer les Bolcheviks dans le rôle d'héritiers.

– Pas en tant qu'assassins directs.

– Exactement. En 1920, quand le peloton de soldats américains est

tombé par hasard sur le jeu, dans un entrepôt des quais de Mourmansk, qui en était le propriétaire légitime ? Si une notion telle que celle de butin de guerre légitime a jamais existé, ce jeu d'échecs en est le représentant parfait. Je suppose donc qu'il serait admissible d'affirmer que, s'il *existe* des prétendants potentiels à la possession de ce jeu, ce sont les descendants des dix membres de ce peloton, y compris, bien évidemment, moi-même et ma petite-fille.

– Et, intervint Dortmund, la dénommée Livia Northwood Machin-chose. Elle.

– Oui, bien sûr. Toute la fortune de Mrs Wheeler n'est pas mal acquise, seulement quatre-vingt-dix pour cent du total. »

Eppick partit du même éclat de rire bref. « On lui laissera deux pions, dit-il.

– Amusant, commenta M. Hemlow, mais je pense que non.

– Comment votre petite-fille va-t-elle essayer de découvrir d'où provient cet objet si elle sait déjà d'où il provient mais ne peut le révéler à personne ? demanda Dortmund.

– Eh bien, voyez-vous », répondit M. Hemlow en retrouvant de l'énergie comme si Dortmund venait de mettre le doigt sur un élément très positif et très stratégique, « c'est là toute la beauté de la chose, John. Dans la mesure où elle connaît la réponse, elle sait ce qu'elle doit éviter. Elle est à même de fournir à Livia Northwood Wheeler des indices et des éléments de preuves qui pointent fermement dans une direction opposée.

– Quelle direction opposée ? s'enquit Dortmund.

– Toute direction qui conduira Mrs Wheeler à exiger que le jeu d'échecs soit extrait de cette chambre forte...

– Voilà qui s'appelle parler, déclara Dortmund.

– ... et examiné par des experts.

– Monsieur Hemlow, dit Eppick, c'est une grande nouvelle.

– Absolument. » Était-ce un sourire de satisfaction, niché quelque part dans ces bourrelets de chair ? « J'ai voulu que vous sachiez tous les deux ce qui se mijote, parce que je vais avoir besoin que vous soyez tous les deux disponibles quand le moment sera venu. Mais laissez-moi vous rappeler les règles de départ.

– Ne pas s'approcher de votre petite-fille, avança Eppick.

– Exactement. Elle a survécu au danger précédent, mais je ne veux pas que cela se reproduise.

– Ça nous convient, dit Dortmund.

– À l’instant présent, ajouta M. Hemlow, Fiona est livrée à elle-même, elle tente d’orienter les événements. Si jamais il en découle quelque chose, elle me le communiquera, je vous le communiquerai, Johnny, et vous le communiquerez à John.

– Absolument, monsieur Hemlow », dit Eppick.

Entre les plis de chair, un œil brillant se fixa sur Dortmund. « Est-ce clair pour vous aussi, John ?

– Je n’ai pas besoin de bavarder avec les petites-filles de qui que ce soit, affirma Dortmund. Quand ce truc remontera de sa chambre forte, dites-moi seulement où il est. Ça me suffira.

– Nous sommes fin prêts, monsieur Hemlow, assura Eppick, quel que soit le moment. Pas vrai, John ?

– Pas qu’un peu », confirma Dortmund. Il se demandait s’il devait suggérer à M. Hemlow de l’inscrire au nombre de ses prestataires de services, en compagnie d’Eppick, mais décida de ne pas gâcher sa salive. Il connaissait la réponse d’avance.

« Eh bien, gentlemen », dit M. Hemlow et, quelque part à l’intérieur de tout ça, il se pouvait fort bien qu’il sourie. « Il semblerait qu’à nouveau, la partie soit engagée. »

Jacques Perly était le seul détective privé que Jay Tumbril connaissait, ou qu'il pourrait être amené à connaître. Spécialiste de la récupération des œuvres d'art volées, jouant fréquemment les intermédiaires entre les cambrioleurs d'un côté et les propriétaires/musées/assureurs d'autre part, Perly était un homme instruit et cultivé, bien loin des critères sordides que l'on associe au terme de « privé ».

Tumbril connaissait un peu Perly depuis des années, depuis que le cabinet juridique Feinberg avait été plus ou moins collatéralement impliqué dans la récupération d'œuvres d'art de valeur dérobées à des clients, et aujourd'hui, même si Fiona Hemlow ne pouvait pas franchement rentrer dans les catégories « œuvre d'art » ni « dérobée », Jacques Perly était l'homme vers lequel Jay Tumbril envisagea de se tourner lorsqu'il éprouva le besoin d'obtenir des réponses aux questions qu'il se posait.

Ils se rencontrèrent en début d'après-midi, ce lundi-là, pour déjeuner au Tre Mafiosi, sur Park Avenue, un temple culinaire calme et paisible, tout dans les blancs, les verts et les ors avec, en cette période de l'année, des fleurs roses. Perly était arrivé le premier, comme cela était de mise, et il se leva en souriant, la main tendue, quand Tony, le maître d'hôtel, escorta Jay à leur table. Jacques Perly, un coquelet imbu et pansu fait homme, conservait une infime trace de son accent parisien d'origine. Autrefois étudiant des Beaux-Arts, puis artiste manqué, il contemplait le monde avec un pessimisme affable, l'humeur agréable mais mélancolique d'un oncle célibataire qui n'attend rien et accepte tout.

« Content de vous voir, Jacques », dit Jay en relâchant la main du détective pendant que Tony reculait leurs sièges, qu'Angelo leur présentait les menus et que Kwa Hong Yo leur apportait petits pains, beurre et eau. « Ça fait un bail.

– Oui, c’est vrai. La santé, ça va ?

– Vous de même ? »

Ils consultèrent les menus, commandèrent nourriture et vin, puis Jay se pencha au-dessus de l’assiette décorative, joignit le bout de ses doigts et se recula lorsque Kwa Hong Yo vint retirer les assiettes. Puis il se pencha à nouveau, joignit à nouveau les doigts, appuya le menton au sommet telle une balle de golf sur un tee et déclara :

« Sous le sceau du secret.

– Bien sûr.

– Voyons, par où commencer ? »

Perly savait bien que son avis n’était pas requis en l’occurrence et, au bout d’une minute, Jay reprit : « Une de nos clientes, une cliente estimée depuis bon nombre d’années, est une femme d’une immense richesse.

– Bien sûr.

– Elle a fait connaissance, pas par mon intermédiaire, d’une jeune femme, une jeune avocate de notre cabinet. » Jay préleva un petit pain et l’observa tandis qu’il le tournait en tous sens comme à la recherche d’une porte secrète. « La jeune femme en question s’était écartée des voies tolérables pour s’imposer auprès de cette cliente », exposa-t-il au petit pain. « Ce qui s’inscrit en violation des règles du cabinet. » Il jeta un bref regard à Perly et poursuivit : « Il en irait de même dans la plupart des cabinets juridiques.

– Je perçois les implications liées à la sécurité », acquiesça Perly.

Jay laissa le petit pain retomber sur son assiette de présentation, non sans témoigner une certaine déception à son égard. « Malheureusement, reprit-il, j’ai montré un peu trop d’impétuosité. En fait, j’ai licencié cette jeune femme en présence de notre cliente.

– Qui a pris la défense de la jeune femme, suggéra Perly.

– Pire. Elle l’a engagée en tant qu’assistante personnelle.

– Aïe.

– Exactement. »

Perly réfléchit un instant. « Le sexe tendre, avança-t-il.

– Peut-être. En tout cas, le sexe qui sait ce qu’il veut.

– À propos de sexe, releva Perly qui étudiait à son tour son petit pain, est-ce qu’il y a la moindre possibilité... ?

– Quoi ? Non, non ! Il ne s’agit pas du tout de ça ! »

Heureusement, la soupe arriva à ce moment-là et, lorsqu’ils

reprirent leur conversation, ce fut dans une perspective légèrement différente. « Cette jeune femme, dit Jay. Sa façon de s'imposer à notre cliente a éveillé mes soupçons. Quel était son mobile ?

– Se faire embaucher par elle ?

– Je ne crois pas. Pas au début. » Il secoua la tête. « Jamais, non jamais elle n'aurait pu prévoir la tournure qu'allaient prendre les événements.

– Dans ce cas que pouvait-elle bien avoir en tête ?

– C'est toute la question, répondit Jay en fixant sur Perly un regard lourd de sens. En un mot comme en mille.

– La question qui nous amène ici.

– Exactement. Quel est le mobile final de cette jeune femme ? Quel risque, si risque il y a, peut-il y avoir pour ma cliente ?

– Oui, bien sûr. Et cela s'est produit il y a combien de temps ?

– J'ai licencié cette jeune femme en décembre.

– Ah. Juste pour Noël.

– Ce n'était pas le but recherché.

– Non, bien sûr que non. » Perly eut un sourire, entre hommes.
« Une plaisanterie.

– Ça s'est produit au moment même où j'ai découvert les faits », explicita Jay qui se sentait légèrement sur la défensive, mais qui, avec fermeté, étouffait ce sentiment dans l'œuf. « Comme je vous l'ai dit, j'ai agi avec impétuosité.

– Et que s'est-il passé au cours des trois mois qui se sont écoulés depuis ?

– Elle, la jeune femme, je veux dire, est installée dans l'appartement de ma cliente, elle n'y habite pas, elle y travaille, elle habite ailleurs, et chaque fois que je téléphone à ma cliente, c'est pour entendre la voix de cette jeune femme, je suis contraint de lui confier, à elle, un message confidentiel pour ma cliente et je ressens un pincement au cœur, une prémonition.

– Oui.

– Finalement, expliqua Jay, je me suis dit qu'il fallait que *j'agisse* selon mon instinct, ne serait-ce que pour m'assurer qu'il n'y avait pas de... véritable problème. »

Perly opina. Furtivement, il jeta un regard alentour pour voir si l'entrée arrivait tout en disant : « C'est tout à fait l'esprit d'attention et de responsabilité auquel je peux m'attendre de votre part, Jay. Mais

vous n'avez aucune crainte ni aucun doute *spécifiques* en ce qui concerne cette jeune femme.

– Je ne sais rien d'elle, regretta Jay. Elle a rempli les formulaires de demande d'emploi habituels et a passé les tests habituels. Je vous en ai apporté des photocopies.

– Bien.

– Elle a reçu une bonne éducation, vient, pour autant que je le sache, d'une bonne famille, n'a aucun lien antérieur que j'aie pu découvrir avec ma cliente. Mais c'est bien cette cliente et aucune autre que cette jeune femme a choisi d'abord.

– À tout acte correspond toujours un mobile. Quel est son mobile ? C'est ce que vous voulez que je découvre.

– Oui. »

Perly opina. « À qui dois-je adresser mes honoraires ?

– À moi, au cabinet. Je ferai suivre sur le compte de ma cliente.

– Nous agissons pour elle, après tout, acquiesça Perly. Même si je ne trouve rien de... répréhensible.

– Quoi que vous trouviez, si ça répond au moins à ma question concernant ses motivations, je serai satisfait. Et il en ira de même pour ma cliente.

– Naturellement. »

De l'intérieur de sa veste sombre et soignée, Jacques Perly tira un mince calepin noir qui emprisonnait dans une boucle son propre stylo en or. Il libéra le stylo et dit : « Il va me falloir les noms, les adresses et quelques petites précisions concernant ces deux dames.

– Bien sûr. »

Voyant Jay hésiter, Perly se pencha vers son plat de résistance qui arrivait tout juste, sourit et affirma : « La confidentialité, Jay, est considérée comme ma plus grande vertu. »

Ce qui manquait le plus à Brian, c'étaient les soirées en solitaire. Ça avait été agréable, à l'époque, de quitter le studio de télé pour rentrer à l'appartement avant 18 heures, de traîner en écoutant sa musique, de parcourir ses livres de cuisine, de préparer le repas du soir tranquillement, en prenant son temps, et de savoir que, vraisemblablement après 22 heures, il recevrait ce coup de fil : « Je pars, là. » Alors il augmentait la flamme sous les casseroles ou dans le four, sortait le vin du soir avec deux verres, et était prêt quand elle franchissait le seuil.

Être renvoyée de Feinberg avait été un coup dur pour Fiona, mais en fin de compte ça avait été pire pour Brian car depuis, elle s'en était remise alors que ce ne serait jamais le cas pour lui. Il n'aurait plus ces soirées à lui seul, plus jamais. Ou l'impression de liberté qu'elles lui avaient communiquée, à plus d'un égard.

Ainsi qu'il ne l'ignorait nullement, c'était l'absence de régularité de ses journées à elle qui lui avait permis de mieux supporter la régularité des siennes. Ce qui l'avait attiré vers la caricature comme vers la cuisine, avant tout, c'était que l'un et l'autre étaient des arts, pas des sciences. Il savait cuisiner des plats mais pas préparer les desserts parce que la cuisson d'un dessert est une science ; si on commet la moindre petite erreur, c'est raté. Il en va de même pour le dessin humoristique. Il était incapable de reproduire un visage bien proportionné, ou même un immeuble. Mais il savait vous en faire ressentir le *caractère* et c'était ça qui en faisait un art.

Ce qu'il appréciait, dans l'art, c'était qu'il n'y avait pas de règles. Il aimait vivre sans règles. La régularité de ses matinées et de ses soirées le frappait comme désagréablement proche d'une vie obéissant à des règles, si bien que les horaires délirants de Fiona l'avaient moralement soutenu ; ils l'avaient libéré des règles temporelles par osmose. Mais

bien sûr, jamais il ne lui avouerait que le licenciement avait privé son existence de plaisir.

De plus, il était heureux pour elle. Elle avait désormais un meilleur emploi, ce qui ne signifiait pas seulement plus d'argent et des horaires plus agréables, mais plus de choses intéressantes à raconter au dîner car Mrs Wheeler était quelqu'un d'éternellement divertissant. Il souhaitait parfois trouver une manière de s'inspirer d'elle dans un dessin animé qu'il vendrait au studio ou peut-être à une autre compagnie se situant plus haut sur la chaîne alimentaire de l'animation. Il était créatif pour certaines choses, mais pas pour ça, et il en éprouvait du regret.

Maintenant qu'ils disposaient de ces soirées prolongées ensemble, une autre question surgissait : comment remplir le temps entre le moment où ils rentraient chez eux et celui où ils se mettaient effectivement à table, ce qui ne pouvait absolument pas se produire avant qu'il se soit écoulé deux ou trois heures. Une grande partie de ce temps était consacrée au récit détaillé que faisait Fiona des dernières excentricités de Mrs W pendant qu'il s'activait à préparer le dîner, et ils remplissaient le reste du temps en jouant : Scrabble, jacquet, Cribbage.

Mais le sujet de conversation principal de leurs soirées était Livia Northwood Wheeler, une femme si riche que le simple fait d'y penser donnait mal aux dents à Brian. Elle avait l'air aussi écervelée et extravagante que n'importe lequel des personnages de dessins animés qui puisse vous passer par l'esprit. Brian avait envie de la rencontrer. Il voulait rire, discrètement, de ses comportements délirants, et il voulait, de temps en temps, qu'un peu de son argent à elle trouve le chemin de ses poches à lui. S'il parvenait à arranger cette rencontre, il était certain de pouvoir arranger le reste. Si seulement il y parvenait.

Soir après soir, pendant qu'ils déplaçaient des pions, avançaient des piquets ou disposaient des lettres pour composer des mots, il lâchait de petites allusions à son envie de rencontrer la fabuleuse Mrs W. Pourquoi ne pas l'inviter à dîner ? « Je ne suis pas si mauvais cuisinier que ça.

– Tu es un merveilleux cuisinier et tu le sais parfaitement. “Cryptage”, c'est un mot qui existe, hein ? Mais nous ne pourrions pas l'inviter *ici*, Brian.

– Pourquoi ? Peut-être que ça lui plairait de s'encanailler.

– Mrs W ? J'en doute vraiment beaucoup. »

Si c'était l'été, ou si le temps était au moins convenable, il pourrait

suggérer un pique-nique dans le parc de Riverside, ou même sur le toit de cet immeuble-ci, qui offrait une assez jolie vue et que certains locataires utilisaient effectivement parfois pour de petites fêtes ou des pique-niques, même si le frisbee y avait été interdit après deux incidents malencontreux.

Mais maintenant, enfin, en ce lundi du mois de mars, il tenait son occasion, ou le croyait. Toute la journée, au studio de télé, les préparatifs avaient été menés bon train et c'était de là que lui était venue son idée. Il avait très hâte de rentrer, et que Fiona rentre, pour pouvoir la lui soumettre. Peut-être, cette fois, cela se concrétiserait-il. Mais il devait s'y prendre en douceur, ne pas se précipiter pour annoncer son idée sans quoi elle aurait toutes les chances d'être écartée.

Ce soir-là, donc, même si tous deux étaient rentrés avant 18 heures, et si, dès 18 h 30, ils déplaçaient inexorablement leurs piquets de Cribbage vers le haut de la planche, il attendit que la partie soit terminée, sur sa victoire à elle, pour seulement aborder le sujet. « Devine ce qui se passe ce week-end », dit-il.

Elle lui décocha un drôle de regard. Il ne se passait rien le week-end, au mois de mars, comme le monde entier le savait. À moins que la Saint-Patrick ne tombe un jour vaguement proche du week-end, c'est-à-dire n'importe lequel à l'exclusion du mercredi, comme tout le monde le savait également, et comme ce n'était d'ailleurs pas le cas. Et donc : « Ce qui se passe ? interrogea-t-elle.

– C'est Mad Mars au studio », lui annonça-t-il avec un grand sourire joyeux.

Ainsi il allait quand même se passer quelque chose pendant un week-end du mois de mars, même si ça ne se produisait ni à, ni en aucune façon à proximité de, New York : les vacances de printemps, le pèlerinage annuel de tous les étudiants de licence d'Amérique vers la Floride pour assister à des séminaires sur le refus de prendre des engagements.

Les vacances de printemps revêtaient une grande importance pour la station de Brian, CRADE, parce qu'elles concernaient directement l'audience qu'elle visait. Un jour, Fiona lui avait demandé : « Mais qui est-ce qui la regarde, votre chaîne ? » Et il avait répondu : « Les garçons entre dix-huit et dix-neuf ans et demi, un panel d'âge extrêmement porteur pour les annonceurs. » Ce à quoi elle avait répondu : « Ça

explique tout », ce qui signifiait Dieu sait quoi.

En tout état de cause, CRADE célébrait chaque année les vacances de printemps avec sa fête Mad Mars, dans un local loué spécialement, à Soho, avec entrée limitée aux membres de la station, à ses annonceurs, à la presse locale, au personnel d'importance secondaire de la compagnie du câble, aux amis proches et à quiconque avait pu en entendre parler. Les participants étaient priés de se présenter déguisés en personnages de dessins animés de la station et beaucoup le faisaient. Le costume du Révérend Tordu de Brian était rangé dans le fond du placard pour en être sorti chaque année avec amour et hilarité, tel un vieil ami un peu bizarre. « Oh, j'espère qu'il me va encore », disait-il toujours, ce qui était sa blague de Mad Mars.

Mais Fiona entreprit de doucher son idée à l'eau froide avant même de l'avoir entendue, disant avec un soupir exagéré : « Oh. Je suppose qu'on est obligés d'y aller.

– *Obligés ?* Arrête Fiona, on s'amuse bien et tu le sais.

– Les deux ou trois premières fois, on s'est amusés, c'était comme d'aller au fin fond de l'Amazonie dans une tribu sur laquelle la civilisation n'a jamais laissé son empreinte.

– Écoute...

– Mais au bout d'un certain temps, Brian, ça devient juste un tout petit peu moins amusant.

– Tu n'as jamais...

– Je n'ai pas dit qu'on n'allait pas y aller. Je dis seulement que cela ne m'enthousiasme pas autant qu'avant, Brian, Mad Mars à CRADE ne me réserve plus beaucoup de surprises. »

Il savait saisir l'ouverture quand elle se présentait. « Écoute », lui dit-il avec beaucoup d'entrain comme si l'idée venait à peine de surgir dans sa tête, « je sais comment on pourrait redonner du dynamisme à cette bonne vieille soirée de Mad Mars. »

Le regard qu'elle tournait vers lui affichait le mot *scepticisme*. « Comment ?

– On invite Mrs W. »

Elle le dévisagea comme si les ailes de chauve-souris de la démence venaient de jaillir de chaque côté de sa tête. « On fait *quoi* ?

– On *la* regarde les regarder *eux*, expliqua-t-il en agitant les bras dans les airs. Tu sais qu'elle n'a jamais rien vu de tel dans toute sa vie.

– Oui, ça, je le sais.

– Écoute, Fiona. Tu sais que je désire la rencontrer, et il n'y a jamais un endroit qui s'y prête.

– Et Mad Mars s'y prête ?

– Oui. Elle sera prévenue qu'il s'agit d'une soirée déguisée avec des monstres, tu lui expliqueras tout, un univers dont elle n'a même jamais soupçonné l'existence.

– Et dont elle ne voudrait surtout pas connaître l'existence.

– Fiona, invite-la. » Dans une supplique, Brian écarta les mains au-dessus de la planche de Cribbage. « C'est tout ce que je demande. Explique-lui de quoi il s'agit, explique-lui que ton ami, c'est-à-dire moi, désire la rencontrer, explique-lui que c'est une soirée délire et qu'on promet de partir à la *seconde* où elle en aura assez.

– Même une seconde, ce serait déjà trop, Brian. »

Il eut un haussement d'épaules expressif. « Si elle dit non, avança-t-il, on en restera là. Je n'en parlerai plus jamais. Mais au moins, *demande-lui*. Tu veux bien faire cet effort ?

– Elle penserait que j'ai perdu la tête.

– Tu diras que l'idée venait de moi, de ton ami complètement débile. Allez, Fiona. Demande-lui, tu veux bien ? S'il te plaît ? »

Elle s'adossa à son siège, fronça les sourcils en fixant un point situé à mi-distance et en tambourinant avec ses doigts sur la table à côté de la planchette de Cribbage. Brian attendait, il craignait d'insister davantage, et finalement elle poussa une sorte de soupir résigné et dit : « J'essaierai.

– Tu veux bien ? » fit-il, ravi. « Tu lui demanderas vraiment ?

– Je t'ai dit que oui, répondit-elle d'une voix lasse.

– Merci, Fiona », dit-il.

Le mercredi après-midi, deux jours après son déjeuner avec Jay Tumbril, Jacques Perly mena à bien une conférence très encourageante en compagnie de deux voleurs d'œuvres d'art internationaux et d'un producteur occasionnel du Discovery Channel, puis il reprit sa voiture pour quitter le bucolique comté de Fairfield dans le Connecticut et regagner New York. Le West Side Highway le déposa à Manhattan, dans la Quatorzième Rue, et quelques habiles manœuvres plus tard, il entra au volant de sa Lamborghini dans Gansevoort Street et appuya en même temps sur le *bip* fixé au pare-soleil. La vieille porte de garage verte abîmée qui obéit en se relevant avec docilité s'inscrivait dans une structure basse tout à fait à sa place dans le quartier : un ancien bâtiment industriel en pierre converti à de plus augustes usages sans perdre son apparence simple d'origine.

Perly s'introduisit à l'intérieur, appuya sur la télécommande pour refermer la porte et s'engagea sur la rampe en béton jusqu'à l'endroit où débutait ladite conversion. Les hauts murs extérieurs en pierre étaient, ici à l'intérieur, recouverts de peinture crème, et les spots d'éclairage, au plafond, étaient orientés sur les conifères en pots, devant la porte du bureau. L'espace était suffisamment grand pour y garer deux voitures même si, d'ordinaire, comme là, il n'était occupé que par celle de Perly. Il laissa la Lamborghini, s'avança vers le mur intérieur en faux colombages et pénétra à l'accueil où Della leva les yeux de son clavier pour dire : « Salut, Chef. Comment ça s'est passé ? »

– Bien, Della, répondit-il avec une fierté légitime, je pense que nous aurons une amphore entre les mains très prochainement. *Et* trente minutes d'émission.

– Je savais que vous alliez réussir, Chef. » Jamais elle ne le lui dirait, mais elle était folle amoureuse de lui.

« Je pensais bien pouvoir y arriver, reconnut-il. Quoi de neuf, ici ? »

– Ils sont tous venus au rapport pour l'affaire Fiona Hemlow. Jerry a envoyé son compte-rendu par coursier, Margo par courrier électronique, et Herkimer a déposé le sien. Fritz dit qu'il aura des photos pour vous avant la fin de la journée. Tout est sur votre bureau.

– Bravo, ma grande. Restez au poste de combat.

– Toujours, Chef. »

Il passa dans son bureau, une vaste pièce pourvue de hautes fenêtres sur l'arrière et, dans le toit, d'une grande source de lumière dont le verre épais encadré d'acier avait la forme d'un dôme. Le mobilier était dans le style fauteuils club, riche sans ostentation, les décorations murales surtout composées de photos qui représentaient des œuvres d'art retrouvées. Son bureau, vaste, ancien, en bois sombre, provenait de l'un des quotidiens new-yorkais qui avaient bu la tasse pendant la grève décisive de la presse écrite, en 1978. Il s'y assit et tira à lui les trois lots d'informations livrés par les membres de son équipe.

Un quart d'heure plus tard, il écrasa son pouce sur le bouton de l'interphone. « Della, appelez-moi Jay Tumbril.

– D'accord, Chef. »

Il fallut six minutes supplémentaires, qu'il occupa à survoler les rapports une nouvelle fois, avant que la sonnerie retentisse, qu'il décroche le téléphone et dise : « Jay.

– Je vous le passe tout de suite, annonça une voix féminine dont l'accent britannique était vraisemblablement authentique.

– Très bien. » Perly avait oublié que Jay Tumbril faisait partie de ces gens qui comptent des points à leur avantage dans le cadre d'un jeu obscur quand ils parviennent à vous faire patienter au bout du fil.

« Bonjour, Jacques.

– Bonjour, Jay.

– Vous avez fait vite.

– Il ne faut pas longtemps quand il n'y a rien à trouver.

– Rien ?

– Eh bien, pas grand-chose. Il y a un petit... Nous allons y venir. La fille d'abord. Fiona Hemlow.

– Oui.

– Elle n'a rien à se reprocher, Jay. Bonnes études, consciencieuse, aussi soumise qu'une nonne.

– Bon, c'est parfait, alors, dit Jay qui semblait vaguement mécontent.

– Elle est issue d’une famille riche, poursuit Perly. Son grand-père, qui est toujours vivant, est un inventeur, un chimiste, il a déposé plusieurs brevets qui les ont rendus riches, lui et le reste de la famille.

– Ce n’est donc pas à l’argent de Livia qu’elle en a, c’est ça que vous me dites.

– *Elle*, non.

– Oui ? Je ne vous suis pas très bien, là.

– Cela fait trois ans, reprit Perly en posant l’index sur le nom qui était inscrit sur la première feuille du rapport de Herkimer, que Ms Hemlow cohabite avec un individu nommé Brian Clanson.

– C’est sur lui que vous avez un doute.

– Oui. » Perly toucha à plusieurs reprises ce nom avec son ongle, pendant que derrière lui son ordinateur lui faisait savoir, par un signal sonore, qu’un e-mail arrivait dans sa boîte. « Je me demande, dit-il, si cet individu a *incité* notre nonne à s’insinuer dans les bonnes grâces de Mrs Wheeler.

– Ce serait lui qui en aurait à son argent.

– Ce n’est qu’une éventualité, dit Perly sur le ton de la mise en garde. Au point où nous en sommes, je n’ai aucune raison de croire quoi que ce soit. Je regarde seulement cet individu et je vois quelqu’un qui, pour être honnête, vient d’une famille de Blancs minables, dont l’éducation n’a pas dépassé le stade des études supérieures courtes, qui ne connaît personne d’une quelconque importance en ville, qui a un emploi extrêmement marginal comme illustrateur, plus ou moins, pour une chaîne de télévision visant un public de néandertaliens. Je peux croire que Ms Hemlow se soit mise avec lui parce qu’il a le charme du bouseux et parce que c’est une jeune femme candide pour qui tout le monde est beau et gentil, mais je peux également croire que M. Clanson se soit mis avec elle parce qu’elle a de l’argent, ou tout du moins parce que son grand-père en a.

– *Hmm.* »

En pivotant sur son fauteuil, Perly constata que l’e-mail lui était envoyé par Fritz, et il l’ouvrit. Les photographies. « Par ailleurs, reprit-il, je peux croire qu’il soit parvenu à la conclusion que Mrs Wheeler représentait, parmi les clients de votre cabinet, sa perspective la plus probable de mettre le grappin sur quelque chose.

– Vous pensez donc qu’il a poussé cette jeune femme à aborder Mrs Wheeler. »

Perly ouvrit la photo étiquetée BC et regarda Brian Clanson, les bras croisés, appuyé contre un arbre dans un parc quelque part, ossature solide mais maigrichon, comme un chien errant, avec un sourire flou et indigne de confiance sur les lèvres. « Je ne dirais qu'une chose, Jay, poursuivit-il en fixant Clanson dans les yeux, ça ne ressemble pas à cette fille d'aller s'imposer à Mrs Wheeler de son propre chef. Il faut qu'il y ait eu une raison, et je ne parviens pas à en dénicher une seule autre en ce bas monde que ce M. Brian Clanson. » Et il adressa un signe de la main à ce jeune gars au sourire flou, qui ne montra aucun repentir.

« Et vous souhaitez enquêter un peu plus à fond sur ce Clanson.

– Voyons si c'est la première fois qu'il essaye de monter une arnaque contre des gens plus fortunés que lui.

– Foncez », l'encouragea Jay Tumbril.

À l'heure où Jacques Perly et Jay Tumbril s'entretenaient de l'enquête relative à Fiona Hemlow et Livia Northwood Wheeler, ces deux femmes, totalement inconscientes de cette recherche approfondie, s'entretenaient des résultats de l'enquête que Fiona avait elle-même menée. « Il n'y a absolument aucune archive », affirmait-elle en écartant les mains dans un geste d'impuissance, debout devant le bureau de Mrs W.

Mrs W avait une photo du jeu d'échecs affichée sur son écran d'ordinateur, et elle le regardait en fronçant les sourcils avec cette même expression de défiance que Perly affichait plus bas en ville alors qu'il scrutait la photo de Brian Clanson. « C'est frustrant, dit-elle. C'est contrariant, voilà.

– Votre père, Alfred Northwood », reprit Fiona qui consultait le bloc-notes sur lequel elle avait jeté des précisions prudentes et exhaustives concernant toute l'histoire comme si elle ne l'avait pas mémorisée depuis bien longtemps, « est arrivé à New York en 1921, en provenance de Chicago. C'est un fait établi. Nous savons qu'il était militaire en Europe pendant la Première Guerre mondiale et qu'il a obtenu le grade de sergent, puis qu'il est allé à Chicago après avoir quitté l'armée, même si je n'ai pas pu trouver de trace de ce qu'il y faisait. Il n'y a pas non plus de documents spécifiant qu'il ait été propriétaire de ce jeu d'échecs quand il était dans l'armée ou à Chicago...

– Pour ça, certainement pas dans l'armée, dit Mrs Wheeler d'un ton sec. Rien qui puisse avoir une aussi grande valeur que ça.

– Non, madame. Nous savons que les amis de votre père et ses associés en affaires lui ont donné le nom de Jeu d'Échecs de Chicago parce que c'est de cette ville qu'il l'a apporté, mais je ne parviens pas à découvrir une seule circonstance où il ait lui-même employé cette appellation de Jeu d'Échecs de Chicago.

– Ni aucune autre.

– Ni aucune autre, acquiesça Fiona. Aucune archive n'indique qu'il ait jamais spécifié d'où il provenait, ni comment il était entré en sa possession. Je suis désolée, Mrs Wheeler, ce jeu n'a tout simplement pas d'histoire.

– Ah, vous voyez bien, fit Mrs Wheeler en secouant sa tête irritée en direction de l'image du jeu. Derrière toute grande fortune se cache un crime. »

L'esprit en éveil, Fiona demanda : « Ah bon ? » parce qu'elle trouvait que c'était une idée très intéressante.

Mais le geste irrité de Mrs W était maintenant destiné à Fiona. « Balzac, ma petite. *Le Père Goriot*. Et je crains que ce crime qui se cache derrière la fortune de *ma* famille ait beaucoup à voir avec ce jeu d'échecs.

– Oui, madame. »

À nouveau, Mrs Wheeler fronça les sourcils en contemplant l'image du jeu sur son écran d'ordinateur. « Est-ce que le crime sera révélé ? Y a-t-il un risque caché dans cet affreux jouet ? Est-ce qu'il y a autre chose à faire que de ne pas réveiller les pions d'échecs qui dorment ?

– Je ne sais pas, Mrs W.

– Non, vous ne savez pas. Bon, merci, Fiona. Je vais réfléchir.

– Oui, madame. » Fiona se tourna pour s'en aller puis dit : « Mrs Wheeler, j'ai autre chose à vous dire.

– Oui ?

– Je ne voulais même pas vous en parler tellement c'est idiot.

– Bon, soit vous en parlez, soit vous n'en parlez pas. Vous ne pouvez pas hésiter indéfiniment.

– Non, madame. Il s'agit de mon petit ami, Brian. »

Les sourcils de Mrs W s'abaissèrent. « Quelque chose qui ne va pas ?

– Oh, non, rien de ce genre. C'est juste que... Eh bien, vous savez, il travaille pour une compagnie de télévision par câble, ils organisent une fête chaque année, en mars, un peu pour célébrer la fin de l'hiver et tout, et Brian m'a dit que je devrais vous y inviter. Ça fait longtemps qu'il voudrait vous rencontrer et...

– Vous lui avez raconté des choses sur moi, c'est ça ? »

Mrs W n'avait pas prononcé ces paroles comme sous l'effet de la colère, et cependant Fiona devint très nerveuse et sentit le rouge lui monter aux joues. Elle ne trouvait rien à répondre, mais apparemment

le rose de son visage parlait à sa place parce que Mrs W hocha la tête et dit : « Ça ne fait rien, ma petite. Ça m'est égal de tenir le rôle d'une excentrique dans les histoires des autres. Je n'imagine même pas ce que Jay Tumbril raconte sur moi, par exemple. Parlez-moi de cette fête.

– C'est un truc vraiment idiot. Parmi les gens qui viennent, beaucoup sont costumés, pas tous. Moi, je refuse.

– Comme à Halloween, suggéra Mrs W.

– Un peu.

– Quand et où a-t-elle lieu ?

– Samedi, à Soho. Ça commence à 20 heures mais Brian n'aime pas y arriver avant 22 heures.

– Très compréhensible. Je vais réfléchir.

– Oui, madame.

– Et, ajouta Mrs W d'un ton soudain devenu sec, passez-moi Jay Tumbril au téléphone.

– Oui, madame.

– J'ai pris ma décision. Le moment est venu de faire intervenir des experts, d'aller au fond des choses. Fiona, nous allons le *voir* de près, ce jeu d'échecs. »

CRADE était toujours dans une phase d'expansion, mais sans jamais disposer de l'argent ou de l'espace nécessaire. Le studio de Tribeca, étant donné qu'il occupait intégralement le deuxième niveau d'un vieux bâtiment industriel où, à la fin du XIX^e siècle, on fabriquait des tabliers et des combinaisons de protection, était perpétuellement en rénovation. Les menuisiers-charpentiers et les électriciens, avec leur ceinture à outils en cuir semblable à un ceinturon d'armes de l'ère spatiale et leur démarche de machos, tenaient le rôle de carburant par rapport à l'eau représentée par les experts du personnel permanent.

Comme les murs extérieurs en brique du bâtiment et l'inaliénable loi de la gravité signifiaient qu'ils ne pourraient jamais agrandir leur territoire, la seule manière d'installer davantage de bureaux, davantage de studios et davantage d'espace de stockage consistait à continuer de trancher de plus en plus sur l'espace disponible jusqu'à ce que les pièces ressemblent à des placards et que les placards aient depuis longtemps été sacrifiés à cette exigence d'avoir plus d'espace. La largeur des couloirs avait été réduite jusqu'à un centimètre de la limite imposée par les normes anti-incendie. Et l'une des conséquences de ces nouveaux ajustements, agencements et acharnements en quête d'espace était que beaucoup des pièces qui en résultaient présentaient des formes inhabituelles, triangulaires et trapézoïdales. Les encadrements de portes sacrifiés depuis longtemps signifiaient que la plupart des déplacements internes effectués dans CRADE comportaient d'infinis détours. L'ensemble était une des raisons pour lesquelles la compagnie trouvait si difficile de recruter et de conserver quiconque avait dépassé l'âge de vingt-cinq ans.

En arrivant au travail le jeudi matin, après la nouvelle stupéfiante de la veille au soir selon laquelle Mrs W allait bel et bien venir à la Mad Mars du samedi suivant, Brian suivit le trajet circulaire conduisant à

son bureau, l'un des rares octogones de l'étage à ce jour dans lequel, quelle que soit la direction du regard, l'espace de travail se rétrécissait devant soi. Juste après s'être insinué entre deux charpentiers qui trimballaient sur leurs épaules des pièces de métal de deux mètres cinq de long en forme de L ressemblant à des rigoles de piste de bowling agrémentées d'un pli en leur milieu, mais présentant de part et d'autre des trous alignés (à quoi ça pouvait bien servir ? à passer la bière ?), l'attention de Brian se trouva détournée de son itinéraire par de petits coups frappés contre une vitre, quelque part.

Oh ; sur sa gauche. C'était là que se trouvait une des salles de contrôle équipée d'une fenêtre scellée qui donnait sur le couloir, vestige d'une incarnation antérieure, et à l'intérieur se tenait Sean Kelly, le patron hirsute de Brian, qui articulait des choses avec sa bouche de l'autre côté de la vitre ; une question semblait-il.

Mais comme la qualité première de cette salle de contrôle en était l'insonorisation, Brian se contenta de répondre par un haussement d'épaules en montrant son oreille. Sean hocha la tête, fronça les sourcils, hocha la tête et indiqua vaguement une direction avec sa main droite tandis que de son index gauche, levé à la verticale, il décrivait un mouvement circulaire. En d'autres termes, fais le tour, j'ai quelque chose à te dire.

Ça marche. Brian acquiesça, prit le temps de réfléchir au plus court parcours pour passer de ce côté-ci de la vitre à ce côté-là de la vitre, puis il s'élança, dépassa un électricien dans le couloir, coincé dans un angle en position assise, le moteur fumant encore un peu, qui avalait de quoi se sustenter dans une flasque que lui tendaient ses camarades.

Itinéraire de Brian lui fit dépasser son octogone, doté d'un encadrement de porte mais dépourvu de porte car elle n'aurait ouvert sur rien. Il hocha la tête, poursuivit sa marche et finit par arriver à la salle de contrôle qui renfermait à la fois Sean et, installé aux contrôles, un technicien inexpressif qui visionnait la bande sur laquelle se déroulait une séquence de beuverie de dessin animé hilarante se passant dans le cosmos, qui devait être diffusée à 23 heures le même soir, en compétition avec les informations planétaires. (Ils s'attendaient encore à gagner.)

« Salut, Sean.

– Salut. » Sean paraissait vaguement embêté. « Hé, mec, dit-il, t'as des problèmes, chez toi ? » Précipitamment, il effaça ces mots du

tableau noir imaginaire qui se dressait entre eux. « Je ne veux pas parler de *trucs* qui me regardent pas, mec, tu sais bien, je veux juste dire, quelque chose qui pourrait nous impacter *ici*. »

Brian aurait pu faire remarquer qu'un chantier de construction n'était qu'un champ d'impacts permanent, mais il alla droit à l'essentiel. « Quel problème, Sean ? J'ai fait quelque chose qu'il fallait pas ?

– Non, mec. Rien à ma connaissance à moi. C'est seulement que j'ai reçu un coup de fil hier, je sortais juste du bureau et le type, il me dit qu'il représente le bras exécutif de l'Efficacité Éthique des Entreprises.

– Le bras exécutif ?

– C'est ce qu'il m'a dit, mec. » Sean eut un sourire contraint et se gratta le crâne sous ses cheveux hirsutes. « Tu les vois débarquer ici ? "Vous êtes tenu de les accorder, les vingt pour cent, mon gars, c'est écrit dans la pub." Ça pourrait donner une séquence marrante.

– Sean, il voulait te parler de *moi* ? Ou juste de la chaîne ?

– Non, mec, de toi, strictement de toi. Est-ce que tu empruntes de l'argent à tes collègues de travail...

– Même si je voulais...

– Ouais, bon. Est-ce que je sais où tu déposes ton fric, si t'as eu des absences inexpliquées...

– Ça arrive à tout le monde, Sean. »

Le sourire rapide de Sean réapparut pour disparaître aussitôt. « Un peu, mon neveu ! Il veut savoir si je pense que tu rencontres des difficultés dans ta vie privée, si ça a des retombées ici, c'que j'pense de tes perspectives de carrière...

– Putain.

– C'était flippant, mec. » Un nouveau sourire. « T'en fais pas, mec, je t'ai couvert. »

Le soupçon s'abattit sur Brian. « Tu lui as raconté des conneries.

– Nan, mec, j'aurais pas...

– Si. Qu'est ce que t'y as dit ?

– J'ai juste répondu à ses questions, mec, j'ai dit que t'étais l'animateur numéro un, dans la boîte.

– Et ? Allez, Sean. »

Sean prit un petit air penaud, mais sans cesser de sourire. « Ben, j'ai bien mentionné ces scènes de bordels vénusiens que tu dessines...

– *Défloration spatiale*. Hein ?

– J'y ai dit que si t'étais aussi bon pour ces scènes-là, c'est que tu

croyais qu'elles étaient réelles.

– Sean, qu'est-ce que tu...

– Non, c'est tout, mec, parole d'honneur. C'est juste que des fois on te trouve à ton bureau, t'es en état de transe, tu tires ton coup sur Vénus. C'est *tout* ce que j'y ai dit, mec.

– Et il t'a cru ? »

Sean parut estomaqué par la question. « Brian, comment je pourrais savoir ce que pensent les habitants de la Terre ? »

Brian avait toute la journée devant lui pour comprendre ce qui se passait, et pourtant il n'y parvint pas.

Jay Tumbril eut toute la soirée du jeudi pour ruminer sur Livia Northwood Wheeler et le Jeu d'Échecs de Chicago, ce qui ne lui laissa pas beaucoup de temps pour dormir, chose qu'il ne pouvait quand même pas faire dans son bureau, de telle sorte que dès 11 heures le vendredi matin, il était à la fois en manque de sommeil et à l'extrême limite de la panique. Il détestait reconnaître qu'il y avait peut-être une circonstance dans laquelle sa maîtrise de la situation n'était rien moins que parfaite, mais de telles circonstances existaient, et c'était l'une d'elles, par conséquent le moment était venu de tirer sur la sonnette d'alarme.

Le problème, quand on se trouve dans un cadre aussi distant de son domaine d'expertise, c'est qu'on n'a pas la plus petite idée de ce qu'il faut faire après, bon Dieu, et donc, ce qu'il faut faire après consiste à appeler quelqu'un qui, lui, possède l'expertise dans ce domaine-là, quel qu'il puisse être. Dans le cas présent, il n'y avait qu'un seul expert connu de Jay, dans ce domaine, et juste après 11 heures, il prit l'interphone et dit : « Felicity.

– Oui, monsieur.

– Passez-moi Jacques Perly.

– Bien, monsieur. »

Trois minutes plus tard, Felicity était de retour au bout du fil : « M. Perly dit qu'il est dans sa voiture, sur le Franklin Delano Roosevelt Drive, qu'il roule vers le nord, il parle sur son kit mains libres et se demande s'il doit vous rappeler plus tard ou si vous voulez lui exposer rapidement de quoi il s'agit. »

Jay savait pertinemment qu'en réalité Perly avait dit le « FDR Drive », mais Felicity était si fière des études qu'elle avait suivies pour devenir citoyenne américaine qu'il se contenta de répondre : « Merci, Felicity, je préfère lui parler tout de suite, c'est assez urgent.

– Bien, monsieur. »

Jay coupa la communication et passa les vingt-cinq secondes suivantes à se répéter dans sa tête comment il allait présenter la situation. Puis la sonnerie se fit entendre, il décrocha et dit : « Jacques.

– Je vous le passe tout de suite.

– Hein ?

– C'était pour rire.

– Je savais que c'était vous, vous n'avez pas déguisé votre voix ni rien. Comment ça, pour rire ?

– Votre secrétaire m'a dit que c'était urgent.

– Oui, heu... Oui, ça l'est. Et par ailleurs, Jacques, extrêmement confidentiel.

– Cela, nous le savons.

– Désolé. Il n'était pas dans mes intentions de vous offenser. La vérité est que je suis un peu tendu, je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière...

– Vous, Jay ?

– C'est encore Livia Northwood Wheeler.

– Quoi ? La jeune Hemlow ? Ou est-ce que Clanson est passé à l'action ?

– Non, rien à voir avec eux. C'est quelque chose de complètement différent.

– Je vous écoute. »

Jay se força à respirer à fond, réunit ses pensées et dit : « Parmi les objets en litige dans l'affaire de succession qui oppose Mrs Wheeler et plusieurs membres de sa famille, il y a un jeu d'échecs, qui n'a jamais, je crois, été expertisé comme il devrait, mais dont il semble qu'il pourrait valoir des millions.

– En d'autres termes, valoir le coup qu'on se bagarre pour sa possession.

– Oui. Depuis le début des procédures... Je dirais seulement qu'au point où on en est, ils portent plainte les uns contre les autres, les autres contre les uns et chacun contre tous selon un degré de complexité qu'on ne rencontrerait nulle part ailleurs hormis dans le tracé du métro new-yorkais. Le tribunal a placé ce bien sous la responsabilité des cabinets juridiques concernés, dont quatre, nous compris, possèdent des bureaux dans cet immeuble-ci, de telle sorte que ces dernières années, ce jeu d'échecs, appelé pour je ne sais quelle

raison le Jeu d'Échecs de Chicago, même si je doute que ce soit là qu'il ait été fabriqué, se trouve dans les coffres du deuxième sous-sol.

– Et il a de fortes chances d'y demeurer un bon moment, je dirais.

– Sauf que *maintenant*, Mrs Wheeler veut qu'il en soit sorti et placé dans un lieu où des experts de tous poils pourront l'examiner.

– Dangereux.

– Exaspérant, corrigea Jay. En tant que conseiller juridique de Mrs Wheeler dans cette affaire, c'est à moi qu'il appartient de transmettre cette requête à la cour. Malheureusement, je ne vois pas quelle raison la cour pourrait avoir de la rejeter, ni pourquoi l'une ou l'autre des parties en litige s'y opposerait. Ce que je vois parfaitement, c'est que chacune des âmes bénies de Dieu concernée par cette procédure aimerait jeter un coup d'œil à ce foutu jeu d'échecs.

– Alors où est le problème ? demanda Jacques.

– Là où il se trouve actuellement, dans cette chambre forte, sous notre immeuble, il est à l'abri de tout.

– Mais un peu trop inaccessible, avança Jacques, pour être expertisé.

– Exactement. D'autant que la banque n'acceptera pas le concept d'un défilé ininterrompu de gens dans ses chambres fortes. Le jeu doit remonter à la surface. Mais à qui va revenir la tâche de *garantir* la sécurité de ce fichu truc pendant qu'il sera en surface, ici puis là, comme le chien de prairie qui court après son ombre ?

– Oh, je vois.

– Oui, bien sûr. Il revient à *notre* cabinet de trouver un site qui soit accessible pour les experts et qui, en même temps, convienne sinon aux autres parties en litige, du moins à leurs conseillers juridiques.

– Et qu'il continue à être à l'abri de tout.

– À condition que pareille chose soit possible. » Si Jay avait eu des cheveux, il se les serait arrachés. « Pas ici, dans *nos* bureaux. Nous ne parvenons pas à surveiller les photocopieuses, ici. Et aucun autre cabinet ne dispose de locaux plus sûrs. Comme il ne s'agit pas d'une enquête officielle nous ne pouvons pas demander à la police d'intervenir, et en réalité, en raison de divers droits de propriété potentiels et d'assujettissement aux droits de succession, nous préfererions laisser les autorités constituées *en dehors* de tout ça.

– Quand désire-t-elle procéder à ce changement ?

– Tout de suite ! Hier !

– Eh bien, ce n'est pas possible. Je pourrais avancer une suggestion, Jay.

– Alors pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Je crains que... Excusez-moi, il vient de se produire une collision impliquant plusieurs véhicules devant moi, il faut que je contourne... Oh, bon, la police est sur place, on me fait signe de passer... Oh, mon Dieu ! Jay, jamais, dans toute votre vie, vous ne voudriez voir pareille horreur.

– Pas de description, hein ?

– Non, soyez tranquille.

– Vous vous apprêtiez à me faire une suggestion.

– Oh Seigneur. Accordez-moi une seconde, Jay...

– Bien sûr. »

Ça devait être un spectacle épouvantable, pensa Jay, pour bouleverser Jacques Perly. Comme la vie était plus facile quand les gens ne pouvaient pas raconter ce qu'ils voyaient de leur voiture.

« Ce que je me disposais à dire, Jay...

– Oui, Jacques.

– ... c'est que j'hésitais à vous faire part de ma suggestion parce qu'elle pourrait donner l'impression d'être intéressée.

– Vous voulez assurer *vous-même* la garde du jeu ? Vous n'êtes pas une sentinelle, Jacques.

– Je voulais suggérer mes bureaux. Extrêmement sûrs, extrêmement protégés, mais absolument accessibles. Vous êtes déjà venu.

– Euh, oui, mais... Je ne sais que répondre.

– Vous auriez évidemment la charge d'engager du personnel de sécurité, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, mais le bâtiment lui-même est idéal pour vous, et je suis certain que nous parviendrions à des termes locatifs acceptables pour toutes les parties concernées. Il faudrait que je puisse assurer mon activité parallèlement, bien entendu.

– Bien entendu. Jacques, plus j'y réfléchis...

– Eh bien, réfléchissez à une autre chose encore. Ah, nous arrivons à la zone enneigée.

– Ah bon ?

– Posez-vous cette question, Jay. Pourquoi maintenant ? Vous m'avez dit que Mrs Wheeler le veut *maintenant*, et qu'elle le veut tout de suite. Pourquoi, Jay ? Après toutes ces années, pourquoi maintenant ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Est-ce que ça pourrait, Jay, être en raison d'un recrutement récent ?

– Vous voulez dire... ?

– Est-ce que Fiona a glissé cette idée à l'oreille de Mrs Wheeler ? Et est-ce que Brian Clanson a tout manigancé ? Est-ce qu'il est tranquillement assis, à attendre que le jeu d'échecs sorte de cette chambre forte ?

– Oh, mon Dieu.

– J'ai déjà Clanson à l'œil, Jay, à cause de cette autre mission que vous m'avez confiée, même si, bien sûr, il n'a aucune idée qu'il est sous surveillance. Nous allons intensifier ça, nous intéresser à ses collègues. Si votre Jeu d'Échecs de Chicago se trouve dans mes bureaux, et si Brian Clanson lève le petit doigt pour s'en emparer, nous le tiendrons, Jay, dans le... de notre...

– Jacques ? La liaison est très mauvaise.

– Nous... plus tard. » Jacques Perly n'était plus au bout du fil.

Le jeudi soir était un moment de presse au Safeway. Le magasin restait ouvert tard et les gens faisaient leurs provisions de nourriture pour le week-end. Généralement, May ne travaillait pas le soir, puisque le seul aspect régulier que John appréciait vraiment dans sa vie était le dîner, mais il arrivait aux gens de tomber malades, d'être renvoyés ou de s'égarer quelque part, et il arrivait qu'on demande à May d'effectuer un remplacement, comme ce soir. Il était maintenant un peu plus de 19 heures ; elle pourrait partir à 20 heures, prendre en passant quelque chose de bon qui ne réclamait pas beaucoup de préparation au rayon traiteur, pour leur repas du soir, et direction leur appartement. Tranquille.

La première chose qu'elle remarqua au sujet de cet homme, c'est qu'il ne portait qu'un petit paquet d'ampoules électriques. Il était dans la file de sa caisse, avec des gens, devant et derrière lui, qui avaient tous des chariots remplis à ras bord, de telle sorte qu'au début il ne faisait que ressembler à un exemple extrêmement facile du jeu : « Cherchez l'intrus. » Elle resta à son poste, continua de faire passer les achats devant le détecteur de code-barre, les y soumettant à deux reprises si elle n'entendait pas le *ping* dès la première fois, déposant les articles sur le tapis roulant pour qu'ils poursuivent leur chemin vers le préposé au remplissage des sacs qui, ce soir, était un jeune affublé d'une surcharge pondérale et d'une supraclusion que tous les membres du personnel connaissaient uniquement sous le sobriquet de Bouffi, un surnom dont il ne semblait pas s'offusquer, et elle continua d'observer le type aux ampoules électriques jusqu'à ce qu'elle parvienne à croiser son regard et qu'elle lui indique de la tête la dernière caisse de la rangée, réservée aux clients qui avaient six articles au plus, même si en fait le panneau indiquait *six articles pas plus*. Le type lui répondit par un sourire de remerciement et écarta légèrement les mains ; il préférait

rester dans cette file.

Ah bon. *Ping. Ping.* À ce moment-là, l'ampoule qu'elle avait dans la tête s'alluma. C'est un flic. Il ressemble à un flic, robuste et sûr de lui, quelqu'un que personne n'appellerait jamais Bouffi, et il fait une chose que quelqu'un de normal ne ferait jamais, à savoir attendre dans une longue file de clients qui achètent tout le magasin alors que lui n'a qu'un seul article. Ce qui en faisait non seulement un flic, mais un flic qui s'intéressait particulièrement à May, ce qui ne pouvait pas être une bonne nouvelle.

Sa première pensée fut que John avait été arrêté, mais sa première pensée était toujours que John avait été arrêté, par conséquent sa deuxième pensée fut de repousser la première. S'ils avaient arrêté John, pourquoi venir *ici* ? Et s'ils avaient décidé de venir ici, pourquoi ne pas se comporter comme un vrai flic et dépasser toute la file pour lui dire ce qu'il avait à lui dire ?

Bon, elle l'apprendrait bien assez tôt. Quelques milliers de *ping* plus tard, son tour arriva, il poussa dans sa direction le petit paquet d'ampoules de quatre cents watts blanches en verre dépoli en même temps qu'un billet de dix dollars et il sourit en disant : « Vous savez, vous devriez vraiment vous procurer un répondeur. »

C'est Andy qui l'envoie, pensa-t-elle, mais elle savait que ce n'était pas le cas. « Oh, répondit-elle, vous devez être l'homme que John est allé voir deux ou trois fois.

– Naturellement », dit-il.

Ping. Elle prit le billet de dix et lui rendit sa monnaie pendant que Bouffi mettait le paquet d'ampoules dans un sac en plastique, et Johnny Eppick Offres de Services déclara : « Par conséquent c'est vous qui allez me tenir lieu de répondeur. Transmettez à John qu'il faudrait qu'il m'appelle. Dites-lui que nous en sommes à la mise à feu. »

J'espère que John n'envisage pas d'arnaquer cet homme, pensa-t-elle. Il va falloir que je lui rappelle d'être prudent. « Je lui dirai, affirma-t-elle. Profitez de votre lumière.

– Ça vaut mieux que de maudire les ténèbres. » Puis, sur un dernier sourire, il emporta ses ampoules électriques dans la nuit.

Le vendredi matin, l'irritation de Dortmunder s'était apaisée sans disparaître. Quand May était rentrée la veille au soir et lui avait appris qu'Eppick était venu la provoquer en plein magasin, avec son message disant de le rappeler, Dortmunder avait d'abord réagi avec outrance. « Il t'a parlé ? Dans le magasin ? Il n'a pas à avoir le moindre contact avec toi ! »

May n'était pas aussi secouée que lui, mais bien sûr, cela faisait plus longtemps qu'elle devait vivre avec. « Il n'a pas été désagréable ni rien, John. Il m'a juste transmis le message qui t'était destiné et il a acheté des ampoules électriques.

– Des ampoules électriques ? Écoute, s'il veut me parler, il peut appeler *Andy* comme la dernière fois.

– Eh bien, c'est à moi qu'il a parlé, et j'ai trouvé que c'était un peu bizarre mais il n'y avait rien de répréhensible à ça.

– Tu sais ce qu'il fait ? Je vais te le dire, ce qu'il fait. Son message n'a rien à voir avec les ampoules électriques, avec “il faut qu'il me rappelle” ni rien de tout ça. Le *message*, c'est : “Je peux t'atteindre. Non seulement je sais où tu es, mais je sais où ta compagne *travaille*, je te tiens à ma merci, si je le veux et quand je le veux”, c'est ça, le message.

– Je crois qu'on le savait déjà, tout ça, dit May. Est-ce que tu vas l'appeler ?

– Plus tard. Pour l'instant, je suis trop en colère.

– Bon, va dans le séjour et laisse-moi m'occuper du dîner », dit-elle en montrant du geste le sac de victuailles du soir posé sur la table de la cuisine.

Il avait faim. « D'accord.

– Bois une bière pour te mettre en appétit.

– Bonne idée », acquiesça-t-il. Il en emporta une dans le séjour où il s'assit et fixa d'un air mauvais le poste de télévision éteint tandis qu'il se

répétait dans sa tête plusieurs conversations imaginaires avec Johnny Eppick dans lesquelles il démontrait plus d'agressivité et développait plus d'arguments frappants qu'il ne le ferait vraisemblablement dans la réalité, jusqu'à ce que May l'appelle pour venir manger, à savoir un très bon pain de viande. Comment elle avait pu le cuisiner aussi vite, avec les ingrédients et tout, à peine rentrée tard du Safeway, il n'en avait aucune idée. Mais cela le calma considérablement et, à la fin du repas, il lui dit : « Je l'appellerai demain. Pas ce soir.

– Ne lui hurle pas dessus. »

Il hésita puis consentit. « D'accord. »

Et en fin de matinée, quand May eut repris le chemin du Safeway, il composa le numéro d'Eppick et tomba sur le répondeur de l'ex-policier. « Ah oui, c'est mieux comme ça, hein ? râla-t-il. On communique plus directement maintenant, hein ? Je parle à une *machine*. » Et il raccrocha.

*
* *

Eppick rappela un peu après 14 heures. « Je vais vous indiquer un endroit où vous pouvez vous rendre à pied. Retrouvez-moi à Union Square dans une demi-heure. Je serai assis sur un banc, celui où il n'y aura pas de dealers.

– C'est eux qui ne seront pas là où *vous* serez.

– Vous trouvez que je suis si facile que ça à repérer ? demanda Eppick à qui cette idée semblait plaire.

– J'y serai dans une demi-heure », assura Dortmund, et il y alla à pied en traversant le parc, bien emmitouflé pour se protéger contre l'air vif du mois de mars. Eppick était assis bien tranquillement sur un banc au milieu de citoyens normaux, pas si nombreux que ça d'ailleurs parce que la température était encore un peu inférieure à la juste limite pour pratiquer la position assise sur un banc de parc. Néanmoins, Dortmund le rejoignit et Eppick dit : « La petite-fille s'est débrouillée comme une championne.

– Vous ne devriez pas parler à May. Après, ça la tourmente.

– Je suis désolé de l'apprendre, répondit Eppick qui n'avait pas l'air désolé du tout. Elle ne m'a pas donné l'impression d'être tourmentée. Peut-être qu'on pourrait se procurer des pigeons voyageurs, vous et moi. »

Comme ils étaient déjà très loin des conversations que Dortmund avait préparées, il se rabattit sur : « Parlez-moi de la championne.

– Hein ? Oh, la petite-fille. » Eppick afficha un large sourire, tout heureux rien que de penser à Fiona. « Elle est notre espionne dans le camp ennemi et elle vaut son pesant en jeux d'échecs.

– C'est une bonne chose.

– Ils ne savent pas exactement quand ils vont le déplacer parce qu'ils en sont encore aux mesures de sécurité, mais dès qu'ils le sauront, elle le saura, et dès qu'elle le saura, nous le saurons. Ou je le saurai et vous l'apprendrez quand le pigeon voyageur arrivera.

– Ouais, je vois.

– Mais ce que nous savons, c'est l'endroit sûr où ils vont le transférer. Et ça, fit-il remarquer, c'est un sacré avantage pour nous parce que vous pouvez aller visiter les lieux avant même que le jeu d'échecs y arrive.

– C'est une bonne nouvelle.

– C'est plus bas, dans Gansevoort Street. Le bureau d'un détective privé nommé Jacques Perly. » Il posa sur Dortmund un regard lourd de sens et reprit : « Ça ne devrait vous poser aucun problème, de vous introduire dans le bureau d'un détective privé, pas vrai ? »

Sans mordre à l'hameçon, Dortmund objecta : « Il y a forcément d'autres précisions que ça. Juste un bureau dans Gansevoort Street ?

– Eh bien, s'il y en a d'autres, releva Eppick, vous avez le temps de les découvrir.

– Je vais aller jeter un coup d'œil », dit Dortmund en posant un regard alentour sur le parc parsemé de neige. On voyait le souffle des promeneurs. « Vous savez, il fait plutôt froid, ici.

– Oui, mais personne ne nous entend. Bon, nous pourrions partir maintenant.

– Ça me va. »

Ils se levèrent. Eppick ne fit pas le geste de lui serrer la main, cette fois, et Dortmund dit : « Enfin, tout est forcément préférable à cette chambre forte.

– Espérons-le. » D'un mouvement d'épaules, Eppick fit remonter manteau et écharpe vers son menton. « Vous voyez beaucoup votre ami Kelp, non ?

– De temps en temps.

– Je lui laisserai mes messages.

– C'est une bonne idée. Je ne pense pas que May apprécierait les pigeons voyageurs. »

Presque au moment précis où Dortmunder et Eppick s'entretenaient du Jeu d'Échecs de Chicago en plein air, une autre réunion s'apprêtait à débiter sur ce même sujet, mais avec des participants très différents et dans un cadre très différent. Le cadre, en fait, était la plus grande salle de conférences chez Feinberg et compagnie, et cependant elle paraissait bondée. C'était une réunion hyper-discrète ultra-secrète à laquelle n'assistaient que ceux dont la présence était absolument obligatoire, et cela faisait quand même dix-sept personnes.

Représentant à la fois Feinberg et Livia Northwood Wheeler, et tenant donc plus ou moins la baguette, Jay Tumbril, accompagné d'une sténographe nommée Stella qui allait consigner par écrit les minutes de la réunion et, en même temps, l'enregistrer sur cassette. Représentant les autres cabinets juridiques principaux concernés par l'affaire Northwood, neuf éminents juristes, les hommes vêtus de bleu marine à fines rayures, les femmes vêtues de bleu marine à fines rayures et fronces blanches. Représentant le NYPD qui allait veiller sur les déplacements du jeu d'échecs dans les rues de la ville, deux inspecteurs principaux dépêchés par Centre Street, tous deux dans des uniformes qui ne lésinaient pas sur le laiton. Représentant Securivan, la société dont le fourgon blindé allait exécuter de fait le transport entre le deuxième sous-sol de l'immeuble et le bureau de Jacques Perly situé au premier étage, deux hommes robustes d'allure austère dotés à l'identique d'une coupe en brosse et d'une mâchoire carrée, et portant un insigne en laiton du Corps des Marines épinglé au revers de leur veste sport bleu pastel. Et pour finir, représentant la destination définie pour le jeu, Jacques Perly, accompagné de sa secrétaire, Della, qui elle aussi prendrait des notes et procéderait à un enregistrement, et qui, pour l'heure, clignait beaucoup des paupières car elle n'était pas habituée à vivre en dehors du bureau.

Une fois terminées les présentations nécessaires et une fois distribuées les cartes de visite, Jay, en tête de la table de conférences, se leva et engloba du regard les participants réunis, que ce soit autour de la table ou sur des sièges le long du mur, et décida de débiter sur un trait d'esprit : « Je suis heureux qu'enfin, après des années de litiges, tous les intervenants dans la question de la succession Northwood aient réussi à trouver un terrain d'entente. Tout le monde souhaite étudier de près ce jeu d'échecs. »

Apparemment, personne d'autre, dans la salle, ne comprit qu'il s'agissait d'un trait d'esprit, et Jay se racla la gorge dans un grand silence pour reprendre : « Nous sommes tous conscients que ce transfert introduit un degré de risque certain, en particulier si l'information filtre à l'extérieur qu'il est imminent, et par conséquent j'espère que chacun, ici, comprend l'absolue nécessité de garder le secret absolu jusqu'à ce que le transfert ait été effectué. »

Silence à nouveau que, cette fois, Jay considéra comme un consentement. « Lorsqu'une tâche est ardue et comporte de multiples périls, développa-t-il, le sage s'en remet aux experts. J'espère que tous, nous sommes au moins assez sages pour le faire, et je désire donc m'en remettre aux experts présents parmi nous aujourd'hui, qu'ils représentent Securivan ou la police de New York. Harry ou Larry, souhaitez-vous partager vos réflexions avec nous ? »

Harry et Larry étaient les membres de Securivan. Jay s'assit et Larry resta sur son siège pour déclarer : « Garder un secret que dix-sept personnes présentes dans cette pièce connaissent déjà, sans parler du juge et d'autres représentants de la cour, plus une personne ou davantage à la banque, plus l'un des mandants au moins dans cette action en justice, cela veut dire, sans vouloir offenser personne dans cette pièce, qu'il ne s'agit pas d'un secret qui pourra rester secret très longtemps. »

Le plus haut gradé de la police new-yorkaise, l'inspecteur-chef Mologna (prononcer Maloney), prit la parole : « M'exprimant en mon nom propre et au nom de notre belle ville de New York, je peux vous le dire tout de suite, votre secret, c'est déjà un tuyau crevé. Notre ville amène pas à maturité une classe criminelle qu'a pas les yeux ouverts, les oreilles ouvertes et les mains ouvertes à chaque heure bénie du jour et de la nuit. Ils sont déjà dehors à vous attendre. Quand on réunit une troupe aussi nombreuse que celle qu'on a là dans cette salle, c'est

évident qu'on lance des cartons d'invitation.

– Malheureusement, inspecteur, intervint Jay, il s'agit du nombre de participants minimum requis pour parvenir à un accord.

– Oh, je comprends, reprit le policier. Vous avez vos protocoles et vous vous bouffez parfois le nez pour des trucs, alors vous êtes bien obligés de respecter les mondanités avant de vous retrousser les manches. Mais quand vous commencerez à les retrousser, vos manches, faites-moi confiance que les malfaiteurs seront avec vous tout du long et qu'ils vous lâcheront pas d'une semelle.

– Harry et moi, dit Larry de Securivan, pensons que l'inspecteur-chef a raison, et par conséquent, étant donné que ces malfaiteurs aux oreilles fines sont partout et que nous ne voulons pas leur laisser trop de temps pour élaborer leurs plans de leur côté, plus tôt vous agirez mieux ça vaudra.

– Exactement, renchérit l'inspecteur-chef. Tombez pas dans la valse-hésitation.

– Non, dit Jay, nous ne le voulons assurément pas.

– Harry et moi, reprit Larry, pensons que le meilleur moment, c'est dans la nuit de dimanche à lundi.

– *Ce dimanche-ci ?* demanda Jay. Après-demain ?

– Oui, monsieur, confirma Larry. Nous voudrions que notre fourgon blindé soit positionné en bas, au bord du trottoir, à 2 heures du matin lundi.

Son collègue Harry enchaîna : « Cet objet pèse lourd, à ce qu'on nous a dit, un tiers de tonne. Nous aurons une équipe de quatre hommes dans le fourgon blindé, pour monter ce truc du sous-sol et le déposer dans le véhicule.

– Et nous, compléta l'inspecteur-chef Mologna, on aura des voitures de patrouille qui couvriront ce bloc d'immeubles et d'autres voitures à l'intersection suivante pour détourner la circulation, comme ça vous aurez pas un seul véhicule sur zone à part votre fourgon et nos bagnoles.

– Tout cela me paraît très bien », commenta Jay.

Jacques Perly prit la parole : « Quand pensez-vous arriver à ma boutique ? »

Larry réfléchit : « Si on démarre à 2 heures du matin, disons qu'il faut compter quinze minutes pour monter l'objet du sous-sol et le sécuriser à l'intérieur du fourgon. À cette heure de la nuit, quinze ou

vingt minutes pour arriver dans votre quartier. Vous devriez tabler sur une heure d'arrivée se situant entre 2 h 30 et 2 h 40. »

Un des autres représentants légaux présents déclara : « Cela signifie que les experts pourraient commencer à étudier cette pièce lundi matin.

– Pas tout à fait, objecta Jay. Nous ne souhaitons pas parler de ce transfert à quiconque avant qu'il ait été effectué. » Avec une petite courbette à l'adresse de l'inspecteur-chef, il poursuivit : « Tout en reconnaissant que les secrets sont difficiles ou impossibles à garder, nous désirons néanmoins en limiter autant que faire se peut toute connaissance anticipée. »

Un autre conseiller juridique intervint : « Mais ils pourront assurément débiter leurs observations mardi matin.

– Je ne vois pas ce qui s'y opposerait.

– Plusieurs de nos mandants, avança un autre juriste, et de nos actionnaires principaux aussi, voudront certainement profiter de l'occasion pour voir cet objet en chair et en os, pour ainsi dire.

– Nous prendrons les dispositions nécessaires dans la mesure du possible, l'assura Jay. Mais nous ne voulons pas que cela devienne une destination touristique. »

Ce trait d'esprit-là obtint ses petits rires, et un autre conseiller dit : « Oh, je pense que la plupart d'entre nous sommes assez adultes pour montrer de la retenue. »

Un autre fit remarquer : « Cependant, la célérité consacrée à déterminer la valeur de cet objet constitue aussi une priorité, bien évidemment. Je crois comprendre que nous nous acquittons tous à M. Perly d'une somme *per diem* pour l'occupation de ses locaux et il va de soi que le risque de vol augmente avec chaque journée que l'objet passe en dehors de la chambre forte. »

Un autre précisa : « Ce dont nous parlons là, ce n'est pas d'un objet, mais de trente-quatre objets. Un vol ne concernerait pas forcément l'ensemble. »

Jay dit : « Nous prenons nos dispositions pour que des agents de sécurité privés restent en présence de l'objet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept pendant qu'il sera dans les locaux de M. Perly. Nous respirerons tous mieux quand il aura regagné sa place sous nos pieds dans la salle des coffres.

– Amen », dit un autre et un autre encore dit : « En fait, la somme acquittée quotidiennement n'est pas si élevée que ça. Dans le cas qui

nous occupe, il est on ne peut plus vrai que deux précautions valent mieux qu'une. »

Ce qui entraîna un murmure d'approbation général, suivi de la voix de Jay : « Est-ce que nous avons fait le tour des choses ?

– J'aimerais ajouter un point », dit l'inspecteur-chef en se levant. Il se saisit en même temps, sur la table, de son couvre-chef couvert de galons, ce qui signifiait qu'il n'avait apparemment pas l'intention de s'éterniser davantage. « À deux heures ¹ahem du lundi matin qui vient, les informa-t-il tous, je roupillerai dans mon lit à Bay Shore, Long Island. Et je ne veux pas de coup de téléphone. » Là-dessus il se coiffa.

Sur cette note, la réunion s'acheva, ayant atteint une conclusion à peu près aussi satisfaisante que celle qui se terminait tout juste dans le parc situé plus au sud.

1. Prononciation corrompue de « *a.m.* » (du matin).

Andy Kelp sortit du grand magasin et rentra chez lui avec trois costumes et deux manteaux sur le corps. Il ne faisait pas à proprement parler aussi froid que ça, dehors, mais il valait quand même mieux les porter que les payer.

Anne Marie était assise à son bureau, dans la chambre, devant l'ordinateur. Elle le regarda et dit : « Tu as pris du poids ?

– Non, répondit-il, j'ai pris de la laine. Laisse-moi retirer tous ces vêtements.

– D'accord. »

Elle éteignit l'ordinateur et le téléphone sonna.

Kelp jeta un regard d'aversion à l'appareil.

« Ça va être John, dit-il.

– Continue ton strip-tease, moi, je vais lui parler.

– Affaire conclue. »

Il avait réussi à ôter la moitié de sa nouvelle garde-robe quand elle annonça : « C'est John, et il a l'air d'avoir vraiment besoin de te parler.

– Il faut croire. Allô, dit-il dans l'appareil.

– Nous savons où il va être.

– Où il va être. Mais il n'y est pas, là.

– Non, mais il va y être bientôt, et toi et moi, il faut qu'on aille y voir de près, qu'on inspecte les lieux avant que le truc arrive. Un peu plus facile maintenant que plus tard. »

C'était malheureusement vrai. Tout en observant Anne Marie, qui avait commencé son propre strip-tease, Kelp demanda : « C'est où, alors ?

– Dans Gansevoort Street. Un bureau qui se trouve dans cette rue.

– Un bureau ? Ça ne paraît pas normal.

– Je te donnerai les détails, tu sais, quand ça s'y prêtera mieux.

– O.K., mais... » Il tourna un regard mélancolique en direction

d'Anne Marie. « ... Anne Marie et moi, on avait prévu quelque chose pour ce soir, un ciné peut-être... Tu sais quoi ?

– Quoi ?

– Il y a un hôtel très tendance, là-bas, dans Gansevoort, maintenant que le quartier a changé de standing. Je pourrais t'y retrouver, au bar.

– Parfait. Quand ?

– On devrait en avoir pour assez longtemps, poursuivit Kelp en regardant à nouveau Anne Marie qui souriait. Je te retrouve au bar à minuit », et il tint parole, repéra Dortmunder déjà installé au comptoir.

Kelp était bien obligé de reconnaître que, même vu de dos et de l'autre bout de la pièce, affalé sur le bar, John Dortmunder n'était pas à sa place dans ce décor. La première personne observatrice présente dans les lieux aurait posé un seul regard sur lui, dans ce cadre, et aurait appelé les flics sans chercher plus loin.

Par chance, cet hôtel, en général, ne recevait pas une foule très observatrice. C'était le genre d'endroit qui attire des gens de différent sexes, épais comme du fil de fer, qui tous, sans exception, se frottent les joues au papier de verre avant d'émerger de leur grotte chaque soir. N'ayant pas conscience de l'existence de quelque autre bipède que ce soit, aucun des représentants de cette bruyante et assez ample marée de tendançoïdes n'avait remarqué la créature appartenant à une autre espèce qui s'était jointe aux festivités. Dortmunder était parfaitement invisible aux yeux de cette foule.

Et il y avait désormais deux aliens au bar, depuis que Kelp s'était perché à côté de lui sur un tabouret fuchsia. La barwoman, une figurine articulée en robe noire moulante, laissa tomber sur le zinc, devant Kelp, un dessous de verre orné d'une pub pour préservatifs, et dit, avec la plus parfaite indifférence : « Ce sera ? »

Kelp jeta un regard en direction du verre de Dortmunder, en identifia le contenu et passa commande : « Je prendrai la même chose.

– *Yerk* », fit-elle en levant les yeux au ciel et en filant furtivement.

Kelp observa à nouveau le verre de Dortmunder dans lequel, en fait, celui-ci buvait maintenant. « C'est du bourbon, non ?

– Si.

– Deux glaçons ?

– Ouais. » Dortmunder haussa les épaules. « Ils n'aiment pas laisser le bourbon seul dans son coin, ici, expliqua-t-il. Ils aiment en amortir l'effet. »

Kelp jeta un regard à droite et à gauche, le long du bar, et vit que les trucs posés devant les autres clients ne ressemblaient pas tant à des boissons qu'à des extraterrestres. Des extraterrestres de très petite taille. « Compris », dit-il.

La barwoman s'était peut-être sentie souillée à devoir servir un breuvage contenant un indice d'octane élevé, mais elle l'avait fait et ne fit payer cette indignité que quatorze dollars, lui rendant un billet de cinq et un de un sur celui de vingt qu'il lui avait remis. Kelp goûta, constata que ça correspondait à sa demande et dit : « Parle-moi de ce bureau où ils vont transférer le truc.

– C'est celui d'un détective privé nommé Perly, un crack. Ce qui en fait un bon endroit pour planquer le truc, c'est ce qu'on va découvrir.

– Et le truc va y arriver bientôt.

– À ce qu'on me dit.

– Sûrement dans un fourgon blindé.

– Sûrement. »

Kelp réfléchit à la situation en consommant un peu plus de bourbon pour lubrifier ses muscles cérébraux. « Pas facile de braquer un fourgon blindé dans une rue de la ville. Ce genre de boulot, c'est plus pour les routes de campagne.

– Bah, tu en es capable, mais ça exige des explosifs. Je préférerais travailler plus discrètement.

– Oh, tu sais bien. » Kelp avala une autre petite gorgée. « Tu es passé jeter un coup d'œil en venant ici ?

– Non, je me suis dit que ce serait mieux qu'on découvre la bonne nouvelle ensemble.

– Quand est-ce que tu veux y aller ?

– Quand tu auras fini ton verre », répondit Dortmund car, semblait-il, il avait fini le sien.

Gansevoort Street se trouve dans le far West du Village, un quartier de marins autrefois, un coude composé de rues obliques et de bâtiments de guingois, enfoncé dans les côtes flottantes du fleuve Hudson. Les lieux portent encore le nom de Meatpacking District¹, même si cela faisait plus d'un demi-siècle que les trains venus de l'Ouest qui roulaient au charbon n'empruntaient plus la voie surélevée longeant la berge gauche de Manhattan jusqu'aux abattoirs qui s'y trouvaient, tirant de nombreux wagons de bétail remplis de protestations sonores. Après la disparition des trains, les vaches avaient continué à arriver par camions mais le cœur n'y était plus et, progressivement, une industrie presque entière s'étiola et n'appartint plus qu'au passé.

Le commerce a horreur du vide. Dans l'espace abandonné par les vaches vouées à la mort s'étaient installés entrepôts et ateliers de fabrication de taille modeste. Comme le quartier se situe en réalité juste à côté de Greenwich Village, une vie nocturne s'y était également développée, et quand les vieux bâtiments industriels crasseux du XIX^e siècle avaient commencé à se transformer en pied-à-terre pour stars de cinéma, il était clair que tout espoir avait disparu.

Pourtant, le Meatpacking District, même s'il n'a pas grand-chose à montrer en matière de conditionnement de la viande, continue à présenter au monde un visage varié, composé pour partie de logements, pour partie de boutiques et de restaurants tendance, et pour partie d'ateliers d'industrie légère et d'espaces de stockage. Dans ce mélange s'intégrait parfaitement l'adresse de Jacques Perly, comme Dortmund et Kelp s'en aperçurent en déambulant sur le trottoir.

Perly n'avait rien fait pour rénover la façade. C'était un bâtiment de pierre étroit, d'environ neuf mètres de large, avec sur la gauche une porte de garage en métal, verte et abîmée, et sur la droite une porte métallique, grise et anonyme. Des fenêtres aux cadres métalliques, aux

vitres carrées style usine, couraient tout le long du premier étage, derrière d'étroites bandes horizontales en acier noires conçues pour ne pas ressembler à des barreaux de prison, pour laisser pénétrer un maximum de lumière, pour offrir le plus de vue possible sur l'extérieur, et pour trancher les doigts de quiconque s'y agripperait.

Une lumière diffuse brillait bien en retrait de ces fenêtres à l'étage. De part et d'autre, les bâtiments étaient plus hauts, avec ici et là des fenêtres plus copieusement éclairées. À droite, un immeuble d'habitation en brique de trois étages avait connu des transformations récentes afin de proposer des prestations haut de gamme, avec un hall d'entrée extrêmement décoré, flanqué de lampes de calèches. Celui de gauche, de deux étages et également en brique, allait jusqu'au coin de la rue, avec des boutiques en rez-de-chaussée, plus une petite porte qui devait permettre d'accéder aux appartements d'apparence modeste des deux étages.

Dortmunder et Kelp restèrent à observer ce décor pendant quelques minutes, dépassés de temps en temps par des piétons indifférents, tous emmitouflés et pressés parce que le vent était sacrément vif par ici, près du fleuve, puis Kelp déclara : « Tu sais, j'ai lu une fois que si tu te trouves bloqué devant une décision à prendre, y a des règles à suivre.

– Ah ouais ?

– Ouais. Suivant les circonstances, tu optes pour celle qui nécessite le plus d'action, pour la plus proche de toi dans le temps ou pour la première en partant de la gauche.

– C'est exactement ce que je pensais moi aussi, confirma Dortmund.

– Cette maison qu'est sur la droite, elle abrite une famille très nantie.

– Ça, je le sais.

– Alors que celle de gauche, l'appartement du haut, à droite, il n'est pas éclairé.

– Peut-être qu'ils sont sortis pour aller au bar où on était, suggéra Dortmund.

– Peut-être qu'ils vont y rester un moment », répondit Kelp et ils traversèrent la chaussée pour découvrir que ni la porte donnant sur la rue, ni la suivante, derrière elle, n'offraient une grande résistance.

C'était un immeuble sans ascenseur, aussi grimpèrent-ils l'escalier jusqu'à l'endroit où un couloir étroit les conduisit sur la droite vers une

porte dont la plaque de cuivre indiquait 2C, et dont l'œilleton ne laissait filtrer nulle lumière.

« Ils pourraient s'être couchés tôt, fit remarquer Dortmund.

– Un vendredi soir, dans ce quartier ? Je n'y crois pas. Mais on va entrer discrètement pour ne déranger personne.

– Et pour ne pas laisser de trace de notre passage.

– Cette fois. »

Kelp joua les maîtres de cérémonie, pour la porte, et ils entrèrent dans une cuisine gagnée par la pénombre, avec pour seul éclairage celui de lampadaires lointains, plus bas par rapport à cet étage, ajouté aux lueurs de braises rouges des horloges et autres diodes électroluminescentes qui, présentes sur tous les appareils, conféraient à cette pièce un petit air de bar clandestin durant la Prohibition.

« C'est Joe qui m'envoie² », souffla Kelp.

La cuisine s'ouvrait sur un séjour de taille identique, ce qui faisait d'elle une assez grande et de lui une assez petite pièce. Le séjour lui-même débouchait sur une chambre qui aurait également été de la même taille si un tiers de l'espace n'avait été isolé par une cloison pour servir de salle de bains.

La seule lumière, ici, rehaussant l'éclairage diffus qui venait de la rue, était celle des chiffres rouges du réveil. Le lit double, heureusement vide, se trouvait sur la gauche, contre le mur de la salle de bains. La fenêtre de droite donnait sur Gansevoort Street, et celle qui était droit devant, de l'autre côté du lit, dominait le toit du bâtiment de Perly, lequel était considérablement plus profond que large et équipé d'une grande fenêtre de toit sur sa moitié arrière.

« Elle me plaît bien, cette ouverture dans le toit, murmura Kelp.

– Il n'y a personne, dans l'appartement », lui fit remarquer Dortmund d'une voix normale.

Surpris, Kelp regarda alentour et dit, d'une voix normale lui aussi.
« Tu as raison. Et cette ouverture me plaît toujours. »

Le toit de Perly, recouvert de papier goudronné, arrivait un bon mètre quatre-vingts plus bas que la fenêtre de la chambre. La lumière qu'ils avaient aperçue à travers les fenêtres de son bâtiment venait forcément de la partie située sur la rue car on ne distinguait strictement rien par la vitre du toit.

« Elle me plaît bien à moi aussi, dit Dortmund, mais ça ne sert à rien d'aller y coller l'œil.

– Non, je sais.

– Je me demande où arrivent les gaines d'alimentation. »

Les cambrioleurs de New York ne sont pas les seuls à éprouver des difficultés pour accéder à certaines parties des bâtiments qui les intéressent. Dans les zones anciennes où l'habitat était très concentré, comme le far West Village, les petites et vieilles bâtisses qui se serrent les unes contre les autres dans toutes les directions peuvent également représenter un casse-tête pour les releveurs de compteurs des compagnies d'électricité, les installateurs des compagnies de téléphone, les réparateurs des compagnies du câble et les inspecteurs municipaux de tous poils. Ruelles, sous-sols, escaliers extérieurs et portes dépourvues d'indications ont chacun un rôle à jouer pour que ces honnêtes travailleurs aient la possibilité de mener à bien leurs tournées annoncées, et derrière eux s'insinuent, sur la pointe des pieds, des travailleurs moins honnêtes, même si, à leur manière, ils sont tout aussi besogneux.

Cette fenêtre, par laquelle Dortmund et Kelp regardaient à présent, était de style classique avec deux panneaux vitrés superposés et un simple système de verrouillage intérieur pour maintenir les sections fermées. Dortmund le tourna pour libérer l'ensemble, souleva la partie inférieure, sentit le vent froid et entendit le bruissement des papiers et des tissus qu'il agitant ici et là derrière lui, puis il se pencha pour étudier le dehors.

Pas beaucoup de neige sur la surface plane en contrebas, et pas du tout sur la vitre du toit qui devait être chauffée par en dessous. Le toit continuait sur la gauche, plus loin que l'arrière de l'immeuble dans lequel Dortmund et Kelp se trouvaient, et il donnait également l'impression qu'il y avait un espace entre sa limite et l'arrière du bâtiment situé dans la rue suivante.

Y avait-il dans cet espace un passage que les réseaux d'alimentation qu'il recherchait pouvaient emprunter ? « Je ne vois rien, décida-t-il. Pas assez clair.

– À moi. »

Dortmund s'écarta pour laisser Kelp se pencher à la fenêtre à son tour, mais il rentra bientôt la tête dans la chambre et dit : « Tu sais quoi, je vais sortir voir ce que ça donne. Quand je reviendrai, tu pourras m'aider à me hisser.

– Pas de problème. »

Kelp, qui était agile, s'assit sur le rebord de la fenêtre, fit pivoter ses jambes jusqu'à ce qu'elles pendent dans le vide, se mit sur le ventre, se laissa glisser en arrière, les mains accrochées au rebord, et s'immobilisa alors que le sommet de sa tête arrivait juste au niveau du bas de l'embrasure. « Je reviens tout de suite », murmura-t-il avant de partir sur la gauche.

Dortmunder s'interrogea : est-ce qu'il devait fermer ? Le vent était drôlement frisquet. D'un autre côté, Kelp n'allait pas en avoir pour si longtemps que ça et il n'apprécierait pas de trouver la fenêtre fermée à son retour.

Des lumières, quelque part dans son dos. Un claquement de porte.

Personne ne cria : « Je suis de retour ! » mais personne n'avait de raison de le faire. À deux pièces de Dortmunder, un résident ou une résidente se débarrassait de son manteau. À deux pièces de lui, un résident ou une résidente prenait la direction de cette chambre.

Dortmunder n'opta pas pour l'agilité, il opta pour n'importe-quoi-du-moment-que-ça-marche. Il parvint à se défenestrer simultanément la tête la première et le cul d'abord, à atterrir sur plusieurs parties de son anatomie qui n'étaient pas du tout d'accord, à se relever péniblement et à s'éloigner clopin-cloplant tandis que, dans son dos, une voix outragée lançait un : « Hé ! » presque aussitôt suivi du bruit d'une fenêtre qui se rabat violemment.

Pendant encore deux enjambées, Dortmunder conserva son pas glissé façon Quasimodo avant de prendre conscience de ce dont le locataire des lieux prenait forcément conscience au même instant et qui était : la fenêtre était verrouillée en position fermée. À nouveau, il se laissa tomber sur le toit en se causant des blessures moindres cette fois, et il se plaqua contre le mur qui était sur sa gauche au moment où la fenêtre se relevait aussi brutalement que bruyamment et où la voix outragée répétait : « Hé ! »

Silence.

« Qui vous êtes ? »

Personne personne personne.

« Y a quelqu'un ? »

Absolument pas.

« J'appelle les flics ! »

Parfait, super, génial ; ce que tu voudras du moment que tu t'éloignes de cette fenêtre.

Slam. En réprimant un gémissement de douleur, Dortmund se redressa avec difficulté le long du mur, parvint à retrouver la position verticale et partit d'une démarche chancelante à la recherche de Kelp, quelque part devant lui.

Kelp qui n'était pas là. Qui n'était visible nulle part. Dortmund prit le risque de s'immobiliser une petite seconde, la main appuyée sur le mur tandis qu'il inspectait le toit, la fenêtre qui s'y trouvait, l'immeuble haut de gamme, là-bas sur sa droite, avec ses fenêtres protégées par des rideaux et par des grilles, mais pas de Kelp. Pas de Kelp nulle part.

Il y avait donc un chemin pour descendre de ce toit. Un chemin autre que celui qui le ferait revenir sur ses pas vers la personne désormais occupée à exposer la situation au 911. Encouragé par cette perspective, il repartit en boitillant jusqu'à ce que le mur prenne fin sur sa gauche et qu'il puisse plonger son regard dans un profond puits d'encre.

Et maintenant ? Pas d'échelle, pas d'escalier, pas d'évacuation en cas d'incendie. S'il existait un moyen de descendre tout là-bas en bas dans cette obscurité dense, il ne le voyait pas. Et il essayait, il essayait très fort.

L'arrière du bâtiment de Perly représentait son dernier espoir. Il se traîna de ce côté-là jusqu'au muret de pierre qui séparait le toit du vide et, au début, il ne repéra rien qui puisse l'aider de ce côté non plus. Mais au bout d'un moment, peut-être que si.

En face se dressait un immeuble de taille supérieure dont les fenêtres éclairées projetaient une lumière diffuse sur l'arrière du bâtiment de Perly, et là, sur la droite, une sorte de structure carrée en fer forgé ressemblant vaguement à un panier dépassait du mur en contrebas. Il s'approcha et vit qu'il s'agissait d'une sorte de petite avancée à ciel ouvert, devant une porte d'accès au premier étage, avec une échelle à incendie qui partait vers le bas.

Mais comment l'atteindre ? Ce balcon, panier, ou allez savoir quoi, paraissait très vieux et délabré, et il était au moins à trois mètres en dessous de lui.

Des échelons. Des échelons métalliques, arrondis et rouillés, scellés dans le mur arrière, partaient du toit pour aboutir à la structure en fer forgé. Ils ne donnaient pas l'impression d'être le genre de trucs sur lesquels une personne saine d'esprit pourrait avoir envie de poser le pied, mais il ne s'agissait pas d'un test de santé mentale, il s'agissait

d'un moyen de s'échapper.

En regrettant de ne pouvoir éviter de regarder ce qu'il faisait, Dortmund s'assit sur le muret de pierre puis, l'entourant de ses bras, s'allongea dessus sur le ventre et laissa pendre son pied gauche dans le vide pour tâtonner en quête de l'échelon supérieur. Bon sang, où il pouvait bien être ?

Il dut finalement changer de position afin de pouvoir tourner la tête sur la gauche et ramper vers la gauche sur le faite du muret en direction du trou sombre qui, quand il le vit, n'était pas aussi sombre qu'il l'aurait voulu, et de loin. Dans la tache de lumière qui provenait de l'immeuble d'en face, beaucoup d'objets étaient visibles, serrés les uns contre les autres sur l'allée bétonnée, tout en bas : fûts métalliques, vieilles caisses de bouteilles de soda avec les bouteilles de soda, bouts de tuyaux, un ou deux éviers, des rouleaux de fils métalliques, une poussette cassée. Tout à l'exception d'un matelas ; pas de matelas.

Mais ça y était, il le voyait, ce fichu échelon de fer, pas franchement là où il s'y attendait. Il recula en rampant, lança de grands coups de pied dans le vide pour le toucher et parvint enfin à y poser la semelle.

Et maintenant ? La première chose qu'il avait à faire consistait à tourner le dos au gouffre tout en étant allongé perpendiculairement au muret de pierre, faire porter son poids le plus possible sur ce pied qui reposait sur l'échelon, prêt à chaque seconde à sauter tel un félin, un félin arthritique, si ce truc se descellait.

Mais cela ne se produisit pas. Il résista et, maintenant, il pouvait, aïe-aïe, se pencher un peu en arrière et poser aussi le pied droit sur le barreau. Il respira profondément une fois, perçut le bruit de cette lointaine fenêtre qui se relevait et il sut que la personne qui habitait dans l'appartement le cherchait à nouveau du regard. Est-ce qu'il pouvait, d'aussi loin que ça dans l'obscurité, distinguer la silhouette d'un homme allongé sur un muret ?

Ne lui octroyons pas le temps de réussir ce test. Avec la dernière énergie, Dortmund s'agrippa des deux mains au rebord du mur, côté toit, et se laissa descendre encore un peu, autorisa son pied droit à abandonner la sécurité de l'échelon et à glisser plus bas, à chercher en aveugle un peu partout, chercher encore et, Dieu du ciel, trouver l'échelon suivant !

Le passage du deuxième au troisième fut plus facile, mais celui du troisième au quatrième bien pire car ce fut le moment où ses mains

devaient lâcher le muret de pierre et, après être resté suspendu dans les airs pendant plusieurs jours qui lui parurent une éternité, il empoigna enfin l'échelon du haut avec assez de violence pour y laisser des marques.

Épuisé, il resta accroché là pendant une minute ou deux, respirant comme un morse au terme d'un marathon, puis il reprit sa progression vers le bas, le bas, toujours le bas, et il arriva au niveau du balcon qui n'était en réalité qu'un plancher en fer ajouré qui avançait en porte-à-faux par rapport à la façade, avec une frêle balustrade à hauteur de taille.

Tout près de lui. Mais les barreaux ne descendaient pas jusqu'au plancher de fer que ceignait la balustrade, ils descendaient à côté. Il fallait qu'il quitte ces superbes échelons, qu'il pose la main sur cette fichue balustrade et qu'il la franchisse, d'un bond ?

Apparemment ; les échelons s'arrêtaient là. Un effort, bras tendu : la main sur la balustrade. Un autre effort, jambe tendue : le pied au-dessus de la balustrade, pas assez pour atteindre le plancher en fer. Encore un effort : l'autre main sur la balustrade. Il bascula par-dessus, atterrit la tête la première sur le plancher qui émit une plainte suraiguë même s'il ne s'arracha pas totalement du mur.

Se relever. Se retenir à tout ce qui était à portée de ses mains. Il se remit debout, se tourna vers le mur et s'aperçut que la porte avait été murée de nombreuses années auparavant. La structure métallique sur laquelle il était n'avait pas été utilisée depuis très longtemps, et elle accusait le poids des ans. Elle donnait l'impression de vouloir se détacher du bâtiment en raison de ce poids supplémentaire qu'elle devait porter.

Mais l'échelle à incendie était là, elle courait en diagonale sur l'arrière du bâtiment, une volée de marches qui rejoignait un deuxième palier en fer, celui-ci équipé d'une échelle verticale relevée qui pouvait être abaissée pour atteindre le sol.

Atteindre le sol ? Le bâtiment de Perly n'avait qu'un étage. Cela signifiait donc que cet espace, sur l'arrière, était au niveau du sous-sol.

Jamais je ne reverrai la surface de la terre, pensa Dortmund. Je me suis égaré dans une histoire d'horreur et ce que je vois là, c'est l'entrée de l'Enfer.

Il n'avait pas le choix : le moment était venu de descendre. Il s'engagea sur l'échelle à incendie et trouva que, de toute l'expérience,

c'était jusqu'à présent la partie la moins horrible. L'échelle était en fer, robuste, solidement ancrée dans la pierre du bâtiment, avec une bonne rampe solide et de larges marches grillagées.

Domage qu'elle s'achève avant d'aboutir quelque part. Il atteignit la marche la plus basse, qui correspondait à une deuxième plate-forme, plus résistante néanmoins que celle d'en haut. L'échelle était attenante. Il l'étudia et vit qu'elle fonctionnait grâce à un système de contrepoids. S'il montait dessus, son poids à lui la ferait descendre. S'il mettait pied à terre, le contrepoids la ferait revenir à sa position initiale. De toute évidence il s'agissait d'un dispositif anti-cambrioleurs, basé sur la théorie que les cambrioleurs arrivent par le bas et qu'ils seraient dans l'impossibilité d'atteindre le barreau inférieur.

D'accord ; en route pour un voyage en échelle. Il y monta en se tenant fermement des deux côtés et, après une seconde d'hésitation tremblotante, elle commença à descendre sans à-coups en émettant des petits cris de souris aigus, exactement comme un ascenseur qui n'aurait, bien sûr, ni cage ni cabine.

Le sol. Dortmund posa le pied sur le béton encombré d'objets et l'échelle s'éleva à nouveau, plus silencieusement. C'est seulement quand elle fut remontée qu'il se prit à réfléchir : il venait de se couper de toute retraite possible. Dorénavant, il ne pouvait rebrousser chemin.

Bon, d'accord, occupons-nous de ce qu'on a là. C'est-à-dire quoi, exactement ? La façade arrière du bâtiment de Perly qui se dressait devant lui, avec des fenêtres murées elles aussi et une porte métallique grise. La porte était rouillée, gonds rouillés, poignée rouillée, trou de serrure rouillé, mais ce qui importait c'était qu'elle *avait* un trou de serrure. Il se pencha pour étudier ce trou de serrure du mieux qu'il pouvait dans les ténèbres, et il lui sembla que Kelp avait fait du beau travail en s'introduisant par cette porte sans laisser aucune trace.

Il avait bien fallu qu'il passe par là. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Cette dalle de béton rectangulaire avec son désordre épouvantable se situait un étage en dessous du niveau de la rue, partout entourée de hauts murs. Cette porte était la seule issue. Kelp était arrivé là avant lui, et il ne se trouvait plus au fond de cette fosse, ce qui signifiait qu'il était forcément passé par cette porte. Dortmund était-il, lui, capable de faire aussi bien, de ne pas laisser de trace ?

De quoi stimuler son instinct de compétition. Il oublia les multiples douleurs, petites et grandes, qu'il avait accumulées en chemin depuis

qu'il avait dégringolé par la fenêtre. Dans les diverses poches intérieures de son blouson, surtout celles situées sur l'arrière, étaient rangés plusieurs outils de petite taille propres à son métier, dont la surface était recouverte d'une fine couche de laque noire pour éviter qu'ils réfléchissent la lumière. Il fouilla dans son dos, en ressortit plusieurs et se pencha sur la serrure pour se mettre au travail.

Le mécanisme était sérieusement grippé ; tout comme lui, pensa-t-il. À part Kelp, ça donnait l'impression que personne n'avait utilisé cette porte depuis un bon moment. Mais au moins, cette caisse de pierre et de brique au fond de laquelle il se trouvait était protégée du vent et il pouvait donc travailler dans un confort relatif, sans rien qui le détourne de sa tâche.

Et... *voilà*. Elle s'ouvrit soudain d'un petit centimètre dans sa direction, avec le bruit que fait le bouchon d'une bouteille de vin qui a tourné au vinaigre. Dortmund la tira à lui et les gonds cédèrent de mauvaise grâce avec des protestations stridentes. Dès que l'ouverture fut suffisamment large, il se glissa à l'intérieur et referma derrière lui, engendrant une obscurité absolue.

Des mêmes poches pratiques, dans le dos de son blouson, surgit une minuscule torche électrique, moins longue que l'index. Il n'avait pas voulu en faire usage avant, quand il était environné de fenêtres d'appartements, mais ce genre de ténèbres intérieures convenait parfaitement à son utilisation. Elle était commercialisée dans le but avoué d'être attachée à un trousseau de clés par les gens qui veulent monter dans leur voiture et la faire démarrer une fois la nuit tombée, mais elle avait aussi d'autres avantages, tels que fournir à Dortmund, quand il travaillait, l'exacte quantité de lumière dont il avait besoin pour voir qu'il se trouvait dans un couloir dont les murs de pierre étaient tapissés d'étagères de rangement métalliques sur lesquelles s'entassait le genre de bric-à-brac que les gens n'utiliseront plus jamais mais dont ils ne parviennent pas à se convaincre qu'ils devraient se débarrasser.

Sans leur accorder un regard, il s'avança dans le couloir et, par un encadrement de porte, sur sa droite, vit des marches en béton qui montaient. Il monta.

La porte, au sommet de ces marches, était elle aussi en métal gris et fermée à clé, ce qui paraissait excessif, mais il était lancé et la franchit presque sans marquer un temps d'arrêt ni laisser de trace de son

intervention. Il s'insinua de l'autre côté, la referma derrière lui avec le coude et fit du regard le tour d'un espace qui ne donnait pas du tout l'impression d'avoir subi de reconversion par rapport à sa vocation industrielle antérieure.

Ici, c'était la porte toute simple en métal qui donnait sur la rue, et là-bas, la porte du garage, grise plutôt que verte, à l'intérieur. Partant de là, une rampe en béton montait en s'incurvant. L'espace qui se trouvait sous la rampe et qui s'étendait sur toute la profondeur des lieux était occupé par des compartiments de stockage donnant sur un passage central, tous fermés par des grilles comme des cellules de prison ; une bien triste image.

Dortmunder et sa torche minuscule consacrèrent un regard rapide et curieux à ces réserves et les découvrirent si encombrées que le terme de « capharnaüm » ne pouvait en rendre totalement compte. Il y avait des meubles, des statues, deux motos au moins, des coffres-forts de bureaux empilés les uns sur les autres, ce qui ressemblait à une presse d'imprimerie, des piles d'ordinateurs et autre matériel de bureaux, et un tableau représentant le pont George Washington avec un camion en flammes en plein milieu.

Un gars très bizarre, ce Jacques Perly. Un détective privé. Est-ce que les gens le payaient en nature et non en espèces ?

Il revint vers la façade de l'immeuble et s'apprêtait à ouvrir pour se faufiler dans la rue quand il leva à nouveau les yeux vers la rampe qui grimpait à l'étage. La source de lumière, diffuse mais pratique, venait d'en haut.

Kelp serait-il allé inspecter l'étage supérieur ? Non. Quelque chose lui disait qu'Andy Kelp avait depuis longtemps quitté les parages. Il avait vraisemblablement conclu que Dortmunder n'était pas assez lesté pour franchir la fenêtre et éviter les ennuis, de telle sorte qu'à l'heure actuelle, à peu près, il devait se trouver quelque part en détention, ce qui signifiait qu'il n'était pas le genre de personne à fréquenter de trop près pendant un certain temps. Dortmunder ne lui en tenait pas rigueur ; si ça avait été le contraire, il serait, lui, déjà à mi-chemin de Philadelphie.

Mais bon, cette rampe ? Puisqu'il était là, dans la place, est-ce qu'il ne devait pas au moins aller jeter un coup d'œil ?

Si. Il grimpa à pied la pente qui s'incurvait brusquement sur la droite puis devenait droite pour longer le mur de façade. Cette partie

bétonnée, juste assez large pour permettre à une voiture d'effectuer un demi-tour en trois manœuvres, était bordée sur la gauche par un mur de pierre beige dans lequel s'insérait une très belle porte en bois foncé. Des plafonniers fournissaient l'éclairage diffus qu'il avait vu de la rue à travers les fenêtres style usine qui étaient maintenant en hauteur, sur sa droite.

Cette belle porte en bois était-elle fermée à clé ? Oui. Était-ce un problème ? Non.

À l'intérieur, il découvrit un bureau de réception simple et très bien rangé, éclairé par une lampe fluorescente au-dessus de petites plantes en pots, toutes conformes à la légalité, posées sur une table basse. Il traversa la pièce d'un pas tranquille et la porte suivante n'était pas fermée à clé, ce qui le changea agréablement.

C'était le bureau de Jacques Perly, très vaste et meublé avec grand soin, qui occupait l'espace sous le puits de lumière. Sachant pertinemment qu'un détective privé pouvait très bien disposer de systèmes de sécurité ici ou là, car même Eppick avait dissimulé deux ou trois surprises dans son bureau, Dortmund fouilla la pièce de fond en comble en n'utilisant sa torche de poche que quand il y était obligé, très soucieux de cette vitre qui l'observait juste au-dessus de sa tête.

Cette entreprise lui rapporta deux fruits. Sur une table ronde en chêne, un peu à l'écart du meuble de travail principal, il découvrit des notes, rédigées d'une petite écriture précise sur un bloc de papier ligné officiel, qui décrivaient les mesures de sécurité à prendre pour répondre à la présence prochaine du Jeu d'Échecs de Chicago, et ces dispositions étaient certes très élaborées. Il trouva également un photocopieur, l'alluma et photocopia ces pages de notes, puis il glissa le résultat dans une des poches latérales de son blouson et remit le bloc de papier à l'endroit exact où il l'avait pris.

Rien d'autre ne présentait un intérêt particulier dans le bureau de Jacques Perly ; pour Dortmund, en tout cas. Il en sortit et contempla la réception. Pourrait-il y avoir quelque chose qui puisse lui être utile dans cette pièce ? Très improbable, mais quitte à la traverser, autant s'en assurer.

Ce fut dans le tiroir du bureau, en bas à droite, qu'il la trouva, dissimulée au fond sous différents remèdes contre le rhume et tubes de rouge à lèvres. C'était une télécommande de porte de garage. Poussiéreuse, de toute évidence le deuxième bip que la compagnie vous

remet toujours quand elle installe une porte de garage, mais personne n'en avait jamais eu l'utilité et, par conséquent, elle était depuis longtemps oubliée.

À condition que ce soit la bonne télécommande. Dortmund sortit dans la zone de parking, en haut de la rampe, pointa la télécommande sur la porte du garage et appuya avec le pouce. Immédiatement, la porte commença à se soulever. Il réappuya aussitôt et elle s'immobilisa en laissant un espace de dix centimètres. Une troisième pression du pouce et elle se rabassa, obturant cet espace.

Voilà qui était intéressant. La porte du garage n'était pas silencieuse, oh que non, mais elle représentait un accès possible. Il glissa la télécommande dans la même poche que les notes sur les systèmes de sécurité, referma la porte des bureaux et rentra chez lui.

1. Quartier du conditionnement de la viande.

2. *Joe sent me* : un des mots de passe emblématiques qu'il fallait prononcer pour entrer dans ces *speakeasies*.

Durant toute la journée du samedi, Fiona ne cessa pas un instant de se tourmenter au sujet de la fête de CRADE, le soir même. Comment avait-elle pu laisser Brian la convaincre d'inviter Mrs W à Mad Mars ? Et qu'est-ce qui lui avait pris, à Mrs W, de répondre oui ?

Y avait-il un moyen d'échapper à ça ? Pouvait-elle prétendre qu'elle ne se sentait pas bien ? Non ; Brian accompagnerait quand même Mrs W à la soirée. Et s'il y avait, dans les représentations mentales enfiévrées de Fiona, quelque chose de pire que d'assister à la fête Mad Mars de CRADE avec Mrs W à ses côtés, c'était la perspective que Mrs W y aille *sans* elle, Fiona, à ses côtés, pour lui fournir des explications, amortir les chocs dans la mesure du possible, pour la *protéger*, si pareille chose était réalisable.

Alors que pouvait-elle faire pour que cela ne se produise pas ? Pouvait-elle mentir à tout le monde ? Mentir à Mrs W en lui racontant que la fête avait été annulée, mentir à Brian en lui racontant que Mrs W avait changé d'avis ? Non ; personne ne la croirait. Fiona ne savait pas bien mentir, un grave handicap pour une avocate, et ils s'en apercevraient tout de suite, l'un comme l'autre.

Et après, comment leur expliquerait-elle *pourquoi* elle avait menti ? Eh bien, elle ne pourrait pas, tout simplement. Elle pouvait à peine se l'expliquer à elle-même parce que la cause ne venait pas que du monde de différence qui existait entre Mrs W et CRADE, elle venait de...

Brian.

Il n'y avait rien qui n'allait *pas*, en ce qui le concernait, pas vraiment. Fiona et lui formaient un couple très équilibré, ils étaient faciles à vivre, se soutenaient mutuellement, avaient peu d'exigences. La passion qu'il vouait à la cuisine exotique demeurait une heureuse surprise, même si d'une certaine manière elle n'était plus aussi stimulante, un délice qui se situait un cran plus bas maintenant qu'elle

ne travaillait plus chez Feinberg et avait trouvé un emploi avec des horaires fixes. (Jamais elle n'en parlerait à Brian, bien entendu.)

Le problème, qu'elle parvenait à peine à exprimer dans ses pensées parce que ça lui donnait un sentiment de culpabilité, le problème, c'était l'origine sociale. Brian n'était pas issu du même monde qu'elle. Les gens de sa famille n'habitaient pas là où habitaient ceux de sa famille à elle, ne fréquentaient pas les bancs des mêmes universités que ceux de sa famille, n'allaient pas en vacances là où allaient ceux de sa famille, n'achetaient pas leurs costumes, s'ils en achetaient, dans les magasins où ceux de sa famille les achetaient. Son univers à lui se composait de gens plus frustes, plus négligés, moins installés, qui n'avaient pas réussi dans la vie, génération après génération, et n'avaient aucune perspective de changement dans l'avenir. En sa compagnie, Fiona glissait, oh, c'était à peine perceptible, à peine visible à l'œil nu, sur la pente descendante.

Si elle était honnête, et elle voulait l'être, elle serait obligée de reconnaître que son arrière-grand-père, Hiram Hemlow, le père de son grand-père chéri, Horace, était issu de la même classe sociale, ceux qui luttent sans pouvoir compter sur personne. Le jeu d'échecs volé aurait peut-être aidé Hiram à s'extraire de la populace, mais cette opportunité avait été perdue.

Ce qui avait finalement opéré la différence chez les Hemlow, c'était son grand-père Horace, car il avait été doté du génie de l'invention. Grâce au prestige et à l'argent qu'il avait gagnés par ses brevets, il avait pu traverser les barrières quasi invisibles qui séparent les classes sociales américaines, de telle sorte que la génération qui avait succédé à la sienne, la génération du père de Fiona, de ses oncles et de ses tantes, qui avaient de l'argent derrière eux, même si ce n'était que de fraîche date, avait pu fréquenter les bonnes universités, s'installer dans les bons quartiers, se faire les bons amis.

Ils s'étaient intégrés sans heurts dans la grande bourgeoisie, comme cela se pratique en Amérique, non pas grâce à leur famille, ou grâce à l'histoire, mais grâce à l'argent. Et aujourd'hui, elle qui était tout juste membre de la troisième génération évoluant à ce niveau pouvait regarder Brian Clanson et savoir, en ressentant honte et gêne mais sans le moindre doute, qu'il lui était inférieur.

Ce savoir la condamnait au mutisme, et le fait de savoir, par ailleurs, qu'il lui faudrait prochainement présenter Brian à Mrs W

comme étant l' élu de son cœur, ne faisait qu'aggraver les choses. Mrs W, comme Fiona avait toutes les raisons de ne pas l'ignorer, possédait une conscience de classe aussi marquée que n'importe qui à sa connaissance. Les mémoires qu'elle écrivait, avec leurs divagations au vitriol, en étaient infestées. Parce qu'elle avait, dans un moment de faiblesse, agi à l'encontre de ce que lui dictait son bon sens, Fiona allait-elle attirer définitivement sur elle le mépris de Mrs W ?

En dépit de tous ses tourments, Brian ne remarquait toujours rien, comme de bien entendu, il continuait de se conformer avec insouciance à sa routine du samedi matin, laquelle consistait à s'accaparer la grande pièce pour regarder les dessins animés, une activité dont il prétendait qu'elle représentait du travail mais dont elle savait qu'il l'appréciait secrètement pour elle-même, et plus c'était puéril, plus il était ravi.

Confinée à l'intérieur de la chambre avec la porte fermée, ce qui n'améliorait pas beaucoup les choses, elle marchait de long en large, s'inquiétait et cherchait vainement une solution pour échapper à son dilemme. Finalement, un peu avant 23 heures, elle prit la décision d'appeler Mrs W même si elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait lui dire. Mais il fallait qu'elle agisse, il fallait qu'elle fasse le premier geste ; peut-être cela l'inspirerait-il d'entendre la voix de la vieille dame.

Elle s'assit sur le lit et tendit la main vers l'appareil qui se mit à sonner. Elle sursauta, décrocha, et entendit la voix de Mrs W. « Mrs W !

– Pour la question du costume.

– Mrs W ?

– J'ai compris, d'après ce que vous m'avez dit, que beaucoup des participants seront déguisés ce soir. »

Oh, elle ne veut pas venir ! pensa Fiona, et son cœur bondit dans sa poitrine. « Oh, *oui*, Mrs W, des costumes de n'importe quel genre !

– Ça ne m'aide pas beaucoup, ma petite Fiona : “n'importe quel genre”, vous comprenez. Quelle sorte de thème voit-on dans ces soirées ?

– Quel thème ? » Celui du développement mental perturbé, songea-t-elle, mais sans le dire. « Je dirais, la culture populaire, je suppose, les dessins animés, ce genre de choses. Et les vampires, bien sûr.

– Bien sûr, acquiesça Mrs W. Les femmes, à mon avis, le costume de vampire ne les met pas en valeur.

– À cause des canines, vous voulez dire.

– En partie, sûrement. Je sais que vous ne serez pas déguisée, mais

votre ami, Brian ?

– Oh oui, répondit Fiona en essayant d'adopter un ton plus vif que résigné. Le même costume que tous les ans.

– Vraiment ? Et cela gâcherait-il la surprise si vous me disiez lequel ?

– Oh non. C'est le Révérend Tordu, c'est tout.

– Désolée, je ne vois pas.

– Un personnage de dessin animé, expliqua Fiona. Sur le câble, vous savez. Un peu obscène.

– Son costume est obscène ?

– Non le person... En fait, Mrs W, il s'agit d'une parodie de prêtre, il bénit *tous* les comportements déviants, il adore les péchés et ceux qui s'y adonnent.

– Je ne suis pas certaine de bien suivre. »

Ne sachant plus à quel saint se vouer, Fiona déclara : « Ce qui est amusant, c'est qu'il est le prêtre qui va dans les orgies, vous voyez.

– Et qu'est-ce qu'il y fait ?

– Il bénit tout le monde.

– C'est tout ?

– En réalité, oui », dit Fiona en prenant pour la première fois conscience de l'innocuité et des limites parodiques du Révérend Tordu.

Mrs W, calme mais têtue, insista : « Et que porte-t-il pour personnifier ce prêtre ?

– Eh bien, ce n'est pas... Pas si différent, en réalité. Juste de grosses chaussures noires, un costume noir lustré, aux jambes de pantalon très amples, une bouteille de whisky dans la poche de sa veste croisée très ample, une sorte de jabot blanc, du maquillage blanc sur la figure et un chapeau noir avec un bord plat.

– Je vois.

– C'est surtout son expression, en réalité, essaya d'expliquer Fiona. Vous savez, il a un sourire lubrique, il l'arbore pendant des heures, le lendemain il a la mâchoire tout endolorie.

– Pour son art, déclara Mrs W avec un détachement suspect.

– Je suppose. Avant, il tenait un Kama Sutra dans sa main, vous savez, comme les prêtres tiennent la Bible ? Mais il l'a perdu il y a plusieurs années et il ne s'en est jamais procuré un autre.

– Nous en serons réduits à l'imaginer, alors, dit Mrs W. Merci, ma petite, vous m'avez peut-être aidée.

– Oh, je l'espère », dit Fiona qui raccrocha et se laissa aller au désespoir. Il n'y avait aucun doute, Mrs W venait à la soirée.

Quand le téléphone sonna, Dortmunder tentait de trouver encore un peu de mayonnaise au fond du pot avec un couteau de table, mais il en récupérait surtout sur ses doigts. En les léchant, il se dirigea vers l'appareil sans se presser, décrocha et dit : « Ouais.

– J'envisage de me débarrasser de mon répondeur, lui annonça Andy Kelp.

– Toi ? s'étonna Dortmunder. Tu ne vis que pour ces gadgets. Appel en attente, appel transféré, appel relayé, tous ces trucs-là.

– Peut-être plus maintenant. Anne Marie est sortie aujourd'hui, expliqua-t-il. Une vieille connaissance du Kansas qui lui fait visiter New York.

– Normal », acquiesça Dortmunder. Ce sont toujours les gens qui n'y habitent pas qui connaissent le vrai New York. « La Statue de la Liberté ?

– L'Empire State Building. La gare de Grand Central. Je crois qu'ils vont même se faire un concert en matinée au Radio City Music Hall.

– Anne Marie est quelqu'un qui a très bon cœur, commenta Dortmunder.

– La première chose qui m'a attiré, chez elle. Bref, je suis sorti un peu moi aussi, tu sais comment c'est.

– *Hmm hmm.*

– Je rentre à l'instant et j'ai *trois* messages d'Eppick. Trois, John.

– Peut-être que la nervosité le gagne.

– Le « peut-être » est de trop. Trois messages pour me dire qu'il veut que *moi*, je te demande à *toi* ce qui se passe. Ce ne sont même pas des messages pour moi, John.

– Est-ce qu'il s'imaginerait vraiment que quelqu'un va lui dire ce qui se passe au *téléphone* ? Tu n'es pas le seul à être équipé de ces gadgets, tu sais.

– T'as qu'à lui dire, toi, John, c'est à toi qu'il veut parler.

- Plus tard peut-être. Écoute, satisfais un peu ma curiosité.
- D'accord.
- Comment se fait-il que, quand tu étais là-bas hier soir, tu n'y sois pas entré ?
- Hein ? Entré où ?
- Peut-être que nous devrions discuter en extérieur, décida Dortmund.

*
* *
*

L'extérieur, en mars, ne devrait pas être abordé sans prendre de précautions. Ce fut dans un petit parc triangulaire du West Village appelé Abingdon Square (je n'y suis pour rien, moi) qu'ils se serrèrent l'un contre l'autre sur un banc, près de la pointe sud où certains bus ne faisaient que ralentir alors que d'autres, du côté opposé de Hudson Street, s'arrêtaient un moment, faisaient gronder leur moteur pour défier la circulation qui filait le long du parc vers le sud sur Houston, puis sur Bleeker Street toujours vers le sud, vers le nord sur l'autre section de Houston, puis encore au nord sur la Huitième Avenue, et la circulation qui filait vers l'est sur les deux portions discontinues de Bank Street. Il n'y avait pas beaucoup de vent avec ces immeubles assez hauts, tout autour, à l'exception de l'aire de jeux pour enfants, dans le triangle situé juste au sud de celui-ci, de telle sorte que si Abingdon Square avait été un sablier, ce serait la partie où il y aurait eu le sable. Pas trop froid, pas trop de vent, beaucoup de bruits ambiants (certains enfants font plus de bruit que les bus sans même essayer vraiment), et par conséquent un endroit parfait pour un tête-à-tête.

Ayant appelé à la réunion de ce conclave, Dortmund prit la parole en premier : « Tu étais devant moi, hier soir, sur ce toit.

- Tu es descendu sur le toit ? demanda Kelp d'un ton surpris.
- J'étais bien obligé. Le locataire est rentré chez lui.
- J'ai entendu du boucan, confirma Kelp, mais je me suis dit que c'était ailleurs, dans l'immeuble, et que tu étais reparti par le même chemin, ou alors que c'était le locataire et que tu lui avais marché sur le ventre avant de repartir par le même chemin. Je n'ai pas imaginé une seconde que tu descendrais sur le toit.
- Moi non plus. Mais j'y étais. Et toi, tu étais déjà ailleurs.
- C'était là qu'il valait mieux être.

– Oh, je sais. Après j’ai enjambé le muret, j’ai trouvé les échelons... »
Kelp était sidéré et le lui dit : « John, je suis sidéré.

– Pas le choix. Je suis descendu par les échelons, par l’échelle à incendie. Ce qui m’a épaté c’est la façon dont tu t’es introduit par la porte du sous-sol sans laisser de trace.

– Quelle porte du sous-sol ?

– Celle du bâtiment de Perly. Où tu veux que ce soit ? »

Kelp était maintenant doublement sidéré. « Tu es entré dans le bâtiment de Perly ?

– Qu’est-ce que je pouvais faire d’autre ?

– Tu ne t’es pas retourné ? Tu n’as pas vu l’immeuble d’habitation monstrueux juste derrière toi ? Tu as le choix entre trente-sept fenêtres, de ce côté-là, John. »

Dortmunder fronça les sourcils en se remémorant. « Je n’ai même pas regardé, avoua-t-il. Et moi qui me disais que tu avais vraiment été génial, que tu t’étais introduit par la porte de ce sous-sol sans laisser une seule marque, que tu avais traversé le bâtiment pour sortir par-devant, le tout sans laisser un indice de ton passage.

– C’est parce que je n’y suis pas allé. Ce que j’ai fait, à la place, c’est entrer dans un appartement où il n’y avait personne, mais où il y avait deux beaux de Kooning sur le mur du séjour, alors je suis monté en ville pour les laisser en dépôt à Stoon et après je suis rentré chez moi. Je n’ai jamais imaginé que tu allais descendre par le même chemin. Et ce n’était pas un risque, que tu y entres avant qu’on veuille y entrer ? Tu as laissé des traces, John ? »

Offensé, Dortmunder se récria : « C’est quoi, cette question ? Je te fais des compliments sur la façon dont *toi*, tu n’as laissé aucune trace...

– C’était plus facile pour moi.

– Je te l’accorde. Mais *bon*, à ce moment-là, hier soir, tu étais un peu ma référence. Alors ce que j’ai laissé, c’est ce que tu as laissé. Pas une trace, Andy, je te le garantis.

– Eh bien, c’est génial, que tu aies trouvé ce moyen d’entrer. C’est par là qu’on passera, le jour J ?

– On n’est pas obligés de refaire tout ce circuit, dit Dortmunder. Pendant que j’y étais, j’en ai profité pour inspecter les lieux et j’ai embarqué des trucs.

– Des trucs qui vont leur manquer ?

– Allons, Andy.

– Tu as raison. Je sais bien que non. Peut-être que je suis comme Eppick, je deviens un peu nerveux. Alors avec quels trucs tu es reparti ?

– La télécommande de rechange du garage. »

Kelp fit un bond en arrière. « La quoi ?

– Ils ne se rappellent même plus qu'ils l'ont. Tiroir du bas du bureau de la secrétaire, tout au fond, sous d'autres trucs, couverte de poussière.

– C'est drôlement chouette, reconnut Kelp.

– Et un autre truc. Perly, c'est un gars organisé, il a pris beaucoup de notes sur le moment exact où l'objet va arriver de la banque et tous les systèmes de sécurité supplémentaires qu'ils vont installer pour la durée de son séjour.

– Non.

– Si. D'autre part, il a une photocopieuse. »

Kelp rit de plaisir et de stupéfaction. « Tu as la télécommande de leur garage, dit-il. Tu as leur dispositif de sécurité.

– C'est ça », répondit Dortmunder qui s'efforçait de la jouer modeste.

Kelp secoua la tête. « Et moi, je n'ai ramené que deux de Kooning.

– Ben, on a suivi des itinéraires différents », dit Dortmunder qui s'efforçait maintenant de la jouer magnanime.

« Ça, on peut le dire. » Assis sur le banc du parc, Kelp observait un bus, obligé de bifurquer, qui effectuait son long demi-tour en boucle pour contourner le triangle en passant par Houston en direction du sud pour arriver sur la Huitième Avenue en direction du nord. « Et maintenant, tu penses faire quoi ? demanda-t-il.

– Je pense qu'on va organiser une petite réunion. Toute la bande. Au O.J. »

« Oh, j'espère qu'il me va encore. »

Brian, le regard baissé sur le costume du Révérend Tordu maintenant posé bras et jambes écartés sur le lit comme un Arthur Dimmesdale¹ écrasé par un rouleau compresseur, avait déjà une amorce de sourire lubrique. Qu'est-ce qu'il adorait endosser ce rôle !

« Oh, il te va toujours et tu le sais bien », lui répondit Fiona qui tentait d'avoir l'air plus affectueuse qu'irritée, et à ce moment-là le téléphone sonna, une fois encore. « Pas encore ! » se récria-t-elle.

L'expression lubrique de Brian s'accrut. « C'est ta chef. »

C'était la dernière chose à laquelle Fiona aurait pu s'attendre, à la suite de l'invitation de Mrs W à Mad Mars. C'était le sixième ou le septième appel, alors qu'il restait des heures avant la fête même. Mrs W avait régressé vers un passé d'adolescente antédiluvien, et elle soignait ses angoisses au téléphone.

Ses appels étaient surtout liés aux costumes, ou, plutôt, aux personnages qui se trouvaient sous les costumes. Jusque-là, Fiona avait, avec douceur mais fermeté, abattu en flammes Eleanor Roosevelt, la Gibson Girl², Annie Oakley et Ella Fitzgerald. (Ella Fitzgerald ?)

Mais les appels n'avaient pas uniquement concerné l'énigme du déguisement personnel de Mrs W en prévision de la soirée. Est-ce que l'on devait dîner avant ou était-ce une manifestation avec traiteur ? Oh, manger avant, assurément. Dans ce cas, Mrs W mangerait chez elle et passerait chercher Fiona et Brian ensuite.

Autre sujet. Serait-elle la seule personne d'un certain âge présente à la soirée ? Non, en réalité. Parmi les annonceurs et autres représentants d'entreprises qui étaient susceptibles de venir se trouvaient des gens de tous âges, même si les plus âgés avaient plutôt tendance à être des hommes que des femmes, et si la plupart étaient surtout en quête d'une nouvelle et jeune compagne avec qui discuter.

Ah, se pourrait-il que soit présent quelqu'un que l'on (c'est-à-dire Mrs W) puisse connaître ? Absolument aucun risque.

Fiona décrocha dans la grande pièce en se demandant quel allait être le problème, cette fois. « Allô.

– Je vous prie de me pardonner de vous déranger ainsi, ma petite...

– Pas du tout, Mrs W. Si je puis vous aider en quoi que ce soit. Avez-vous une autre idée pour votre costume ?

– Eh bien, oui, j'en ai une, en fait, mais cette fois je n'ai pas besoin de conseil. D'après ce que vous m'avez dit sur les festivités de ce soir, je me suis maintenant décidée pour le déguisement absolument parfait.

– Vraiment ? » Tendue, inquiète, se demandant si elle pourrait dissuader Mrs W d'effectuer le nouveau plongeon dans le passé qu'elle avait choisi cette fois, Fiona demanda : « Qui, Mrs W ?

– Non, ma petite, ça ne serait plus un secret. Vous n'en croirez pas vos yeux quand vous me verrez. Bon, ma voiture passera vous prendre à 22 h 30, c'est ça ?

– Vous ne voulez pas me le dire. » La crainte refermait ses griffes sur la poitrine de Fiona.

« Je préfère vous en faire la surprise, ma petite.

– Je suis certaine que c'en sera une.

– En réalité, poursuivit Mrs W, si je vous appelais, c'était à propos de votre ami Brian. »

Fiona le voyait au même moment, dans la chambre, occupé à enfiler le pantalon du Révérend Tordu, un vêtement de laine lustré qui avait tellement trop de tissu et de plis que ça lui conférait l'allure, en dessous de la taille, d'un ballon géant à demi gonflé à l'hélium le jour du défilé de Thanksgiving organisé par le grand magasin Macy. « Oui, dit-elle, Brian. De quoi s'agit-il ?

– J'aurais dû vous le demander avant », dit Mrs W qui paraissait bien un peu gênée en abordant le sujet. « Est-ce que votre Brian aura une objection à accompagner, en réalité, deux dames à cette manifestation ? »

Sans suivre l'ordre normal des choses, Brian s'était coiffé du chapeau à bord plat du Révérend Tordu et se contemplait dans le miroir du placard, affichant un sourire lubrique si prononcé qu'il ressemblait à une calandre de Cadillac. « Ça ne l'ennuiera pas du tout, promet Fiona. Faites-moi confiance. »

-
1. Le pasteur de *La Lettre écarlate* de l'écrivain américain Nathaniel Hawthorne (1804-1864).
 2. L'idéal féminin américain né sous le crayon de l'illustrateur Charles Gibson en 1887. Annie Oakley (1860-1926) : figure légendaire de l'Ouest américain. Eleanor Roosevelt (1884-1962) : épouse du président FDR, première dame des États-Unis de 1933 à 1945, elle tint un rôle de premier plan dans nombre de causes progressistes. Ella Fitzgerald (1917-1996) : chanteuse de jazz... noire américaine.

Quand Dortmunder entra au O.J. à 22 h 03 ce soir-là, Rollo paraissait très concentré sur l'inventaire, le recensement ou autre, des bouteilles alignées derrière le bar, lesquelles se multipliaient par deux dans la glace qui courait sur le mur à cet endroit-là. La langue entre les dents et l'œil gauche louchant vers le ciel comme Popeye, il pointait la mine d'un crayon sur chacune, les rangeait par affinité et retranchait l'image reflétée avant d'inscrire le résultat sur un papier à en-tête de l'Opryland Hotel de Nashville. Avec le sentiment qu'il ne fallait pas le déranger dans une tâche aussi délicate, Dortmunder posa l'avant-bras sur le comptoir et l'observa.

Pendant ce temps, à l'extrémité gauche du bar, les habitués discutaient poker et l'un d'eux disait : « Ouais, mais pourquoi une quinte ? »

Pour toute réaction, un deuxième habitué inclina la tête sur le côté : « Et ta question, c'est ? »

– Juste ça, dit le premier. Bon, d'accord, je veux dire, une paire, ou un carré, je comprends. Même une suite, on saisit le concept, les numéros des cartes se suivent. Mais pourquoi une quinte ? »

Un troisième habitué, qui n'avait peut-être pas saisi toutes les nuances de la question d'origine, expliqua : « Ça veut dire qu'elles appartiennent toutes à la même famille. »

Le premier tourna son regard vers lui : « Et ? »

– C'est tout. Elles appartiennent toutes à la même couleur.

– Et ? »

Un quatrième habitué, qui paraissait un peu hésitant pour un habitué, avança : « Eh ben, si elles sont rouges...

– Ouais, on est bien d'accord, reconnu le premier. Ça se peut. Mais quand elles sont noires ? Quand c'est des piques ? »

Le deuxième, que l'on n'avait plus entendu depuis un moment,

réagit : « Ben, puisque tu parles de ça, comment ça se fait qu'on les appelle des piques ? »

Ce fut le troisième qui répondit : « C'est parce qu'elles ressemblent à des piques.

– Absolument pas, objecta le deuxième. On dirait un arbre. Un arbre taillé. »

Le quatrième, toujours hésitant, intervint : « Et les carreaux, alors ?

– Ils sont rouges », lui opposa le troisième.

Le quatrième qui, soudain, n'avait plus l'air hésitant, rétorqua : « On le sait, excuse, mais à quoi ils ressemblent ? »

Le troisième régulier regarda dans le vide. « Excuse ? » répéta-t-il comme s'il doutait de son ouïe.

« Ben, eux, reprit le premier régulier, ils ressemblent à des carreaux.

– Pas du tout, dit le quatrième qui avait maintenant oublié toute hésitation. T'essaierais de poser un *carrelage* avec ces trucs ?

– Non, lui répondit le premier, je veux pas poser un carrelage avec ces trucs, c'est des *cartes*, des cartes à jouer.

– Excuse ?

– Je reviens à ma question de départ, dit le premier régulier. Pourquoi une quinte flush ?

– Quand tu perds ton fric, suggéra le deuxième, ça t'esquinte grave.

– C'est quoi, cette histoire d'excuse ? insista le troisième régulier.

– Y a pas d'excuse au poker, répondit le premier régulier. Y en a une au tarot.

– C'est clair que vous savez pas y jouer, au poker, dit le deuxième.

– Ah ouais ? » fit le premier en se détournant pour lancer : « Rollo, t'as pas un jeu de cartes ? »

Rollo se détourna à moitié de son comptage des bouteilles pour dire : « Non, je tiens pas à ce qu'on me retire ma licence. » Puis, apercevant du coin de l'œil l'endurant Dortmund, il se tourna complètement et dit : « Te voilà.

– Me voilà, abonda Dortmund.

– Tu as une enveloppe sous le bras.

– C'est exact. »

Comme il devait apporter les résultats de ses recherches dans le bureau de Perly, Dortmund avait réquisitionné, parmi les trucs à jeter, une enveloppe en papier kraft qui avait précédemment contenu des photos en couleurs d'une étendue plane envahie de broussailles, en

Floride, pour laquelle un promoteur égaré avait eu la certitude qu'un certain « J.A. Dortmund ou Locataire Actuel » éprouverait un vif intérêt comme site de « vacances de rêves ou résidence de retraite ». Se sentant un peu trop exposé aux regards, à marcher dans les rues avec sur sa personne une enveloppe trop grande pour être dissimulée, il avait inscrit dessus *Dossiers médicaux* en se disant que c'étaient là des documents que nul n'aurait envie d'étudier de trop près. « C'est juste des trucs que je veux montrer aux gars de la bande, dit-il à Rollo.

– Eh bien, y en a qui sont dans l'arrière-salle. L'autre bourbon a pris ton verre.

– Très bien. Je ne voulais pas te déranger, dit Dortmund en désignant du geste les bouteilles derrière le bar.

– Tu ne me déranges pas, dit Rollo. C'est un commerce, ici.

– C'est vrai. »

Abandonnant Rollo et cette conversation, Dortmund s'éloigna vers l'extrémité du comptoir et dépassa les habitués au moment où le quatrième disait : « Vous voulez en connaître un, de très bon jeu de cartes ? La pelote.

– La pelote ? »

Tout à coup redevenu hésitant, le quatrième dit : « C'est pas ça ? La pelote ? Ça ressemble pas au bridge ? »

Dortmund contourna l'extrémité du bar, suivit le couloir, dépassa les portes étiquetées REX et LASSIE avec leurs silhouettes de chiens noirs, dépassa l'ancien téléphone mural, guérite de sentinelle désormais désertée qui ne contenait plus que des messages destinés à, ou émanant de, gens en mal d'amour, et quelques extrémités effilochées de fils électriques, et il pénétra dans une petite pièce carrée au plancher bétonné. Des caisses de bière et d'alcool s'entassaient contre chacun des murs, du sol au plafond, laissant juste assez de place pour une vieille table ronde en bois abîmée avec son tapis de feutrine autrefois verte, entourée d'une demi-douzaine de chaises en bois. La seule source de lumière était une unique ampoule nue, sous un réflecteur rond en étain, suspendue au bout d'un long fil électrique noir, à la verticale du centre de la table.

C'était là qu'ils se retrouvaient, et il s'avéra que c'était Dortmund, cette fois, qui arrivait le dernier. Comme d'habitude, le prix décerné au dernier arrivant était le privilège de s'asseoir le dos tourné à la porte. Andy Kelp avait apparemment été le premier puisqu'il occupait le siège

offrant la sécurité maximale, de l'autre côté de la table, face à la porte. Devant lui, sur la feutrine, étaient posés une bouteille de ce qui était prétendument du bourbon et deux petits verres trapus, l'un à demi plein, l'autre ne contenant que des glaçons.

À la gauche de Kelp siégeait Stan Murch et à la gauche de Stan, Judson Blint, le gamin. Devant chacun d'eux, un verre de bière à la pression et, entre les deux verres, la salière qu'ils partageaient puisqu'un des dogmes du credo de Stan était qu'un peu de sel saupoudré sur de la bière guérit les mémoires défaillantes, une croyance à laquelle le gamin avait récemment adhéré.

En face de ces deux-là, et occupant plus ou moins le quart de cercle opposé, était assis Tiny Bulcher, le poing fermé sur un verre qui semblait rempli de soda à la cerise mais qui, en réalité, contenait un mélange de vodka et de chianti, une boisson dont il prétendait qu'elle était non seulement robuste mais qu'elle facilitait la digestion. La sienne, en tout cas.

C'était Tiny qui parlait quand Dortmundeur entra dans la pièce : « Si c'est comme ça qu'il prend les choses, très bien, moi je le remets dans la chambre froide. »

Les gens avaient tendance à chercher un dérivatif quand Tiny racontait ses histoires, et la pièce s'illumina de manière significative quand tout le monde vit entrer Dortmundeur. « Te voilà ! lança Kelp d'un ton enjoué.

– Tu as mon verre », dit Dortmundeur. Il referma la porte derrière lui et s'assit, le dos tourné vers elle, en déposant l'enveloppe sur la table.

« Ça roule », répondit Kelp en versant du liquide dans le verre vide posé à portée de sa main, puis il s'arrêta, la bouteille en équilibre : « Ça te va ?

– Parfait. »

Pendant que le verre transitait de Kelp à Stan, puis au gamin et enfin à Dortmundeur, Kelp dit : « On attendait juste que tu arrives avec les trucs.

– Tu leur as raconté ce que j'ai trouvé ?

– Non. Je me suis dit que je n'allais pas te priver de ce plaisir.

– Merci, Andy. » Dortmundeur but une gorgée et adressa un signe de tête aux autres. « J'ai tout apporté là-dedans, dit-il en appliquant des petits coups sur l'enveloppe.

– Des dossiers médicaux ? s'étonna Judson.

– Ça, c'est juste une couverture. À l'intérieur, c'est une autre histoire. »

Kelp intervint : « Il a vécu une soirée intéressante, on peut le dire.

– Andy et moi, reprit Dortmund, on s'est dit qu'on allait inspecter l'endroit où ce jeu d'échecs va aller quand il sortira de cette fichue chambre forte, et l'endroit en question, c'est le bureau d'un détective privé situé dans le West Village.

– Un bureau ? s'étonna Judson.

– Enfin, il a tout le bâtiment.

– Pas n'importe quel détective privé », commenta Stan.

Dortmund haussa les épaules. « C'est seulement un bâtiment d'un étage. Enfin bon, une chose en entraînant une autre, je me retrouve sur ce toit dont je dois descendre, et le chemin me conduit en bas dans un terrain vague derrière tous ces immeubles, et moi, je me suis dit que le seul moyen d'en sortir c'était de passer par le bâtiment de ce Perly.

– Perly ? s'étonna Judson.

– C'est son nom. Jacques Perly.

– Très joli », fit Tiny, ce qui n'était pas un compliment.

« Enfin bon, Andy était quelque part devant moi, et en fait il avait emprunté un autre itinéraire, il était passé par un immeuble d'habitation que je n'ai pas remarqué.

– Un immeuble d'habitation que tu n'as pas remarqué ? répéta Stan. Comment on peut ne pas remarquer un immeuble d'habitation ? »

Kelp, qui souhaitait venir en aide à Dortmund, expliqua : « C'était la nuit, Stan, il faisait sacrément noir et c'était trompeur.

– Si tu le dis. »

Ignorant cet échange, Dortmund poursuivit : « J'ai donc traversé le bâtiment de Perly sans, je pourrais dire, laisser une seule trace de mon passage. Et pendant que j'y étais, je me suis dit, voyons un peu à quoi ça ressemble. Alors j'ai fouillé les lieux et j'ai trouvé des trucs.

– Quels trucs ? demanda Stan.

– Eh bien, leur télécommande de garage de rechange. Elle, je ne l'ai pas apportée, elle est chez moi.

– C'est un bâtiment avec garage ? demanda Stan. À Manhattan ?

– On en voit parfois, Stan, intervint Kelp, avec un panneau qui dit : *Stationnement interdit, entrée et sortie de véhicules.*

– C'est un ancien bâtiment industriel, expliqua Dortmund. Reconverti pour Perly. »

Brusquement, Judson éclata de rire. « Vous avez la télécommande de leur garage ! Vous pourriez y entrer n'importe quand, *bip-bip*, vous êtes dans la place.

– C'est bruyant, prévint Dortmund. Quelqu'un qui rentre par là ne prendra franchement personne par surprise.

– N'empêche que c'est super, insista Judson.

– John, dit Kelp, dis-leur ce que tu as d'autre.

– Eh bien, Perly est un gars très organisé », commença Dortmund en tirant de l'enveloppe *Dossiers médicaux* les photocopies portant la petite écriture précise de Perly. « Il a noté l'heure à laquelle le jeu d'échecs va arriver là-bas, qui va procéder au transfert, les agents de sécurité qui seront présents à ce moment-là et après, les systèmes de sécurité supplémentaires qu'ils vont installer, détecteurs de mouvement...

– Je déteste les détecteurs de mouvement, dit Tiny.

– Comme nous tous, Tiny. Enfin bon, j'ai fait des photocopies, comme ça on sait tous ce qu'il sait lui.

– Combien de photocopies ? interrogea Tiny.

– Juste une. Je ne voulais pas y traîner trop longtemps, là-bas.

– Bon, ben moi, je veux pas traîner trop longtemps *ici*, reprit Tiny. Lis-nous ça, gamin. »

Et donc, durant les cinq minutes qui suivirent, Judson lut les notes précises de Perly pendant que les autres l'écoutaient dans un silence qui virait progressivement à la stupéfaction et à l'inquiétude. Quand il eut terminé, le silence perdura pendant plusieurs secondes, jusqu'à ce que Kelp déclare : « Ils ne veulent vraiment pas de nous.

– C'est pas eux qui décident, dit Tiny.

– Bon, récapitulons un peu, proposa Stan. Je crois avoir compris, mais dites-moi si j'ai raison. Ce Perly arrive à son bureau à 22 heures demain soir. » Il se tourna vers Judson. « Exact ?

– C'est ce qui est écrit là », confirma Judson.

Stan hocha la tête. « Il a des trucs à faire, il doit se préparer pour recevoir ses invités. Et ils vont se pointer à 23 heures. C'est toujours exact ?

– Absolument. Les agents de sécurité et les installateurs avec le matériel.

– Et ils apportent les détecteurs de mouvement de Tiny.

– J'aime pas les détecteurs de mouvement, dit Tiny.

– On sait, lui répondit Stan qui se tourna pour observer les autres. Ils ont aussi... quoi ? De nouveaux téléphones.

– Un portable, compléta Kelp. Et un appareil spécial, rattaché au réseau normal, qui n'utilisera pas la ligne de Perly.

– Ils ont aussi un meuble en métal avec trente-deux tiroirs fermant à clé, pour les pièces du jeu, précisa Dortmund.

– Et le dispositif de sécurité complet à la porte du bureau, avec le portique par lequel on passe, comme à l'aéroport », compléta Stan. Il regarda autour de lui. « J'oublie quelque chose ?

– Les douves », suggéra Kelp.

Stan fronça les sourcils. « Les quoi ?

– Laisse tomber, dit Kelp.

– Tu peux pas creuser des douves dans une ville, objecta Stan.

– Je comprends bien. Laisse tomber, c'est tout. Continue ta récapitulation. Maintenant ils installent tout leur bazar.

– Et Perly rentre chez lui, reprit Dortmund.

– Exactement, dit Stan. À partir de là, c'est les agents de sécurité qu'assurent la responsabilité des lieux, et une fois le bureau organisé comme ils veulent, ils téléphonent à leurs collègues à la banque.

– Mais ceux qui sont à la banque ne bougent pas quand ils reçoivent l'appel, précisa Judson. Ils attendent et ils ne bougent pas avant 2 heures du matin.

– C'est ça, confirma Dortmund. Tout est minuté pour qu'ils restent coordonnés avec les flics car ils ont une escorte policière le long du trajet qui les conduit au West Village.

– Et avec le fourgon blindé, ils comptent arriver au bureau un peu après 2 h 30, ajouta Stan, faire pénétrer le fourgon à l'intérieur du bâtiment et grimper au premier étage, et après les flics s'en vont. Maintenant, y a plus que les convoyeurs du fourgon blindé et les agents de sécurité qui sont déjà dans le bureau. » Il regarda alentour. « Et j'ai comme dans l'idée que c'est à ce moment qu'on entre.

– C'est là-dessus que nous travaillons, dit Dortmund.

– Le point positif dans tout ça... » commença Judson. Ils se tournèrent tous vers lui. « Assez positif, disons. Nous pouvons entrer dans les lieux à l'avance. Nous pouvons entrer avant qu'ils aient tout préparé.

– Et on fait quoi ? demanda Stan.

– Je ne sais pas, répondit Judson. Il faut qu'on en profite.

- Dortmund, dit Tiny, ce Perle, il habite sur place ?
- Non, c'est juste son bureau.
- Y a quelqu'un là-bas, à l'heure qu'il est ?
- Non, pas tant que le jeu d'échecs ne sera pas sur le point d'arriver.

Demain soir tard.

– Dans ce cas, voilà ce qu'on fait, on y va *tout de suite*. On visite tout, on détermine ce qui peut nous servir. Dortmund, va chercher ton ouvre-boîte, et on se retrouve là-bas.

– D'accord », dit Dortmund en se levant et en se tournant à moitié de façon à voir la porte, enfin.

« John, dit Kelp, prends des taxis.

– Oh, je sais », répondit Dortmund.

Dès qu'elle mit le pied dans la place, Mrs W devint la belle du bal, la reine de la teuf, la star du show. Elle était *la* meilleure.

Fiona observait dans un déferlement de plaisir et de soulagement, même si, à la seconde où Brian et elle étaient montés dans la limousine et avaient vu quelle personnalité Mrs W avait décidé d'incarner ce soir-là, elle avait su que ça allait être un triomphe. C'était parfait, c'était inspiré, c'était *elle*. Et maintenant, les invités de CRADE assemblés étaient épatés à leur tour.

La fête de CRADE, comme chaque année, se déroulait dans une grande salle louée, à Soho, un vaste espace dans le style grange, au deuxième étage d'un immeuble récent, accessible uniquement par un seul ascenseur spécial, de telle sorte que tout ce qui relevait de la sécurité pouvait se dérouler en bas, dans le petit hall d'entrée, être terminé et oublié le temps que la porte de la cabine s'ouvre sur Mad Mars.

Comme d'habitude, les murs de la salle avaient été décorés pendant la semaine par des membres de CRADE, de telle sorte qu'on pouvait se tourner du côté qu'on voulait, il y avait des portraits de personnages de dessins animés magnifiés, dont beaucoup étaient suggestifs sans être franchement cochons. À l'autre bout de la salle, un groupe de musiciens essentiellement composé d'amplificateurs mettait en fuite les démons terrorisés en déversant une musique dont on pouvait espérer très fort qu'elle ne marquerait pas les mémoires, et quelques fêtards dansaient dans l'espace dégagé situé à proximité immédiate, même si ce n'était pas franchement sur elle, ni à son rythme, qu'ils évoluaient.

La plupart des gens, comme d'habitude, se tenaient ici ou là et criaient pour s'entendre, le rafraîchissement à la main, et un nombre stupéfiant de ces breuvages était sans alcool, dans des canettes. Toute cette activité atteignait presque son comble vers 22 h 30, quand la

porte de l'ascenseur s'ouvrit et que Mrs W en sortit, suivie de Fiona et de Brian, dont le Révérend Tordu était désormais réduit au rang d'un Munchkin¹ de taille adulte, et qui passèrent tous deux totalement inaperçus.

Oui ; elle était parfaite. Les grandes chaussures noires à lacets qui faisaient un bruit sourd ; l'ample et longue robe noire ; le haut chapeau pointu noir ; la verrue démesurée sur le nez ; le balai de paille verte brandi dans les airs. C'était Margaret Hamilton, tout droit sortie du *Magicien d'Oz*, jusqu'au moindre détail ; jusqu'aux dents. « Et ton petit chien aussi ! » menaça-t-elle pour annoncer sa présence en surgissant de l'ascenseur.

Le succès fut immédiat. Le bruit se répandit dans toute la salle par vagues successives et les participants furent attirés comme par des aimants. Ils se serrèrent autour d'elle, l'applaudirent, essayèrent d'entrer en conversation avec elle, lui tendirent une trentaine de boissons destructrices². La seule fausse note de la soirée, au sens propre comme au figuré, se produisit quand les musiciens tentèrent de jouer *Over the Rainbow* ; heureusement, la plupart des fêtards ne reconnurent pas l'air de la chanson.

Le premier émerveillement et la première excitation retombèrent bientôt, et la soirée redevint approximativement identique à ce qu'elle avait été avant l'apparition de Mrs W, non sans un petit frisson supplémentaire engendré par cette nouvelle présence parmi eux. Chaque soirée ne bénéficie pas d'une apparition impromptue de la « vilaine sorcière de l'Ouest », peut-être la plus aimée et assurément la plus connue de toutes les méchantes relevant de la culture populaire.

Quand la première vague d'excitation fut retombée, que les fêtards furent revenus à leurs activités et conversations antérieures et que les musiciens eurent réattaqué le répertoire, quel qu'il soit, qu'ils massacraient si bien, Mrs W se tourna vers ses compagnons, pointa son balai sur Fiona et dit : « Prenez-le. » Puis elle se tourna vers Brian et dit : « Prenez-moi dans vos bras. Je veux danser.

– Oui, madame. » Les yeux ronds, il en oubliait même d'afficher son sourire lubrique.

Tous deux s'éloignèrent et Fiona fut obligée de reconnaître que, aussi improbable soit-il, ce couple, la vilaine sorcière et le vilain prêtre, se débrouillait assez bien pour imposer sa présence sur la piste. Mrs W dansait comme quelqu'un qui avait appris à le faire il y avait de

nombreuses années dans l'est du Connecticut, et Brian comme quelqu'un qui avait appris autour des barbecues dans les arrière-jardins du sud du New Jersey, mais ces ingrédients s'accordaient très bien.

Fiona restait là à les regarder, incapable d'analyser ce qu'elle éprouvait, et un gars, en passant, regarda le balai et dit : « Vous faites aussi les vitres ? »

– Ah-ah », fit-elle, et elle s'éloigna à la recherche du bar. Elle le savait, ce qu'elle éprouvait ; un profond sentiment d'abandon.

*
* *

Brian partagea quand même une danse avec elle un peu plus tard, sur un air un peu plus lent, et pendant qu'ils dansaient il lui dit : « C'est vraiment quelque chose, Mrs W, hein ? » Il avait retrouvé son sourire lubrique, ce qui donnait à sa phrase une coloration étrange.

« J'ignorais totalement qu'elle savait danser, répondit Fiona.

– Oh, bien sûr que si, vu l'univers de WASP³ d'où elle sort. Toutes ces choses qui s'inscrivent dans la vie sociale, ils les apprennent comme s'ils étaient des aristocrates. Rappelle-toi qu'ils appellent ces soirées dansantes des “réceptions”.

– Tout le monde les appelle des “réceptions”.

– Pas ici.

– Oui, c'est vrai », reconnut-elle.

Et une autre chose qu'elle devait reconnaître, même si elle le gardait pour elle : bien que la fête CRADE soit restée la fête qu'elle avait toujours été, cette année, d'une certaine façon, elle semblait plus chaleureuse, plus intéressante, plus amusante. C'était toujours la même foule non homogénéisée, avec son personnel immature, quasiment invisible dans l'océan des participants extérieurs, les vingt et quelques substituts de X-Men ou de Buffy, les trente et quelques représentations de versions plus imaginatives de créatures écrasées sur les routes ou de Messaline, les quarante et quelques aux canines démesurées et au masque de carnaval, les cinquante et quelques en nœud papillon rouge ou robe de soirée, les soixante et quelques habillés pour une fête qui n'avait strictement rien à voir avec celle-ci, mais cette année elle n'avait pas ce côté faux et outré, elle donnait juste l'impression que les gens se détendaient au terme d'un autre de ces interminables hivers pourris.

Fiona comprit que le seul élément qui ait réellement changé était sa

propre perception des choses. En réalité, c'était la même sempiternelle soirée, trop bruyante, trop tardive, qui réunissait beaucoup trop de gens mal assortis, dénuée de toute raison cohérente d'exister, mais cette année, cela ne faisait rien. Et ça ne faisait rien grâce à Mrs W.

Fiona la regarda passer dans un tourbillon, désormais capable de danser en brandissant son balai vert, associée cette fois au patron hirsute de Brian, Sean Kelly, qui, cette année, s'était déguisé soit en hobbit, soit en maître Yoda ; impossible à dire. En tout cas, il dansait comme l'aurait fait un homme vêtu d'un costume de gorille, mais cela ne semblait déranger personne. Mrs W lui adressait un regard radieux et Sean, dont le visage, fendu d'un large sourire, était aussi rouge qu'un projecteur, jacassait sans interruption.

« Brian, dit Fiona, on s'amuse bien. »

Surpris, il tourna son rictus lubrique vers elle. « Tu ne le savais pas ? »

*
* *

Mrs W n'avait pas envie de rentrer chez elle. La fête touchait à sa fin, le bar avait fermé, les musiciens remballaient indéfiniment leur matériel comme la NASA après une mission sur la lune, 1 heure du matin n'était plus qu'un lointain souvenir et il restait si peu de fêtards dans les lieux qu'on pouvait s'entendre en parlant normalement. Mais Mrs W n'avait pas envie de rentrer.

« Je connais exactement l'endroit qu'il nous faut », dit-elle pendant qu'ils redescendaient dans l'ascenseur une fois qu'elle eut appelé son chauffeur pour qu'il vienne les chercher. « Je n'y suis jamais allée mais j'ai lu des choses dessus. Il paraît que c'est l'endroit le plus branché qu'il y ait jamais eu, c'est dans le West Village.

– Oh, Mrs W, dit Fiona. Vous êtes sûre ? Il est si tard.

– New York, lui rappela Mrs W, est la ville qui ne dort jamais.

– Et demain, renchérit Brian avec un sourire lubrique résiduel, est un jour de congé.

– Exactement.

– Mais les... les déguisements.

– Les chapeaux peuvent rester dans la voiture, celui de Brian et le mien, et ma verrue aussi. Nous garderons nos manteaux.

– Fiona », dit Brian en tenant la portière ouverte pour laisser monter

les dames, « allons-y.

– Il va bien falloir. »

*
* *
*

Le trajet pour remonter de Soho jusqu'au West Village ne dura pas longtemps, et Mrs W, plus gamine que Fiona ne l'avait jamais vue, bavarda tout du long. Elle avait apparemment été particulièrement séduite par Sean Kelly. « Un esprit d'un comique remarquable, décréta-t-elle.

– Il peut être très drôle », acquiesça Brian.

Ils étaient arrivés dans le West Village et roulaient lentement dans Gansevoort Street pendant que le chauffeur cherchait des yeux le numéro des habitations, et quand Fiona regarda devant eux, elle vit un groupe d'hommes sortir d'un bâtiment, un peu plus loin, et se dit, tiens, nous ne sommes pas les seuls oiseaux de nuit.

En fait, ils venaient de sortir d'un garage, ces cinq hommes, et pendant qu'ils se tenaient sur le trottoir à parler entre eux, la porte verte s'abaissait dans leur dos. Ils affichaient une telle animation, même à cette heure tardive, parlant tous en même temps, pointant le doigt d'un côté et de l'autre, haussant les épaules, secouant la tête, que Fiona ne put détourner le regard. La limousine les dépassa lentement pendant qu'elle regardait par la vitre de son côté, et l'un d'eux était M. Dortmund.

Non. Était-ce possible ? Elle tenta de s'en assurer par la vitre arrière, mais c'était difficile à dire selon cet angle-là.

Était-il vraiment possible qu'il se soit agi de M. Dortmund ? Les cinq hommes s'éloignèrent dans la direction opposée, sans cesser un instant de parler et de gesticuler. Ils exprimaient certainement des avis passionnés.

Elle se retourna dans le sens de la marche. Il y avait tant de choses qu'elle ne comprenait pas. Mrs W avait présenté une facette de sa personnalité totalement différente, ce soir. Et là, était-ce vraiment John Dortmund qu'elle avait aperçu ?

« Nous y sommes ! s'exclama Mrs W.

– Oh, super », dit Fiona en étouffant un bâillement.

1. Personnage parodique de l'aventurier tueur de monstres en quête d'un trésor.
2. Dans le film, le personnage fond comme une figure de cire lorsque Judy Garland lui jette le contenu d'un verre à la figure.
3. *White Anglo-Saxon Protestants*.

D'après la chronologie rédigée avec soin par Perly pour son propre usage, il devait regagner son bureau le dimanche soir à 22 heures pour mettre sous clé nombre de ses dossiers et possessions, et attendre que les gens de la Continental Detective Agency¹ arrivent à 23 heures avec leur équipement. Mais les tensions s'étaient accumulées toute la semaine à un niveau tel qu'il n'y tenait plus. Le dimanche soir représentait traditionnellement le seul moment qu'il parvenait à préserver pour dîner tranquillement avec sa femme, chez lui à Westchester, mais là, il était beaucoup trop sur les nerfs. Il engloutit son repas, sans le vin habituel, et peu avant 20 heures, il annonça : « Je suis désolé, Marcia, je suis trop nerveux pour rester assis. Il faut que j'aille au bureau.

– Il n'y a rien que tu puisses faire là-bas, Jacques », lui fit-elle remarquer. C'était souvent elle la plus raisonnable des deux.

« Ça ne fait rien. Il faut que je sois présent. »

Et c'est ainsi que, avec une heure d'avance sur son programme, il se retrouva à rouler vers le sud sur le Hutchinson River Parkway au volant de la Lamborghini. Le seul fait d'être en mouvement était un soulagement.

Le dimanche soir, d'autre part, la circulation sur l'autoroute urbaine était moins dense en direction de Manhattan, et il lui fallut bien moins longtemps que d'habitude. Il n'était que 20 h 50 quand il tourna dans Gansevoort Street et appuya sur le bouton de la télécommande fixée sur son pare-soleil. Un peu plus loin, la porte verte du garage se releva dans un bruit métallique.

Les lumières au plafond, au sommet de la rampe devant son bureau, restaient allumées en permanence, de telle sorte qu'il grimpa la rampe raide sous leur éclairage tandis que le garage se refermait derrière lui, et il se rangea devant la porte.

Il fit tourner la clé dans la serrure, entra, alluma et se débarrassa de son manteau d'un geste des épaules. Heureusement, il n'accrocha pas le vêtement dans le placard, parce qu'à l'intérieur, à ce moment-là, il y avait un individu extrêmement massif et irrité qui marmonnait tout bas sur le compte des gens qui se pointent avec une heure d'avance. Perly drapa ledit manteau sur le siège de Della, et ce fut tout aussi heureux qu'il ne regarde pas par hasard sous le bureau car il aurait certainement remarqué un jeune homme souple, replié sur lui-même autour de la corbeille à papiers.

En temps normal, la porte qui séparait l'accueil de la pièce où il travaillait n'était jamais fermée à clé. Il l'ouvrit donc, entra et la laissa ouverte pendant qu'il allumait d'autres lumières. Il alla ensuite s'asseoir à son propre bureau, sous lequel il n'y avait personne. Néanmoins, allongé sur le flanc gauche derrière le sofa, coincé entre ce meuble et le mur, à un endroit où jamais le regard de Perly ne s'était égaré sans raison valable, se trouvait un type aux cheveux poil-de-carotte qui avait presque l'air d'aussi mauvaise humeur que le costaud dans le placard de la pièce voisine.

Une fois assis à son bureau, Perly alluma encore une lumière, celle de la lampe col-de-cygne dont l'éclairage, concentré sur le plateau du bureau, semblait curieusement rendre le reste de la pièce un peu plus sombre, quoique pas autant que la nuit à travers les deux fenêtres, agrémentées de lourds rideaux, qui donnaient sur l'arrière de l'immeuble d'habitation de la rue suivante. Il fermait souvent ces rideaux bordeaux, la nuit, et il envisagea un bref instant de le faire puis décida que les agents de sécurité auraient besoin de savoir ce qu'il y avait dehors, sur l'arrière, et il les laissa ouverts, ce qui fut aussi bien car ainsi il ne remarqua pas le type aux yeux vifs et au nez pointu qui se tenait derrière le rideau le plus éloigné de son siège, celui de droite de la fenêtre de droite. L'individu en question avait d'abord adopté une posture qui le plaçait face au rideau mais, au dernier moment, il avait pivoté sur lui-même de telle sorte qu'il était maintenant tourné vers la fenêtre dans laquelle il pouvait surveiller à loisir le reflet de la quasi-totalité de la pièce, mais dans laquelle sa propre présence sombre sur fond de rideau sombre ne pouvait être repérée quelle que soit la distance.

Il y avait eu un quatrième individu, autre revenant de la mission de reconnaissance de la veille, dans cette même pièce au moment où le

vacarme qu'avait fait la porte du garage en se relevant avait averti tout le monde de l'arrivée inopportune de Perly. Cet individu s'était trouvé près d'une porte intérieure fermée dont il avait préalablement établi qu'elle donnait sur un cabinet de toilette, et il l'avait donc ouverte d'un geste brusque, était entré d'un geste brusque, l'avait refermée d'un geste brusque, d'un geste brusque l'avait rouverte le temps de trouver le bouton électrique et d'appuyer dessus d'un geste brusque, puis l'avait refermée d'un geste brusque.

Ce ne fut qu'en entendant Perly entrer dans le bureau tout proche de lui qu'il avait pris conscience a) que Perly pourrait éprouver le besoin d'utiliser le cabinet à un moment ou à un autre de la soirée et b) qu'il n'y avait aucun endroit où se cacher ici, à l'intérieur.

Mais était-ce si sûr... ? Il scruta la petite salle d'eau très simple aux murs peints en blanc et au sol carrelé de blanc, cuvette blanche, lavabo blanc et douche carrelée de blanc qui occupait autant d'espace au sol que l'ancien téléphone mural du O.J.

Est-ce qu'il pouvait utiliser la douche ? Perly n'allait pas prendre une *douche* ici ce soir, quand même ? Un rideau en plastique en fermait l'accès, mais il était d'un gris translucide ; on pouvait apercevoir des formes au travers.

Il fallait qu'il fasse quelque chose. Il fallait qu'il ait bientôt éteint cette lumière, et il fallait qu'il trouve un moyen de disparaître. Comment ?

Au-dessus de la cuvette, il y avait deux étagères avec de petites et de grandes serviettes-éponge blanches. Précipitamment, il se saisit d'un drap de bain, éteignit et entra à tâtons dans la douche où il se tassa en position assise, les genoux relevés jusqu'au menton, sur le sol de douche blanc, dans le fond et à l'angle opposé par rapport à la bonde. Du mieux qu'il put, il se dissimula sous la serviette et se fit le plus petit possible. Carrelage blanc, sol de douche blanc, serviette blanche ; avec un peu de chance, aucune forme incongrue n'attirerait l'attention à travers le rideau. Tout en soupirant et en se faisant la réflexion qu'on ne pouvait se fier à personne, pas même à des gens qui avaient une écriture aussi précise que celle de Perly, il s'installa dans l'attente de ce qui allait se passer ensuite.

Pendant ce temps, dans son bureau, Perly ouvrait des tiroirs, décidait de ce qu'il voulait en retirer pour l'enfermer à l'intérieur du coffre-fort situé dans l'angle, jusqu'à ce que ses visiteurs aient libéré les

lieux. Absorbé par sa tâche, il n'entendit pas le petit *clac* que fit la porte du placard en s'ouvrant dans l'autre pièce, pas plus que le bruissement discret que faisait le jeune gars souple en se désolidarisant de la poubelle sous le bureau de Della, ni même le minuscule *clic* que fit la porte extérieure de l'accueil en s'ouvrant, mais en revanche, il entendit le rapide *snap* qu'elle fit en se refermant et il leva les yeux de son bureau en fronçant les sourcils.

Les gars de la sécurité étaient-ils déjà là ? Impossible. Il se leva, franchit le seuil qui séparait les deux bureaux et contempla la normalité inchangée du décor.

Ce devait être un effet de son imagination. Il secoua la tête, revint à son bureau sans avoir la moindre idée que l'individu caché derrière le rideau avait silencieusement traversé la pièce à toute vitesse pour se dissimuler derrière la porte pendant que Perly scrutait, sourcils froncés, l'accueil désert, puis avait contourné silencieusement la porte pour franchir le seuil pendant que le détective retournait à ses tiroirs.

Perly s'assit ; la porte du bureau d'accueil se referma avec un petit *toc*.

Perly se redressa brutalement et braqua son regard sur le seuil. N'était-ce pas exactement le bruit de sa porte ? Est-ce qu'il entendait des bruits qui n'existaient pas ?

Il se passe quelque chose de bizarre, pensa-t-il, et il se leva à nouveau, traversa cette fois aussi bien son bureau que celui de Della pour aller ouvrir la porte extérieure, passa la tête au-dehors et ne vit rien d'autre que sa Lamborghini.

Il contempla la rampe, sourcils froncés, oreille tendue, mais n'entendit ni ne vit rien pendant que le type aux cheveux poil-de-carotte qui était allongé sur le sol, derrière le sofa, sortait de sa cachette et traversait en quatrième vitesse les deux bureaux pour se réfugier dans le placard qui venait d'être libéré.

Toujours sur le seuil extérieur, Perly fronçait les sourcils, la tête tournée vers le plan incliné. Rien. Personne. Est-ce que les variations de température font ça, la nuit ?

En retournant à son bureau, cette fois, il prit la résolution de ne plus prêter attention à ces petits bruits anonymes. Ils n'avaient aucune signification. Tout allait très bien. Il ne pouvait rien arriver de désagréable.

1. Allusion probable à l'agence présente dans *Moisson rouge* et plusieurs nouvelles de Dashiell Hammett.

« Tout part en vrille dès le début », constata Tiny. Il n'avait pas l'air content.

« C'est son planning perso, à cet enfoiré de Perly, maugréa Stan. Il est même pas capable de lire ce qu'il écrit ? »

Tous les quatre avaient battu en retraite sur la rampe pour se positionner près de l'escalier qui menait au sous-sol. Mais ce n'était pas comme ça que les choses auraient dû se passer. Se basant sur le programme de Perly, ils y avaient glissé le leur comme une main de cambrioleur dans un gant volé. Ils avaient décidé d'arriver un peu avant 21 heures pour pouvoir étudier à loisir les bureaux à la recherche de problèmes inconnus, ou de possibilités offertes, on ne sait jamais, puis ils descendraient ici et après dans le sous-sol à 21 h 45.

C'était à ce moment-là que Perly devait arriver, pas *maintenant*. Il serait arrivé à 22 heures, bon sang, et il se serait livré à ses rangements et à ses classements jusqu'à 23 heures, moment où les représentants de la Continentale allaient apporter le matériel de sécurité. Une petite partie de poker à cinq mains se jouerait dans le sous-sol pendant que Perly et les autres installaient tout puis partaient en laissant les lieux sous la garde des deux agents de la Continentale en uniforme qui appelleraient leurs collègues à la banque.

Peu avant 2 heures du matin, selon leur plan, la partie serait terminée, puis ils monteraient ici, monteraient en haut par la rampe pour persuader les gars de la Continentale de coopérer... Tiny était particulièrement fort dans ce domaine. Les uniformes seraient empruntés à leurs détenteurs antérieurs, et ceux du groupe à qui ils allaient le mieux deviendraient les nouveaux agents de sécurité en mission. Quand le jeu arriverait, ils en accuseraient réception et après ils iraient chercher la camionnette empruntée qu'ils avaient cachée dans la rue transversale, au carrefour.

Simple. Sommaire. Satisfaisant. Pas de fioritures, pas de complications. Mais maintenant ?

« Je pense que le coup est à l'eau, dit Tiny. Et si c'est le cas, la suite, pour nous, c'est qu'on regagne tous nos pénates.

– John est toujours en haut, vous savez », fit remarquer Kelp.

Tiny inspecta les environs du regard. « Dortmund ? Il est où ?

– Dans le cabinet, répondit Kelp.

– À un moment pareil ?

– Dans le cabinet pour se *cacher*.

– On ne peut pas se cacher dans des cabinets, objecta Judson.

– Le gamin a raison », remarqua Tiny.

Kelp, qui cherchait un rayon d'espoir, demanda : « Est-ce que ce cabinet dispose d'une fenêtre ? »

Stan, qui avait inspecté tout le territoire, là-haut, avec autant de soin que s'il devait le traverser au volant, répondit : « Non, y a un de ces extracteurs d'odeurs.

– Perly l'incontinent va vouloir pisser un coup, dit Tiny, et devinez quoi ? On tient pas à être dans les parages quand ça va arriver.

– Et si on remontait juste pour le faire prisonnier tout de suite, proposa Stan. On est cinq. »

Kelp fit non de la tête. « C'est Perly qui doit diriger l'opération jusqu'à ce que le jeu d'échecs soit là.

– C'est le moment de se dire bonne nuit, alors », décréta Tiny.

Kelp ne voulait pas abandonner John toujours pris au piège à l'étage. « Non, attends, Tiny, dit-il. Il ne s'est encore rien passé de grave. Nous pouvons encore nourrir de l'espoir. »

Tiny en doutait. « De l'espoir ? De l'espoir que quoi ? Que Perly soit aveugle ? Qu'il pisse jamais ? Laisse tomber, Kelp, Dortmund, c'est fini. Elle est où, la télécommande de la porte ?

– Celle du garage ? demanda Kelp en montrant l'étage du doigt. C'est John qui l'a.

– Splendide, dit Tiny qui se tourna alors et pointa l'index. On dirait une porte.

– Tiny, insista Kelp, pourquoi on ne patienterait pas un peu, voir ce qui se passe.

– On tient pas à être là quand Perly décrochera le téléphone. Vous savez que les flics du quartier ont déjà cette adresse bien présente à l'esprit, ce soir. Quand Perly les appellera, il sera déjà trop tard pour

sortir d'ici.

– Tu sais quoi ? Moi, je vais remonter jeter un coup d'œil et voir ce qui se passe.

– Ça peut pas faire de mal, commenta Stan. Après tout, on est là, bon sang.

– Et s'il y a un problème, reprit Kelp, on peut toujours s'en aller par le chemin que John a pris pour entrer la nuit dernière, la porte de derrière, au sous-sol. Il y aura peut-être d'autres appartements de riches, derrière le terrain vague, comme ça on n'aura pas tout perdu. »

Tiny réfléchit avant de hausser les épaules. « Cinq minutes, accorda-t-il. Après, moi, je fous le camp, et je me fiche pas mal de faire du bruit.

– Merci, Tiny, dit Kelp en se tournant vers la rampe.

– Si vous vous retrouvez tous les deux en taule, déclara Tiny dans son dos, je viens pas vous voir. »

N'ayant pas le sentiment que ces mots nécessitaient une réponse, Kelp poursuivit son chemin. La porte du bureau était équipée d'un verrou automatique, mais comme il l'avait déjà libéré une fois ce soir, ce ne fut qu'un jeu d'enfant de franchir l'obstacle en prenant soin de ne faire aucun bruit, après quoi il traversa l'accueil sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil par la porte de communication.

Perly était là, assis à son bureau, il sortait des dossiers d'un tiroir latéral. Il les répartit en deux tas, tendit la main pour en prendre d'autres. Et juste derrière lui se trouvait la porte du cabinet.

Une diversion pourrait aider John, mais elle signifierait également l'échec de leur coup. Kelp campa sur ses positions et observa. Perly se leva, prit un des tas de dossiers et l'emporta vers un coffre-fort ouvert, contre le même mur que celui du cabinet. Il s'accroupit pour ranger les dossiers à l'intérieur, se retourna et regagna son siège.

Deux fois de plus, Kelp le regarda trier des dossiers et aller en ranger dans le coffre. Perly remit alors ceux qui restaient dans le tiroir, le ferma à clé et se leva pour s'approcher d'étagères pleines de hauts classeurs dont la tranche portait une étiquette couverte d'une écriture précise. Il resta à les observer un moment et se tourna vers la porte du cabinet de toilette.

Oh oh. Est-ce que John avait fait du bruit à l'intérieur ?

Perly traversa l'espace qui le séparait de la porte, qu'il ouvrit. Il alluma, entra et referma.

Kelp ne savait pas quoi faire. Rester là et voir s'il allait pouvoir venir

en aide à John ? Ou filer au bas de la rampe pour prévenir les autres ?

Il entendit le bruit de la chasse d'eau.

Le regard rivé sur la porte, il fronça les sourcils. De l'eau coula dans un lavabo, quelque part à l'intérieur. Perly ressortit, éteignit et revint aux étagères où il entreprit d'effectuer le tri des classeurs tandis que Kelp dévalait la rampe et rejoignait les autres. Dans un demi-soupir haut perché, il leur dit : « Perly y est allé !

– Salut, dit Tiny.

– Non, écoutez. Il y est allé, il a pissé un coup et il est ressorti aussi calme qu'en entrant. Il n'a pas vu John !

– Impossible, dit Tiny.

– Mais c'est ce qui s'est passé, Tiny, je regardais.

– Vous êtes sûr qu'il est dedans ? demanda Judson.

– Je regardais quand il y est entré. Et il n'en est pas ressorti, alors où il est ?

– S'il est ressorti, dit Stan, même si Perly l'a pas vu, on l'aurait vu, nous.

– Tiny, reprit Kelp, on peut rester ici parce je ne sais pas comment il s'y est pris, mais John a trouvé moyen de se rendre invisible.

– Si c'est comme ça, je reste. Je veux qu'il me raconte comment il a fait. »

C'était bien que la ruse de la serviette de bain ait marché, mais pour le reste, ça sentait très mauvais. Dans la salle d'eau où régnait un noir d'encre, Dortmund se releva, la main sur le bord du compartiment de la douche pour ne pas se perdre, il analysa la situation présente et conclut qu'elle ne lui plaisait pas du tout. Il était toujours bloqué à l'intérieur avec un type à l'extérieur à qui il serait incapable de fournir la moindre explication plausible quant au fait qu'un individu sur qui il n'avait jamais posé les yeux sortait soudain de son cabinet de toilette.

« Ça doit être à cause d'un de ces problèmes de dysfonctionnement dans l'espace-temps. J'étais à Cleveland, je sortais d'un bar. » Non.

Un autre problème, c'était que Perly lui-même avait l'intention d'utiliser les lieux, une expérience que Dortmund n'avait pas trouvée franchement agréable. Mais bon, le vol du jeu d'échecs. Et la raison pour laquelle il se trouvait debout dans le noir, la serviette de bain sur les épaules ? Le pommeau de la douche fuyait. Une fuite lente et insidieuse qu'on ne remarque même pas, jusqu'au moment où, tout à coup, on a le fond du pantalon trempé et on aimerait bien pouvoir utiliser les toilettes aussi. Ce qui était tout aussi impossible.

Que pouvait-il faire pour *sortir* de là ? La télécommande du garage ? Est-ce qu'elle marcherait à une telle distance ? S'il appuyait sur le bouton, est-ce que le bruit que ferait la porte en se soulevant détournerait Perly de ses occupations, l'inciterait à quitter la pièce au pas de course et à adopter par ailleurs un comportement tel que Dortmund puisse sortir ?

Ça valait la peine d'essayer. Il prit le boîtier dans sa poche, le pointa sur la porte et appuya sur le bouton.

Rien. Trop loin, ou trop de murs et de portes entre le garage et lui.

Et s'il ouvrait celle-ci, un tout petit peu à peine, même moins, peut-être qu'en s'allongeant sur le sol pour glisser la télécommande par

l'ouverture au niveau du plancher et en essayant ?

Tout était préférable à rester enfermé. Il lâcha la cloison de la douche, chercha à tâtons, trouva la poignée de la porte et s'en servit pour se retenir pendant qu'il se mettait à genoux puis, très lentement, précautionneusement, silencieusement, il ouvrit. Il s'apprêtait à tendre le boîtier quand il s'aperçut qu'il voyait le bureau de Perly, mais que Perly n'y était pas assis.

Où était-il, alors ? Est-ce qu'il était debout, ou assis, à un endroit d'où il aurait une belle vue bien dégagée sur un bras qui dépasserait par la porte du cabinet en pointant une télécommande ?

La porte s'ouvrait vers l'intérieur. Avec des petits gestes précipités, il s'écarta légèrement sur les genoux jusqu'à ce qu'il puisse ouvrir plus, à peine plus, et Perly était bien là, il s'éloignait vers un placard d'étagères surchargées, les bras lestés de classeurs volumineux, le dos tourné à Dortmund.

Sors. Il se débarrassa de la serviette et fut aussitôt dehors, sur les genoux. Il tira la porte presque entièrement derrière lui. Sans un bruit, il alla vers le bureau, échappa au champ de vision de Perly, se baissa encore plus pour regarder sous le meuble.

À l'autre bout du parquet ciré, les pieds de Perly s'étaient détournés du placard et traversaient la pièce. Ils s'immobilisèrent, firent demi-tour pour rebrousser chemin, de telle sorte que Perly allait tourner le dos à Dortmund *et* au seuil qui donnait sur l'extérieur.

La façon de courir qu'adopta Dortmund n'avait rien de gracieux, mais elle fut efficace. Avec l'élégance d'un pachyderme, il fonça, marqua un arrêt devant la porte extérieure de l'accueil qui était fermée, le temps de ranger la télécommande dans sa poche. Il ouvrit alors cette porte-là avec prudence, se glissa de l'autre côté, admira pendant environ un cinquième de seconde la Lamborghini garée et s'engagea sur la rampe.

Comment sortir du bâtiment ? Il pouvait simplement tout envoyer au diable, ouvrir la bruyante porte du garage et prendre ses jambes à son cou. Il pouvait aussi espérer franchir cette porte supplémentaire sans attirer l'attention de Perly, à l'étage. Il pouvait encore descendre au sous-sol, sortir par-derrière et voir s'il réussirait à trouver l'appartement de Kelp avec tous ses trésors artistiques. Pour ne pas repartir les mains vides, au moins.

Au pied de la rampe, il décida de tout envoyer au diable, de fich

le camp, point final, et il plongeait la main dans sa poche en quête du boîtier quand, sur sa gauche, la voix de Kelp lui parvint dans un murmure très audible : « John ! »

Il pivota. Ses quatre complices de ce crime présumé étaient là-bas, près de l'escalier qui menait au sous-sol. Kelp lui fit signe de les rejoindre, ce dont il s'acquitta en disant : « Je croyais que vous étiez tous partis depuis longtemps.

– Moi, oui, répondit Tiny. Perly t'a vu, là-haut ?

– Non. Mais j'ai laissé une serviette de bain par terre, il va peut-être la remarquer.

– Y a ton pantalon qu'est mouillé, dit Stan.

– Je sais. J'en ai bien conscience.

– Bon, dit Judson, est-ce que ça veut dire qu'on repart de plus belle ? »

Dortmunder regarda autour de lui. Perly était à l'étage, les fantômes ne l'avaient pas terrorisé. Rien d'autre n'avait changé. « Ça alors, c'est dingue, non ? conclut-il. On revient au plan A. »

L'opération « Gambit du jeu d'échecs » commença, au moins dans ses premières étapes, sans aucun accroc. Cette opération, dont le nom de code avait été choisi par l'inspecteur-chef du NYPD Francis Xavier Mologna en personne avant qu'il se retire dans son foyer de Bay Shore, à Long Island, auprès de sa femme, dans son lit d'un confort et d'une contenance considérables, débuta à 23 heures quand, exactement à l'heure prévue, deux agents de la Continental Detective Agency, armés et en uniforme, plus deux des techniciens qui travaillaient pour cette agence, sonnèrent à la porte des bureaux de Jacques Perly et, après s'être identifiés par l'intermédiaire de l'interphone, furent autorisés à pénétrer dans les lieux. Leur petite camionnette banalisée attaqua la rampe incurvée, se gara à côté de la Lamborghini et, durant les cinquante minutes qui suivirent, Perly et les deux agents se bornèrent à échanger des propos dépourvus de naturel pendant que les spécialistes installaient leurs gadgets spéciaux, y compris des capteurs aux fenêtres et sur la trappe d'accès au toit.

Quand ils eurent terminé, ils repartirent en effectuant leur demi-tour, non sans difficulté car la Lamborghini occupait une très grande partie de l'espace disponible et, enfin, après de nombreuses marches arrière suivies de nombreuses marches avant, ils redescendirent la rampe et partirent. Perly consacra dix minutes supplémentaires à communiquer aux agents de sécurité ses dernières instructions sur ce qu'ils pouvaient faire et ce qu'ils ne devaient pas faire dans son bureau (il avait remarqué que l'un d'eux avait déjà trouvé moyen de jeter une serviette de bain par terre), puis il effectua son demi-tour au volant de la Lamborghini, sans difficulté particulière parce qu'il n'avait pas à se démener à cause de la présence d'un second véhicule et qu'il était, de toute façon, habitué à l'espace disponible, puis lui aussi s'en alla et prit la direction de Westchester.

Une fois Perly parti, un des agents appela leurs collègues qui patientaient près de l'immeuble de l'Internationale C & I afin de leur indiquer que tout était prêt pour la réception de la marchandise à transférer, après quoi lui et son binôme se trouvèrent des sièges moelleux et s'installèrent avec un livre. Quand on est agent de la Continentale, le temps passe lentement si on n'aime pas la lecture.

Pendant ce temps, plus au nord dans le Bronx, le fourgon blindé quitta le garage sécurisé de Securivan avec quelques minutes d'avance, à 0 h 25, et parcourut en un temps record la distance qui le séparait du centre de Manhattan, se présentant devant l'immeuble de l'Internationale C & I à 1 h 10, avec presque une heure d'avance sur l'horaire. Le chauffeur discuta un moment avec les quatre représentants de la Continentale qui étaient sur place, tous armés et en uniforme, et qui allaient se charger du travail de force, puis quelqu'un lança : « Écoutez, pourquoi attendre qu'il soit 2 heures ? On est là, les gars sont prêts là-bas, on appelle les flics et on leur dit qu'on commence maintenant. »

Tout le monde trouva que c'était une bonne idée. On boucle le boulot en avance, on rentre au bercail avant le lever du soleil. Le NYPD reçut l'appel et, le temps que les agents de la Continentale, avec l'aide du type de la banque, aient hissé le jeu d'échecs sur son chariot, qu'ils lui aient fait quitter la chambre forte pour monter, puis traverser le grand hall jusqu'à l'entrée de l'immeuble, il y avait quatre voitures de patrouille positionnées sur l'avenue.

Parfois, une tâche ne s'effectue pas sans quantité d'écueils et de moments d'irritation, mais une fois de loin en loin, vous avez un boulot à faire et tout fonctionne à merveille, pas la moindre anicroche, et ça se déroula de la sorte pour le transfert du jeu d'échecs, du moins pendant un temps. Aucun ennui pour le déplacer, aucun ennui pour le déposer dans le fourgon blindé avec les quatre agents assis sur le banc, à l'intérieur, pour en assurer la garde, aucun ennui en parcourant les rues essentiellement désertes avec désormais une seule voiture de police pour escorte.

Ils arrivèrent au bâtiment de Jacques Perly à 1 h 27 exactement. Un des agents de la Continentale qui se trouvait dans le fourgon avec le jeu d'échecs contacta par radio les gardes à l'étage en leur demandant d'ouvrir la porte du garage, ce qu'ils firent en enfonceant le bouton qu'on leur avait montré sur le bureau de la secrétaire et, dans le sous-sol, les

cinq joueurs de poker sursautèrent en disant : « Qu'est-ce que c'est ? La porte du garage ! Il est même pas 1 h 30 ! »

Ils avaient prévu de délester les gardes de leur mission et de leur uniforme à 2 heures, ce qui leur aurait laissé une bonne demi-heure avant que le jeu d'échecs n'arrive. Furieux, Stan déclara : « Merde, y a personne qu'est capable de se conformer à un horaire ?

– Seulement nous, répondit Dortmund. Venez, allons voir ce qui se passe. »

Les cinq hommes montèrent précipitamment les marches, juste à temps pour voir le véhicule blindé pointer le nez dans le bâtiment et gronder dans sa tentative pour négocier la rampe pendant qu'au-dehors, la voiture de police partait vaquer à ses occupations, corvée de garde-malade achevée. Les cinq observaient les événements, tous leurs espoirs anéantis. C'était un désastre. Il fallait impérativement qu'ils s'emparent de ce fichu jeu d'échecs *avant* qu'il ne pénètre dans cet impénétrable cercle sécurisé que représentait le bureau de Perly, c'était toute la raison de leur présence en ce lieu.

Sur la rampe, le fourgon blindé leva le nez telle une tortue qui tente d'escalader un tronc tombé à terre, et s'arrêta. Il recula un peu, s'arrêta. Il avança un peu et de bruyants raclements se firent entendre. Il s'arrêta, recula, tangua sur lui-même comme un obèse qui rajuste son short, avança et produisit les mêmes raclements sonores.

« Il est trop gros », commenta Judson. Il avait l'air de ne pas en croire ses yeux.

« Ces types sont incapables de faire un truc correctement, dit Stan.

– Bon, ça suffit, décréta Dortmund en s'éloignant de la cage d'escalier. Stan, tu vas chercher la camionnette. Prends le gamin avec toi. Tiny, Andy, venez. »

Chacun fit ce qu'on lui avait ordonné. Stan et Judson sortirent par la porte toute proche, Kelp et Tiny suivirent Dortmund, et Kelp demanda : « John ? C'est quoi, notre plan ?

– On embarque ce qu'on est venus chercher. » Puis, au moment où le fourgon recommençait son raclement, il cria : « Hé ! Arrêtez ! Qu'est-ce que vous essayez de faire, démolir le mur ? »

Le véhicule était entièrement dans le bâtiment, engagé sur la rampe, orienté de telle sorte qu'il râclait autant le mur quand il reculait que quand il avançait. Le chauffeur, à l'autre bout, dans sa cabine fermée, regarda Dortmund par la vitre de droite et leva les bras dans

un geste d'impuissance : « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ? »

Dortmunder s'approcha de la portière arrière du fourgon et appliqua un grand coup sur la vitre blindée. Avec prudence, la porte s'ouvrit de deux centimètres et l'agent de la Continentale qui apparut, la main sur l'étui de son arme de poing, demanda : « Qui vous êtes, vous ? »

– On travaille pour Perly. On est le groupe de sécurité extérieur, on surveille les environs pendant que vous êtes là, vous autres, et bon sang, vous en avez drôlement *besoin*, de nous. J'ai une camionnette, là », poursuivit-il au moment où Stan et Judson arrivaient avec. Il se tourna vers Kelp : « Dis-lui de la rentrer en marche arrière. Le plus près du fourgon qu'il pourra. »

Kelp, craintif et admiratif à la fois, s'éloigna pour transmettre les instructions à Stan pendant que Dortmunder disait à l'agent de la Continentale : « Vous allez tout démolir. On va sortir le jeu d'échecs, le mettre dans la camionnette, après on fera sortir le fourgon et vous monterez le jeu en haut de la rampe avec la camionnette. Et il faut qu'on prenne des photos des dégâts.

– Ça, c'est Securivan, lui répondit le gars de la Continentale. C'est pas nous. »

Au-dessus du fourgon, sur la rampe, un des deux agents de sécurité déjà présents dans les locaux lança : « Vous avez besoin d'aide, en bas ? »

– Restez là-haut, lui cria Dortmunder. Vous ne devez pas compromettre les mesures de sécurité que vous avez prises. » Puis il dut rapidement s'écarter du passage car Stan entraînait en marche arrière dans le garage et s'approchait très près de l'arrière du fourgon.

« Je crois qu'y a rien d'autre à faire », dit le garde en se tournant vers l'intérieur du véhicule pour tenir ses compagnons au courant des événements. Ils descendirent tous et, quand ils s'y mirent à neuf, le transfert du jeu d'échecs et de son chariot dans la camionnette s'effectua en un rien de temps.

Une fois qu'il fut à l'intérieur, et que la porte de la camionnette se fut refermée, Stan alla la ranger dehors, au bord du trottoir, avec Judson assis sur le siège du passager, Kelp et Tiny qui quittaient plus ou moins vaguement les lieux pour s'évaporer dans la rue, et Dortmunder qui disait aux quatre de la Continentale : « Les gars, il faut que vous vous placiez de manière à guider le chauffeur. Il est complètement

paumé, dans sa cabine. Vous deux, contournez le fourgon pour aller devant, vous, placez-vous de ce côté-ci et vous de ce côté-là, moi je vais rester à la porte pour m'assurer que personne n'arrive. »

Chacun rejoignit son poste, puis Dortmund recula, appuya sur le boîtier qui était dans sa poche, partit en courant pour s'insinuer à côté de Judson, et la camionnette démarra. Les agents de la Continentale se précipitèrent vers la porte qui s'abaissait, mais ils n'arrivèrent pas à temps. Si l'un d'eux avait été un peu plus lesté, il aurait pu rouler par terre sous le panneau qui se refermait, mais aucun ne l'était assez.

Ils finirent bien par le rouvrir, après maints cris et récriminations, mais la camionnette n'était visible nulle part. Et personne n'avait relevé le numéro.

Le jour le plus long de la vie de Jacques Perly débuta, de manière fort appropriée bien avant l'aube, par un coup de téléphone du NYPD qui le tira d'un sommeil profond à, d'après l'affichage à diodes électroluminescentes vertes de son réveil, 1 h 57 du matin, environ cinquante minutes après qu'il eut fermé les yeux.

« Jacques ? Cestqui ? »

– Dieu sait », grommela Perly en roulant sur le flanc avant de se relever sur un coude, de coincer l'appareil entre épaule et mâchoire pendant qu'il allumait la lampe de chevet, de tendre la main vers un stylo et du papier, au cas où, et de dire : « Perly à l'appareil.

– Jacques Perly ?

– Lui-même.

– Ici l'inspecteur Krankforth, de la criminelle, Midtown South. Un vol aggravé s'est produit à votre bureau, monsieur. »

Jacques Perly n'était pas encore complètement réveillé. « Un... un cambriolage ? »

– Non, monsieur, répondit l'inspecteur Krankforth. Des individus se trouvaient dans vos locaux, ce qui requalifie les faits en vol aggravé avec préméditation.

– Des indi... Oh, mon Dieu, le jeu d'échecs !

– Nous avons des hommes sur place, lui annonça l'inspecteur Krankforth, ils voudraient s'entretenir avec vous le plus vite possible.

– Je serai là dans moins d'une heure », promit Perly, qui laissa le combiné retomber sur son support et sortit précipitamment du lit.

« Jacques ? Cestqui ? »

– C'est la merde, lui répondit-il. Rendors-toi. »

Encore plus la merde qu'il n'aurait cru. Il ne put se garer dans son propre bâtiment, ne put même pas atteindre le bloc d'immeubles où il se situait. Après avoir été repoussé à grands gestes agacés par un agent de la circulation qui ne voulait rien entendre de ce qu'il avait à dire, il trouva un garage ouvert toute la nuit à deux rues de là et revint à pied en frissonnant à cause du froid. 3 h 15 du matin, presque au plus froid de la nuit.

Deux camions relais de la télé étaient garés devant les bandes de plastique jaune de la police qui interdisaient cette portion de la rue. Ce qui s'y était passé avait fait un certain bruit car les gens étaient penchés à leurs fenêtres, dans le froid, à droite et à gauche de son bâtiment, et d'autres étaient rassemblés en groupes à l'extérieur des bandes de plastique jaune, le regard braqué sur pas grand-chose.

Perly s'identifia auprès du policier qui interdisait l'accès, lequel communiqua avec quelqu'un par radio avant de hocher la tête et de le laisser passer en disant : « Voyez le capitaine Kransit, dans le module de commandement. »

Le module de commandement, pour le citoyen normal, était une maison mobile qui n'en affichait pas moins le sigle NYPD en lettres bleues et blanches. Un agent en uniforme précéda Perly sur les marches puis à l'intérieur où un policier mécontent, en costume marron et sans cravate, la quarantaine, décharné, visage taillé à coups de serpe, ayant absolument tout de l'irascible professeur de sciences de l'enseignement secondaire, lui dit : « Monsieur Perly ? Asseyez-vous. »

La moitié avant du module de commandement contenait des tables et des bancs boulonnés dans le plancher avec, sur l'arrière, une porte fermée insérée dans une cloison de séparation noire. Perly et Kransit prirent place l'un en face de l'autre, les coudes sur la table, et Perly demanda : « Le jeu d'échecs a été volé ?

– Nous essayons toujours d'essayer de comprendre ce qui s'est passé exactement. Un représentant de l'Internationale C & I devrait déjà être là. Un jeu d'échecs de grande valeur vous a été livré cette nuit, c'est bien ça ?

– Oui. Après mon départ. La Continental Detective Agency a envoyé des gardes en uniforme et Securivan a effectué le transfert. Le NYPD a fourni une escorte pour le trajet jusqu'ici. »

Le capitaine Kransit ne prenait pas de notes mais consultait un bloc de papier jaune ligné ouvert sur la table près de son coude droit. « Vous

n'étiez pas présent quand le jeu d'échecs est arrivé ?

– Non, ce n'était pas nécessaire. L'arrangement conclu est le suivant : je leur loue mon bureau pendant que le jeu n'est plus dans sa chambre forte, à des fins d'expertise et d'évaluation, donc une fois que les agents de sécurité étaient installés dans les lieux, je pouvais rentrer chez moi. Il était environ 0 h 15... » Il consulta sa montre. « Il y a trois heures. Est-ce que vous pouvez me dire ce qui s'est passé ? »

Le haut-parleur/micro qui pendait au revers de la veste de Kransit émit un criaillement rauque de poulet, et le policier dit : « Envoyez-le-moi. » Puis il se leva. « Le représentant de la banque est arrivé. Allons voir où nous en sommes. »

Il avait fait bon à l'intérieur du module de commandement, Perly s'en rendit compte quand il ressortit dans la rue pavée. L'homme qui venait vers eux était un Noir qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et disparaissait presque entièrement dans son épais pardessus de laine noire, sous son écharpe écossaise et sous son feutre noir. On l'aurait cru sorti d'une représentation du *Troisième Homme*¹ montée par le Negro Theatre Ensemble. « Woolley », leur annonça-t-il.

Les présentations furent faites, les mains serrées, et ils se tournèrent vers le bâtiment de Perly dont la porte de garage était en position relevée. « La scène du crime est encore intacte, leur dit Kransit pendant qu'ils s'en approchaient. Le véhicule encore à l'intérieur.

– Euh, oui, certainement, commença Perly qui s'arrêta et sursauta. Il est sur la rampe ! » Et certes il y était, incliné le nez en l'air, une grosse masse noire, métallique, volumineuse, grouillant de membres du laboratoire technique de la police comme autant de fourmis sur une aubergine pourrie.

Le capitaine Kransit semblait légèrement gêné pour le fourgon blindé. « Oui, monsieur, dit-il. On dirait qu'il est resté coincé comme ça. »

Trois ou quatre hommes vêtus de combinaisons bleu foncé se tenaient près de l'entrée. L'un d'eux vint à leur rencontre pour dire : « Capitaine, c'est le moment de sortir cette saleté de là ?

– Pas tout à fait encore, lui répondit Kransit. Quand les gens du labo en auront terminé.

– Ça va être coton », affirma le gars en combinaison, non sans une certaine satisfaction. « Ces types se sont vraiment chié dessus.

– Je vous ferai signe, lui promit Kransit.

– Capitaine, intervint Perly. Qu'est-ce qui s'est passé, enfin ? Et où sont les gardes ?

– Ils ont été drôlement secoués, lui répondit-il. On les a emmenés à Centre Street pour qu'ils se reposent un peu avant de passer au debriefing, mais je peux vous le dire à tous les deux, maintenant que vous êtes là, monsieur Woolley, ce qui s'est passé cette nuit. Ce véhicule blindé est arrivé à environ 1 h 30...

– Ça, ce n'est pas normal, signala Perly. Il devait se pointer à 2 h 30.

– On va se pencher là-dessus, lui promit le capitaine. Mais en fait, il est bien arrivé à 1 h 30 quand, trop tard, ils se sont aperçus qu'il était trop volumineux pour négocier le virage serré du plan incliné. En essayant de corriger la trajectoire, de reculer et d'avancer, vous savez, ils ont réussi à le coincer encore plus. »

Le type en combinaison était toujours à proximité, et il dit : « Il est possible qu'on soit obligés d'en défoncer une partie, de ce mur de pierre.

– Hein ? fit Perly. Maintenant vous voulez me démolir mon bâtiment ?

– Ben, elle a de la valeur, cette jolie mécanique que vous voyez là. »

Perly lui retourna un regard dangereux. « Plus de valeur, vous croyez, que mon *bâtiment* ? »

Rappelé à la prudence, mais un peu tard, l'autre répondit : « Je suppose qu'on va laisser les compagnies d'assurances s'en dépatouiller. Moi, je ne suis plus là. » Et il partit rejoindre ses collègues, dignité préservée.

« Capitaine, dit Woolley, jusqu'ici, nous avons ce véhicule coincé sur la rampe. Je suppose qu'il s'est passé quelque chose après.

– Cinq hommes habillés en civil ont fait leur apparition. Je ne dispose pas de tous les détails, mais ces faits se basent sur l'enquête préliminaire menée sur place, avant que les témoins soient emmenés en ville. Cinq hommes se sont approchés du fourgon blindé. Ils venaient de ce côté et ils ont dit qu'ils travaillaient pour M. Perly.

– Ils sont arrivés de *l'intérieur* du bâtiment ? s'étonna Woolley.

– C'est ça. Ils étaient déjà dans la place avant l'arrivée du véhicule. Les gardes qui étaient à l'arrière en ont conclu qu'ils sortaient des bureaux du rez-de-chaussée.

– Je n'ai pas de bureaux au rez-de-chaussée, précisa Perly. C'est exclusivement un espace de rangement.

– Les gardes qui étaient dans le véhicule blindé l'ignoraient. Ces hommes leur ont dit qu'ils étaient vos agents de sécurité extérieure supplémentaires, qu'ils avaient une camionnette, et ils les ont aidés à transférer le jeu d'échecs du fourgon blindé à la camionnette qui serait assez petite pour négocier le virage du plan incliné. Après, et les gardes qui étaient là ont exprimé leur immense embarras et leur intense dépit à ce sujet, la camionnette est partie. »

Woolley prit un air très triste. « Je crains fort, monsieur Perly, que vous n'ayez eu guère de chance dans cette affaire. À peine assumez-vous la responsabilité de ce jeu d'échecs qu'il disparaît. »

Perly se retourna sur lui. « La responsabilité ? Je n'ai jamais *eu* la responsabilité de ce bon Dieu de jeu d'échecs.

– Je vous en prie, monsieur, je suis chrétien. »

Perly était hors de lui. « Je me fous complètement que vous soyez une éclaireuse scoute ou pas, ma responsabilité ne commence pas avant que ce jeu d'échecs entre dans mon bureau. *Mon bureau*. » Perly pointa un index tremblant de rage. « Ce plan incliné n'est pas mon bureau. Le fait de ne pas avoir vérifié la taille du véhicule n'est pas de ma responsabilité, et ce qu'il advient du jeu d'échecs avant qu'il pénètre de manière tangible dans mon bureau n'est pas de ma responsabilité non plus. C'était encore un objet confié à la *banque* quand il a été visé par une attaque à main armée, pas un objet qui m'avait été confié à *moi*.

– Euh, monsieur Perly, glissa le capitaine Kransit, il ne s'agit pas d'un vol à *main armée*. Aucun des voleurs n'a sorti la moindre arme. Ils sont juste arrivés, ils ont pris le jeu d'échecs et ils sont partis.

– Ce qui n'améliore pas franchement la situation, lui fit remarquer Perly. Mais il n'en demeure pas moins que la banque continue d'assurer pleinement la garde du jeu d'échecs, comme elle l'a fait depuis ô combien d'années, et comme elle continuera de le faire jusqu'à ce qu'il franchisse le seuil de mon bureau. »

Woolley haussa les épaules ; ça ne l'affectait pas directement. « On va laisser les juristes s'y retrouver là-dedans », déclara-t-il.

Envisageant un futur rempli de représentants légaux de l'Internationale C & I, sans parler de l'armée de conseillers juridiques au service de la cohorte d'héritiers de la fortune Northwood, Perly se retourna pour jeter un regard mauvais à ce *stupide* camion miniature Tonka coincé dans son superbe bâtiment. C'est Clanson, se dit-il. Brian Clanson, c'est lui qui a monté le coup, d'une manière ou d'une autre. Je

ne vais pas mentionner son nom, pas maintenant, mais je vais réunir les preuves contre cette saloperie de merde de petit Blanc minable, même si ça doit être la dernière chose que je ferai de ma vie.

« Nous en avons terminé, capitaine », annonça le chef de l'équipe du laboratoire scientifique et technique tandis que, enfin, la troupe au complet regagnait le trottoir en portant les caisses de matériel, d'échantillons prélevés, et de vivres.

« Merci », lui dit le capitaine qui pivota pour s'adresser à la bande des combinaisons bleues. « Il est à vous, les gars.

– Merci, capitaine ! » Les gars prirent la direction du véhicule blindé. Tous avaient un grand sourire qui s'étalait d'une oreille à l'autre.

Perly ferma les yeux.

1. Par comparaison avec le personnage de Harry Lime interprété par Orson Welles dans le film de Carol Reed (1949).

Quand Fiona arriva au bureau le lundi matin, Lucy Leebald, qui était déjà là, à taper la suite des mémoires de Mrs W (Fiona, en réalité, était un peu en retard ce matin), lui dit : « Mrs W veut vous voir.

– Merci. »

Même si elle avait eu du mal à sortir du lit ce matin-là, malgré Brian qui l'appelait de la cuisine toutes les trois minutes, Fiona se sentait quand même mieux que la veille. La soirée Mad Mars du samedi soir, suivie de la tournée des bars à l'instigation de Mrs W, l'avait pratiquement achevée. Elle savait qu'elle s'était un peu assoupie dans la limousine après le dernier bar, et Brian avait dû la tenir par le bras pour aller du bord du trottoir à l'ascenseur et de l'ascenseur à l'appartement où elle avait dormi quasiment jusqu'à midi, d'un sommeil de plomb quoique nullement réparateur, de telle sorte que la veille s'était muée en une journée entièrement perdue et gâchée, mais ce matin elle avait presque totalement récupéré, et ce fut l'œil clair et le pas ferme qu'elle traversa le couloir pour se rendre dans le bureau de Mrs W.

Où Mrs W avait l'air aussi fringante que le premier rouge-gorge du printemps. Fiona n'avait jamais eu la moindre idée que cette femme puisse être dotée d'une telle endurance. En refermant la porte derrière elle, elle dit : « Bonjour, Mrs W.

– Bonjour, ma petite, répondit Mrs W avant d'enchaîner avec espièglerie. Où cachez-vous donc le jeune Brian ?

– Oh, je suis contente que vous vous soyez bien entendue avec lui, Mrs W.

– C'est un jeune homme charmant. Asseyez-vous, ma petite. »

Fiona se percha sur le canapé inconfortable, bloc-notes en main, et Mrs W déclara : « Apparemment, c'est un jeune homme qui a aussi beaucoup de talent. Une partie de la décoration que l'on voyait sur les murs est son œuvre, si j'ai bien compris.

– Oui, madame.

– Il me semble, avança Mrs W avec prudence, que cette chaîne de télévision... Comment s'appelle-t-elle ?

– CRADE.

– Exactement. Il me semble, suggéra Mrs W, qu'elle n'est pas tout à fait l'endroit idéal, à longue échéance, pour une personne qui possède maturité et talent. Qu'en pensez-vous ?

– Il s'y amuse bien », répondit Fiona qui était aussi proche qu'elle pouvait honnêtement l'être de s'exprimer en faveur du métier de Brian.

« Oh, j'en suis certaine. Ses collègues forment une bien joyeuse troupe. Surtout ce Sean. Je me suis beaucoup amusée avec eux tous.

– Il faut dire que votre déguisement était fantastique. Tout le monde l'a adoré. »

Mrs W était aussi proche qu'elle pouvait l'être de minauder. « Je dois reconnaître que j'ai été satisfaite de l'effet qu'il produisait. Pensez-vous que Brian aimerait reprendre ses études universitaires ? »

Surprise, Fiona répondit : « Il a son diplôme, Mrs W, en communication audiovisuelle.

– Oh, vraiment ? demanda Mrs W qui semblait très intéressée. On peut obtenir un diplôme en communication audiovisuelle ? »

Tandis que Fiona cherchait une réponse adaptée, le téléphone fit entendre sa discrète sonnerie sur le bureau de Mrs W qui décrocha. « Oui, Lucy ? Merci, ma petite, je vais lui parler. » En souriant à Fiona et en levant l'index pour lui signaler qu'elle n'en avait pas pour longtemps, elle appuya sur le bouton du téléphone et dit : « Oui, bonjour, Jay. Comment allez-vous ce matin ? Vraiment ? Pourquoi donc ? *Quoi ?* Mon Dieu ! Jay, comment cela a-t-il pu... C'est horrible, Jay. Pour nous tous, oui. Que dit la police ? Mais, ils n'ont aucune *idée*... Oui, bien sûr, bien sûr. Oui, évidemment. 14 heures. J'y serai, Jay. »

Mrs W raccrocha et tourna vers Fiona un visage frappé par la foudre. À cet instant précis, elle ressemblait moins à la maudite sorcière de l'Ouest qu'au personnage du *Cri* de Munch. « C'est incroyable », dit-elle.

Fiona, incapable de contenir sa curiosité, demanda : « Qu'est-ce qu'il y a, Mrs W ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Le Jeu d'Échecs de Chicago a été *volé*.

– Oh, mon Dieu », dit Fiona et, intérieurement, elle disait : *Oh, mon Dieu. Ils l'ont fait.*

-
1. Tableau le plus célèbre du peintre norvégien Edvard Munch (1863-1944).

En raison de sa proximité avec le pont de la Cinquante-neuvième Rue qui relie Manhattan à Queens, la partie la plus à l'est de la Soixantième Rue Est se trouve presque entièrement bordée de parkings destinés à cette composante de la foule qui transite par ponts et tunnels et préfère maintenir son expérience de la conduite sur l'île au minimum possible ; disons, cinq mètres. Ces parkings sont vastes, pleins, et sujets à des mouvements fréquents, qu'il s'agisse des clients ou des employés, de telle sorte que n'importe lequel constituait un excellent endroit pour planquer, juste une nuit, une petite camionnette anonyme pleine de pièces de jeu d'échecs, à condition d'accepter de payer son tarif exorbitant, juste pour une fois.

Dortmunder n'était pas arrivé dans la camionnette, la nuit précédente, ç'avait été la tâche de Stan et de Judson, mais il savait ce qu'il devait chercher pour identifier le bon parking, et c'était Tiny. Oui, il était là, au milieu du block d'immeubles et, à une certaine distance, il avait tout du piano de concert qu'on s'apprête à hisser par une fenêtre du dernier étage.

Dortmunder s'approcha en bâillant (ils avaient fini tard, la nuit dernière, et ce rendez-vous avait été fixé à 10 heures du matin), finit par repérer Judson derrière Tiny et, au même moment le gamin l'aperçut, afficha un grand sourire et agita la main. Tiny se retourna alors, montra qu'il l'avait vu arriver, mais cela ne généra ni grand sourire ni geste de la main. En revanche, il annonça : « Kelp est pas encore là.

– Il attend probablement que le docteur sorte de la voiture », répondit Dortmunder qui s'adressa ensuite à Judson. « Stan est dedans ?

– Il devrait ressortir d'un instant à l'autre.

– Et tu sais par où passer ?

– Andy m’a tout mis par écrit, dit Judson en appliquant à plusieurs reprises la main sur sa poche de chemise. Il m’a donné ça quand on s’est retrouvés hier soir.

– Et si Kelp appelait Eppick pour qu’il appelle ce mec, dit Tiny, qu’on soit sûrs que la maison est ouverte ?

– Il devait le faire ce matin, précisa Dortmund, avant de chercher une voiture.

– Ça nous fait une sacrée route pour aller planquer une malheureuse boîte, objecta Tiny.

– Ce n’est pas une planque, Tiny...

– Voilà Andy, annonça Judson.

– C’est plutôt une livraison. Le type à qui appartient la maison, c’est lui le commanditaire.

– Et nous, maintenant, on livre à domicile, commenta Tiny. C’est vraiment sympa de notre part. »

Des entrailles du parking sortit alors la petite camionnette noire de la veille, Stan au volant. Simultanément s’immobilisa près d’eux un 4 × 4 Cadillac Colossus rouge vif portant des plaques MD, assez volumineux pour loger une équipe de basket-ball sur le siège arrière ; ou Tiny.

« On se retrouve là-bas », dit Dortmund à Judson, puis il adressa un signe de main à Stan et se tourna pour monter sur le siège du passager de la Colossus pendant que Tiny occupait le siège arrière un peu comme la Wehrmacht avait occupé la France.

La camionnette prit les devants et Kelp la suivit le long de la rue jusqu’à l’intersection où le feu, pour une fois, était vert. Stan traversa l’intersection en allant tout droit mais en gardant la file de gauche pour emprunter le pont.

Kelp, qui le suivait, demanda : « Qu’est-ce qu’il fabrique ? Il va à Queens.

– Peut-être qu’il connaît, répondit Dortmund.

– Peut-être que je connais aussi », répondit Kelp en prenant la file de droite qui permettait d’accéder au FDR Drive en direction du nord. « On ne va pas à Queens, à l’est, on va en Nouvelle-Angleterre, au nord. »

Dortmund se retourna sur son siège en essayant de voir derrière l’énorme masse de Tiny, mais la camionnette n’était déjà plus visible. « Je me demande pourquoi il a fait ça, dit-il.

– On lui demandera quand on sera au domaine, répondit Kelp. Mais

on aura le temps d'attendre. »

Nessa tendit le bras derrière elle et referma ses doigts sur la hanche de Chick qui s'activait. « Une voiture ! » s'écria-t-elle, les mots à demi étouffés par l'oreiller.

Le métronome nommé Chick s'enraya soudain. « Une quoi ?

– Une voiture ! Va voir ce que c'est. »

Chick perdit plusieurs secondes à faire le tour de la chambre du regard comme s'il s'attendait à voir une voiture traverser la pièce, mais il finit par sauter en marche, puis sauter du lit et bondir jusqu'à la fenêtre pour regarder à l'extérieur. « C'est bien une voiture ! confirma-t-il. Deux voitures ! »

Est-ce que ça pouvait être les clowns avec le jeu d'échecs ? Nessa n'y crut pas une seconde. « Faut qu'on s'habille », dit-elle d'un ton morne.

Il y avait eu plusieurs hommes dans sa vie depuis qu'en novembre, quatre mois plus tôt, elle avait troqué Brady le rêveur contre Hughie le *roadie* irresponsable, et si elle avait été du genre à méditer, elle en serait à méditer sur les hommes qu'elle fréquentait et qui ne s'amélioraient pas avec le temps. Chick, par exemple, n'avait pas l'habileté de Brady pour les serrures, il n'avait ni l'intelligence ni les rentrées d'argent constantes de Hughie, ni grand-chose qui puisse jouer en sa faveur à l'exception d'un corps robuste, fort et inépuisable, et d'une aimable propension à laisser Nessa le guider par le bout du nez ou par tout autre bout, mais c'était pour elle un compagnon agréable dans les lents et hasardeux progrès qu'elle faisait vers un lieu ou un autre, alors, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

Au cours des quatre derniers mois, son caractère ne s'était pas tant endurci que cristallisé pour la mener à celle qu'elle deviendrait enfin. Quitter Numbnuts avec Brady n'avait pas été, pour sa vie, une décision lourde de conséquences, juste un truc un peu dingue et amusant, dans la même veine que sécher les cours ou s'empiler dans une voiture avec

une bande de copains pour aller se baigner nus dans le lac Gillespie par une soirée d'été. Plaquer Brady pour Hughie le *roadie* avait été un acte presque aussi impulsif et irréfléchi, mais le calcul avait commencé à se frayer un chemin dans sa tête : il se confirmait que l'indolent et inconscient Brady ne lui serait d'aucune utilité, alors que Hughie semblait posséder de multiples aptitudes. Et quand lui aussi l'avait déçue, à des niveaux très différents, il y avait eu quelqu'un d'autre de disponible. Depuis, elle était devenue suffisamment responsable pour comprendre qu'elle ne l'était pas encore assez, mais que cela viendrait. Elle avait encore le temps de mûrir. Pour le moment, mais pas pour toujours, elle était avec Chick qui regardait par la fenêtre, bouche bée, complètement largué.

Elle enfila donc son jean et vint se placer à côté de lui : « Va t'habiller, bon sang. » Puis elle regarda en contrebas les deux automobiles toutes simples garées devant le garage et, si seulement les occupants l'avaient su, garées en même temps devant la PT Cruiser de Chick, grise et cabossée, qui, pour l'heure, était cachée dans le garage. Peut-être une complication supplémentaire.

Quatre personnes au total, emmitouflées car ici, au Massachusetts, c'était encore incontestablement l'hiver fin mars, étaient descendues des voitures et, tandis que Nessa les observait et que Chick, derrière elle, enfilait enfin ses vêtements, elles s'activèrent à sortir des véhicules des objets qu'elles portèrent dans la maison des invités, sur la droite. Balais, balais-éponges, raclettes, seaux contenant des bidons et des boîtes de détergents.

Des hommes et des femmes de ménage, ces quatre-là, deux de chaque, venus nettoyer la maison. On va avoir des invités.

Est-ce qu'ils ne vont pas venir dans la grande maison aussi ? Une bonne chose qu'ils aient commencé leur travail par l'autre. Nessa et Chick n'allaient pas pouvoir quitter les lieux tant que leur voiture resterait bloquée dans le garage, mais au moins ils auraient le temps d'effacer les traces de leur présence avant l'arrivée des employés de service.

En réalité, il n'allait pas y avoir beaucoup d'indices de leur passage à éliminer car ils ne s'étaient introduits sur le domaine que la nuit précédente, malgré la barrière cadénassée, sur l'arrière. En remontant vers le nord, elle lui avait parlé de la grande demeure vide dans les bois du Massachusetts, et de la manière dont Brady avait réussi à se jouer

du cadenas, ce qu'elle était désormais capable de faire aussi. Elle lui avait parlé des individus qui étaient venus en quête d'un endroit où dissimuler un jeu d'échecs de grande valeur qu'ils avaient l'intention d'apporter, mais qui n'étaient plus jamais revenus, avec ou sans objet de grande valeur.

« Je continue de penser que c'étaient des clowns, lui avait-elle dit la veille au soir, mais qu'est-ce qu'on a de plus urgent à faire ? On va y aller, voir s'ils ont vraiment fini par se pointer avec leur jeu d'échecs, dormir dans un bon lit, sortir de la nourriture du congélateur et repartir demain.

– Et cap sur l'Ohio », lui avait répondu Chick, sans avoir aucune raison particulière pour ça, et elle lui avait dit : « Oui. Pourquoi pas ? »

Pourquoi pas ? Là ou ailleurs, c'était du pareil au même, jusqu'à ce que vienne le moment de se montrer responsable. En attendant, ce jeu d'échecs aurait pu leur être utile, mais bien sûr il n'était pas là. S'il y avait une chose que Nessa avait apprise, au fil de ces voyages, c'était bien celle-là : clown un jour, clown toujours.

Telles que Brian voyait les choses, le problème consistait à trouver comment rendre Mère Méchante, la nouvelle comparse du Révérend Tordu, suffisamment proche de la vilaine sorcière de l'Ouest, aux yeux des téléspectateurs, mais pas au point que tous les juristes de la planète spécialisés dans les droits d'auteurs se lèvent comme un seul homme pour le châtier, et en cette fin de matinée du lundi, il était profondément plongé dans son travail, dans son bureau octogonal de CRADE, totalement oublieux du repas de midi, obnubilé par ce pitoyable piratage, quand quelqu'un cogna à l'encadrement de sa porte sans porte.

Quoi encore ? Il leva les yeux avec ce soudain spasme de culpabilité que connaît tout pillard et il vit, debout sur le seuil, un homme qui ressemblait tout à fait à un inspecteur en civil, la quarantaine, corpulent, costume fripé et cravate. Mais ça ne pouvait pas en être un, si ? Un inspecteur ?

« Je peux vous aider ?

– Brian Clanson ?

– Coupable », répondit Brian avec un vestige de sourire lubrique.

L'inconnu sortit un étroit portefeuille de la poche intérieure de sa veste, l'ouvrit d'un geste vif et présenta un insigne de la police surchargé ; exagérément compliqué. « Inspecteur Penvolk. J'aimerais que vous veniez avec moi, si vous voulez bien. »

Plus ébahi qu'effrayé, au début tout du moins, Brian répondit : « Mais je travaille, je...

– Ce ne sera pas long, lui assura l'inspecteur Penvolk. Nous voulons juste que vous répondiez à quelques questions.

– Quelles questions ?

– Monsieur Clanson, répondit le policier avec un durcissement de ton soudain, nous préférons mener nos interrogatoires dans des décors

autres que celui-ci. »

Bon, ça, c'était compréhensible. En réalité, Brian aurait préféré que son activité professionnelle tout entière se déroule dans un décor autre que celui-ci. Mais comme nul ne semblait disposé à lui laisser un large choix dans l'immédiat, il se leva docilement. « Ça va prendre beaucoup de temps ?

– Oh, je ne pense pas », répondit le policier. Il tourna la tête vers la droite et vers la gauche dans le couloir avant de dire : « Vous connaissez probablement le trajet le plus court pour sortir d'ici.

– Probablement, confirma Brian. À moins que les menuisiers aient sévi pendant la nuit. » Avec un petit mouvement de tête vers la droite, il ajouta : « Ça devrait être par là. »

Les couloirs étaient trop étroits pour marcher à deux de front, même si les gens pouvaient se croiser en se plaquant contre les murs. La responsabilité des grossesses qui se déclaraient de temps en temps chez les membres du personnel était généralement attribuée aux couloirs. Brian prit les devants, l'inspecteur lui emboîta le pas, et l'illustrateur demanda, derrière son épaule : « Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

– Oh, attendez d'être arrivé pour ça », conseilla le policier.

Le patron de Brian, Sean Kelly, avait son bureau par là, sur la droite. C'était un rectangle allongé qui donnait l'impression de vouloir être une piste de bowling quand il serait grand. Sean s'y trouvait, installé devant son imitation de panneau de commande de *Star Trek*, quand Brian passa, et il était en pleine conversation avec le frère plus âgé et plus lugubre de l'inspecteur Penvolk. Sean fit les yeux ronds en regardant Brian mais ce dernier n'avait aucune idée de ce que cette mimique pouvait signifier.

Quelque chose de grave s'était-il produit pendant Mad Mars ? Il n'y avait pas eu d'overdose, si ? C'était tellement fin de siècle. Pourtant, il fallait qu'il se soit passé quelque chose si un enquêteur voulait s'entretenir avec lui pendant qu'un autre s'entretenait avec Sean.

Tandis qu'ils poursuivaient leur progression dans le couloir tout en angles, Brian adopta inconsciemment le pas traînant du prisonnier et dit, sans se retourner : « Si je vous ai posé cette question, je veux dire, sur ce dont il s'agit, vous savez, c'est parce que ce genre de truc, ça pourrait angoisser n'importe qui. Je veux dire, le fait de ne pas savoir. De quoi il s'agit.

– Oh, ne vous inquiétez pas pour ça, lui conseilla l'inspecteur. Si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre. »

Invariablement incorrigible quand la situation ne s'y prêtait pas, Brian demanda : « Innocent ? *Moi* 1 ? »

L'inspecteur Penvolk eut un petit rire. À peine audible.

1. En français dans le texte.

Vers 13 h 30, quand Kelp, au volant du Colossus, s'approcha de la barrière qui interdisait l'entrée au domaine de M. Hemlow, dans le Massachusetts, la camionnette était déjà là, arrêtée devant. Stan et Judson, qui avaient tout le temps devant eux, faisaient les cent pas sur l'allée récemment déneigée en essayant d'éliminer les nombreuses courbatures dues aux interminables heures passées sur la route.

En se garant derrière la camionnette, Kelp déclara, maussade : « Je ne vais pas lui demander.

– Moi, si », dit Tiny.

Kelp prévint : « Il te le dira, c'est tout.

– Comme ça, j'aurai appris quelque chose. »

Ils descendirent tous les trois du Colossus, échangèrent des « Çava ? Çava », puis Tiny dit : « Kelp veut savoir comment t'as fait pour passer par Queens et arriver ici le premier.

– Moi, je m'en fiche complètement, déclara Kelp.

– Si tu veux aller vers le nord, leur répondit Stan, c'est la meilleure route pour quitter le centre. Tu prends le pont et Northern Boulevard, puis le BQE vers Grand Central jusqu'au Triboro Bridge...

– Et te voilà revenu dans Manhattan, contesta Kelp.

– On l'appelle Triboro parce qu'il dessert trois *boroughs*¹. Tu le prends direction nord pour rejoindre le Bronx, après tu prends le Major Deegan, qui se trouve être la voie rapide, la chaussée la plus large et la plus rapide de *n'importe lequel* des quartiers. Alors que si tu prends ton chemin à toi, tu te retrouves dans les embouteillages du FDR, les embouteillages du Harlem River Drive *et* les embouteillages du West Side Highway, et t'es même pas encore sorti de Manhattan. En plus, je suppose que vous avez été obligés de vous arrêter six ou sept fois pour refaire le plein, avec ce truc, avant d'arriver ici.

– Il est un peu gourmand, le monstre », reconnut Kelp qui présenta

ses paumes en signe de pardon accordé à tous. « Mais nous sommes tous arrivés, alors qu'est-ce que ça change ? »

Judson, de l'admiration dans la voix, déclara : « Stan, il est sacrément fort, au volant.

– On sait, dit Kelp.

– Andy », appela Dortmund avant que de nouvelles tensions aient eu le temps de se développer, « tu dois les appeler maintenant, non ?

– Exact. »

Il s'approcha de l'interphone inséré dans le poteau, à côté de la barrière, et Dortmund se tourna vers Stan : « Il y a un espace plat et dégagé que nous avons repéré la dernière fois que nous sommes venus. C'est là qu'on procèdera au changement.

– Et moi, je me retrouve à conduire le monstre, commenta Stan, qui n'avait pas l'air enthousiaste.

– Ce n'est pas si désagréable que ça. C'est un peu comme si tu conduisais un lit à eau. »

Au moment où Kelp s'écartait de l'interphone, les deux moitiés de la barrière s'ouvrirent silencieusement vers l'extérieur. « Ils disent que le repas nous attend, annonça-t-il.

– C'est une bonne chose », remarqua Tiny.

Ils remontèrent dans les véhicules et pénétrèrent sur la propriété, la camionnette se rangeant sur le côté pour laisser le Colossus passer devant. Pendant qu'ils s'éloignaient, la barrière se referma derrière eux.

Bientôt, Kelp s'arrêta à nouveau, dans un endroit où il y avait une clairière sur la gauche de l'allée. Peut-être, à une époque, y avait-il eu là une petite maison, juste un espace pour que les voitures puissent tourner ou encore, éventuellement, des places de parking supplémentaires pour les fêtes. Quelle qu'ait pu être l'idée à l'origine, cet endroit était devenu un petit espace dégagé, sans les hauts résineux qui se dressaient alentour, et le sol, en cette période de l'année, ne laissait guère entrevoir que des plantes robustes qui perçaient à travers la neige persistante.

À nouveau ils s'extirpèrent tous des véhicules, mais cette fois, Stan et Judson sortirent de la camionnette des bâches en plastique vert qu'ils étalèrent sur la parcelle où pointait la végétation pendant que les trois autres tiraient suffisamment à eux la boîte renfermant le jeu d'échecs pour pouvoir atteindre le compartiment intérieur qui renfermait les pièces. Cet élément était bien assez lourd à lui tout seul pour Tiny qui

l'emporta jusqu'aux bâches vertes et fit « *han* » avant de le poser.

Tandis qu'il s'acquittait de cette tâche, Dortmund et Kelp sortaient plusieurs bombes de laque de la camionnette et les plaçaient à la périphérie des bâches.

« À tout à l'heure, là-bas, dit Stan quand tout fut prêt.

– On ne devrait pas en avoir pour longtemps, répondit Kelp. Gardez-nous un peu à manger.

– Dis ça à Tiny, conseilla Stan.

– Traînez pas trop », conseilla Tiny.

Judson désigna les bâches. « Les gens qui y sont, à la maison, qu'est-ce qu'ils vont en penser, de ça ?

– C'est des domestiques, lui expliqua Tiny. Tout ce qu'ils ont à penser c'est, je suis vraiment content de l'avoir, ce chouette boulot.

– Oh. D'accord. »

Pendant que Stan et Judson montaient à l'avant du Colossus, Tiny occupa le siège arrière, comme à son habitude. Dortmund et Kelp commencèrent à agiter les bombes de peinture en écoutant les billes qui rebondissaient en tous sens à l'intérieur, et le 4 × 4 disparut dans les arbres au virage suivant.

« Attends, dit Kelp, il faut que je prenne la reine rouge.

– C'est vrai. »

Ils se penchèrent alors sur les pièces du jeu et les répartirent en deux groupes sur les bâches, toutes posées verticalement, le camp des pierres précieuses rouges d'un côté, le camp des pierres précieuses blanches de l'autre. Kelp sortit de sa poche la reine rouge de Boucle d'Oreille, fit l'échange avec la pièce d'origine, après quoi ils se mirent au travail. Dortmund projeta du noir sur son camp, Kelp se chargea du rouge. Heureusement, il y avait très peu de brise et ils réussirent à ne pas se pulvériser réciproquement de la peinture dessus tout en parvenant chacun à tourner autour de son regroupement de pièces et à bien le viser sous tous les angles.

Pendant qu'ils pulvérisaient, Dortmund remarqua : « On remplace une seule pièce, là. On en laisse pour très cher, ici.

– Ma façon de voir les choses, répondit Kelp en se penchant pour atteindre les recoins les moins accessibles, c'est que les quatre cents dollars qu'on a payés pour la reine, c'était comme une mise de fond. On désosse la reine, on en vend les morceaux et Anne Marie retourne voir Boucle d'Oreille pour plusieurs autres pièces secondaires du même

camp, quand le vol du jeu ne fera plus les nouvelles du jour. On sait qu'il va rester ici. On revient simplement de temps en temps pour procéder à une nouvelle petite substitution. C'est de l'argent à la banque.

– Rois et reines à la banque. C'est encore mieux. »

Leur travail ne prit pas longtemps. Le compartiment qui avait contenu les pièces retourna dans la camionnette ainsi que les deux bombes de peinture inutilisées, puis ils grimpèrent eux aussi dans le véhicule, Kelp au volant, pour achever le trajet jusqu'à la maison.

Quand ils démarrèrent, Dortmunder jeta un regard en arrière sur les deux regroupements de figurines guerrières disposés sur les bâches vertes telles deux armées abandonnées, comme si tout à coup la féodalité venait de prendre fin dans cette partie du monde. « Ça ne craint rien, ici, hein ?

– Bien sûr, pourquoi ça craindrait ? Elles vont rester là, au grand air, sécher pendant la nuit, et demain on les installera dans la grande pièce. Qu'est-ce qui pourrait leur arriver dans l'intervalle ? »

1. Trois des cinq quartiers de New York (Queens, Manhattan et le Bronx), parce qu'il s'agit en réalité d'un ensemble de quatre ponts qui permettent de franchir deux îles sur l'East River.

Quand Fiona rentra après avoir déjeuné dans son bistro favori de la Soixante-douzième Rue, il n'était pas tout à fait 13 h 30 et Mrs W l'attendait, peut-être patiemment, dans le bureau qu'elle partageait avec Lucy Leebald. « Vous m'avez entendue au téléphone dire qu'il allait y avoir une réunion cet après-midi, au sujet de cet épouvantable événement.

– Oui, madame.

– Je veux que vous y veniez avec moi. »

Surprise, Fiona demanda : « Ah bon ?

– Je veux disposer d'un témoin fiable. Il se peut que j'aie besoin d'un conseiller juridique, une profession à laquelle vous appartenez toujours, et que ce conseiller ait une certaine connaissance de l'affaire dont il s'agit. Et il se peut que j'aie besoin de soutien moral.

– Vous, Mrs W ?

– Nous verrons. » Elle enfila ses gants en daim gris. « Venez. Nous serons de retour d'ici peu, Lucy.

– Oui, madame. »

*
* *
*

La réunion était organisée dans une grande salle de conférences de chez Feinberg, l'ancien terrain de jeux de Fiona. Ça lui fit une impression étrange d'arpenter ce territoire d'un gris raffiné comme si elle était quelqu'un de totalement différent et non plus une minuscule bestiole, mais... enfin. Non plus *leur* minuscule bestiole, mais la minuscule bestiole de Mrs W, une bien meilleure appellation assurément.

La secrétaire vêtue avec élégance qui les précéda dans le dédale de chez Feinberg était nouvelle, mais c'était fréquemment le cas. Elles

tournèrent enfin dans un petit couloir où les attendait visiblement Jay Tumbрил dont l'attitude était aussi détestable que jamais. Il accorda à Fiona un petit rictus de rejet méprisant et dit à Mrs W : « Vous l'avez amenée. Très bien.

– Vous m'avez dit que vous m'expliqueriez pourquoi quand nous arriverions, lui rappela Mrs W.

– Chaque chose en son temps », répondit-il en montrant la porte voisine qui était ouverte. À l'intérieur, vit Fiona, se trouvait la salle de conférences, pleine de gens dont aucun n'avait l'air heureux.

Mais ce n'était pas la question. « Mrs W ? demanda-t-elle. Il vous a demandé de m'amener ?

– Chaque chose en son temps, comme je viens de le dire », répondit Tumbрил qui pointa le doigt sur l'un des deux sofas bas, disposés dans le couloir. « Attendez là-bas, jeune femme. N'essayez pas de sortir de l'immeuble.

– Pourquoi est-ce que je sor... »

Mais il avait déjà tourné les talons et faisait entrer Mrs W dans la salle de conférences. Sans un regard de plus dans la direction de Fiona, il y pénétra à son tour et referma la porte.

C'était un espace inoccupé dans le royaume Feinberg, un petit couloir avec une grande salle de conférences de chaque côté, dédiée aux réunions qui ne pouvaient se tenir dans les pièces de moindre taille semblables à celle où Fiona avait parlé avec M. Dortmund la première fois. Il n'y avait pas d'autre mobilier, en cet endroit, que les sofas, chacun flanqué d'une table basse sur laquelle s'entassaient des revues en désordre, essentiellement des numéros du magazine *New York* datant de trois ans.

N'ayant rien d'autre à faire (à part sortir de l'immeuble !), elle s'assit et tenta de trouver un *New York* trop ancien pour qu'elle se souvienne des articles qui figuraient à l'intérieur.

*
* *

La réunion s'éternisait. Fiona lisait des numéros de *New York*. Elle lisait des *TIME* qui remontaient à la nuit des temps. Elle lisait la revue *Golf Digest*. Elle lisait même *Yachting*.

Dans la salle de conférences, les débats étaient par moments houleux. Elle entendait parfois des éclats de voix, masculines et

féminines, mais jamais ce qui se disait.

De loin en loin, elle détectait un mouvement et levait la tête pour voir un de ses anciens collègues qui l'observait du bout du couloir. Ils s'enfuyaient tous comme des Elois¹ quand leurs regards se croisaient, redoutant trop d'être vus avec elle pour satisfaire leur curiosité quant à sa présence en ce lieu. Et dire qu'il y en avait qu'elle avait appréciés.

La réunion, qui avait débuté à 14 heures, ne s'acheva pas avant qu'il en soit presque 16, et ce, en donnant l'impression de perdre ses participants petit à petit plutôt que de prendre fin. La porte s'ouvrit et des gens commencèrent à sortir, mais ils continuaient tous à se parler, à se disputer, à s'adresser de grands gestes. Ils s'arrêtaient dans le couloir, alors qu'ils étaient encore dans la salle ou entre les deux, sur le seuil, pour développer un nouvel argument. Aucun d'entre eux ne semblait plus heureux qu'avant le début de la séance. L'exode ressemblait à une sortie d'église, l'hostilité en plus.

Puis, au nombre des paroissiens qui s'en allaient, arrivèrent Mrs W et Jay Tumbril. Fiona se leva, tous deux s'approchèrent et Mrs W demanda : « Alors, Jay ? Est-ce que vous allez *enfin* nous dire de quoi il s'agit ? »

– J'ose croire que Ms Hemlow va s'en charger », répondit-il en désignant la porte fermée qui donnait sur l'autre salle de conférences. « Nous serons entre nous, à l'intérieur. »

Ils y entrèrent donc tous les trois, puis Tumbril referma la porte et se tourna : « Nous ferions aussi bien de nous asseoir. »

C'était une très longue table de conférences. Tumbril prit place au bout, Mrs W à sa gauche et Fiona à sa droite. Mrs W déclara : « Jay, le suspense, je n'apprécie pas plus que ça. Dites ce que vous avez à dire.

– Laissons à Ms Hemlow la possibilité de le faire, répondit Tumbril en braquant sur elle son regard étincelant de colère. Voudriez-vous nous en parler ? »

Interdite, elle répondit : « De quoi ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Non ? » Nouvelle mimique dédaigneuse de la part de l'actionnaire principal. Il s'adossa à son siège, des fauteuils fort confortables en vérité. « Peut-être devrais-je vous apprendre que votre complice a déjà été arrêté.

– Mon quoi ?

– Il en est sans doute déjà à vous impliquer, poursuivit Tumbril, à

vous faire retomber toute la responsabilité sur les épaules afin d'essayer de s'en tirer à meilleur compte. C'est généralement ainsi qu'agissent les gens de sa sorte.

– Jay, intervint Mrs W, nous ne savons pas plus l'une que l'autre de quoi il s'agit. Écoutez, si vous avez quelque chose à dire, dites-le.

– Votre adorable petite assistante que voici, Livia, fait partie du gang qui a volé le Jeu d'Échecs de Chicago. »

Fiona sentit que son visage s'empourprait et son cœur se mit à battre comme s'il allait exploser. Comment avaient-ils fait pour le découvrir ? Elle aurait pu bredouiller quelque chose qui l'aurait irrévocablement incriminée si Mrs W n'avait pas détourné Tumbril de sa figure cramoisie en disant : « Jay ! Avez-vous perdu l'esprit ? Cette jeune femme ne pourrait pas le *soulever*, ce truc !

– Elle a tenu le rôle de ce que la police nomme, je crois, le complice dans la place ou, en l'occurrence, *la* complice dans la place. C'est elle qui a fourni au gang les précisions sur l'endroit où le jeu allait être gardé pendant qu'il ne serait plus dans la chambre forte. Il ne leur en fallait pas plus. »

Ces quelques secondes durant lesquelles l'attention de Tumbril avait été détournée pour exposer ces éléments à Mrs W, il n'en fallait pas plus à Fiona pour reprendre le contrôle d'elle-même. Elle sentit le sang refluer de ses joues alors que le bon sens regagnait son cerveau. Quoi qu'il ait pu tourner de travers, elle devait désormais se borner à tout nier avec obstination, cela au moins, elle le savait. Nier, nier, nier. Mais elle ne pouvait s'empêcher de se demander qui la police avait arrêté ? M. Dortmund ? Sans savoir pourquoi, elle espérait que non.

Mrs W disait : « Je n'y crois pas une seconde, Jay, et si vous n'étiez pas aveuglé par vos préjugés, vous n'y croiriez pas non plus. Comment se fait-il qu'à aucun moment vous n'ayez mentionné cette magnifique avancée au cours de la réunion que nous venons tous de subir ?

– Les policiers ne veulent pas que l'information soit rendue publique tant qu'ils n'auront pas bouclé l'affaire. Sur des aveux de préférence. De la part de l'individu qu'ils ont déjà arrêté, voire de la jeune femme que voici. »

Mrs W se moquait maintenant ouvertement de lui. « Mais regardez-la. Elle n'irait pas plus frayer avec un *gang* que vous n'iriez jouer au basket.

– Au basket... Livia, veuillez ne pas vous égarer en route. Dès le début

je vous ai dit qu'elle préparait quelque chose. Non ? Quand elle est venue s'imposer auprès de vous dans les bureaux mêmes où nous sommes.

– S'imposer...

– Monsieur Tumbril », commença Fiona, puis, quand elle eut son attention et son regard perçant braqués sur elle : « qui ont-ils arrêté ?

– Ah, oui. » La mimique dédaigneuse augmenta d'un cran et il se pencha pour mieux observer sa réaction. « Il s'appelle... Brian Clanson. Est-ce que vous rec...

– Brian ! » C'était tellement supéfiant, tellement absurde, qu'elle faillit éclater de rire. « Brian ? Vous croyez... » À ce moment-là, elle se mit vraiment à rire à l'idée que Brian ait organisé un vol comme celui-là. Ou organisé quoi que ce soit, d'ailleurs.

Mais ensuite le rire s'arrêta net dans sa gorge et elle aussi se pencha. « Ils l'ont arrêté ?

– En général, c'est ce qui arrive aux voleurs. N'éprouvez-vous pas le désir de négocier avec le procureur avant qu'il ne le fasse, lui ? »

Brian sait, pensa-t-elle. Je lui ai parlé de M. Dortmunder et du jeu d'échecs il y a des mois de ça, alors que je ne croyais pas que cela puisse arriver un jour. Il s'en souvient forcément.

En parlera-t-il à la police pour se protéger ? Mais comment cela le protégerait-il ? S'il affirmait qu'il ne l'a pas fait, mais qu'il savait que ça allait probablement se produire et ne l'a pas signalé, en quoi cela pourrait-il le sauver ?

La seule chose que Brian puisse faire consistait à garder le silence et à attendre qu'ils prennent conscience de leur erreur. La seule question étant : est-ce qu'il comprendrait que c'était la seule chose qu'il puisse faire ?

Y avait-il la moindre possibilité pour elle de parvenir jusqu'à lui, de lui parler ? Est-ce qu'ils l'autoriseraient à avoir des visiteurs ? Mais est-ce qu'ils n'enregistraient pas en secret les conversations qui se déroulaient dans la prison ? Est-ce qu'on n'en parlait pas tout le temps dans les journaux, du fait qu'ils n'étaient pas autorisés à enregistrer les conversations privées mais qu'ils le faisaient néanmoins, et après les gens se retrouvaient inculpés ?

Mais même si elle réussissait à le voir, que pourrait-elle lui dire ? Et que dirait Brian à la police ?

En affichant bien haut une confiance qu'elle ne ressentait

nullement, elle dit : « Brian n'a strictement rien à voir dans le vol de ce jeu d'échecs. Ce n'est rien d'autre qu'une erreur idiote, et ils vont être obligés de le relâcher.

– Ah oui ? » Tumbril se radossa à son siège, les mains croisées sur sa bedaine. « Prétendriez-vous que le jeu d'échecs *n'est pas* la raison pour laquelle vous vous êtes imposée auprès de Mrs Wheeler ? »

Fiona hésita et, au milieu de cette hésitation, elle sut que le simple fait d'hésiter avait fourni la réponse à la question. Elle changea donc sa déclaration alors même qu'elle trouvait sa formulation. En vérité, c'était une excellente avocate. « Non », dit-elle. « Je ne le nierai pas. C'était à cause du jeu d'échecs.

– Fiona !

– Dites-nous-en davantage, proposa Tumbril avec son petit rictus de dédain.

– Il va falloir que je vous raconte tout depuis le début.

– J'ai tout mon temps.

– D'accord, dit-elle. En 1920... »

Et elle entreprit de leur raconter toute l'histoire du jeu d'échecs ainsi que les vaines tentatives des soldats du peloton pour le retrouver ou retrouver leur sergent Northwood disparu. Elle leur expliqua qu'elle tenait l'histoire de son grand-père et en termina par son travail ici, chez Feinberg, où elle avait entendu parler des litiges dans lesquels étaient impliqués tous les Northwood, et également le jeu d'échecs.

« Et j'ai dit à mon grand-père, conclut-elle, que nous savions enfin ce qu'il était advenu du jeu d'échecs et que, par conséquent, il pouvait au moins, à la fin de sa vie, avoir la satisfaction de connaître la réponse à cet affreux mystère. » En se tournant vers Mrs W, elle ajouta : « Et c'est vrai que je voulais vous rencontrer à cause de ça. Votre père a tout volé à mon arrière-grand-père, il lui a volé l'espoir, sans quoi toutes nos vies auraient été très différentes.

– Seigneur Dieu, fit Mrs W de la voix la plus faible qu'elle ait jamais eue de sa vie.

– Parlez-moi de votre grand-père », suggéra Tumbril avec son rictus de dédain, comme s'il se croyait très astucieux.

« C'est un millionnaire de quatre-vingts ans qui se déplace en fauteuil roulant et possède une fortune qui lui vient de ses brevets d'invention dans le domaine de la chimie. »

Tumbril cligna des yeux, lentement. Pour la première fois, il

semblait n'avoir rien à dire.

« Quand je pense, commença Mrs W, que vous vouliez accuser cette petite de *vol*. Combien de temps pensez-vous qu'il faudrait avant que son histoire soit rendue publique, Jay ? Notre fortune, nos *vies*, basées sur un crime odieux ? Mon *père* a spolié ses propres soldats !

– Je me souviens de vous avoir entendue dire, Mrs W, dit Fiona, que toute fortune repose sur un grand crime.

– Balzac, ma petite. Il faut toujours rendre à César ce qui appartient à César.

– Oui, madame.

– Je ne veux pas voir mon nom, ma famille ou ma figure sur la couverture de *New York*.

– Non, dit Tumbril. Non, pour ça, vous avez raison.

– Alors maintenant, espèce de sombre crétin, pour une fois dans votre vie, faites quelque chose d'intelligent. Débranchez ce téléphone. Faites sortir ce pauvre garçon de taule. »

1. Créatures de *La Machine à voyager dans le temps* de H.G.Wells (1895).

Johnny Eppick et M. Hemlow, qui avaient pris la route du nord dans la limousine après le déjeuner, n'atteignirent pas le domaine avant 16 h 30. Le trajet, avec le fauteuil roulant arrimé dans le sol de telle sorte que M. Hemlow faisait face à Eppick, assis dans le sens contraire à la marche sur le siège qui tournait le dos à Pembroke, ne fut pas exempt de grandes réalisations. Quand ils arrivèrent, ils avaient atteint un certain nombre de conclusions satisfaisantes.

Une fois au nord de la ville, M. Hemlow commença en disant : « Johnny, il faut que je vous dise, vous avez bien choisi.

– Je suis très satisfait de John, acquiesça Eppick. Et de ses compagnons aussi.

– Ils sont cinq, au total, maintenant ?

– Il semble que ce soit le nombre qui était requis, répondit Eppick avec un grand sourire admiratif. J'ai discuté avec deux ou trois amis qui sont toujours dans le métier et je dois avouer que ce qu'ont réalisé ces gaillards est aussi onctueux qu'une glace en cornet. Ils ont affronté une douzaine de professionnels armés appartenant aux services de sécurité, et ils ont réussi leur coup sans qu'une seule balle soit tirée, sans qu'il y ait eu aucune violence d'aucune sorte, sans même une *menace*. Monsieur Hemlow, c'est là un vol que votre petite-fille elle-même apprécierait.

– Oh, elle va apprécier le résultat, je n'en ai pas le moindre doute. » M. Hemlow regarda un moment par la vitre d'un air songeur tandis qu'Eppick contemplait ce profil qui n'était pas, lui non plus, sans rappeler une glace en cornet. Puis M. Hemlow se tourna à nouveau vers l'ex-policier pour lui dire : « Ils vont s'attendre à recevoir leur paye.

– Oui, monsieur, c'est certain.

– Si j'avais l'intention de vendre le jeu d'échecs, médita M. Hemlow, ce serait simplement une question de pourcentage à donner à chacun.

Et à vous aussi, bien entendu.

– Merci, monsieur.

– Mais cela nécessiterait la destruction du jeu, l'extraction de chacune des pierres précieuses et la fusion de l'or sous forme de lingots, ce qui serait un crime bien pire, à mon avis.

– Absolument, monsieur, dit Eppick avec componction.

– Par conséquent, puisque convertir ce jeu en argent liquide est hors de question, considérons ce que nous devrions proposer à ces hommes en récompense de leur excellent travail.

– Cela sortira entièrement et uniquement de votre poche, monsieur Hemlow.

– J'en ai bien conscience. D'un autre côté, mes poches sont assez profondes pour me permettre un tel luxe. Et quand tout sera terminé, moi et mes héritiers, nous aurons toujours le jeu dont la valeur sera intacte.

– C'est exact, monsieur. »

Un moment, M. Hemlow contempla d'un air songeur le Hutchinson River Parkway. « La question est la suivante : qu'est-ce qui correspondrait à un paiement juste ? Combien devrais-je leur proposer ? Quelle somme des gaillards comme eux jugeraient-ils correcte, et que considéreraient-ils comme un affront ?

– C'est une très bonne question, monsieur. Accordez-moi une minute pour y réfléchir.

– Bien sûr. »

Ce fut Eppick qui contempla un moment le Hutch d'un air songeur, agitant de temps en temps la tête de bas en haut et de gauche à droite tandis que la discussion progressait à l'intérieur de son crâne. Finalement, il se tourna vers M. Hemlow et répondit : « Si c'était moi, monsieur, je commencerais par leur proposer dix mille dollars à chacun. Ce chiffre ne les satisferait pas.

– Le contraire m'étonnerait.

– Vous les autoriseriez donc à négocier avec vous, expliqua Eppick, à vous faire monter à quinze ou vingt mille. Il me semble qu'un paiement global de cent mille dollars ne vous poserait pas de problème.

– Bien sûr que non. Laissez-moi réfléchir.

– Certainement, monsieur. »

Ce fut au tour de M. Hemlow d'étudier ce qui était désormais la Route 684, et il se livra à ses mouvements de tête personnels, à peine

visibles, mélangés qu'ils étaient avec ses mouvements de tête habituels. Puis il regarda à nouveau Eppick en disant : « Je pense que c'est trop peu. Je pense que dix mille dollars ne constituent pas un premier palier de négociation assez solide, et que ce serait considéré comme une insulte. Ils savent aussi bien que nous que le travail qu'ils ont accompli la nuit dernière vaut davantage que dix mille dollars.

– C'est vrai.

– Je pourrais toutefois leur en proposer vingt mille.

– Vous n'éviterez pas la discussion pour autant, fit remarquer Eppick. Et vous finirez à vingt-cinq ou trente.

– Eh bien, trente mille dollars ne me paraît pas exorbitant, quand on considère le travail effectué.

– Ce qui vous ferait cent cinquante mille à déboursier.

– Cent quatre-vingt mille, corrigea M. Hemlow.

– Comment ça, monsieur ?

– Vous recevriez la même somme, Johnny. En plus des honoraires normaux que je vous verse. »

Ébahi, Eppick demanda : « Ah bon ?

– Rien de tout cela n'aurait été possible sans vous, Johnny. Vous avez su réunir l'équipe, et vous saviez comment en conserver le contrôle. Vous les avez gardés honnêtes.

– En un sens.

– Oui, en un sens. »

Eppick rit. « Monsieur Hemlow, si je reçois la même part individuelle que tout le monde, je viens de mener des négociations qui n'allaient pas dans le sens de mes intérêts.

– C'était préférable comme ça, Johnny, préférable que votre avis demeure désintéressé. Je suppose que trente mille dollars vous satisferaient.

– Tout à fait, monsieur.

– Et les autres ?

– Je ne vois pas ce qui pourrait poser problème, monsieur. Je ne vois vraiment pas.

– Parfait. »

Quand ils tournèrent leurs regards vers ce qui était maintenant le Taconic State Parkway, tous deux souriaient.

À la barrière, Pembroke sonna pour qu'on leur ouvre et ils prirent la route qui serpentait entre les résineux massifs. La pâle lumière de fin d'après-midi baissait vite, la neige autour des arbres paraissait grise, vieille et lasse. Ils franchirent une partie de la distance qui les séparait de la maison puis M. Hemlow aboya un ordre : « Pembroke ! Stop ! »

Pembroke stoppa et Eppick se tourna pour voir ce que M. Hemlow regardait fixement. Là, dans une petite clairière en bordure de l'allée, posées sur des bâches vertes, se trouvaient deux armées de jeu d'échecs, l'une d'un rouge écarlate très vif, l'autre d'un noir très intense.

« Superbe, souffla M. Hemlow. Personne n'irait se douter de ce qui se cache sous cette peinture. Redémarrez, Pembroke. »

Pembroke redémarra.

« Pourquoi ça prend aussi *longtemps* ? » demanda Mrs W.

Fiona, assise sur le canapé voisin, avait eu très envie de poser la même question, mais elle était encore un peu effrayée par Jay Tumbril, particulièrement ici, dans son bureau, et elle avait gardé le silence.

« D'après mon expérience, répondit celui-ci, l'arrestation survient brusquement, mais la libération requiert un peu plus de temps.

– Il est presque 18 heures, fit valoir Mrs W. Ils ont eu pratiquement deux *heures* pour relâcher ce pauvre Brian.

– Oui, mais... », commença Tumbril avant d'être interrompu par son téléphone. Il tendit la main vers l'appareil. « C'est peut-être Michael, là. »

Après que Tumbril eut téléphoné et expliqué la situation à l'assistant du procureur à qui l'affaire avait été attribuée, et pendant que Fiona, Mrs W et lui-même patientaient dans son bureau, une autre bestiole de chez Feinberg, pas si minuscule que ça, qui répondait au nom de Michael, personnage cadavérique de deux mètres dix vêtu d'un costume noir qui le faisait ressembler à un point d'exclamation, avait été dépêchée pour récupérer Brian au moment de sa libération par la police.

« Oui, Felicity ? dit Tumbril dans l'appareil. Bon, passez-le moi. Michael, c'est quoi, la cause de ce délai, là-bas ? Quoi ? Jacques en est absolument certain ? Passez-moi Roanoke. » C'était le nom de l'assistant du procureur. Tumbril leva des sourcils déconcertés à l'adresse de Mrs W, puis il parla dans le combiné : « Monsieur Roanoke ? Jay Tumbril à l'appareil. Êtes-vous certain que Jacques Perly en ait la certitude ? Écoutez, si ça ne vous ennuie pas, nous souhaitons nous joindre à vous. Mrs Livia Northwood Wheeler, qui est accompagnée de son assistante, et moi, allons venir en personne. Nous arrivons dès que possible. »

Mettant un terme à la conversation, Tumbril appuya sur un des autres boutons de l'appareil et dit : « Felicity, appelez-nous une voiture. Au plus vite. »

Mrs W, de plus en plus irritée et agacée, dit : « Jay ? Qu'est-ce qu'il y a ? Où est Brian ? »

– Jacques Perly, le détective privé dont le bureau...

– Oui, nous savons de qui il s'agit. Eh bien ? »

Tumbril écarta les mains. « Il dit qu'il a la preuve formelle que Clanson faisait partie du gang.

– C'est ridicule, déclara Fiona.

– Jacques est en route pour le bureau du procureur, il apporte des photographies. »

Sur un ton digne de la reine Elizabeth I en proie à une humeur grincheuse, Mrs W déclara : « Je veux que l'on me présente ces photographies.

– Nous en sommes tous là, l'assura Tumbril. C'est pour ça que j'ai demandé une voiture. »

*
* *

Perly était arrivé avant eux, tel un chapon dressé sur ses ergots, trop surexcité pour s'asseoir. Il n'arrêtait pas de rebondir d'un mur à l'autre dans le petit bureau en désordre de Noah Roanoke, l'assistant du procureur, et commença ses criailleries avant que Mrs W, Fiona et Tumbril aient même achevé de franchir le seuil : « Vous alliez le laisser partir ? Vous alliez le libérer ? Après ce qu'il a fait à mon bâtiment ? *Et* à votre jeu d'échecs !

– Une minute, Jacques », lui dit Tumbril en s'approchant du magistrat, très soigné de sa personne, qui portait des lunettes à monture métallique et dont le crâne se dégarnissait. Il était assis derrière un bureau standard en métal gris. « Monsieur Roanoke ? »

Le magistrat se leva, la main tendue. Il était aussi calme que Perly était énervé. « Bonjour, monsieur Tumbril », conclut-il et ils se serrèrent la main.

Tumbril eut un geste du bras. « Mrs Livia Northwood Wheeler. Son assistante, Fiona Hemlow.

– Asseyez-vous, je vous en prie », proposa Roanoke, qui suivit sa propre suggestion.

Mais personne ne l'imita car Perly, qui avait vibré de tout son être pendant le rituel des présentations, s'écria : « Je ne peux pas le croire ! Et vous ne m'avez même pas *consulté* !

– Si vous avez des preuves, Jacques, lui dit Tumbril, je vous assure que nous voulons tous les voir.

– Même pas consulté.

– Nous sommes là, maintenant, Jacques.

– J'ai remis les photos à Noah », fit Perly avec un rapide revers de main en direction de Roanoke.

Qui dit : « Mesdames, je vous en prie. Ces sièges ne sont pas très confortables, mais c'est mieux que de rester debout. »

Le long du mur, à gauche de l'entrée, il y avait trois chaises en métal gris, sans accoudoirs mais avec des coussins verts. Le genre de chaises que l'on associerait davantage aux salles d'attente du service d'immatriculation des véhicules à moteur plutôt qu'à celles des médecins. Comme Mrs W s'asseyait sur celle qui se trouvait au bout à gauche, Fiona choisit celle qui se trouvait au bout à droite au moment où Roanoke tendait un dossier en papier kraft à Jay qui l'ouvrit et dit : « Jacques, je vous serais reconnaissant de m'expliquer ce que je regarde.

– Comme vous le savez, Jay, répondit le détective privé, depuis un certain temps déjà, nous avons nos soupçons vis-à-vis du jeune Clanson, si étayés que j'ai commencé à enquêter sur lui. »

Mrs W faillit se relever aussitôt d'un bond mais n'en fit rien. « Vous avez fait quoi ? À Brian ? Sous quelle autorité ?

– Celle de Jay. Agissant en votre nom.

– Sans *m'en* tenir informée. Et qui était censé *payer* ça ?

– Mrs Wheeler, dit Perly, vous allez constater, j'en suis sûr, que les résultats justifient largement la dépense.

– Oh, vous en êtes sûr, hein ?

– Jacques, intervint Tumbril, j'aurais toujours besoin d'un peu d'aide, là.

– D'accord. Voici la séquence des événements. Samedi soir, un de mes hommes n'a pas quitté ce Clanson des yeux, et tard le même soir, c'est-à-dire *exactement vingt-quatre heures avant le vol*, il l'a photographié alors qu'il venait reconnaître mon bâtiment ! »

Tumbril indiqua du menton le dossier qu'il tenait ouvert entre ses mains : « Oh, c'est lui, sur le siège arrière ?

– Et là, c’est mon bâtiment, juste derrière lui. Ce que mon gars a fait, quand il a vu vers quel quartier se dirigeait Clanson, ça a été de prendre un itinéraire plus rapide et d’être en position quand la voiture est passée.

– Et la photo suivante, reprit Tumbril, le représente avec d’autres qui descendent de la voiture. Elle est prise de plus loin, il est difficile de bien distinguer les choses.

– Mon gars a fait ce qu’il pouvait avec un téléobjectif. Mais je peux vous dire qu’il s’agit d’un bar mal famé situé plus loin dans ma rue. Ils devaient y retrouver le reste de la bande, sans aucun doute.

– Jay, dit Mrs W, faites-moi voir ces photos. »

Quand Jay lui remit le dossier, Fiona se décala d’une chaise sur la gauche afin de pouvoir regarder les clichés, elle aussi, et Perly ajouta : « Malheureusement, mon gars n’a pas pu obtenir des images claires des autres occupants de la voiture, mais il dit qu’il y avait une femme d’un certain âge à l’air pas commode du tout, une sorte de vieille harpie, exactement le genre Ma Barker, sûrement le cerveau de la bande. »

Fiona regarda les photos. Prise de stupeur, elle leva les yeux pour les poser sur le profil figé de Mrs W au moment où la vieille dame disait à Perly, avec un calme glacial : « Une femme d’un certain âge à l’air pas commode du tout ? Une vieille harpie ? Le genre Ma Barker ?

– Quand nous lui mettrons la main dessus, reprit Perly, et nous le ferons, je peux vous garantir qu’elle aura un casier judiciaire long comme le bras. »

Mrs W se leva, cette fois, mais pas de manière précipitée ni avec un énervement visible. Elle se tenait comme aurait pu le faire un juge pensif qui s’apprête à rendre un verdict de peine capitale. « Le véhicule dans lequel se trouve Brian, monsieur Perly, est le mien. C’est *moi*, la vieille harpie assise à côté de lui. »

Perly la regarda en clignant des yeux. « Quoi ?

– Le troisième membre de notre gang infâme également présent dans ma limousine, monsieur Perly, est Fiona, mon assistante que voici. Nous revenions d’une soirée organisée par la chaîne de télévision où travaille Brian, et nous nous rendions dans un bar huppé qui est actuellement considéré comme l’endroit le plus couru de la ville. »

La bouche du détective privé s’était ouverte involontairement pendant le discours de Mrs W, mais rien n’en était sorti et elle se referma. Il continua de dévisager Mrs W comme si, derrière ses yeux,

toute fonction cérébrale avait brusquement cessé.

Tumbril se racla la gorge et dit : « Livia, je crois que, de ce quartier, Jacques ait pour habitude d'être absent la nuit.

– Il a l'air d'être complètement absent le jour aussi, rétorqua-t-elle en tournant son regard glacial sur Tumbril. Et si vous avez l'intention de le payer pour ce harcèlement à l'encontre d'un garçon innocent, Jay, ça sortira de *votre* poche, parce que vous n'êtes plus mon conseiller juridique.

– Livia, vous ne...

– Monsieur Roanoke », reprit Mrs W en orientant vers cet observateur intéressé une expression toujours inflexible, mais moins agressive, « nous aimerions que Brian nous soit rendu tout de suite.

– Oui, madame », dit Roanoke.

Avant le dîner, dans le grand séjour rustique au plafond cathédrale, sur son domaine, où un feu allumé par le personnel crépitait de tous ses rouges et oranges dans le profond âtre de pierre, M. Hemlow leur lut un extrait d'un paragraphe de *Double assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Allan Poe, au sujet des échecs :

« Car, en somme, tout calcul n'est pas en soi une analyse. Un joueur d'échecs, par exemple, fait fort bien l'un sans l'autre. Il suit de là que le jeu d'échecs, dans ses effets sur la nature spirituelle, est fort mal apprécié. Je ne veux pas écrire ici un traité de l'analyse, mais simplement mettre en tête d'un récit passablement singulier quelques observations jetées avec un grand détachement et qui lui serviront de préface ; je prends donc cette occasion de proclamer que la haute puissance de réflexion est bien plus activement et profitablement exploitée par le modeste damier que par la laborieuse futilité des échecs. Dans ce dernier jeu, où les pièces sont douées de mouvements différents et bizarres, et représentent des valeurs diverses et variées, la complexité est prise (erreur fort commune) pour de la profondeur¹. »

Il referma le livre, hocha d'un côté et de l'autre sa tête coiffée du béret rouge et ajouta : « Ce que Poe appelle le damier est ce que nous appelons le jeu de dames.

– J'aime bien le jeu de dames, moi, dit Kelp.

– C'est facile, renchérit Eppick. Tout le monde aime jouer aux dames. Vous voulez que je remette le livre sur son étagère, monsieur Hemlow ?

– Merci.

– Maman me lisait des livres, avant, dit Stan. Quand j'étais petit. Surtout des biographies de pilotes de courses.

– C'est bien, quand les membres d'une même famille ont des intérêts convergents », remarqua M. Hemlow.

Nulle maîtresse de maison dotée d'un peu de sens commun n'aurait réuni une telle liste d'invités à dîner en espérant que cela se passerait bien, mais en fait, cela n'allait pas si mal. Étant donné que personne n'avait envie de faire, dans la même journée, les sept heures du voyage aller et retour qui séparaient le domaine de New York, il avait été décidé que M. Hemlow ferait ouvrir les lieux, que lui-même passerait la nuit dans sa chambre du rez-de-chaussée, dans la maison principale, avec un ou deux membres du personnel pour l'aider, pendant que les six autres dormiraient dans la maison des invités, simple mais confortable, avant de prendre la route du retour le lendemain matin. Les gens de maison de M. Hemlow, tous employés à temps partiel et résidents locaux mais loyaux dans la durée envers ce patron généreux, devaient préparer le dîner et le petit déjeuner, et pendant que le groupe attendait que le repas soit prêt, ils discutaient ensemble, quoique pas de manière très naturelle, dans la grande pièce.

Eppick, après avoir remis Poe à son emplacement, déclara : « Monsieur Hemlow, pendant que nous attendons que le dîner soit servi, peut-être le moment est-il venu de parler un peu des récompenses. »

Kelp hocha la tête et dit : « Ça me paraît une bonne idée.

– Oui, certainement, dit M. Hemlow. De quoi aiguiser l'appétit, si j'ose dire. Comme vous le savez, gentlemen, mon intention n'est pas de vendre le jeu mais de le garder, ici même », et du geste, il indiqua l'endroit où, un peu plus tôt, Kelp avait ouvert le plateau nu du jeu sur une grande table basse. M. Hemlow ajouta : « D'autre part, nul ne connaît à combien se monte exactement sa valeur.

– C'est une des choses qu'ils devaient établir au bureau du détective privé », dit Eppick.

Tiny fit résonner une de ses phalanges sur l'accoudoir en chêne de son fauteuil. « Plusieurs millions, nous savons au moins ça, dit-il. Pour nous, c'est une estimation bien suffisante.

– Oui, bien sûr. » M. Hemlow rencontrait la plupart des membres du gang, Tiny en particulier, pour la première fois, et il semblait moins déconcerté que la plupart des gens qui, tournant simplement à l'angle d'une rue, découvriraient soudain Tiny Bulcher sur leur chemin. Peut-être était-ce seulement parce que la vie lui avait asséné tellement de directs du droit et du gauche que plus rien ne pouvait vraiment l'ébranler. Quoi qu'il en soit, il se contenta d'accueillir le commentaire de Tiny avec

amabilité et poursuivit : « Je pense que nous nous accorderons tous pour dire que, dans ce cas précis, la valeur qui doit être prise en compte n'est pas celle du jeu d'échecs mais celle du savoir-faire, de l'ingéniosité et de la détermination que vous avez vous-mêmes démontrés.

– Un fourgue nous donnerait dix pour cent, déclara Stan.

– L'argument du fourgue n'est pas pertinent puisqu'il s'agissait d'un travail exécuté sur commande.

– À la différence de la plupart des coups que vous réalisez, ajouta Eppick, vous ne vous empariez pas de quelque chose que vous vendiez ensuite à un tiers. Cette fois, vous avez été engagés pour mener à bien une petite opération se situant dans votre domaine d'expertise. Vous êtes comme des employés, là.

– C'est la seule et unique fois où je ne suis pas un entrepreneur indépendant, c'est ça ? demanda Dortmund.

– D'une certaine façon, répondit Eppick. Mais bien sûr, sans la retraite. Ni l'assurance maladie.

– Ni l'équipe de *softball* de l'entreprise, ajouta Stan.

– Non plus.

– Le chiffre auquel je pensais, reprit M. Hemlow, pour exprimer combien j'apprécie le travail bien fait, était de vingt mille dollars chacun. »

Tiny fit entendre le même *toc* sur le bras du fauteuil. « Non, sûrement pas », asséna-t-il.

Sous le béret rouge, le regard appuyé de M. Hemlow se posa sur lui. « Ah bon ?

– Cent mille dollars, dit Tiny, ça fait pas dix pour cent de plusieurs millions.

– Ça fait dix pour cent d'un million, intervint Eppick.

– Oublions pas tous les autres millions », lui répondit Tiny.

M. Hemlow donna l'impression d'être violemment secoué d'un gloussement intérieur, à moins qu'il ne soit que victime d'une crise cardiaque. Puis il dit : « Je comprends pourquoi vous avez été choisi pour mener les négociations au nom de votre groupe.

– Il s'est choisi tout seul, si vous voulez le savoir, précisa Dortmund.

– Néanmoins, dit M. Hemlow, laissez-moi écouter ce que votre ami a à dire. » Il se tourna vers Tiny. « Quelle somme, à *votre* avis, serait acceptable ?

– Pas acceptable. Juste. Cinquante mille dollars chacun. »

Même M. Hemlow ne s'attendait pas à celle-là. « Un quart de million de dollars ?

– Nous y voilà enfin, dit Tiny.

– En aucune manière je ne peux me permettre une dépense aussi extravagante.

– On peut toujours aller le rendre, ce truc. Vous laisser tenter votre chance avec une bande qui vous coûtera moins cher. Ou le fondre et tout vendre nous-mêmes.

– Ça pourrait être amusant, ça, dit Judson.

– Je pourrais aller jusqu'à vingt-cinq mille, proposa M. Hemlow.

– Ce qu'y a de drôle, dans l'acoustique de cette pièce, reprit Tiny, avec le plafond haut et tout, c'est que parfois on entend absolument rien.

– Monsieur Hemlow, intervint Dortmund, je crois vraiment que vous devriez monter un peu plus haut pour que les gars puissent en retirer un sentiment d'amour-propre. »

M. Hemlow fut secoué d'un tremblement de tout le corps, plus encore qu'à l'accoutumée, pendant que sa jambe gauche scandait une série de SOS. Puis il mentionna la somme à laquelle tous, dans la pièce, savaient qu'ils aboutiraient : « Je vais vous faire mon offre maximale définitive, à savoir trente mille dollars chacun. Pour mon amour-propre personnel, je ne peux pas faire plus. »

Un petit silence. Tous les yeux se tournèrent vers Tiny qui tourna les siens vers tout le monde et finit par dire : « Vous êtes prêts à le lâcher pour trois fois rien ? »

Kelp dit : « On ne va pas le rendre, Tiny, ce n'est pas réaliste. »

Stan dit : « Et en extraire les éléments de valeur, les emmener chez des gens comme Stoon et Arnie, ça ressemble trop à du travail. »

Dortmund dit : « Affaire conclue, monsieur Hemlow.

– Bien.

– Le dîner est servi », annonça une employée de maison.

1. Cet extrait, qui reproduit à cinq mots près la traduction de Baudelaire, restitue le paragraphe unique, la ponctuation et l'usage des italiques présents dans le texte de Poe.

Mrs W insista pour les inviter à un dîner de célébration et, une fois que Brian et Fiona furent rentrés chez eux, à l'appartement, afin qu'il puisse prendre une douche, se changer, trembler comme une feuille, engloutir un peu de vodka médicinale et, de manière générale, essayer de surmonter l'épouvantable expérience d'avoir été, ne serait-ce que brièvement, pris dans les rets de la loi, ils retraversèrent la ville dans la limousine de Mrs W qui les avait attendus, pour en retrouver la propriétaire chez Endi Rhuni, un nouveau restaurant bangladesho-thaï très à la mode de la Soixante-troisième Rue Est, dont les ailes de vautour, lorsqu'une cargaison était arrivée, constituaient la spécialité.

Mrs W était déjà là, resplendissante, comme le veut la formule, derrière une vaste table ronde, blanche comme neige, sur une banquette qui pouvait accueillir six personnes. Ils la rejoignirent. Fiona se glissa à sa gauche, Brian à sa droite, et il commença par commander un peu de vodka en plus, juste pour être sûr de maintenir le dosage au bon niveau.

La première occupation de la soirée consistait à choisir les plats. Les ailes de vautour étant actuellement de passage, Mrs W et Brian en commandèrent pendant que Fiona, d'humeur moins aventureuse, optait pour le steak de lama et ses ignames. Puis Mrs W demanda un pinot noir de Nouvelle-Zélande qui l'inspirait, le serveur s'éloigna et elle dit : « Brian. Avez-vous totalement récupéré ?

– Dickens », dit-il. Sa voix tremblait encore un peu, mais pas autant qu'au moment de sa libération et de leurs retrouvailles. « C'est Dickens, voilà ce que c'est. Je n'avais jamais compris ce que les gens voulaient dire quand ils employaient le mot "dickensien", vous savez, c'est un décor dickensien, ou encore, regardez là, en bas, c'est dickensien. Mais *maintenant*, je sais. Oh, bon sang, vous pouvez me croire, maintenant je sais. C'était dickensien.

– Pauvre garçon, ça a dû être horrible, compatit Mrs W.

– J’ai même pensé, ajouta-t-il avec un regard lourd de sens à Fiona, que si j’avais su quelque chose, je l’aurais dit, juste pour sortir de cet endroit. Mais ensuite je me suis dit, si je parle, je suis *complice*, et je ne sortirai jamais. Alors je n’ai rien dit. Non pas que je savais des choses que j’aurais *pu* dire.

– Bien sûr que non », répondit Fiona.

Il secoua la tête. « C’était tellement horrible, je veux dire, le lieu, déjà. Je veux dire froid, et dur, et *sale*. Mais les gens ! Mrs W, vous ne voulez pas le savoir, que ça *existe*, des gens comme ça.

– Non, surtout pas.

– Vous ne voulez pas que ces gens en sortent, de là-bas. Vous voulez que moi, j’en sorte...

– Bien sûr.

– Mais pas ces gens. Vous ne voulez pas que ces gens en sortent, de là-bas. Jamais. Enfermez-les à double tour et jetez la clé, c’est *encore une expression* que je n’avais jamais comprise. Vous savez, j’ai cru, un moment, là-bas, j’ai cru que j’allais devoir y passer la *nuît*.

– Oh, Brian », dit Mrs W qui referma sa main sur l’avant-bras gauche du garçon avec compassion.

« Je me suis dit, comment je vais y arriver ? Je me suis dit, ça va me détruire, même si je sors d’ici un jour, un jour, un jour, ça va détruire mon talent, comment est-ce que je vais pouvoir dessiner à nouveau quelque chose de drôle un jour, ou...

– Oh, Brian, dit Fiona, tu vas t’en remettre.

– ... incarner le Révérend Tordu en sachant que *ces gens* existent. Je veux dire, je suis quelqu’un de différent maintenant, je ne peux pas, je ne peux pas être comme j’étais...

– Le nouveau Brian peut tout à fait être encore plus talentueux que l’ancien, l’encouragea Mrs W. Oh, votre verre est vide », ajouta-t-elle, et elle leva la main pour qu’on vienne lui resservir une vodka.

La nourriture et le vin avaient commencé à arriver, et ils s’y attaquèrent. La conversation aborda d’autres sujets sans jamais rejeter dans l’ombre l’expérience révélatrice vécue par Brian, et quand ils arrivèrent à la fin du repas, le tremblement avait presque complètement disparu de sa voix. Ils terminèrent en partageant les desserts, parfait à la cacahuète, flan aux litchis, soupe de nid d’abeilles, et ils se les passaient joyeusement quand, tout à coup, les accents dynamiques du

thème musical de *Mighty Mouse* retentirent sous la table.

« Oh, j'ai oublié ! s'écria Brian en cherchant à tâtons dans ses vêtements. Je l'arrête toujours quand... Je suis tout retourné, c'est pour ça, je ne sais pas... » Il ouvrit son portable d'un petit geste et consulta l'écran. « C'est le studio, leur annonça-t-il. Peut-être qu'ils veulent que je prenne ma journée de demain pour récupérer. Je ferais mieux de répondre. »

Les deux femmes donnèrent leur accord et Brian parla dans l'appareil : « Je suis là, j'ai été relâché. » Il eut un sourire. « Salut, Sean, je suis là avec Mrs W et Fiona, nous chassons les souvenirs désagréables en mangeant des desserts bizarres. » Il eut un hochement de tête, tourna son sourire vers les deux femmes : « Sean vous dit bonjour.

– Et nous de même, répondit Mrs W.

– Quoi ? Bien sûr que je peux parler. » Brian parut attentif, puis perplexe, et enfin terriblement choqué. « Mais *pourquoi* ? J'étais *innocent* ! Sean, ils m'ont libéré.

– Brian ? » demanda Fiona qui, tout à coup, s'inquiétait pour lui.

« Mais Sean, ce n'était pas de ma *faute*. Tu dois *partir* ? Tu me rejettes la responsabilité dessus et après tu dois *partir* ? Sean ? Sean ? » Il eut un regard d'impuissance vers les deux femmes et dit : « Il est parti.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé, mon cher petit ? » voulut savoir Mrs W.

Il éteignit son portable, le ferma, le rangea d'un air morne dans son repaire, quelque part sur sa personne, et répondit : « Ils m'ont viré.

– *Quoi ?*

– Je le savais », dit Fiona.

Mrs W redressa brusquement la tête pour la tourner vers elle d'un air incrédule, presque furieux. « Vous le saviez ? Comment auriez-vous pu le savoir ?

– Rien qu'en voyant la tête de Brian. »

Mrs W abandonna ce problème secondaire et reporta son attention sur le garçon. « Brian, *pourquoi* diable vous ont-ils viré ?

– Des flics plein le studio, à poser des questions. Il apparaît que ce détective privé est venu faire des trucs dans les locaux, qu'il a peut-être installé des écoutes téléphoniques, personne ne sait.

– Mais en quoi cela vous concerne-t-il, *vous* ?

– Tout ça, c'était à cause de moi. » Il eut un haussement d'épaules

impuissant. « À CRADE ils ne veulent surtout pas être impliqués dans quelque chose de grave.

– Mais ce n'était pas de votre faute.

– Je ne ferais que leur rappeler des choses désagréables.

– Et ton syndicat ne peut rien faire ? demanda Fiona.

– Ils essaieront de me trouver un nouveau boulot.

– Mais, c'est intolérable, déclara Mrs W en sortant son portable d'un geste vif. Il est hors de question que nous acceptions ça sans rien faire, Brian. Il ne faut jamais accepter ce genre de chose sans rien faire.

– Non, madame. »

Avec la dextérité d'une reine du tricot, Mrs W navigua sur son appareil, parcourut d'un pas martial son carnet d'adresses jusqu'à la personne qu'elle voulait, puis composa son numéro. Fiona, qui l'observait, demanda : « Qui appelez-vous, Mrs W ?

– Jay. Nous n'allons pas tolérer ça, ma petite.

– Mais, vous l'avez viré aujourd'hui.

– Oh, bêtise que cela. Je le vire tout le temps, ça ne veut... Jay ? Livia. Eh bien, nous finissons tout juste de dîner, nous aussi. Une demi-heure ? Parfait. Appelez-moi à mon domicile. » En refermant le téléphone avec un petit bruit sec, elle annonça : « Nous avons terminé nos desserts. Fiona, ma petite, nous allons devoir y aller, je crains donc de devoir vous demander de régler le repas avec votre carte de crédit et de prendre un taxi pour rentrer chez vous. Je vous rembourserai demain, bien sûr.

– Mais...

– Venez, Brian », dit Mrs W en l'obligeant à quitter la banquette devant elle et à se lever.

« Voulez-vous que je vienne aussi chez vous, Mrs W ?

– Je n'ai pas l'intention de passer toute la *nuit* là-dessus, ma petite. Rentrez chez vous, Brian vous rejoindra après avoir expliqué la situation à Jay. » Elle fit un pas vers la sortie puis se retourna pour dire : « Ma petite. Pas trop généreux, le pourboire. »

*

* *

Si Fiona oublia de se réveiller, ce fut parce que Brian, ayant mené une vie régulière et normale depuis plus longtemps qu'elle, était toujours le premier à sortir du lit. Ce matin, en son absence, elle dormit

presque jusqu'à 9 heures puis, égarée, elle émergea de mauvais rêves dans un violent sursaut.

En l'absence de Brian ? Oui, son côté du lit n'était pas froissé. Il n'avait pas...

Il n'était pas rentré de la nuit.

Chaque chose en son temps. Quand elle sortit de la salle de bains, elle téléphona immédiatement chez Mrs W et reconnut la voix de Lucy.

« Salut, c'est Fiona, est-ce que je peux parler à Mrs W ?

– Tu viens de les rater.

– De les rater ? Comment ça, “les” ?

– Ils sont en route pour Newark, ils prennent l'avion pour Palm Beach. Une semaine environ, a dit Mrs W.

– Mais avec qui...

– Elle dit que je dois te demander combien elle te doit pour hier soir, et qu'elle t'enverra un chèque.

– Mais avec qui...

– Elle dit, poursuivit Lucy, que ça a été très dur pour toi et que tu devrais prendre le reste de ta semaine, comme ça tout le monde pourra repartir de zéro la semaine prochaine.

– Mais avec qui...

– Payée, la semaine, elle a dit.

– Lucy ! Avec qui Mrs W est-elle partie à Palm Beach ? »

Apparemment surprise, Lucy répondit : « Tu ne le savais pas ? Tu le savais forcément. Elle y emmène ton copain Brian pour lui trouver un meilleur emploi que celui qu'il avait dans sa station de télé. Est-ce que tu sais pour combien tu en as eu, hier soir ?

– Il va falloir que je, euh, que je calcule ça et que je te rappelle.

– Très bien. Mrs W m'a dit qu'elle me rappellerait quand ils seront à Palm Beach.

– “Ils”.

– Profite de ton congé », dit Lucy, qui raccrocha.

Et donc, au bout d'un petit moment, Fiona l'imita, même si elle continua de rester assise sur le sofa de la grande pièce, nue, seule, sans petit-déjeuner, parcourant juste du regard ce qui était soudain devenu un espace très différent.

Ça doit être dans les gènes, pensa-t-elle. Son père a volé l'avenir de mon arrière-grand-père. Et maintenant, elle me vole mon copain.

Les employés de M. Hemlow étaient spécialisés dans le style de petit déjeuner qui ne se contente pas de vous coller aux côtes mais qui vous les leste tant que ça représente un réel effort de garder le menton au-dessus du niveau de la table. En conséquence, il était presque 10 heures du matin, le mardi, avant que quiconque sur le domaine commence à donner le moindre signe d'activité, et ce fut Tiny, dont la capacité de stockage, bien sûr, était supérieure à celle de tous les autres, et dont le délai de récupération avait également tendance à être plus court. Il se leva enfin, erra ici et là dans le vaste séjour, s'immobilisa pour contempler le plateau du jeu d'échecs qui attendait les armées des deux camps, se dirigea tranquillement vers la porte d'entrée et sortit sur la véranda. Il laissa la porte ouverte car l'air vif de la montagne, même froid, était un remède tonique contre le sentiment d'être mal fichu. Une minute plus tard il revint sur le seuil et s'enquit : « Y a quelqu'un qu'a déplacé le 4×4 ? »

Plusieurs marmonnements lui répondirent puis Kelp déclara : « Personne, il est là-bas, près des garages. »

Tiny, sur le seuil, tourna les yeux vers l'endroit indiqué. « Y a la camionnette près des garages. Y a deux petites voitures appartenant au personnel près des garages. Y a pas le 4×4 . »

– Impossible, dit Kelp. C'est là que je l'ai laissé.

– Le Caddy, objecta Tiny, c'est pas un véhicule qu'on remarque pas.

– Je ne comprends pas. » Kelp se leva avec difficulté et suivit Tiny qui ressortait dans le froid.

Dortmunder s'ébroua. « Je n'aime pas ça, dit-il.

– Qu'est-ce que t'aimes pas ? lui demanda Stan dont le menton glissait sous le niveau de la table.

– Aucun de nous ne l'a déplacé. C'est ça que je n'aime pas. »

Il prit appui des deux mains sur la table pour se relever et s'avança

d'un pas mal assuré vers la porte demeurée ouverte. Derrière lui, M. Hemlow demanda à la serveuse qui se tenait prête : « Est-ce qu'on s'est occupé de l'étage ? »

– Non, monsieur. Tout le monde était logé dans la maison des invités, et vous, vous étiez ici, en bas.

– Envoyez quelqu'un inspecter là-haut.

– Oui, monsieur, j'y vais. »

Dortmunder sortit sur la véranda. Tiny et Kelp étaient à l'endroit où le Colossus avait été garé. Ils semblaient parler du garage. Kelp, alors, en souleva la porte. Il y avait une voiture à l'intérieur.

Dortmunder descendit de la véranda et s'approcha du garage. C'était une PT-Cruiser grise cabossée dont les plaques d'immatriculation du New Jersey avaient été enduites de traînées de boue pour qu'il soit difficile de les déchiffrer.

Kelp refermait juste la portière du conducteur quand Dortmunder arriva. « La clé de contact est dessus, lui annonça-t-il, mais aucun objet personnel.

– Ils vivaient là », conclut Dortmunder au moment où Judson venait se joindre à eux. « Une maison déserte au milieu des bois, ils ont été suffisamment habiles pour s'y introduire sans déclencher l'alarme.

– Qui ? demanda Tiny.

– Nous ne le saurons jamais. Le Caddy les empêchait de partir, ils ne pouvaient pas accéder à leur voiture. À mon avis, au début, ils ont juste voulu le déplacer, mais ils se sont dit, qu'est-ce que ça change, la nôtre est une voiture volée, on prend le mieux des deux.

– Et le jeu d'échecs ? » s'inquiéta Judson.

Kelp, pris d'horreur, se tourna vers le bas de la pente. « Le jeu d'échecs !

– Envolé, lui annonça Dortmunder.

– Il faut que j'aille... il faut que... »

Kelp grimpa dans la camionnette, Judson sur les talons. Dortmunder et Tiny tournèrent le dos pour repartir en silence vers la maison où Dortmunder trouva un vieux rocking-chair accueillant, pas trop près du feu, s'y assit et attendit la suite des événements.

*
* *
*

Cela ne prit pas longtemps. Kelp et Judson revinrent pour annoncer

que les bâches vertes y étaient toujours. La domestique redescendit avec une minuscule petite culotte rouge cerise. « Elle était sous un oreiller, dit-elle. Ce qui m'a poussée à regarder, c'est que le lit n'était pas fait comme nous le faisons.

– Comment cela a-t-il pu arriver ? » s'interrogea M. Hemlow. Ce matin, il maîtrisait deux ou trois déhanchements de rumba supplémentaires.

La réponse arriva bientôt, en la personne d'Eppick qui revint après être allé inspecter l'entrée du domaine sur l'arrière. « Elle a été trafiquée de manière à pouvoir être shuntée, si on sait s'y prendre. Ça ne se voit pas à l'œil nu, mais si on sait faire, on peut entrer. Et sortir.

– Johnny, dit M. Hemlow, vous êtes venu ici avec John pour vous assurer que les lieux étaient toujours sûrs.

– C'était il y a quatre mois, monsieur Hemlow. Je n'ai procédé à aucune inspection cette fois-ci. Nous sommes tous sur place.

– Monsieur Hemlow, intervint Kelp, c'est un coup dur pour tout le monde, mais au moins il y a une chose dont vous êtes certain. Le jeu d'échecs ne retournera jamais entre les mains des Northwood.

– Pas plus qu'il n'ira, ajouta M. Hemlow, de quelque manière que ce soit, entre celles de ses héritiers légitimes. »

Tiny, d'un ton dénué de compassion, remarqua : « Ce qu'ils avaient pas peut pas leur manquer.

– Je ne peux pas m'empêcher de me souvenir, reprit M. Hemlow, que pas plus tard qu'hier j'ai vu toutes ces pièces, là-bas, au bord de l'allée. Le jeu d'échecs perdu. Je l'ai vu, de ces yeux vu, si ce n'est que cette unique fois.

– Accrochez-vous bien à cette pensée, lui conseilla Tiny. Et avant qu'on reprenne la route, nous autres, voyons comment vous allez nous payer notre fric.

– Vous êtes sérieux ? fit M. Hemlow avec stupéfaction. Le jeu a *disparu*.

– On l'a livré. On l'a trouvé, on l'a volé et on l'a livré. Si votre domaine est une passoire, c'est pas notre problème.

– Je ne suis pas sans ressources.

– Exactement, donc vous pouvez...

– Non, je veux dire, sans ressources en matière d'autodéfense. » Il tournait un regard furieux vers tous les visages qui lui retournaient le même regard furieux. « Il est exclu que je paie cent cinquante mille

dollars pour un jeu d'échecs que je n'ai pas.

– Monsieur Hemlow, intervint Eppick, soyez juste. Ils ont travaillé dur. Ils vous l'ont livré à votre *porte*. Et ce n'est pas leur faute. Vous devez leur donner *quelque* chose. »

M. Hemlow ruminait. Jamais à ce jour, dans l'histoire de la planète, un homme malade, assis sur un fauteuil roulant et entouré de criminels professionnels, n'avait paru moins préoccupé par la gravité de sa situation. C'était le vol du jeu d'échecs qui le préoccupait. Quant à l'attitude et aux menaces potentielles de la demi-douzaine d'hommes rassemblés autour de lui, il s'en fichait totalement.

Il finit cependant par dire : « Ils méritent quelque chose, c'est vrai.

– Je savais que vous étiez un type bien, monsieur Hemlow, dit Stan.

– Je n'ai pas le jeu d'échecs, et je ne l'aurai jamais, mais c'est vrai que le travail a été fait, et comme vous l'avez si bien dit, les Northwood ne l'auront plus jamais, eux non plus. Je vais vous payer dix mille dollars chacun. »

Stan, qui ne souriait plus du tout, se récria : « C'est le tiers !

– À prendre ou à laisser. Vous aurez le tiers de la somme prévue. Moi, j'aurai le plateau du jeu. Messieurs, cinquante mille dollars, ça fait sacrément cher pour un plateau de jeu d'échecs. »

Un long et lent soupir fit le tour de la pièce. « On prend », dit Dortmund.

Le médecin, lorsque l'agent de police Hemblatt parvint à le joindre par téléphone à son hôpital new-yorkais, bouillait de colère, et le policier ne voyait pas comment il pourrait le lui reprocher. « Ils sont rentrés tranquillement sur le parking de l'hôpital et ils en sont ressortis comme des fleurs avec mon 4×4 .

– Oui, docteur.

– J'avais moins de douze mille au compteur.

– Il y a un peu plus de douze mille maintenant, docteur. Mais au moins, ils ne l'ont pas bousillé.

– Je vais demander à mon garage d'établir un bilan complet aussitôt que je l'aurai fait remorquer ici.

– C'est à vous de voir, docteur.

– Mais vous avez arrêté les voleurs, pas vrai ?

– Nous avons deux personnes en détention, oui, docteur, mais nous essayons toujours d'y voir un peu plus clair.

– Comment ça, d'y voir un peu plus clair ?

– Eh bien, il reste la petite question de l'homme qui tenait le volant du véhicule quand nous l'avons arrêté. Chester Wilcox ne nie pas l'avoir pris, docteur.

– Il le conduisait ! Comment pourrait-il le nier ?

– Exactement, docteur. L'élément curieux, c'est qu'il prétend ne pas l'avoir pris à New York, mais dans le Massachusetts, sur une propriété, là-bas.

– Dans le Massachusetts ! Je ne *connais* même pas une seule personne, dans le Massachusetts. Il l'a volé hier matin sur le parking de l'hôpital, ici même, sur la Troisième Avenue. Vous dites qu'il était en compagnie d'une femme ?

– Elle prétend, elle, être une auto-stoppeuse qui est montée dans le véhicule ce matin, à proximité de New Lebanon, juste de ce côté-ci de

la frontière du New Hampshire.

– Est-ce qu'elle dit la vérité ?

– C'est difficile à déterminer, docteur. Wilcox prétend qu'elle était avec lui sur la propriété, que c'est elle, pas lui, qui a su quel chemin prendre pour y arriver, et que ça a été son idée à elle, en fait, de s'emparer de votre véhicule, mais il ne semble pas en savoir beaucoup sur elle, à part son prénom. Il se peut qu'il dise la vérité, mais je doute que nous réunissions suffisamment de charges contre elle pour la maintenir en détention.

– Du moment que *lui*, il reste à l'ombre et que je récupère mon 4 × 4. Qu'est-ce qu'il manigance, monsieur le policier, à prétendre qu'il l'a volé dans un autre État et à affirmer qu'une auto-stoppeuse lui en a donné l'idée ? Est-ce qu'il espère plaider l'irresponsabilité ?

– À mon avis, ce que Wilcox peut surtout plaider, c'est la stupidité. Mais laissez-moi vous dire le reste, si vous le voulez bien.

– Ce n'est pas tout ?

– Nous voulons nous assurer qu'il ne manque rien dans le véhicule, docteur. Votre télécommande de garage, votre téléphone portable et votre coussin médical sont tous là, et les pièces d'échecs sont toujours dans le coffre.

– Les quoi ?

– Les pièces d'échecs, docteur, un jeu d'échecs complet, mais sans le plateau. Elles sont sacrément lourdes, on dirait du béton. » Cette zone rurale du nord du New Hampshire était trop à l'écart pour qu'il sache qu'un jeu d'échecs avait été volé à New York, ou pour s'y intéresser.

« Je n'en ai pas, moi, de jeu d'échecs. » Le médecin, de son côté, était trop égocentrique pour prêter beaucoup d'attention aux nouvelles.

« Il est dans le véhicule, docteur, dans le coffre. Des pièces rouges et des pièces noires.

– Je n'y joue même pas, aux échecs.

– Écoutez, docteur, les pièces y sont.

– Je n'en veux pas. Elles ne m'appartiennent pas, je n'en veux pas.

– Je ne crois pas que nous allons obtenir une réponse franche de la part de Wilcox, docteur. S'il dit que les pièces viennent de la propriété, cela ne fera pas avancer les choses car il prétend ne pas savoir où elle se trouve, et la femme prétend n'y avoir jamais mis les pieds.

– Monsieur le policier, je n'en veux vraiment pas, de ce jeu d'échecs. »

L'agent Hemblatt réfléchit. « Vous savez quoi ? Si vous n'en voulez pas, cela vous ennuerait-il que nous le donnions ? Il y a un hospice de vieux, ici en ville, il est dirigé par les Sœurs du Tourment Éternel. Elles pourraient sûrement fabriquer un plateau dans une planche de contreplaqué ou dans autre chose, pour égayer un peu la vie de ces petits vieux.

– C'est très attentionné de votre part, monsieur le policier. Faites donc.

– Entendu, docteur.

– Je vous ferai savoir quand j'aurai pris mes dispositions pour le remorquage.

– Oui, docteur. Désolé de tout ce dérangement, docteur.

– Oh, vous savez, répondit le médecin. Tout est bien qui finit bien. »

Du même auteur
chez le même éditeur

361

La Mouche du coche

Divine providence

Envoyez les couleurs

Adios Shéhérazade

Un jumeau singulier

Drôles de frères

Aztèques dansants

Kahawa

Levine (recueil de nouvelles)

Ordo

Faites-moi confiance

Monstre sacré

Trop humains

Moi, mentir ?

Smoke

Le Couperet

Le Contrat

Mort de trouille

Argent facile

Motus et bouche cousue

Mémoire morte

Soyons réalistes

Finie la comédie

Anthologie sous la direction de Donald Westlake

Moisson noire 2001

Série Dortmunder

Pierre qui roule
Comment voler une banque
Jimmy the Kid
Personne n'est parfait
Pourquoi moi ?
Bonne conduite
Dégât des eaux
Histoire d'os
Au pire, qu'est-ce qu'on risque ?
Mauvaises nouvelles
Les Sentiers du désastre
Surveille tes arrières !
Voleurs à la douzaine (recueil de nouvelles)
Et vous trouvez ça drôle ?
Top réalité

Série Mitch Tobin

Innocence perdue
La Pomme de discorde
On aime et on meurt comme ça

Sous le pseudonyme Richard Stark

Le Septième
La Demoiselle
La Dame
Comeback
Backflash
Flashfire
Firebreak
Breakout
À bout de course !
Demandez au perroquet
Argent sale

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Et vous trouvez ça drôle ?* de Donald Westlake a été réalisée le 24 septembre 2015 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-3424-7).

Le format ePub a été préparé par Nord Compo, Villeneuve-d'Ascq.